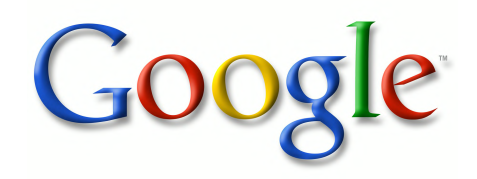
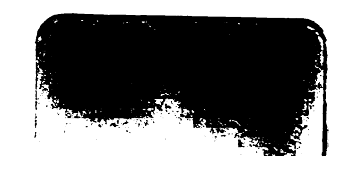

Google





VIE

DE

S. VINCENT FERRIER.

DU MÊME AUTEUR :

VIE DE SAINT VICTOR, martyr à Marseille. 1 vol. in-18.

VIE DE SAINT SÉRÉNUS, évêque de Marseille. 1 vol. in-18.

MARIE AU CŒUR DE LA JEUNE FILLE ; traduit de l'italien et précédé d'une introduction. 1 vol. in-32.

VIE

DE

S. VINCENT FERRIER

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

(1350-1419)

PAR

L'ABBÉ A. BAYLE,
Aumônier du Lycée impérial de Marseille.

PARIS.
Ancienne Maison Sagnier et Bray,
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1855

A

MONSEIGNEUR LÉON SIBOUR,

ÉVÊQUE DE TRIPOLI.

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de dédier à Votre Grandeur cette *Vie de saint Vincent Ferrier*, et de vous exprimer ainsi ma vive gratitude pour la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée. Mais, la gloire sacrée de l'épiscopat ayant couronné vos mérites, vous offrir ce travail ce n'est pas seulement exprimer ma reconnaissance, c'est encore placer un humble livre sous un auguste patronage. Permettez-moi cette double joie.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

L'abbé A. BAYLE.

LETTRE DE Mgr LÉON SIBOUR,

ÉVÊQUE DE TRIPOLI.

Mon bien cher Abbé,

Je regrette que vous n'ayez pas un plus puissant patron que moi pour votre belle *Vie de saint Vincent Ferrier*. Il est vrai que le livre peut faire son chemin seul et sans appui, comme le grand Saint qu'il nous fait connaître et admirer. Saint Vincent Ferrier a rempli, sans le vouloir, son siècle du bruit de son nom et du parfum de ses vertus. Les peuples de l'Europe se disputaient le bonheur de l'entendre. Son arrivée était partout un événement. Il avait reçu de la terre d'Espagne, en ce temps-là si féconde en grands hommes, la sève de son génie; mais l'Église catholique était sa vraie patrie, et il appartenait à tous les pays. La France fut longtemps le champ préféré de son ministère et de ses travaux. Nous le comptions parmi nos saints: après votre livre, il nous appartiendra deux fois.

En cherchant le ciel, saint Vincent trouva la gloire de la terre qu'il ne cherchait pas. Vous employez vos loisirs et les talents que vous avez reçus à procurer la gloire de Dieu, en célébrant les vertus de ses serviteurs. Vous faites bien. Vous travaillez ainsi aux intérêts de l'Église et, à votre insu, à ceux de votre jeune réputation.

Recevez, mon bien cher Abbé, l'expression très-sincère de mon affectueux dévouement,

† LÉON, *Évêque de Tripoli.*

24 Juin 1855.

INTRODUCTION.

I. Dieu est admirable dans ses saints, nous dit l'Écriture. La piété chrétienne, excitée par cette parole, a toujours témoigné hautement qu'elle admirait les saints, sachant bien que son admiration remontait jusqu'à Dieu. Lorsqu'un enfant vient au monde, l'Église, en versant sur son front l'eau du baptême, l'appelle d'un nom qui signifie sa régénération spirituelle. Comme, dès l'instant de son entrée dans la vie terrestre, le nouveau-né reçoit le nom de ses parents, ses protecteurs ici-bas, ses modèles naturels, ainsi, dès l'instant de son entrée dans la vie céleste, le nouvel enfant de Dieu reçoit le nom d'un saint, son protecteur du haut des cieux, son modèle surnaturel. L'indissoluble lien de la communion des saints unit les élus qui triomphent, après avoir combattu, aux chrétiens qui combattent afin de triompher un jour. Pénétrés de cette vérité consolante, et désireux d'entrer dans l'esprit de l'Église, les peuples chrétiens se sont toujours efforcés de mêler le plus possible le nom, la

gloire, la protection des saints aux événements ordinaires de cette vie. C'est par la fête d'un saint que les laboureurs désignent l'époque des semences et l'époque des moissons. C'est à la fête d'un saint qu'ils rattachent ces moments remarquables dans l'année, où les jours et les nuits, après avoir rempli un même nombre d'heures, commencent à se mesurer par des durées inégales. Parcourons nos campagnes : les hameaux, les bourgs, les villages portent, presque partout, le nom d'un saint, appellations préférables à celles de nos grandes villes, dont les noms ne rappellent que des souvenirs qui s'arrêtent à la terre. C'est aussi par le nom d'un saint que nous désignons nos temples et nos autels. L'Église elle-même nous a inspiré cette dévotion envers les saints. Pour rendre nos frères qui sont au ciel sans cesse présents à notre vénération et à notre amour, elle a institué des fêtes nombreuses qui louent Dieu dans ses saints. Nous célébrons tour à tour les apôtres et les évangélistes, les martyrs et les confesseurs, les docteurs et les pontifes, les vierges et les saintes femmes. Chaque jour de l'année, pour les chrétiens, est un heureux anniversaire qui leur rappelle qu'à pareil jour un saint naquit à la vie éternelle. Comme le nombre des jours de l'année est loin de correspondre à la multitude innombrable des élus, le cours de nos fêtes ramène chaque année la solennité de la Toussaint, pour nous donner le bonheur de nous unir à tous ceux de nos

frères qui sont au ciel et qui nous attendent en intercédant pour nous. Qu'est-ce donc que les saints, pour que nous les honorions avec tant d'enthousiasme? Qu'est-ce donc que le phénomène de la sainteté dans le catholicisme?

II. Il faut reconnaître dans l'Église deux sortes de sainteté. Il y a d'abord une sainteté commune, nécessaire à tout chrétien pour être sauvé, et qui résulte de la fidèle observation des commandements de Dieu. Nul n'entrera dans le royaume des cieux s'il n'a acquis cette sainteté à un degré plus ou moins élevé. Il y a de plus une sainteté extraordinaire, qui est la gloire propre, le privilége incommunicable de l'Église catholique, une preuve de sa divinité, un témoignage continuel de l'union de Jésus-Christ avec sa mystique Épouse. L'Église n'a pas eu seulement des docteurs pour enseigner sa doctrine, des martyrs pour mériter au monde la miséricorde et le pardon, elle a eu des saints qui, de siècle en siècle, ont été de magnifiques modèles des vertus chrétiennes, et ont perpétué dans le monde la sainteté de Jésus-Christ même. Qu'est-ce que cette sainteté merveilleuse qui ne se produit que dans l'Église catholique? C'est une vertu arrivée par une grâce spéciale à un degré miraculeux, et se manifestant au dehors par des œuvres miraculeuses. La sainteté se relève par un double prodige : au dehors, par des actes qui ne peuvent être accomplis qu'avec l'assistance de Dieu et comme par ses ordres; au de-

dans de l'âme, par une perfection de vertu qui dépasse les limites de la prudence humaine.

Tout chrétien, lorsqu'il est en grâce avec Dieu, participe à la vie de Jésus-Christ : voilà pourquoi le Sauveur disait, en parlant à ses premiers disciples réunis autour de lui, et en leur personne à tous les disciples que les générations futures devaient lui donner : Je suis le corps et vous êtes les membres; je suis la vigne et vous êtes les rameaux, *Ego sum vitis, vos palmites*. Mais il est des saints en qui Jésus-Christ semble s'être incarné de nouveau, tant ils vivent de sa vie, tant ils reproduisent ses vertus. Des signes très-expressifs ont manifesté quelquefois l'union intime du Fils de Dieu avec ces créatures élues entre mille, et préparées par des grâces inusitées à la gloire d'une conformité aussi parfaite. Ces signes, Dieu les permet pour nous donner une idée des rapports mystérieux établis entre ses saints et lui. Ainsi, lorsque saint François d'Assise, sur le Mont Alverne, reçut les stigmates de la passion, ainsi lorsque sainte Catherine fut acceptée par Jésus-Christ comme sa fiancée. Cette ineffable union des saints avec Dieu ne peut pas être stérile. Dieu ne la produit que dans un dessein de miséricorde. Il veut que les saints apparaissent avec évidence au milieu des hommes comme des continuateurs de sa mission; aussi les fait-il connaître par des œuvres divines à l'extérieur et par une vertu divine à l'intérieur.

III. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres qu'ils opéreraient des miracles plus grands que ceux qu'il avait opérés lui-même. Cette promesse a été remplie. Le don des miracles n'a jamais fait défaut à l'Église. Chaque siècle a eu ses thaumaturges. Les hérétiques et les incrédules interrogent la doctrine catholique et lui demandent si elle est l'œuvre de Dieu, si elle contient les paroles de la vie éternelle. L'Église peut leur répondre comme autrefois le Sauveur aux disciples de Jean-Baptiste : Dites à ceux qui vous ont envoyé ce que vous avez vu. « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent. » Les saints font, pour ainsi dire, malgré eux, ces grandes choses ; une vertu divine les pousse à prononcer une parole, à faire un signe, et soudain la nature leur obéit, les maladies s'évanouissent, les tempêtes s'apaisent, les bêtes féroces deviennent dociles. La mort n'enlève pas aux saints cette puissance, elle l'augmente, au contraire. Leur sépulcre devient souvent plus glorieux que leur vie, le miracle jaillit de leurs ossements et rend leur poussière vénérable.

Ne nous arrêtons pas davantage à l'éclat des œuvres extérieures. La sainteté ne se révèle pas seulement par le prodige du dehors ; son trait le plus caractéristique est le prodige intérieur, c'est-à-dire une vertu parvenue à un degré de perfection qui dépasse toutes les forces humaines aidées seulement des secours ordinaires de la grâce. Cela doit être, puisque la principale mission que les saints reçoivent de Dieu est de continuer par

leur succession ininterrompue la vie modèle de Jésus-Christ, de pratiquer les vertus que le divin Maître est venu apporter aux hommes, et de les pratiquer avec une perfection qui tienne du miracle. Ainsi la sainteté dans l'Église est un miracle de vertu qui dure depuis dix-huit siècles et qui durera jusqu'à la fin des temps, et qui à chaque instant de sa durée se trouve formé par les quatre grandes vertus chrétiennes élevées à la puissance du prodige, mêlées et confondues l'une dans l'autre, comme les fils dans un tissu, comme les fleuves dans l'Océan. La sainteté dans l'Église est un mélange magnifique de prodiges d'humilité, de prodiges de chasteté, de prodiges de charité, de prodiges de piété.

IV. Mais de même que la vertu en Jésus-Christ n'était pas seulement une preuve de sa divinité, qu'elle était de plus une exhortation bienfaisante, un exemple puissant qui excitait l'imitation, ainsi la sainteté, avec l'auréole de ses miracles et l'éclat éblouissant de ses vertus, n'est pas seulement une preuve de la divinité de l'Église, elle est encore dans le monde un bienfait permanent dont chaque fidèle peut recevoir sa part. Et d'abord, bienfait du prodige extérieur; car nous devons faire cette remarque importante que jamais les saints n'ont opéré de miracles inutiles. La puissance que Dieu confiait à leurs mains bénies était la plus douce espérance des malheureux. Comme leur divin Maître, ils passaient en faisant le bien. Ceux qui souffraient et qui ne trouvaient sur la terre aucun remède

à leurs maux venaient supplier les saints de toucher leurs blessures. Et maintenant qui va visiter leurs reliques, qui entreprend des pèlerinages aux chapelles qui leur sont consacrées? Ce sont des malades étiolés qui demandent les dons de la santé; ce sont de jeunes épouses que l'inexorable mort a déjà marquées de son signe; ce sont des mères éplorées dont les enfants sont exposés aux dangers de la guerre ou au courroux des flots orageux. Lorsqu'un fléau dévastateur désole un pays, le peuple épouvanté se lève, il va prendre dans l'église les châsses des saints patrons, il les porte sur ses épaules dans les rues des cités et dans les chemins qui coupent les campagnes, et il chante : *Omnes sancti et sanctæ Dei, intercedite pro nobis;* Saints et saintes de Dieu, intercédez tous pour nous, secourez-nous, ô vous qui avez été les protecteurs de nos aïeux; vous avez tant aimé les malheureux lorsque vous étiez sur la terre, ne les abandonnez pas maintenant que vos vertus reçoivent au ciel leur récompense. La justice de Dieu nous châtie; les nuages passent sur nos têtes sans accorder un peu de pluie à nos champs altérés; nos épis ne portent point de grain ; la grêle ruine nos vignes; la mort a dépeuplé nos familles. Saints et saintes de Dieu, intercédez tous pour nous; *omnes sancti et sanctæ Dei, intercedite pro nobis.*

Le bienfait du prodige extérieur est trop sensible dans la sainteté pour qu'on puisse le méconnaître et ne pas y recourir. Le bienfait du prodige intérieur ne

porte pas des fruits moins précieux. La perfection surhumaine des saints sert à conserver dans le monde l'idée de la vertu, et non-seulement l'idée, mais encore l'amour, la passion de la vertu.

J'ai dit passion, et je n'ai pas employé un mot exagéré. Nous avons en nous des passions malheureuses que nous devons combattre, et notre lutte contre elles est l'œuvre de toute la vie. Nous avons aussi des passions heureuses, dont nous devons diriger l'élan généreux. Une seule chose produit en nous nos passions heureuses, l'admiration. Et par quoi notre admiration est-elle excitée? Par ce qui est beau. Nous sommes sensibles à trois sortes de beauté : à la beauté physique, à la beauté intellectuelle et à la beauté morale. Toutes les trois n'ont pas la même valeur et la même puissance. A cause de l'union de notre âme avec notre corps, la beauté physique a dans ses radieux attraits assez de force pour subjuguer ceux qui ne sont pas élevés plus haut qu'elle par une plus sublime admiration, mais elle est éphémère comme tout ce qui ne vient que de ce monde. Un souffle passe sur des traits admirés, et le regard qui se complaisait en eux s'en détourne soudain avec dégoût. De plus, comme depuis le péché originel l'harmonie entre l'âme et le corps est interrompue, plus la beauté physique impressionne vivement une sensibilité délicate, plus est elle dangereuse pour l'âme qu'elle fascine et qu'elle enchaîne à un peu de matière. Elle est pareille aux fruits menteurs de

ces arbres qui croissent sur les ruines des villes maudites : ils séduisent par leurs vives couleurs et leur odeur aromatique, mais le voyageur qui les porte à sa bouche expire consumé par leur venin. L'éternité dira combien de crimes et de malheurs ont désolé le monde à cause de cet éclat fugitif tombé pour un jour sur des fronts dont les vers devaient se disputer les restes dans la pourriture du tombeau.

La beauté intellectuelle, c'est la vérité. Par elle la splendeur de Dieu même arrive pure et sans tache jusqu'à nous, comme un rayon ne perd rien de sa clarté en passant à travers une onde dont aucun limon n'a terni la transparence. Mais la beauté intellectuelle ne peut être admirée que par le petit nombre. Qui peut faire de la recherche de la vérité l'occupation de sa vie? Les savants, les philosophes, les théologiens peuvent seuls charmer leur esprit par la contemplation du vrai.

La beauté morale est à la portée de tous; l'admiration qu'elle excite est universelle. C'est qu'elle n'est autre chose que la vertu, que la pratique du bien arrivée à une certaine perfection. Or, tous, par l'instinct même de notre nature, nous méprisons le mal et nous admirons le bien. Nous méprisons la faiblesse et la lâcheté, nous admirons la force et le courage.

Les saints sont dans le monde le type le plus parfait de la beauté morale; ils doivent plus que personne exciter la passion de la vertu : c'est en effet ce qui a

lieu chaque jour. Il s'est rencontré quelquefois des hommes de génie qui ont eu des disciples (encore faudrait-il s'entendre sur ce mot, mais soit); il y a eu des platoniciens, c'est-à-dire des propagateurs des idées de Platon; il y a eu des cartésiens, c'est-à-dire des propagateurs des idées de Descartes; mais quel est l'homme illustre qui a laissé à la plus voisine postérité des imitateurs de ses vertus? Qui s'est proposé Socrate ou Caton pour modèle, je ne dis pas pendant sa vie entière, mais seulement pendant une semaine? Il n'y a que les saints de l'Église catholique qui ont excité autour d'eux et longtemps après eux le désir de leur être semblable, l'amour des vertus qu'ils ont pratiquées. Saint Benoît, saint François d'Assise, saint Dominique sont morts depuis plusieurs siècles, mais leurs vertus ont laissé dans l'humanité une trace ineffaçable. Il y a encore aujourd'hui des religieux qui portent leurs noms, qui vivent comme ils vivaient, qui sont vêtus comme ils étaient vêtus, qui travaillent comme ils travaillaient, qui prient comme ils priaient.

Dira-t-on que la vertu des saints est trop extraordinaire, qu'il ne nous est pas possible d'en atteindre la perfection, à moins que Dieu n'opère en nous comme il a opéré en eux, et qu'on aimerait mieux une vertu plus à notre portée? Mais, si les saints n'avaient qu'une vertu ordinaire, ils n'exciteraient qu'une faible admiration et ils ne rempliraient pas les desseins de Dieu.

L'imitateur n'est jamais aussi parfait que le modèle. Comme il faut que le soleil ait une lumière éblouissante afin que tout ce qu'il éclaire soit environné d'assez de clarté, de même il faut que les saints aient une perfection surhumaine, afin que ceux qui sont animés du désir de les imiter soient encore assez parfaits pour le ciel.

Le hasard nous fait diriger nos pas vers une mansarde. Dans ce triste réduit, nous apercevons un vieillard malade qui se plaint parce que la mort ne se hâte pas de terminer ses tourments. Au chevet de son lit est un jeune homme des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Nous nous étonnons de ce que la fraîcheur et la santé viennent visiter la flétrissure et l'infirmité; mais, quand nous voyons cet adolescent soulever l'oreiller du malheureux et approcher de ses lèvres tremblantes le breuvage qui calme ses maux, quand nous le voyons égayer par son sourire et sa bonté les derniers soupirs du mourant, nous sommes attendris : nous comprenons la charité, nous sommes disposés à secourir nos frères. Pourtant, nous avons été simplement témoins d'une belle action, d'une vertu charmante, mais d'aucun prodige. Qu'eussions-nous donc ressenti en présence de saint François-Xavier pressant de ses lèvres l'horrible ulcère d'un malade qui ne pouvait être guéri que par cet impossible remède? En présence de sainte Élisabeth avalant l'eau dont elle s'était servie pour laver les plaies d'un lé-

preux? Bouleversés à la vue de ce prodige, nous eussions juré de secouer notre indifférence et d'aimer nos frères avec transport. Tel est le fruit de la beauté morale qui reluit dans les saints : elle force l'admiration, elle fait naître dans les cœurs généreux la passion de la vertu.

V. Nous avons dit ce qu'est la sainteté dans le catholicisme; nous l'avons montrée comme une continuation de la vie sainte de Jésus-Christ, se révélant par le prodige extérieur des miracles et par le prodige intérieur d'une vertu surhumaine, et se présentant sans cesse comme une preuve de la divinité de l'Église et comme un immense bienfait pour le monde. Je voudrais maintenant considérer les rapports qui ont toujours existé entre la mission des saints et les besoins de l'Église, mais si je donnais à cette pensée le développement qu'elle mérite, j'allongerais outre mesure cette Introduction; qu'il me suffise d'indiquer par de grands traits l'histoire des desseins de la Providence dans la formation des saints.

L'Église en s'annonçant au monde rencontre la persécution; elle en triomphe par ses martyrs. Après trois cents ans de souffrance, l'Église jouit d'une existence publique, elle a besoin que des bouches savantes expliquent sa doctrine et combattent l'hérésie; Dieu lui donne saint Athanase, plus fort que l'arianisme, saint Ambroise qui résiste à l'empereur même, saint Augustin qui n'est pas assez loué par le surnom de Platon

chrétien, saint Chrysostome, digne d'être appelé bouche d'or, saint Grégoire de Nazianze, que la pureté de sa doctrine fait surnommer le théologien, saint Jérôme, à qui l'évêque d'Hippone demande la solution des questions difficiles. Après les invasions des barbares, toute civilisation était à refaire. Les hommes ne connaissaient que la guerre et ne maniaient que le glaive. Ils avaient oublié les arts les plus nécessaires à la vie; la famine les décimait, parce qu'ils savaient à peine comment se nourrir. Dieu suscita des saints travailleurs. Saint Benoît, saint Colomban, saint Maur et leurs disciples, défrichèrent les terres incultes, tracèrent aux fleuves un lit régulier, construisirent des ponts, assurèrent la nourriture aux populations, qui apprirent d'eux à travailler. Les enfants de saint Benoît, les vénérables trappistes, renouvellent aujourd'hui en Algérie cette œuvre de l'enseignement du travail. Plus tard, de nouveaux barbares menacèrent l'Église d'un malheur nouveau. Les musulmans conçurent l'audacieux projet de soumettre la terre entière à Mahomet; leurs armées ravagèrent les côtes d'Espagne, de France et d'Italie. La chrétienté s'émut à ce péril. Dieu suscita saint Bernard, saint Louis et d'autres prédicateurs et conducteurs des croisades; la moitié de l'Europe se précipita sur l'Asie pour arracher aux infidèles le saint sépulcre de Jésus-Christ. Après ces longues guerres mêlées de succès et de revers, on eut à pleurer des malheurs sans nombre. Beau-

coup de prisonniers gémissaient sur une terre étrangère ; chaque famille soupirait après le retour d'un père absent, d'un époux dans l'exil, d'un fils esclave. Dieu fit naître des racheteurs de captifs, saint Pierre Nolasque, saint Jean de Matha, saint Félix de Valois. Ils payèrent la rançon des prisonniers, ils se mirent eux-mêmes dans les fers pour leur rendre la liberté. Au treizième siècle, la société catholique atteignit l'apogée de sa gloire. Des architectes inspirés construisirent ces églises chrétiennes que l'art admire et que la foi chérit. La science prit son essor, elle explora des régions inconnues. Pour diriger ce mouvement intellectuel d'une époque pleine de vie et de force, Dieu fit naître saint Dominique et les Frères-Prêcheurs, saint Thomas, saint Bonaventure, et tant d'autres en qui se confondit la double beauté du génie et de la sainteté. Les siècles suivants furent témoins de cruels déchirements. Un schisme divisa l'Église ; des guerres au dehors et des luttes intestines agitèrent toutes les nations. Dieu suscita des saints pacificateurs, saint Vincent Ferrier, saint Bernardin, sainte Catherine de Sienne. Ils allèrent de ville en ville prêchant la paix et la concorde. Leur parole persuasive suspendit les haines, les ennemis s'embrassèrent, les traités de paix furent conclus, le schisme fut terminé. A mesure que nous approchons de notre époque, il est plus facile de dresser le tableau des rapports de la sainteté avec les besoins de l'Église. Il est aisé de voir comment, lorsque les navi-

gateurs ont découvert un nouveau monde, Dieu nous a donné des saints missionnaires tels que saint François-Xavier ; comment, lorsque l'Église a eu besoin de se retremper dans la discipline pour résister à la réforme protestante, Dieu nous a donné des saints réformateurs tels que saint Pie V et saint Charles Borromée ; comment, lorsque l'esprit de charité s'affaiblissait dans la société chrétienne, Dieu nous a donné des saints bienfaiteurs tels que saint Vincent de Paul. Ainsi, Dieu proportionne toujours ses saints aux nécessités de son Église.

En ce moment quels sont les besoins de l'Église ? Je n'ai pas à les chercher, Dieu les connaît. Ah ! prions-le ; élevons vers lui chaque jour nos mains suppliantes, afin qu'il nous donne des saints ! Serons-nous plus châtiés que nos pères, Seigneur, et nos yeux ne verront-ils pas ces vertus merveilleuses que votre miséricorde préparait pour le salut des nations et la gloire de votre Église ? Sommes-nous trop coupables pour mériter cet adoucissement dans nos misères ? Donnez-nous des saints, ô mon Dieu, autrement nous croirons que vous nous abandonnez. Le monde éperdu se laisse guider par des voix qui le trompent ; toute force chancelle et toute clarté pâlit. Les cœurs n'ont plus d'enthousiasme. La vieillesse marche sans consolation vers la tombe, et l'enfance elle-même gémit comme s'il eût mieux valu pour elle qu'elle ne fût pas née ; l'heure présente fait souffrir, et l'avenir ne s'an-

nonce que par d'incertains présages. Mon Dieu, pour nous sauver, pour nous préserver de l'abîme, donnez-nous des saints!

VI. Il fut un temps en France où les saints étaient plus connus et plus aimés qu'aujourd'hui. Beaucoup de savants et de lettrés ne regardaient pas comme perdus les moments qu'ils passaient à lire une vie de saint. Le recueil de ces pieuses biographies était un livre cher à la mère de famille. Elle y puisait de bons exemples et des leçons utiles; elle y apprenait à veiller sur ses enfants avec sollicitude, à les élever pour Dieu qui est l'auteur de toute vie et de toute naissance. Quand la mère se formait sur ces modèles, quand elle s'efforçait de devenir semblable aux héroïnes chrétiennes, de copier leurs vertus, de vivre de leur vie, elle sentait s'alléger le fardeau de sa maternité, le zèle de ses devoirs pénétrait son cœur, et le murmure ne s'échappait pas de ses lèvres. A ses enfants et à ses petits-enfants, heureux de l'entendre, elle faisait le récit touchant de la vie des amis de Dieu. Elle nourrissait leurs jeunes âmes du même aliment qui vivifiait la sienne. Le foyer domestique était charmé par ces ineffables récits de la mère de famille. Aujourd'hui cette pieuse pratique est devenue bien moins commune. La frivolité envahit tout. On s'abandonne, selon l'expression de l'Écriture, à la fascination de la bagatelle. Les occupations frivoles absorbent le temps dû aux pensées sérieuses. Qu'elles sont rares de nos jours les mères de

famille vénérant les saints et se proposant pour modèles ces courageuses chrétiennes qui les ont précédées dans le pénible ministère de la maternité! Combien est plus restreint encore le nombre des hommes qui pensent aux saints, qui chaque jour parcourent le récit de leurs vies! Beaucoup refusent de croire à l'existence de ces êtres extraordinaires, ou du moins attribuent à la pieuse imagination des légendaires celles de leurs œuvres qui sortent de l'ordre commun.

Cependant un progrès notable s'est accompli depuis quelques années. L'hagiographie semble avoir repris dans la littérature la place qu'elle mérite d'occuper. La science et les lettres se sont enfin ressouvenues de nos gloires chrétiennes trop oubliées, et de nombreuses vies de saints se sont produites au grand jour avec éclat. De beaux talents ont consacré leur plume à écrire la vie de quelques grands hommes du catholicisme. Saint Vincent de Paul a excité la piété de plusieurs, et le talent d'un de nos plus féconds historiens. Il appartenait à celui qui a ramené sur le sol français l'Ordre longtemps exilé des Dominicains, de nous donner la vie de leur glorieux fondateur; le P. Lacordaire l'a écrite avec son cœur et son éloquence. Un grand orateur, bien connu des catholiques, nous a suavement raconté la vie si attachante de sainte Élisabeth de Hongrie. La noble figure de saint Bernard a été mise en lumière par une main aussi habile que pieuse. Saint Pie V a eu pour historien de son pontificat si court

et si bien rempli, un illustre auteur capable d'apprécier à la fois la sainteté de sa vie et la sagesse de son gouvernement. Saint François d'Assise, saint Léger, saint Hugues, saint Amand, saint Charles Borromée, saint Thomas et bien d'autres ont rencontré aussi parmi leurs nombreux admirateurs des écrivains distingués. Les saintes n'ont pas été laissées à l'écart. Nous avons déjà la vie de sainte Catherine de Sienne, celle de sainte Françoise romaine, celle de sainte Zite, le modèle des servantes, celle de sainte Claire, racontée avec beaucoup de grâce et d'onction. Sous la plume de dom Guéranger la vie de sainte Cécile est devenue comme un second poëme des martyrs, où la vérité de l'histoire est unie à la beauté d'un style digne de la patronne des arts chrétiens.

Il est tel ou tel saint vénéré par la piété catholique qui a dominé son siècle plus souverainement que n'aurait pu le faire le plus grand homme profane; ainsi saint Bernard, ainsi saint Athanase, dont le savant Mœhler nous a fait apprécier l'utile courage; ainsi saint Grégoire VII, que l'impartial protestant Voigt a vengé de tant d'injustes accusations. On ne peut pas séparer de ces saints les personnages dont ils dirigeaient les mouvements, et qui, de tous les points du monde, avaient les yeux fixés sur les serviteurs de Dieu, écoutant toutes leurs paroles, obéissant au moindre signe de leur volonté. Dieu permettait qu'ils fussent le rouage principal du mystérieux mécanisme

qui faisait marcher leur siècle. D'autres saints ont suivi une plus humble carrière; leur voix a retenti de moins haut; moins de puissance fut confiée à leurs bras. Les uns coulèrent une vie inconnue dans la solitude du cloître; les autres se livrèrent à des œuvres de miséricorde, et les malheureux dont ils soulagèrent l'infortune purent seuls apprécier leur dévouement. Plusieurs reçurent la mission de l'Apôtre, et s'efforcèrent d'en être dignes. Ils allaient d'un lieu à un autre remplissant toutes les oreilles des paroles dont le Saint-Esprit enrichissait leurs lèvres. Si c'est faire une œuvre historique importante que d'écrire la vie des saints qui ont donné à leur siècle leur nom ou leur génie, il est utile aussi de raconter la vie des obscurs semeurs de paroles et des saints les plus humbles. Ces existences moins grandioses nous font assister à la vie intime du siècle qui en fut témoin; elles nous font connaître la circulation des doctrines vivifiantes ou dangereuses, des bonnes ou mauvaises mœurs. Les écrivains français qui, en ces dernières années, se sont occupés de travaux hagiographiques, si modestes soient-ils, méritent donc nos plus vives sympathies. Ces éloquentes histoires, nouvellement mises sous les yeux d'un public indifférent, sont d'un heureux présage; elles dénotent qu'une foi féconde reste encore au fond de beaucoup de cœurs, et que l'esprit de Dieu n'a pas cessé de reposer sur notre société inquiète et troublée. Sans doute que, pour la famille chrétienne,

mieux valent les collections de Croizet, de Godescard ou autres, qui présentent chaque jour à la piété du lecteur un saint à imiter, une vertu à mettre en pratique. Mais autre est le besoin des familles chrétiennes, autre celui de la société. D'ailleurs, ces histoires d'un saint en particulier, racontées avec un soin justement minutieux et une grande abondance de détails, sont plus fécondes en enseignements spéciaux.

VII. En offrant au public cette Vie de saint Vincent Ferrier, puissions-nous marcher assez dignement sur les traces de ceux qui nous ont précédés dans la carrière de l'hagiographie! Saint Vincent Ferrier n'est pas né en France, mais les saints sont de tous les pays. Ils n'ont tous qu'une patrie, le ciel. Ici-bas, toutes les Églises chrétiennes chantent les mêmes litanies. Les saints sont aussi universels que le catholicisme qui les produit. Du reste, si l'Espagne a vu naître saint Vincent Ferrier, l'histoire de sa vie montrera ce qu'il a fait pour la France. Il n'est pas une de nos vieilles grandes villes qui n'ait entendu sa voix. Il a terminé en France ses courses apostoliques, et la France est demeurée la gardienne de ses reliques vénérées.

Saint Vincent Ferrier nous apparaîtra comme le frère prêcheur par excellence. Refusant toute dignité ecclésiastique, il consuma sa vie entière à la prédication, passant de pays en pays, désireux d'évangéliser toutes les nations. Saint Dominique, en instituant les Frères-Prêcheurs, n'eut pas pour fin dernière de faire

d'eux des gardiens de la science ou des pasteurs des peuples. Il les avait répandus sur la terre comme des apôtres chargés d'annoncer au monde la parole de Dieu. *Chiens du Seigneur*, ils devaient aboyer en face de toute iniquité; flambeaux étincelants, ils devaient éclairer toute intelligence des lumières de la vraie doctrine. Leur ministère spécial fut celui de la parole, et ils s'en montrèrent dignes. Saint Vincent Ferrier avait scruté profondément les études théologiques, mais sa principale gloire fut l'apostolat. Il fut puissant en œuvres et en paroles en un temps où la chrétienté, désolée par le schisme, avait besoin d'entendre et de voir des saints doués de cette double puissance. Il apparut, cent ans avant Luther, comme le type du véritable réformateur, qui change les mœurs et non pas la doctrine, qui apprend aux hommes, non pas à secouer toute légitime autorité, mais à se courber docilement sous le joug de la loi de Dieu. Ceux qui embrassaient la réforme qu'il prêchait se soumettaient à l'Église au lieu de protester contre elle.

VIII. En terminant cette Introduction, nous devons dire un mot des auteurs qui nous ont servi de guides et que nous avons le plus fréquemment consultés. Beaucoup d'écrivains, soit en Espagne, soit en Italie, soit en France, ont raconté la vie de saint Vincent Ferrier. Ceux dont le récit n'a pas cessé d'être sous nos yeux pendant que nous écrivions sont : Ranzane, le P. Souèges, le P. Touron, le P. Séraphin Miguel

revu par le P. Vidal y Mico, et enfin le P. Antonin Teoli, le plus complet de tous. Ranzane, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Lucera, fut le premier biographe de saint Vincent Ferrier. Il entreprit son travail pour obéir au P. Martial Auribelhi, général des Dominicains. Son livre fut écrit en 1455, l'année même où saint Vincent fut canonisé par le pape Calixte III. Les Bollandistes ont publié cette vie en y ajoutant des notes dignes de leur érudition. Quelques années après, Ranzane composa un long poëme latin en l'honneur de saint Vincent. En 1457, saint Antonin, archevêque de Florence, écrivit une vie de saint Vincent Ferrier, appuyée sur l'autorité de plusieurs témoins irrécusables. François Castillon, Jérôme Borselli et plusieurs autres suivirent l'exemple de saint Antonin. La première vie de saint Vincent, écrite en espagnol, fut celle que publia le P. Justinien Antist, en 1575. Il se servit heureusement des nombreuses pièces formant les divers procès de canonisation, et consulta les archives d'un grand nombre de villes où saint Vincent avait passé. Le P. Razzi, en 1577, publia une vie de saint Vincent en italien. Plusieurs autres vies furent écrites par François Diago, Valdecebro, Vittoria, etc. En 1634, le P. Bernard Guyard publia en français une vie de saint Vincent, qu'il enrichit de curieux détails fournis par des manuscrits conservés dans les archives de Vannes. En 1684, le P. Sonèges, dans l'*Année Dominicaine*, écrivit avec

beaucoup de piété la vie de saint Vincent, qu'il considéra surtout comme apôtre et missionnaire. Le P. Touron, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, sans négliger entièrement le côté pieux de la vie de saint Vincent, s'appliqua surtout à faire ressortir le côté glorieux, et s'étendit avec complaisance sur les rapports du saint avec les rois d'Espagne et le Souverain-Pontife. Le P. Séraphin Miguel surpassa tous ses prédécesseurs dans le zèle qu'il mit fouiller les archives de Valence et de tout le royaume d'Aragon. Il s'appliqua moins à dire beaucoup qu'à dire vrai. Son travail est précieux à cause des nombreuses pièces justificatives qui prouvent la vérité de ses récits. Une nouvelle édition de cette vie fut publiée en 1735 par le P. Vidal, du couvent des Frères-Prêcheurs de Valence, qui la compléta et l'enrichit de réflexions pieuses. C'est de cette édition que nous nous sommes servi [1]. Mais aucun livre ne nous a été plus utile que la vie de saint Vincent écrite en italien par le P. Antonin Téoli. Si cette volumineuse vie a quel-

[1] En voici le titre, d'une emphase toute espagnole : « Historia de la portentosa Vida y Milagros del Valenciano apostol de Europa, san Vicente Ferrer, con su misma doctrina reflexionada. Comentada la que escriviò el P. Serafin Thomas Miguel, y con la misma crisi aumentada, con muchas noticias, favores, apariciones y milagros del santo antiguos y de este siglo, con otras peregrinas noticias...... Su autor el P. Francisco Vidal y Micò, hijo del mismo real convento de predicadores de Valencia.... En Valencia en la oficina de G. Estevan Dolz año MDCCXXXV. »

que défaut, c'est d'être écrite avec diffusion et de contenir une trop grande abondance de détails.

Aidé par les travaux consciencieux que nous venons d'indiquer, notre tâche devenait facile. Quelques lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir manqué de critique et d'avoir admis trop légèrement certains faits merveilleux; d'autres, au contraire, en comparant notre récit aux récits originaux, pourraient nous reprocher d'avoir été trop sévère. Nous nous sommes appliqué à garder toujours un milieu raisonnable entre la critique trop défiante qui a peur en quelque sorte des miracles, et la critique trop enthousiaste qui se plait dans le merveilleux. Nous n'avons jamais oublié que nous écrivions pour des lecteurs français dont les yeux pourraient être choqués en lisant des récits qui, en Espagne et en Italie, ne choqueraient personne. Puisse notre modeste travail ne pas être inutile; puisse-t-il exciter quelques âmes à honorer saint Vincent Ferrier, à le prier, à imiter ses vertus!

VIE

DE

SAINT VINCENT FERRIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de saint Vincent Ferrier. — Son enfance.
Ses premiers miracles et ses études. — Il quitte le monde pour entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Saint Vincent Ferrier naquit à Valence d'Espagne le 23 janvier 1350. Son père, Guillaume Ferrier ou Ferrer, descendait d'une ancienne famille de Catalogne. Il avait épousé dans un âge peu avancé Constance Miguel, parente de l'évêque de Valence, et aussi jeune que lui. Quand les deux époux furent unis par les liens sacrés du mariage, leur piété diminua visiblement; les réjouissances qui accompagnent toujours cet acte solennel de la vie leur firent oublier les devoirs imposés par l'Église. Les dissipations extérieures occupèrent une si grande place dans leurs cœurs, qu'il n'en resta plus pour les observances religieuses. Mais cet état dura peu; la grâce veillait sur eux tandis qu'ils s'arrachaient à son empire : elle les arrêta sur une pente glissante et leur fit regagner le terrain perdu. Dieu qui avait des desseins sur ce qui

devait naître d'eux eut pitié de leur égarement ; sa miséricorde leur inspira un salutaire repentir. Les deux époux se sevrèrent des folles joies du monde et de ses fêtes bruyantes, qui les avaient distraits quelque temps de leurs devoirs. Ils revinrent à Dieu avec le propos bien arrêté de sanctifier leurs jours par la pratique des bonnes œuvres, et de veiller avec sollicitude sur les enfants qui pourraient leur naître. Désormais ils ne s'écartèrent plus de cette ligne de conduite. Peu de temps après ce retour sincère à la religion, ils eurent un fils qui reçut le nom de Pierre. Leurs soins pour l'éducation de ce premier né ne furent point perdus. Pierre Ferrier fut digne de ses bons parents; il se fit l'imitateur de leurs vertus, et vécut très-saintement dans l'état de mariage. Son histoire n'offre rien de bien saillant; il est probable qu'il vécut assez longtemps pour être témoin des vertus de son frère. Un second fils vint au monde deux ans après la naissance de Pierre; il fut nommé Boniface et consola beaucoup les auteurs de ses jours. S'étant livré de bonne heure à l'étude des lois, il devint un jurisconsulte distingué, et se serait peut-être fait un nom dans cette carrière, si Dieu ne l'eût appelé ailleurs. Boniface, dégoûté du monde, alors qu'il offrait à son jeune âge ses plus riantes séductions, se retira dans une chartreuse, pour y jouir de cette paix du cœur, de cette sérénité d'esprit, de ce filial abandon à Dieu que le cloître seul est capable de procurer. Ses vertus jetèrent par la suite un si vif éclat, qu'il fut nommé général de son Ordre. Notre saint fut le troisième fils de Guillaume Ferrier et de Constance Miguel. Il leur prouva plus clairement que ses deux frères aînés que Dieu avait béni leur mariage. Il est arrivé, pour beaucoup de saints, que des signes prophétiques ont annoncé, avant leur naissance, qu'ils

étaient destinés à accomplir de grandes choses. Dieu veut quelquefois faire connaître par avance qu'il s'est réservé l'enfant qui va naître, afin qu'aucun obstacle humain ne s'oppose aux vues de sa providence, et qu'il puisse animer de son souffle et porter où il lui plaira celui dont la venue au monde est un premier prodige. Notre saint fut un de ceux que Dieu favorisa de ces signes extraordinaires pendant les derniers jours qui précédèrent sa naissance.

Une nuit que son père dormait, il lui sembla qu'étant entré dans une église, il y entendait un prédicateur vénérable, en habit de Frère-Prêcheur. Comme il écoutait avec curiosité tout ce qu'il apprenait de merveilleux et s'efforçait de le retenir, un religieux s'approcha de lui en disant: « Je vous félicite, mon cher frère, dans quelques jours votre épouse vous enfantera un fils qui deviendra si célèbre par la sainteté de sa vie, l'utilité de sa doctrine et la renommée de ses actions admirables, que tous les peuples des Gaules et des Espagnes le vénéreront comme un des anciens apôtres : il sera revêtu de cet habit de Frère-Prêcheur. » Quand le religieux eut achevé de parler, la foule, qui avait prêté une oreille attentive à ces paroles, remercia Dieu à haute voix, et félicita Guillaume Ferrier d'être le père d'un tel fils. Lui, charmé de ces prédictions, joignit ses louanges et ses actions de grâces à celles de tout le peuple. En ce moment, il fut retiré de son sommeil; les cris qu'il avait poussés, en achevant son rêve, réveillèrent son épouse. Il lui raconta ce qu'il avait vu en songe. Une pareille vision les remplit d'étonnement; mais, comme ils avaient appris de plusieurs savants théologiens qu'il ne fallait pas se fier aux songes, ils n'y attachèrent aucune importance. Ce qui arriva à Constance Ferrier fut plus digne d'attention. Elle ne

ressentit aucune douleur pendant tout le temps qu'elle porta Vincent dans son sein; lors même que sa grossesse fut le plus avancée, elle n'en éprouva aucune incommodité. Quelquefois il lui semblait entendre sortir de son sein un aboiement de chien. Elle exposa ces faits à l'évêque de Valence, qui lui dit de s'en réjouir, et que le fils qu'elle allait mettre au monde serait la gloire de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. On devine quelle fut la joie de la famille chrétienne, lorsque l'enfant désiré vint au monde. Ceux qui connaissaient les signes avant-coureurs de sa naissance, lui présageaient de grandes destinées. Il se passa, à son baptême, quelque chose d'inattendu. Le jour fixé étant arrivé, les parents se réunirent à l'église. Quand il fut question du nom que devait porter l'enfant, ceux qui étaient présents entrèrent en contestation, et ne purent s'entendre. Le prêtre, fatigué d'un débat trop long, finit par dire : Puisque vous n'êtes pas d'accord, qu'il s'appelle Vincent. Tous les assistants se turent et louèrent le choix de cet homme sage. Ce nom, dit le Père Ranzane, fut sagement donné, car il signifie vainqueur, et celui qui le reçut devait remporter sur le démon d'innombrables victoires.

La mère du petit Vincent, en commençant l'éducation de ce cher fils, s'y porta avec une extrême tendresse. Elle n'eut pas plus de peine pendant l'allaitement qu'elle n'en avait eu pendant la grossesse. Vincent vagissait rarement : il demeurait tranquille partout où sa mère le plaçait. Quand il ne dormait pas dans son berceau, il était paisible et comme recueilli. Ses yeux ouverts cherchaient sa mère sans se mouiller de larmes; son jeune visage était charmant, et tous ceux qui le voyaient le caressaient. Dieu qui, suivant le langage du roi-pro-

phète, retire souvent sa gloire de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, se servit plusieurs fois de l'enfant de Constance Miguel pour opérer des actions merveilleuses. Vincent était à peine au berceau et commençait à peine à balbutier quelques paroles, lorsque Valence fut désolée par une longue sécheresse. Des prières publiques furent faites pour obtenir une pluie vivifiante, mais aucun nuage n'apparaissait dans le ciel. Les habitants de Valence gémissaient comme à l'approche d'une ruine certaine. Constance Miguel partageait la désolation commune. Un jour qu'elle exprimait son inquiétude, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre son enfant, lui dire distinctement ces paroles : Si vous voulez la pluie, portez-moi en procession, et vous serez exaucée. Aussi réjouie qu'étonnée, elle raconta avec simplicité ce qui venait de lui arriver.

Une procession fut aussitôt ordonnée. On y porta le saint enfant, dont la prophétie ne tarda pas à s'accomplir. Dès que la procession fut terminée, le ciel se couvrit d'épais nuages; une pluie abondante tomba, pendant plusieurs heures, sur la terre desséchée [1]. Cet événement et quelques autres aussi merveilleux firent tant de bruit et furent portés si loin par la renommée, que la reine Éléonore, épouse du roi d'Aragon, voulut voir l'enfant thaumaturge. Lorsque le petit Vincent fut amené devant elle, ce fut avec des sentiments de piété autant que d'admiration qu'elle prit plaisir à le porter dans ses bras, à le presser contre son cœur, et à le couvrir de caresses.

[1] Le P. Teoli, après avoir rapporté ce fait, ajoute : « Conservasi una tal tradizione presso persone sa vie e prudenti fino ai giorni nostri in Valenza e come tale fu testificata da due maestri spagnuoli venuti nel 1723 in Italia al capitolo generale di Bologna. »

On le mit aux études dès l'âge de six ans, et il s'y appliqua avec une ardeur incroyable, comme si dans un âge si tendre il avait pu en comprendre tout le prix. Il eut bientôt surpassé les compagnons de ses travaux : sa mémoire était heureuse et son esprit doué d'une grande pénétration. Ses maîtres le distinguèrent aisément de la foule de leurs écoliers, et s'appliquèrent à seconder par leurs soins des dispositions aussi précoces. Il s'attira l'affection des autres élèves par le charme de son caractère, comme il avait gagné leur estime en déployant au milieu d'eux les talents que Dieu lui avait dispensés. Jamais l'orgueil ou la suffisance ne le firent départir du sincère attachement qu'il portait à ses condisciples. Sa supériorité ne lui fut jamais une raison de s'estimer plus que les autres. Ses vertus intérieures parurent avec beaucoup d'éclat dès ses premières années; son inclination à la piété, encouragée par ses parents et ses maîtres, lui valut le respect et une sorte de vénération de la part des enfants de son âge. Il profitait de l'ascendant qu'il avait sur eux pour les porter à la pratique de toutes les vertus, dont il leur donnait si bien l'exemple. Il avait reçu de la nature, outre une mémoire facile, un singulier talent d'imitation et de remarquables dispositions à parler en public. Quand il assistait à un sermon, il écoutait avec une extrême attention, et gardait un souvenir assez fidèle de ce qu'il avait entendu. Son plaisir était de répéter à ses parents ce qu'il avait ainsi retenu. Quelquefois, retirant ses compagnons d'études de leurs petits amusements, il les réunissait autour de lui et s'en faisait écouter. Il leur récitait avec beaucoup d'onction et de grâce tout ce que ses souvenirs lui inspiraient, imitant les gestes et les mouvements des prédicateurs qu'il aimait le mieux. Puis, content de ses efforts, il deman-

dait naïvement : Ne suis-je pas un bon prédicateur? Son innocent auditoire prêtait une oreille attentive aux instructions du petit prêcheur; c'était commencer de bonne heure à exercer sur les esprits et sur les cœurs ce salutaire empire qui servit dans la suite à la conversion de tant de peuples.

Dès qu'il eut atteint l'âge qu'on a coutume d'appeler l'âge de raison, Vincent choisit Dieu pour la portion de son héritage et entra dans la cléricature. Revêtu des livrées de Jésus-Christ, il redoubla de ferveur et de piété. Quand il assistait au saint Sacrifice de la messe, il semblait plutôt un ange qu'un enfant. Chaque jour il se procurait ce bonheur; chaque jour également, il récitait le petit office de la sainte Vierge. Il jeûnait sévèrement le vendredi et le mercredi. La modestie de son maintien, son recueillement à l'église, son précoce amour de la pénitence, le firent bientôt regarder comme un saint. Il en opérait les œuvres. Dans la rue de la Mer, où était située sa maison paternelle, habitait un épicier, nommé Michel Guarrigues, dont le fils Antoine, âgé de cinq ans, souffrait d'une pustule au cou. Ce Michel était lié d'amitié avec Guillaume Ferrier; il avait entendu si souvent parler de la sainteté du jeune fils de son ami qu'il conduisit chez lui son pauvre malade, et pria Vincent de le toucher à l'endroit où il souffrait. Vincent ne se contenta pas de poser sa main sur la plaie, il la baisa. Dès que ses lèvres eurent touché les chairs purulentes, le malade fut subitement guéri; la plaie de son cou se ferma. Cette guérison miraculeuse fut confirmée publiquement par le témoignage de Jean Guarrigues, fils d'Antoine, vers l'an 1461. Dans la déclaration [1] authentique où il

[1] Cette déclaration est en lémosin. En voici le commencement : « En lo any 1359, Miquel Guarrigues, especier, tenint un fillet seu nomenat

raconte la guérison de son père, Jean Guarrigues dit qu'il fit faire le portrait du saint, qu'il le fit appliquer contre sa maison, en mémoire de ce miracle, et que ce portrait se voyait encore de son temps.

Vincent préludait encore d'une autre manière, au saint ministère qu'il devait plus tard exercer. Il aimait à cette première époque de sa vie à se retirer de la société bruyante des enfants de son âge; il cherchait quelquefois un lieu solitaire pour imiter, en quelque façon, ces anciens anachorètes, dont les exemples faisaient sur sa jeune imagination une impression si profonde, qu'elle le portait à marcher sur leurs traces. Ce n'était point seulement par un caprice commun à beaucoup d'enfants qu'il aimait ainsi à passer, quand il le pouvait, quelques moments dans des retraites ignorées, et quand il parvenait à satisfaire ce désir de son cœur, il ne perdait pas le temps de sa solitude en des rêveries sans fruit comme sans objet. La piété l'occupait tout entier; à genoux comme dans un lieu saint, il redisait avec attention toutes les prières qui lui venaient en mémoire, et se livrait à cette oraison sans apprêt, dont la naïve simplicité plaît toujours au Seigneur.

Qui pourrait dire ce qu'éprouvait l'âme de Vincent dans ces candides épanchements avec son Dieu? C'est dans la solitude que la grâce coule plus abondamment dans l'âme. Les bons désirs y naissent d'eux-mêmes; le repentir y verse avec plus d'émotion les larmes de sa pénitence. Lorsque Dieu se choisit une âme et veut se

Antoni Garrigues, de état de cinch anys, malalt de una empostema en lo coll..... » Elle finit ainsi: « Y axi Jo Joan Garrigues, fill del dit en Antoni, fiu fer la image de figura del Benaventurat sant, la qual fiu possar en memoria del dit miracle en lo canto de sa casa, com huy en dia es veu, la qual fouch féta en lo any 1461. »

communiquer à elle, il la retire de la foule dont les clameurs pourraient couvrir sa voix, et la conduit dans la solitude où il lui parle au cœur. Vincent l'entendit, sans doute, cette voix mystérieuse. Dieu, dans ces entretiens ineffables, dut lui faire sentir qu'il l'appelait à la vie cachée, à cette vie inconnue des hommes, heureux partage d'un petit nombre d'âmes d'élite. Le cloître, silencieux asile de la piété, dut exciter les désirs d'un enfant qui fuyait le monde, et cet invincible attrait, qui devait plus tard déterminer sa vie entière, dut naître en lui dans ces heures de retraite qu'à huit ans il trouvait si délicieuses.

A douze ans, on lui fit étudier la dialectique; on désignait alors sous ce nom la philosophie, qui se bornait presque à la logique, partie si négligée aujourd'hui, et avait pour but principal de former l'esprit à l'art du raisonnement. Les règles du syllogisme, telles à peu près que les avait tracées Aristote, étaient le pivot nécessaire de cette dialectique. La collection de ces règles et de leurs preuves offrait beaucoup de ressemblance avec un livre de théorèmes géométriques. Vincent s'appliqua soigneusement à cette étude abstraite, et grâce à la rectitude de son jugement, il y fit de rapides progrès. A quatorze ans, il commença la théologie. C'était une science plus positive et qui satisfaisait l'esprit et le cœur bien autrement que la dialectique. Cette magnifique étude que fit Vincent de Dieu de ses attributs, de ses commandements, de sa grâce, échauffait sa piété en même temps qu'elle agrandissait son intelligence.

La théologie devint son occupation favorite, elle fut pour lui la science principale, l'unique nécessaire, et il ne considéra les autres que comme des moyens heureux mis à la disposition de l'homme pour l'aider à pénétrer

le plus avant possible dans la connaissance des secrets de Dieu. Telle fut son application à cette étude, qu'il finit par y égaler ses maîtres eux-mêmes ; mais quelque grand que fût son zèle pour la théologie, jamais il n'oublia qu'il fallait devenir un saint avant de devenir un savant.

Ni les nombreuses connaissances dont il enrichissait son esprit, ni les encouragements et les louanges qu'il recevait de toutes parts ne purent diminuer en lui le goût de la piété. Il avait reçu le don des larmes dans un âge peu susceptible de ces pieuses impressions ; on ne le voyait jamais disputer ni contester avec personne parce que, uniquement attentif à régler ses actions et ses paroles sur les maximes de l'Évangile, il ne pensait qu'à se rendre parfait en toutes choses [1]. Il ne fréquentait rien tant que les églises ; il y priait tous les jours longtemps, et donnait à l'oraison la plupart des loisirs que ses compagnons d'études passaient aux jeux. Il pratiquait déjà des mortifications rigoureuses et jeûnait régulièrement tous les mercredis et vendredis. Vincent ne se départit en aucun temps de sa vie de la pénitence qu'il s'imposait pendant qu'il étudiait dans le monde; plus il mortifiait sa chair, plus il sentait croître en lui la ferveur et l'amour de la prière. La Passion de Notre-Seigneur devint l'objet de sa dévotion particulière, et quand il méditait le grand mystère de notre rédemption, ses larmes coulaient avec abondance. Pour ne jamais perdre de vue d'aussi touchants sujets de méditation, il récitait tous les jours l'office de la Passion ; bientôt à cette pratique journalière, il joignit la récitation de l'office de la sainte Vierge, dont il s'efforça d'être un dévot enfant. Il s'adressait à Marie avec un abandon filial et

[1] Père Touron.

ne séparait jamais, dans sa dévotion, l'amour de cette Mère très-pure de l'amour de son divin Fils. Aussi leurs deux offices sanctifiaient ses loisirs; sa piété y trouvait un aliment vivifiant, et sans doute que son exactitude à cette pieuse obligation, qu'il s'était si généreusement imposée, fut récompensée par de célestes consolations.

Autant il était sévère envers lui-même, autant il était doux envers les autres. On ne comptait pas en vain sur sa charité; sa tendresse pour les pauvres était incomparable; il voyait en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, et mettait tout en œuvre pour les soulager; il s'épuisait pour eux et leur prodiguait ses secours autant qu'il dépendait de lui.

Quand les besoins des malheureux dépassaient la puissance de ses aumônes, il était ingénieux pour se faire leur solliciteur auprès de ses parents et de ses amis. Les refus ne le rebutaient point, mais d'ordinaire ses efforts étaient couronnés de succès et il rapportait triomphant à ses pauvres bien-aimés ce que ses prières attendrissantes avaient obtenu pour eux, de la main d'hommes indifférents aux souffrances d'autrui. Il lui arrivait quelquefois de faire venir un bon nombre de malheureux dans la maison de son père, où ils étaient toujours bien reçus et traités avec charité; car bien loin que des parents si chrétiens parussent importunés par ces louables pratiques de leur fils, ils les favorisaient, au contraire, et ils le chargeaient volontiers du soin de faire leurs aumônes. Un auteur ajoute qu'ils lui donnèrent le tiers de ce qu'il pouvait avoir en partage, et qu'il n'employa que quatre jours à en faire la distribution à ceux qu'il savait être dans la nécessité.

Ce n'était pas seulement des secours temporels que les pauvres recevaient de leur zélé bienfaiteur. Ces se-

cours lui manquaient plus souvent qu'il n'aurait voulu, mais il lui restait toujours de douces paroles qui guérissaient bien des blessures, baume puissant, que les infortunés ne sont point accoutumés à recevoir. Il les invitait à la patience, à la résignation ; il leur apprenait à sanctifier leur détresse et leur faisait sentir combien le Sauveur des hommes disait vrai en annonçant cette béatitude : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Souvent, en l'écoutant, des âmes désespérées par la douleur apprenaient à recourir à la prière pour abréger leurs souffrances, et tel malheureux, accoutumé à se plaindre de l'injustice des hommes, s'appliquait à chasser de son cœur l'aigreur et la haine.

De même que tout petit enfant Vincent se plaisait à rassembler les compagnons de ses premiers jeux, pour leur redire avec chaleur les prédications qu'il avait entendues, de même, durant les années de son adolescence, il réunissait le plus qu'il pouvait des jeunes gens de son âge pour leur parler de Dieu, de l'âme et du ciel. Il les conduisait hors des portes de Valence, dans des jardins, où l'ombre des grands arbres et le parfum des fleurs et le chant des oiseaux rendaient plus agréables leurs pieuses réunions.

Comme sa parole déjà devait être pénétrante, s'il faut en juger par le seul fragment qui nous soit resté de ses prédications à ses jeunes amis. « Observez cette fleur, leur dit-il un jour, en leur montrant une rose, mais considérez aussi celui qui l'a créée. Y a-t-il au monde un homme assez intelligent et assez habile pour former une fleur pareille? Y a-t-il sur la terre un roi assez puissant pour donner à une fleur son parfum, sa fraîcheur, son éclat? Oh! qu'il est grand, qu'il est puissant celui qui peut seul créer ces merveilles! Quelle doit être la

sagesse de Dieu, qui sait faire de si belles choses! Si cette fleur, qui n'est pas créée pour durer toujours, est cependant si belle à la vue, quelle est donc cette beauté qui n'aura jamais de fin, qui dure éternellement! Quelle sera son ineffable suavité, sa sagesse incompréhensible? O mes amis! attachons-nous à Dieu, et ne nous arrêtons pas aux créatures. »

Un jeune homme si accompli était un objet d'admiration pour tous les habitants de Valence. Son exemple faisait une vive impression sur les jeunes gens de son âge. Quelques-uns essayèrent d'imiter ses vertus et de marcher sur ses traces; il les dirigeait affectueusement par ses bons conseils. C'est ainsi que Vincent rendait pieuses les années de sa jeunesse; il remplissait déjà les prévisions de sa mère, et ses œuvres montaient vers Dieu comme un encens d'agréable odeur!

Ses études théologiques étaient terminées, et Vincent accomplissait sa dix-huitième année. Le moment approchait pour lui de se décider pour le genre de vie qui convenait le plus à ses goûts et aux inspirations de la grâce. Son père le prévint et lui en proposa le choix, lui témoignant qu'il le laisserait pleinement libre, et qu'il ne mettrait aucun obstacle à l'accomplissement de sa volonté. — « Mon fils, lui dit-il, trois différentes pensées s'offrent à mon esprit, et je vous les propose afin de connaître votre sentiment. Exposez-le moi sans crainte; je m'y rendrai avec plaisir, ne doutant pas que vous n'ayez consulté le Seigneur, désireux de ne faire que sa volonté. Mon unique désir est de la connaître moi-même et de m'y conformer, soit qu'il vous appelle au service de ses autels, dans le cloître ou dans l'état ecclésiastique, soit qu'il me charge du soin de vous établir dans le monde. Si vous n'êtes point résolu de prendre encore

aucun de ces deux partis, mon dessein serait de vous envoyer à Paris ou à Rome, afin de contribuer à rendre votre nom célèbre par votre vertu et par votre doctrine. »

A ces paroles de son excellent père, Vincent répondit sans délibérer : « Vous m'avez prévenu, mon père, et je rends grâce au Seigneur de ce qu'il vous a mis dans la pensée de me proposer d'abord ce qui me convient le mieux. Les richesses, les honneurs, les plaisirs du monde pourraient me perdre ; Dieu m'a fait la grâce de les mépriser. Il m'appelle à un état plus saint, et je ne désire rien avec plus d'ardeur que de me consacrer à son service dans l'Ordre de Saint-Dominique. »

Son père l'embrassant affectueusement, ajouta : — « Je comprends aujourd'hui que la vision que j'avais eue peu de jours avant votre naissance n'était pas un songe insignifiant. Il me semblait, durant le repos de la nuit, qu'étant entré dans l'église des Frères-Prêcheurs, un de ses religieux vint me féliciter de ce que le ciel me donnerait bientôt un fils, qui serait une des grandes lumières de son Ordre, et dont le zèle égalerait celui des apôtres.

— « Oh ! mon cher père, répondit Vincent, pourquoi différer d'accomplir une prédiction qui me doit être si avantageuse ? La volonté de Dieu est trop manifeste pour souffrir le moindre délai. »

Il ne restait plus qu'à informer Constance Ferrier de la résolution de son fils. Quand ce saint jeune homme se fut mis à genoux pour recevoir sa bénédiction maternelle, dans les transports de sa joie elle ne put retenir ses larmes. Elle pleura longtemps appuyée sur son fils, puis son émotion s'étant calmée, elle lui dit : « O mon fils bien-aimé ! ce que vous allez faire, c'est ce que

j'ai toujours souhaité que vous fissiez. J'ai très-souvent demandé à Dieu qu'il m'accordât cette faveur. C'est un heureux événement pour vous et pour nous, et nous devons tous nous en féliciter : vous, parce que vous allez vous soustraire aux misères de cette vie, nous, parce que nous avons mérité de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'accomplissement de nos vœux les plus chers. »

Le lendemain de cet heureux jour, Guillaume Ferrier conduisit lui-même son fils au couvent des Frères-Prêcheurs de Valence.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Noviciat de saint Vincent Ferrier. — Sa profession. — Il enseigne la logique à Valence et la philosophie à Lérida. — Il étudie l'Écriture sainte à Barcelone et y enseigne la physique. — Ses premières prédications.

Ce fut le deuxième jour du mois de février de l'année 1367 que Vincent Ferrier fut conduit par ses parents et les amis de sa famille à l'église de Saint-Dominique. On célébrait la fête de la Purification. Il fut doux au saint de penser qu'il se présentait à l'église des Frères-Prêcheurs le jour où Jésus enfant fut offert au Temple. Quand on eut prié quelque temps ensemble au pied du saint autel, Vincent se sépara de sa mère qui ne pouvait retenir ses larmes, et entra dans le couvent, accompagné seulement de son père. Il s'agenouilla humblement devant le Père Prieur, et lui demanda le saint habit de l'Ordre, protestant qu'il ne faisait cette demande que pour accomplir la volonté de Dieu, qui l'appelait à son service dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Comment exprimer la joie que ressentit le Père Prieur en entendant un jeune homme si accompli, dont toute la ville parlait avec tant d'éloges, lui demander l'habit des Frères-Prêcheurs? De quel trésor allait s'enrichir son couvent et l'Ordre tout entier! Les religieux parta-

gèrent sa joie et s'unirent à lui pour remercier Dieu d'une telle faveur. Il n'y eut qu'une voix pour l'admission du postulant. Le jour de sa prise d'habit fut fixé au 5 février, fête de la glorieuse vierge sainte Agathe. Ce jour fut une fête pour tous les fidèles de Valence. Les religieux du couvent où il prit l'habit avaient alors pour prieur le B. Père Jacques-Dominique de Coblioure. L'Ordre des Frères-Prêcheurs était gouverné par le vicaire général Père Élie Raymond de Toulouse.

Vincent, dès le premier instant de son noviciat, sentit si vivement la grâce de sa vocation, qu'il ne pouvait se lasser de remercier Dieu, et de baiser dévotement la blanche laine dont il se voyait revêtu.

Dans la maison où il venait d'entrer vivaient plusieurs religieux exemplaires, mais il se proposa un modèle plus parfait. Il prit la résolution d'imiter en tout saint Dominique, et il se mit à lire la Vie du saint patriarche avec la plus grande attention. Ce fut surtout en lisant cette vie qu'il apprit qu'être Frère-Prêcheur c'était, comme il l'expliqua dans ses sermons, avoir une pureté angélique non pour demeurer enfermé dans une cellule comme les anachorètes, mais pour aller, à l'exemple de Jésus-Christ, des apôtres et de saint Dominique, prêcher l'Évangile dans le monde. Chaque trait de la vie du saint fondateur était pour Vincent un sujet de longues méditations; il en pénétrait merveilleusement le sens profond. C'est ainsi qu'il expliqua la vision célèbre dans laquelle saint Dominique apparut couronné de gloire, montant au ciel au moyen de deux échelles. « L'Ordre des Frères-Prêcheurs, dit-il, ne conduit pas les religieux au ciel par la seule échelle de la vie contemplative, ni par la seule échelle de la vie active, mais les fait s'élever sur l'une et sur l'autre. »

Le cloître, quoique fermé aux séductions du monde, ne met pas le religieux à l'abri des tentations, et ne le dispense pas de lutter pour donner du mérite à sa vertu. En tout temps et en tout lieu la vie de l'homme est un combat. Vincent n'était pas entré dans le couvent pour s'y reposer dans une trompeuse sécurité; il ne cessa de veiller sur lui-même et de se mortifier : aussi fut-il inébranlable quand le démon vint l'assaillir et employer contre lui des armes qui déchirent toujours le cœur, les pleurs d'une mère.

Vincent était novice depuis trois mois, lorsque sa mère vint le supplier de sortir du couvent et de rentrer dans le monde. Constance Miguel, malgré sa piété, ne pouvait se résigner à être privée d'un fils qui faisait sa gloire et sa joie. Elle essaya d'ébranler sa résolution, lui disant avec des larmes qu'elle ne pouvait se passer de sa présence; qu'il pouvait se sanctifier dans le clergé séculier; que sa famille avait besoin des revenus de son bénéfice auquel sa profession religieuse l'obligeait à renoncer.

Vincent fut douloureusement ému par ces plaintes de sa mère, mais elles ne purent le faire renoncer à sa vocation. — « Ce n'est qu'après avoir reçu votre bénédiction et votre consentement que je suis entré dans ce cloître, d'où rien ne pourra me faire sortir. J'aurai toujours présent à l'esprit la parole de saint Bernard : Celui qui sort du couvent pour rentrer dans le siècle, quitte la compagnie des Anges pour prendre celle du démon. Revenez à vos premiers sentiments, voyez les choses de ce monde avec les yeux de la foi, et comme à l'heure de notre mort nous voudrons les avoir vues. Il n'y a qu'une seule chose nécessaire, et nous devons tous accomplir notre salut de la manière que Dieu nous l'ordonne. » Après avoir entendu ces paroles, qui ne lui

donnaient aucune espérance de persuader son fils, Constance Miguel revint chez elle, désolée. Comme elle approchait de sa maison, elle rencontra un pauvre qui la salua gracieusement, et lui dit : Pourquoi êtes-vous triste, Madame? Avez-vous oublié les aboiements miraculeux que vous entendîtes pendant que vous portiez Vincent dans votre sein et le songe prophétique de votre époux? Ne vous rappelez-vous pas comment l'évêque de Valence interpréta ces signes mystérieux, et vous prédit que votre fils serait un jour Frère-Prêcheur? Voulez-vous empêcher que la volonté de Dieu s'accomplisse? —Ces mots consolèrent Constance et tarirent ses larmes.

Arrivée chez elle, son premier soin fut de chercher une aumône abondante pour le pauvre qui lui avait parlé si à propos; mais elle ne le retrouva ni sur le seuil de la maison ni dans la rue. C'était un ange que Dieu lui avait envoyé au moment où elle s'abandonnait à la plus vive douleur. Du reste, ses craintes maternelles ne se réalisèrent pas. Sans doute, Vincent résigna son bénéfice ecclésiastique, mais les ressources de sa famille n'en furent pas diminuées, car ce bénéfice fut conféré à son frère Boniface, quoiqu'il en possédât déjà un autre.

Comme l'âme sent toujours s'accroître sa ferveur après qu'elle a surmonté une tentation difficile, Vincent, délivré des plaintes déchirantes de sa mère, monta jusqu'au plus haut degré de la perfection religieuse. Il n'omit jamais aucune des prières et mortifications qu'il s'était imposées. Il observait les moindres articles de la règle de son Ordre, qui n'obligent sous peine d'aucun péché, comme si elles l'eussent obligé sous peine de péché mortel ; il était le premier au chœur et à toutes les réunions de la communauté, et jamais il ne manqua un exercice commun pour satisfaire sa dévotion particu-

lière. Dès ce moment, son humilité fut si profonde, qu'il soumettait sa volonté propre non-seulement à la volonté de ses supérieurs mais à l'avis des autres novices. Il obéissait à tout le monde : sa douceur le faisait aimer de tous et faisait rechercher sa conversation. Quoique novice, on le considérait comme le modèle du couvent; on désirait ardemment le jour de sa profession. Lui, se croyait indigne d'être religieux et d'être compté au nombre des enfants de saint Dominique, mais les témoins de ses vertus se disaient que le jour où il prononcerait ses vœux apporterait un grand accroissement de gloire à l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Enfin, l'année de sa probation étant terminée, Vincent fit profession et prononça ses vœux le 6 février 1368, entre les mains du père Matthieu Bénincasa, qui était, cette année, prieur du couvent de Valence. Telle fut la joie des religieux, qu'ils célébrèrent chaque année, par une fête, l'anniversaire de l'heureux jour de sa profession. Dès qu'il put se dire Frère-Prêcheur, Vincent se proposa de continuer avec un nouveau zèle trois choses: la prière assidue, l'étude de la théologie, la lecture de l'Écriture sainte. De même que la lumière, en passant à travers des lieux infects, les purifie, les embellit sans se souiller elle-même, ainsi, avec la lumière de la science sacrée, on peut passer à travers les pécheurs, si infectés qu'ils soient par le péché, et les purifier sans subir leur contagion.

Le goût prononcé de Vincent pour la théologie était bien connu des pères du couvent de Valence. Pour satisfaire ce goût et pour utiliser les profondes études du nouveau profès, on le chargea d'enseigner la logique et la philosophie. Cet enseignement devait le familiariser avec la chaire, donner par la suite plus d'autorité à sa doctrine

et le rendre un meilleur instrument entre les mains de Dieu pour le salut des âmes. Vincent commença ses leçons à la grande satisfaction des jeunes religieux appelés à les entendre. On voulut venir du dehors, et plus de soixante jeunes gens s'unirent aux religieux pour écouter un professeur dont la science n'était surpassée que par la sainteté.

Valence croyait posséder un autre saint Thomas. Pendant qu'il enseignait avec tant de succès, son humilité fut mise à l'épreuve. Au mois de septembre, le provincial d'Aragon lui donna ordre de suivre le cours de philophie à Barcelone en qualité d'étudiant. Il se disposa aussitôt à partir, mais les religieux de Valenee le retinrent malgré lui, et se hâtèrent d'informer le provincial que Vincent n'avait pas besoin d'étudier dans aucune école et qu'il était capable d'enseigner comme un maître excellent dans les chaires les plus fameuses. Ce fut avec joie autant qu'avec surprise que le provincial apprit qu'il avait dans un de ses couvents un jeune profès capable d'être professeur avant d'être étudiant ; il lui ordonna de poursuivre ses cours, ce qu'il fit jusqu'en 1370.

Tout en enseignant aux autres la philosophie, Vincent s'appliquait à étudier pour lui-même la science de la perfection, afin de ne pas laisser s'attiédir au milieu des spéculations scholastiques la ferveur qui embrasait son âme. Son étude n'était qu'un exercice continuel de dévotion ; non-seulement il la rapportait à Dieu avec une pureté d'intention parfaite, mais encore il se figurait entendre de la bouche même de la sagesse divine tout ce qu'il lisait.

Il demandait à Jésus, comme à son Maître céleste, l'intelligence de chaque difficulté, l'explication des points les plus obscurs. Souvent il détournait les yeux de ses

livres et les fixait sur les plaies du Sauveur. Après avoir puisé pendant quelques instants à cette source de toute suavité une douceur qui attendrissait son âme, il reprenait ses lectures; d'autrefois, quittant la table de travail, il se jetait à genoux, exhalant vers le ciel une prière ardente et pénible, accompagnée de gémissements et de soupirs, pour demander à Dieu de nouvelles flammes d'amour. Il allait ainsi de l'étude à la prière, et de la prière à l'étude, et chacune de ces deux occupations développait, en même temps, sa science et sa piété. Un jour qu'il priait dans l'église du couvent, devant le crucifix des martyrs [1], et qu'il méditait sur les douleurs du Sauveur, contemplant les plaies de sa main, de ses pieds et de son côté sacré, il se sentit attendri jusqu'aux larmes et s'écria, dans sa vive compassion : « Seigneur est-il possible que vous ayez tant souffert sur la croix? » Le crucifix, tournant la tête du côté où priait le saint, lui répondit : « Oui, Vincent, j'ai souffert toutes ces douleurs et plus encore! » Ce crucifix, dont la tête conserva la position qu'elle avait prise en prononçant ces paroles, se vit longtemps dans l'église des Dominicains, où il attesta la dévotion de saint Vincent envers les douleurs et la passion de Jésus-Christ [2].

Pendant l'automne de l'année 1370, Vincent fut envoyé à Lérida pour y enseigner la philosophie. Il y resta deux ans, et ses leçons portèrent le même fruit qu'à Valence. Il apprit à ses disciples l'art d'étudier sans diminuer le goût de la prière, et de prier sans ralentir l'ar-

[1] Orava egli nella sua chiesa avanti il crocifisso de' martiri. *Teoli*, liv. I, tr. II, ch. 3.

[2] Rimase quella sacra imagine col capo rivolto da quella parte, come oggidi tuttavia si vede nella nuova chiesa di S. Domenico dove fu dall' antica trasferita. *Teoli*, id.

deur de l'étude. Il eut, à cette époque, pour guide dans la vie spirituelle, le vénérable P. Thomas Carnicer, homme d'une éminente sainteté, mais il ne put jouir longtemps de cette faveur. Ce parfait religieux mourut lorsque Vincent était à peine depuis un an sous sa direction. Le saint garda de son maître un pieux souvenir. Prêchant à Barcelone, quarante ans après la mort du vénérable P. Thomas, il parla de lui avec les expressions de la plus profonde reconnaissance, découvrit le lieu où il avait été enseveli et révéla que son corps, digne d'être publiquement honoré, n'avait souffert aucune corruption.

Lorsque les supérieurs de Vincent jugèrent qu'il avait été suffisamment exercé aux subtilités métaphysiques, ils voulurent l'appliquer à une étude plus importante pour le salut des âmes, à l'étude de la sainte Écriture, qui est appelée la parole de Dieu et qui doit être annoncée au peuple par les prédicateurs chargés de lui parler au nom de Dieu. A la suite du chapitre provincial tenu en 1372, Vincent fut envoyé au couvent de Sainte-Catherine, à Barcelone, pour y étudier la Bible. Il y demeura trois ans, et eut pour maîtres les PP. Bernard Coll et Bernard Castellet. Il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'Écriture sainte qu'il l'apprit toute de mémoire, et en approfondit le sens en lisant un très-grand nombre de Pères et de commentateurs. Aussi, dès qu'il commença le cours de ses missions, il cita les textes sacrés avec une facilité prodigieuse, les expliquant toujours avec des passages des Pères et des docteurs. Sa grande connaissance de la sainte Écriture, l'usage continuel qu'il en fit en prêchant fut sans doute une cause des effets étonnants que produisirent partout ses prédications. Pour mieux comprendre l'Ancien-Testament, il

appris l'hébreu. Saint Raymond de Pennafort, cinquième général des Frères-Prêcheurs, avait institué en Espagne plusieurs écoles d'hébreu, parce que les Juifs abondaient en ce pays, et que, pour travailler avec succès à leur conversion, la connaissance de leur langue était nécessaire. Vincent avait trop le zèle du salut des âmes pour ne pas entrer dans les vues de saint Raymond; il apprit si bien l'hébreu qu'il put citer aux Juifs, en cette langue, tous les textes de l'Ancien-Testament, et réfuter la doctrine absurde ou les histoires mensongères du Talmud.

Pendant qu'il était à Barcelone, Vincent composa deux livres dont les contemporains parlent avec beaucoup d'éloges, mais qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous. L'un traitait des *suppositions dialectiques*, l'autre de la *nature de l'universel*.

Il entretenait ainsi cette subtilité d'esprit qu'il possédait à un si haut degré et qui était nécessaire pour employer avec succès la sainte Écriture et la théologie contre les infidèles de son temps. Ces deux livres parurent à ses supérieurs pleins d'une érudition si étendue et d'une doctrine si profonde, qu'en 1375 ils lui firent enseigner la physique dans le même couvent où il venait d'étudier pendant trois ans l'Écriture sainte.

Ce fut aussi pendant son premier séjour à Barcelone qu'il commença à prêcher, n'étant encore que diacre. Tels furent le feu, l'onction, l'éloquence de sa parole que tout le peuple en fut ému. Des conversions sans nombre furent le fruit de ses premières prédications. Pour avoir le bonheur de l'entendre, on accourait non-seulement des villes voisines, mais de plus de dix lieues à la ronde. La foule était si grande que les plus vastes églises ne pouvaient pas la contenir. Pour satisfaire aux désirs de cette foule immense, avide de recevoir de sa bouche la parole

du salut, Vincent fut obligé de prêcher sur les places publiques. — Pendant le printemps de l'année 1375, Dieu voulut faire connaître la sainteté de son serviteur et la pureté de sa doctrine, en le douant de l'esprit de prophétie. Depuis un an, Barcelone était désolée par une famine affreuse; le blé manquait; on en cherchait de tout côté, sans pouvoir s'en procurer. A ce fléau vint bientôt se joindre un autre fléau plus terrible, la peste. La reine Éléonore sortit de la ville par ordre du roi, qui craignait pour elle l'atteinte de la contagion. N'espérant plus aucun secours humain, les habitants firent des processions publiques pour obtenir de Dieu la fin de leur double malheur. Un jour que la procession, dont une foule nombreuse grossissait les rangs, était arrivée sur la place du Bron, Vincent monta sur une borne et commença un discours chaleureux pour exhorter le peuple à se repentir de ses péchés. Il lui représenta vivement que ce sont les péchés qui attirent les fléaux de Dieu, il l'exhorta tendrement à mettre sa confiance en Dieu, qui ne nous laisse pas périr au milieu des maux qu'il nous envoie pour nous éprouver, nous corriger et nous sanctifier. Il s'écria tout à coup : « Réjouissez-vous, mes frères! vers la nuit arriveront dans ce port deux navires chargés de blé, vous serez pourvus selon l'étendue de vos besoins. » Mais, pendant qu'il annonçait une aussi heureuse nouvelle, la mer était agitée par une tempête épouvantable; les vagues furieuses troublaient même le calme du port; il semblait que nul navire ne pourrait traverser des flots aussi courroucés. La prophétie de Vincent ne fit donc qu'irriter le peuple au lieu de le réjouir. On admirait son éloquence, mais on ne lui reconnaissait pas le don de lire dans l'avenir. Les murmures et les plaintes arrivèrent jusqu'au couvent. Les religieux priè

rent le saint d'être plus prudent à l'avenir et de peser toutes ses paroles. Vincent reçut ces avis humblement, et, sans rien perdre de la sérénité de son âme, il passa le reste de la journée au pied des autels, priant Dieu de pardonner au peuple son doute coupable, et de ne pas lui retirer le secours qu'il lui destinait.

Quel ne fut pas l'étonnement de tous ceux qu'avaient irrités les paroles du Saint, lorsque avant la nuit entrèrent dans le port de Barcelone deux navires chargés uniquement de blé! Mais ce n'était là qu'une portion de vingt navires tous chargés de blé, qui venaient des ports de Flandre et qui arrivèrent peu de temps après.

A la vue d'une provision si abondante, on comprit que Vincent avait parlé véritablement en prophète; on se repentit d'avoir murmuré en entendant sa prédiction. Comme le peuple passe facilement d'un excès à l'autre, on voulut réparer des injures par des honneurs multipliés; mais l'humilité de Vincent souffrait de la moindre louange. Il pria la foule enthousiasmée de songer seulement à remercier Dieu, et à lui demander pardon d'avoir douté de sa bonté.

Après avoir enseigné la physique au couvent de Sainte-Catherine pendant un an, Vincent revint à Valence où il attendit les ordres de ses supérieurs [1]. Il prêcha dans sa patrie avec le même zèle qu'à Barcelone, et ses prédications y produisirent les mêmes fruits de salut.

[1] Dans un acte notarié passé par Guillaume Ferrier, père du saint, et où sont nommés tous les religieux du couvent de Valence, Vincent est nommé sans aucun titre. Il n'a donc rien enseigné en 1376 ; ce fut pour lui comme une année de repos.

CHAPITRE TROISIÈME.

Saint Vincent Ferrier va à Toulouse et à Paris. — Il enseigne la théologie à Valence. — Il est promu au sacerdoce. — Il résiste à diverses tentations. — Il enseigne à la cathédrale de Valence. — Il va prêcher le Carême à Ségorbe. — Il est reçu à Lérida docteur en théologie.

Soit pour satisfaire aux désirs des universités de Toulouse et de Paris, qui voulaient entendre dans leurs chaires un saint dont la réputation de science et de vertus avait volé déjà jusqu'aux extrémités de la France; soit que les religieux de la province d'Aragon voulussent faire connaître à ces écoles célèbres celui qu'ils regardaient comme la nouvelle gloire de l'Espagne, et lui donner à lui-même le moyen de prendre ses grades de maître en théologie dans de fameuses universités, Vincent fut envoyé d'abord par son supérieur dans le couvent des Dominicains de Toulouse, puis dans le couvent de Saint-Jacques à Paris [1].

L'université de Toulouse jetait alors un vif éclat. Elle avait pris pour patron l'angélique docteur saint Thomas, et s'efforçait de suivre exactement sa doctrine,

[1] On lit dans les actes du chapitre provincial tenu à Calatayud le jour de saint Michel de l'année 1376, au titre *de Assignationibus:* « Item ad studium Tolosanum assignamus pro anno præsenti fratres Vincentium Ferrarii et Dominicum de Acrimonte.

de la développer et de la propager. Elle en avait reçu l'ordre du pape Urbain V, qui, en prescrivant aux Frères-Prêcheurs d'étudier de *toutes leurs forces* la doctrine de saint Thomas, l'avait qualifiée de véridique et de catholique [1]. Vincent aurait voulu n'être au milieu de ses frères de Toulouse qu'en qualité de simple étudiant en théologie, mais le désir que formait son humilité ne fut pas exaucé : on lui fit enseigner la science sacrée dont il connaissait à fond les moindres détails. Le couvent de Toulouse put s'honorer d'avoir vu sa chaire de théologie occupée par saint Vincent Ferrier, comme il avait vu déjà sa chaire d'Écriture sainte occupée par saint Dominique et par saint Antoine de Padoue.

Après avoir passé à Toulouse un peu plus d'un an, Vincent se rendit à Paris dans le célèbre couvent de Saint-Jacques. Là, saint Dominique avait répandu souvent son sang et ses larmes; là, saint Thomas avait enseigné la théologie ; là, ce docteur angélique, méditant sur un point difficile, avait entendu la sainte Vierge dire à l'Enfant-Jésus : « Mon Fils, explique ce doute à Thomas. » Ces souvenirs pieux firent une vive impression sur Vincent, et animèrent son application à la prière et à l'étude. Dans l'ardeur de son zèle, il ne se contentait pas d'instruire les jeunes religieux confiés à ses soins, il annonça au peuple la parole de Dieu. Ses prédications eurent à Paris le même succès merveilleux qu'elles avaient eu en Espagne. On ne l'écouta pas seulement avec cette vive admiration qu'excite une éloquence inouïe, mais avec le cœur contrit et les yeux

[1] Voici les paroles d'Urbain V dans sa bulle aux Dominicains de Toulouse (1369) : Volumus et tenore præsentium vobis injungimus ut Beati Thomæ doctrinam tamquam veridicam et catholicam sectamini eamque studeatis totis viribus ampliare.

mouillés de larmes. Chacun de ses discours était suivi de nombreuses conversions.

Vincent ne prolongea pas son séjour à Paris au delà d'un an. Sa patrie désirait le revoir; les religieux du couvent de Valence voulaient jouir encore de la sainte et douce conversation du plus aimé de leurs frères. Ils ne l'avaient vu partir qu'à regret, et attendaient son retour avec une pieuse impatience. Le peuple soupirait après le moment où il lui serait donné d'entendre de nouveau son apôtre. Vincent reçut de ses supérieurs l'ordre de revenir à Valence. Lorsque le bruit de son prochain retour fut répandu, on fit éclater des transports de joie. La noblesse accourut à sa rencontre, et pour aller des portes de la ville à celles de son couvent, il eut à traverser des flots de peuple, dont les exclamations enthousiastes blessèrent son humilité. Ce n'était pas le repos qui l'attendait à Valence : on lui confia la chaire de théologie. Il l'occupa près de six ans. Des religieux, des prêtres, des laïques, des étrangers, attirés par sa haute réputation, vinrent en foule recevoir ses doctes leçons. La science qu'il enseignait n'éclairait pas l'esprit aux dépens du cœur : elle nourrissait la piété en même temps que l'intelligence. Vincent reprit aussi le cours de ses prédications. Il retrouva cette multitude empressée qu'il était accoutumé de voir autour de sa chaire, et qui durant ses longues missions ne manqua jamais de l'entourer. Il n'était alors que diacre; déjà, cependant, Dieu se servait de lui pour opérer dans les âmes des miracles de grâce et de sanctification. Le sacerdoce devait achever de le rendre un merveilleux instrument de salut entre les mains de Dieu.

Après avoir accompli la trente-et-unième année de son âge, Vincent fut promu au sacerdoce. Les biogra-

phes ne nous donnent aucun détail sur sa première messe et la manière dont il s'y prépara; mais on peut juger de sa ferveur en ce grand jour par celle que lui inspira toute sa vie, le divin sacrifice de l'autel. « La messe, dit-il dans un de ses sermons, est la plus haute œuvre de contemplation qui puisse exister [1]. » Sa conduite expliquait cette parole. Durant ses missions, il célébra chaque jour la messe solennelle, afin d'avoir plus de temps pour se livrer à cette ineffable contemplation. Il ne pouvait dire la messe sans verser des larmes de bonheur et de piété, surtout depuis le commencement du canon jusqu'à la communion.

Ceux qui le voyaient célébrer le saint sacrifice étaient aussi émus que lorsqu'ils l'entendaient prêcher. Si dans la chaire il semblait un autre saint Thomas par la beauté de son enseignement, à l'autel il semblait un autre saint Dominique par l'abondance des larmes qu'il répandait.

Il avait reçu avec le sacerdoce le pouvoir d'absoudre les péchés. On lui permit aussitôt d'exercer ce pouvoir. Il commença donc à écouter les confessions et à recueillir le fruit de la semence évangélique répandue depuis longtemps par ses prédications. Mais les habitants de Valence ne se contentèrent pas de voir en Vincent Ferrier un guide éclairé dans les voies de la perfection chrétienne, un habile médecin des âmes, ils le regardèrent comme un conseiller universel, comme le refuge de tous les affligés. Toutes sortes de personnes recouraient à lui : le peuple et la noblesse le consultaient à l'envi comme un oracle, et obéissaient docilement à ses décisions; on lui confiait les secrets domestiques aussi bien que les secrets de la conscience. Plusieurs le nom-

[1] Missa est altius opus contemplationis quod possit esse. — Sab. post. Dom. oculi.

mèrent en mourant leur exécuteur testamentaire, entre autres D. Nicolas de Proxita, seigneur d'Almenara qui lui donna cette marque publique de confiance en 1382, et D. Pierre Boil, qui suivit cet exemple l'année suivante. Dans le testament de don Pierre Boil, Vincent Ferrier est nommé avec le titre de confesseur de l'infante d'Aragon, dona Maria de Lune, duchesse de Montblanc et de Ségorbe, et épouse de l'infant don Martin, fils de Pierre IV, roi d'Aragon. Notre saint doit avoir été nommé confesseur de cette illustre princesse peu de temps après sa promotion au sacerdoce, quoique l'infante alors ne séjournât pas à Valence, mais à Ségorbe, avec son époux.

Cette nomination fut une preuve de la haute estime que les infants avaient conçue pour Vincent; ce fut aussi un pieux stratagème pour l'obliger à venir passer quelque temps à Ségorbe, où l'on désirait entendre ses paroles apostoliques. Mais, avant de le suivre à Ségorbe, nous avons à raconter quelques faits importants.

Le démon, irrité des nombreuses conversions opérées soit par les prédications, soit par les exemples de Vincent, le tenta de mille manières pour le faire tomber dans quelque faute grave, ou du moins ralentir l'ardeur de son zèle infatigable. Une nuit que le Saint, selon sa coutume, était resté en prière à l'église après matines, le démon lui apparut sous la forme d'un vénérable ermite, d'un ancien Père du désert. « Vincent, lui dit-il, ne vous étonnez pas si je suis descendu du ciel pour vous visiter. Vous ne vivrez pas longtemps, si vous continuez comme vous avez commencé. Il faut aller doucement pour conserver ses forces. Modérez votre ferveur, donnez quelque chose à votre âge ; quand même vous commettriez quelque faute, il ne faudrait pas vous désespé-

rer, Dieu est assez bon pour faire miséricorde, pourvu qu'on se repente à la fin. Je vous avoue qu'étant jeune, j'ai donné quelque chose au plaisir, mais ensuite j'ai fait pénitence, et je me suis sauvé. En menant une vie si austère, vous vous rendrez inutile toute votre vie. » C'es en vain, dit l'Écriture, qu'on dresse des piéges devant ceux qui ont des ailes pour les éviter en s'envolant, *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum.* Saint Vincent reconnut le démon à ce langage insidieux. « Retire-toi, maudit! s'écria-t-il; à Dieu ne plaise que je fasse jamais aucune action dont je sois obligé de me repentir, et que j'offense Dieu, parce qu'il est bon. Ma vieillesse et ma jeunesse seront à lui, et je le bénirai tout le temps de ma vie. » A ces mots, le démon disparut avec des hurlements effroyables.

Lisant un soir dans sa cellule le beau livre que saint Jérôme a écrit sur la perpétuelle virginité de Marie, et considérant que personne ne peut être chaste, si Dieu ne lui accorde ce précieux don, Saint Vincent, pour l'obtenir, invoqua de tout son cœur la très-sainte Vierge, la prenant pour médiatrice envers Jésus-Christ, son divin Fils. S'étant conservé jusqu'à ce moment vierge de cœur et de corps, il priait afin de persévérer pendant toute sa vie dans cet heureux état. Il entendit soudain une voix qui lui dit : « La virginité est une grâce que Dieu n'accorde qu'à peu de personnes; toi, tu la perdras en peu de temps. » Dans quelle affliction le plongèrent ces paroles! cependant sa tristesse ne l'empêcha pas de continuer sa prière. Pour le consoler, la sainte Vierge lui apparut. Elle lui dit que c'était l'ennemi de toute pureté qui avait voulu le jeter dans le désespoir, qu'il n'avait rien à craindre, et qu'elle le prenait sous sa protection. Rassuré par une aussi auguste promesse, le saint se confia de

plus en plus en Jésus-Christ et en sa très-pure Mère. Il défia dans son cœur toutes les forces de l'enfer. L'occasion d'éprouver l'effet de cette promesse ne tarda pas à se présenter.

Il y avait à Valence une femme aussi laide dans son âme que belle dans son extérieur; elle se nommait Inès Hernandès. Abandonnée à la luxure, elle devint éperdument désireuse de faire consentir Vincent à ses coupables désirs. Ne sachant comment lui découvrir sa passion, tant elle le voyait modeste et réservé, elle feignit d'être malade, et le fit prier de venir la confesser. Le saint s'y rendit à l'instant, sans soupçonner le piége qu'on lui tendait. A peine cette malheureuse le vit-elle seul avec elle, que ses regards, ses soupirs, ses paroles passionnées lui révélèrent ses honteuses intentions. Il lui adressa quelques paroles sévères, et s'enfuit à pas précipités. Inès passa de la folie de l'amour à l'excès de la haine; elle voulut crier pour accuser Vincent et le diffamer. Par un juste châtiment]le démon qui, déjà possédait son âme, s'empara de son corps et la tourmenta horriblement. Effrayés par ses cris épouvantables, ses domestiques appelèrent des prêtres pour l'exorciser. Elle leur répondit : « Le démon ne sortira point jusqu'à ce qu'il soit chassé par celui qui n'a pas brûlé au milieu du feu. » Ignorant ce qui venait de se passer, on ne pouvait comprendre le sens de ces paroles. On alla raconter ce malheur à saint Vincent; il avait trop de charité pour ne pas se hâter de retourner vers Inès. Dès qu'il fut entré dans la chambre, le démon ne pouvant souffrir sa présence, s'écria : « Voilà celui qui n'a pas brûlé au milieu du feu! » et il sortit du corps de la possédée. Elle raconta sa faute et son châtiment avec l'accent du plus amer repentir,

et commença dès ce jour à mener une vie exemplaire.

Une grande vertu excite souvent une grande jalousie. Quelques envieux, irrités des éloges qu'on ne cessait de donner à la sainteté de Vincent et poussés par une inspiration diabolique, décidèrent une femme de mauvaise vie, en lui offrant une grande somme d'argent, à s'introduire secrètement dans la cellule du saint. Ils l'aidèrent à s'y rendre un soir d'hiver qu'il prolongeait sa prière à l'église. Quand Vincent ouvrit la porte de sa cellule et trouva assise près de son lit cette misérable, il crut d'abord que le démon voulait encore le tenter sous une autre forme. Il fit le signe de la croix et s'écria: « Que fais-tu là ennemi de Dieu? — Je ne suis pas le démon, répondit-elle, mais une femme qui ne peut plus résister à l'amour qu'elle a pour toi... » Elle allait continuer, mais le saint l'interrompit, et d'un ton de commandement et de sainte colère : — « Va-t'en, scélérate, et prends garde qu'une mort subite ne te punisse de ton affreuse iniquité! Comment as-tu osé tenter de souiller mon corps et mon âme que dès mon enfance j'ai consacrés à Jésus-Christ. »—Soit par effroi, soit par excès d'audace, elle demeurait immobile. Vincent répandit à terre des charbons ardents contenus dans un brasier, et, s'agenouillant sur les charbons, dit à la courtisane : « Viens, si tu l'oses, viens te jeter sur ce feu; il n'est pas si terrible que celui de l'enfer. » A ce spectacle, elle tomba demi-morte, pleurant et sanglotant, elle demanda pardon au saint de son abominable attentat, et lui promit de changer entièrement de vie; puis elle lui révéla quels étaient ceux qui l'avaient décidée, à prix d'argent, à s'introduire dans sa cellule, afin de pouvoir l'accuser de quelque crime. Vincent la fit sortir, en lui ordonnant de tenir cachés les noms de ses complices.

Mais elle ne promit pas de garder le silence. Dès le lendemain elle raconta tout, et couvrit de honte ceux qui avaient voulu calomnier et déshonorer Vincent. La pécheresse consola le saint par la sincérité de sa conversion.

Don Raymond Gaston, évêque de Valence, avait fondé, en 1345, une chaire dans son église cathédrale pour enseigner aux chanoines et aux curés de son diocèse la théologie morale et l'Écriture sainte. Les statuts de cette fondation portaient que cette chaire serait toujours ocpée par un religieux de l'ordre des Frères-Prêcheurs. En 1384, cette chaire vint à vaquer par le départ de F. Jean de Mouzon, qui, après avoir enseigné pendant quelques années avec beaucoup de succès, suivit le roi don Martin en Sicile. L'évêque et le chapitre offrirent cette chaire à Vincent, qui pouvait seul remplacer avantageusement son docte prédécesseur. Les leçons qu'il fut obligé de donner dans la cathédrale de Valence ne l'empêchèrent pas de continuer ses prédications ordinaires et de s'occuper avec ardeur de la fondation de diverses bonnes œuvres. Il s'imposa pour le soulagement des pauvres diverses charges onéreuses, et bientôt sa charité fut plus grande que ses ressources. L'honoraire attaché à la chaire de la cathédrale ne lui suffit pas pour satisfaire à tous ses engagements, il pria l'évêque de venir à son aide pour une année, et de le mettre en état d'achever les bonnes œuvres qu'il avait commencées. L'évêque lui assigna le bénéfice de la chapelle de Saint-Honorat, dans la cathédrale, pour en jouir pendant un an. Ce bénéfice, fondé par don Bérenger Mercader, était possédé par un parent du fondateur, don Juan Mercader, qui s'en dessaisit volontiers en faveur du saint, heureux de lui donner ce témoignage d'estime et d'affection.

Peu de temps après, des lettres de l'infant don Martin l'appelèrent à Ségorbe pour y prêcher le carême. Les réponses de saint Vincent à ces lettres affectueuses nous font connaître la sainte amitié qui l'unissait déjà à l'infant. Dans une de ces lettres, il lui renouvelle la promesse de lui dédier ses sermons. — « Tenez pour assuré, seigneur, ce que je vous ai dit touchant mes sermons dans une lettre précédente. Puisque Votre Seigneurie fait tant de bien à notre monastère, il est bien juste que je garde pour vous beaucoup de fruits de mon jardin. Quoique je n'aie jamais voulu communiquer à personne mes sermons, je tiens à grand honneur que vous soyez le premier à les voir, et que le livre soit dédié à Votre Seigneurie, par une lettre placée au commencement et servant de préface. » Dans une autre réponse écrite comme la précédente, en février 1386, il annonce son prochain départ pour Ségorbe. — « Aujourd'hui, jour de saint Mathias, apôtre, j'ai reçu, avec le respect qui lui est dû et avec une grande joie, une lettre de Votre Seigneurie, me demandant d'être auprès de vous ce carême en la ville de Ségorbe, si c'est possible, sans troubler mes occupations. Or, seigneur, dès que j'aurai prêché dimanche prochain, je me propose de partir le lundi suivant pour aller en votre excellente présence que je désire vivement. Tout ce qui peut vous faire plaisir, au lieu de me troubler et de me déranger, ne peut que me consoler et m'honorer. Puisse Jésus, que vous aimez, vous accorder sa bénédiction; Frère Vincent FERRIER, pécheur. » Pendant ce carême, les nœuds de l'amitié qui unissait le saint et l'infant, devinrent de plus en plus indissolubles. Don Martin regarda Vincent comme son père spirituel; il mit toujours à lui obéir la docilité d'un fils et se dirigea d'après ses con-

seils, dans les circonstances les plus difficiles, même lorsqu'il fut roi d'Aragon, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire. La duchesse de Montblanc n'avait pas pour lui moins de vénération. Lorsque le carême fut terminé, elle fut d'autant plus attristée par son départ qu'elle avait été plus consolée par sa solide et affectueuse direction.

De retour dans sa patrie, Vincent reprit le cours de ses leçons et de ses prédications ordinaires. Ses supérieurs l'envoyèrent à Lérida, en 1388, pour prendre le grade de docteur en théologie, dans la célèbre université de cette ville. En cette circonstance, la cité de Valence montra combien elle appréciait le mérite du saint. Le conseil général lui accorda 200 florins d'or, afin de couvrir les dépenses qu'il était obligé de faire pour obtenir le doctorat, malgré une loi particulière qui défendait de donner une aussi forte somme. La loi souffrit une exception pour Vincent. Il se rendit à Lérida et reçut le grade de docteur, non pour satisfaire son ambition, mais pour se montrer docile aux volontés de ses supérieurs, et se rendre capable de faire plus de bien dans l'Église. Il eut bientôt à faire usage de l'autorité que lui donnait son nouveau titre.

Une sorte de procès divisait, depuis quelque temps, le clergé séculier et les religieux des Ordres mendiants, à propos de certaines offrandes, des préséances, des funérailles, des processions pour les défunts. Pour mettre fin à ces divisions, l'évêque de Valence promulgua un décret. Mais cinq curés approuvèrent ce décret, et sept autres ne voulurent pas l'admettre; les contestations recommencèrent avec plus d'ardeur que jamais. Enfin les deux parties résolurent de choisir Vincent Ferrier pour arbitre souverain, promettant de se soumettre à sa dé-

cision. Il semblait, cependant, être à la fois juge et partie, puisqu'il appartenait à un Ordre mendiant. Mais on estimait trop ses lumières et sa justice pour s'arrêter à cette pensée. Vincent discuta la cause longuement, pesa au poids du sanctuaire les raisons des uns et des autres ; puis, choisissant pour tribunal la maison du notaire Bérenger Deschamps, s'y rendit, accompagné de deux habiles avocats, et formula sa sentence : — « Moi, dit-il, Frère Vincent, maître en sacrée théologie, arbitre choisi pour décider et terminer à l'amiable, etc. » Il discute ensuite chacun des points contestés, détermine ce qui lui paraît le plus convenable, et impose aux deux parties un perpétuel silence sur quelques points accessoires. Cette sentence fut portée avec tant de prudence et d'équité que les curés et les religieux la reçurent avec une égale satisfaction, et s'applaudirent d'avoir remis la cause entre les mains d'un arbitre si juste et si habile [1].

Malgré l'estime générale que saint Vincent s'était acquise, il avait des ennemis désireux de flétrir sa réputation. Un vieillard débauché, se rendit, la nuit, chez une courtisane, caché sous le manteau noir des Frères-Prêcheurs. Il lui dit qu'il s'appelait Vincent Ferrier, et lui fit de grandes promesses. L'ayant quittée sans les accomplir, elle se plaignit hautement, et pour se faire rendre justice, alla trouver le juré de la ville. En ce moment, c'était Boniface Ferrier, frère du saint, qui était juré. En entendant les plaintes de cette femme, il soupçonna un affreux mensonge, inspiré par la haine ou l'envie. Les Frères-Prêcheurs devaient traverser, en pro-

[1] Saint Vincent rendit cette sentence le 1er février 1389. Elle commence ainsi : Ego frater Vincentius magister in sacra theologia, arbiter arbitrator et amabilis compositor... » L'original se conserve dans les archives de la cathédrale de Valence.

cession, une partie de la ville. Boniface, accompagné de plusieurs témoins, se rendit, avec la courtisane, dans une maison, d'où l'on pouvait voir passer tous les religieux.

Il la pria de lui indiquer celui dont elle croyait avoir à se plaindre. Elle ne le distingua pas. Il lui montra lui-même son frère : — « Ne serait-ce pas ce moine, lui dit-il. — Oh ! s'écria-t-elle, celui-là est un saint, je l'ai quelquefois entendu prêcher. — Ce saint est Vincent Ferrier, lui dit-il, et je suis son frère : on vous a trompée, pour le calomnier. » Cependant Boniface n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il fût parvenu à découvrir le coupable. Il le fit comparaître devant des juges nombreux et l'obligea à demander pardon au saint. En apprenant ce qui se passait, Vincent ne fut pas un instant troublé. Lorsque ce malheureux vint se jeter à ses pieds, pour implorer son pardon, il le releva, et sans lui adresser aucun reproche l'exhorta affectueusement à changer de vie et à penser uniquement au salut de son âme. Ce vieillard fut gagné par tant de patience et tant de charité, il renonça aux débauches qui avaient si longtemps souillé sa vie.

Valence fut visitée, vers 1390, par le cardinal Pierre de Lune, depuis pape à Avignon, sous le nom de Benoît XIII. Avant de raconter les premiers rapports que saint Vincent Ferrier eut avec Pierre de Lune, nous devons rappeler en peu de mots les commencements de l'époque fâcheuse, connue dans l'histoire sous le nom de schisme d'Occident.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Aperçu historique du schisme d'Occident. — Vincent accompagne le cardinal Pierre de Lune à la cour du roi de Castille. — Il convertit un savant rabbin. — Il est nommé confesseur de la reine d'Aragon. — Il convertit un grand nombre de juifs à Valence. — Il est nommé conseiller et aumônier du roi Jean Ier. — Il écrit à son successeur don Martin.

Après la mort de Boniface VIII, le successeur de ce grand pape, Clément V, soit pour plaire à Philippe le Bel, qui voulait un souverain-pontife dévoué à la France, soit à cause des troubles qui agitaient Rome et l'Italie, rompit avec les traditions de la papauté, se choisit en France une ville papale et fixa sa résidence à Avignon, qui devint comme une nouvelle Rome. Sous le pontificat de ses successeurs Jean XXII, Benoît XII et Clément VI, les rois de France exercèrent sur les rapports du Saint-Siége avec les autres souverains une fatale influence qui affaiblit l'autorité des papes sur la société chrétienne d'Occident, et commença la ruine du droit public du moyen âge. La lutte acharnée des factions en Italie empêchait les papes de quitter la France et de reporter la cour pontificale dans le seul lieu naturel de sa résidence. Innocent VI, qui succéda à Clément VI, parvint à rétablir l'autorité des souverains-pontifes en Italie et à préparer ainsi le retour du siége papal à

Rome. Urbain V avait dit, lorsqu'il n'était qu'abbé de Saint-Victor : « Si, par la grâce de Dieu, il m'est donné de voir un pape qui s'occupe sérieusement de reporter le Saint-Siége en Italie, je mourrai content le lendemain. » Elevé au suprême pontificat à la mort d'Innocent VI, il n'eut d'autre désir que de faire son entrée à Rome pour n'en plus sortir. Son désir fut rempli : il entra dans la Ville Éternelle au milieu des acclamations du peuple, qui n'avait plus eu de pape depuis plus de soixante ans. — « Saint-Père, s'écriait Pétrarque, en quelques jours vous avez réparé les torts de cinq de vos prédécesseurs. » Urbain V parvint au comble de la gloire : l'Orient et l'Occident se réunissaient pour lui rendre hommage. Qui le croirait? il eut alors comme le mal du pays : il voulut revoir Avignon et sa chère abbaye de Saint-Victor à Marseille. Il déclara à la cour romaine qu'il allait retourner en France. En vain, sainte Brigitte, lui parlant comme de la part de Dieu, le conjura de rester à Rome. Rien n'ébranla sa résolution. Il toucha le rivage de France, et y fut accueilli avec des transports d'allégresse. Mais sainte Brigitte avait dit vrai en prédisant qu'il ne survivrait pas longtemps à son retour. Une maladie douloureuse lui fit tout à coup pressentir sa mort prochaine. Il choisit pour lieu de sa sépulture l'abbaye de Saint-Victor, où s'étaient écoulées les années les plus calmes et les plus heureuses de sa vie. Le successeur d'Urbain V comprit comme lui combien il importait que la papauté siégeât de nouveau dans Rome et ne quittât plus l'Italie; mais, lorsque Grégoire XI fit son entrée à Rome, les papes avaient déjà séjourné trop longtemps en France. On avait habitué les cours de l'Europe à voir deux siéges pontificaux. Il leur fut facile, quand le schisme d'Occident éclata, de

distinguer deux papes, obéis chacun par une portion de la chrétienté.

A la mort de Grégoire XI (1378), le peuple romain demanda hautement aux cardinaux réunis en conclave de nommer enfin un pape italien. D'une commune voix, ils élurent Barthélemi Prignano, évêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Cette élection fut regardée comme régulière, et les cardinaux restés à Avignon reconnurent l'autorité du nouveau pape. Mais Urbain VI sévit bientôt avec plus de zèle que de prudence contre plusieurs cardinaux qui menaient une vie peu cléricale. Retirés à Anagni, les mécontents prétendirent que l'élection d'Urbain VI était nulle parce qu'ils avaient été violentés par le peuple romain. Ils élurent le cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII, et vint résider à Avignon. Les rois de France, de Castille, de Navarre, d'Écosse, et plus tard le roi d'Aragon, reconnurent pour pape Clément VII; l'empereur, les rois de Bohême, d'Angleterre, de Hongrie, de Portugal et de Naples restèrent soumis à Urbain VI. De là une division qui dura presque un demi-siècle. L'habile et ambitieux Pierre de Lune, sous le nom de Benoît XIII, succéda à Clément VII, en 1394, sur le siége d'Avignon. Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII succédèrent à Urbain VI sur le siége de Rome. En 1409, une espèce de synode, rassemblé à Pise, contrairement à toutes les lois ecclésiastiques, déclara vacant le souverain-pontificat, et aggrava le mal qu'il voulait réparer, en nommant un troisième pape, Alexandre V, qui eut pour successeur Jean XXIII. Cet antipape convoqua le concile général de Constance, et donna sa démission. Grégoire XII confirma ce concile, et abdiqua pour faciliter le rétablissement de la paix et de l'unité. Benoît XIII

ne voulut pas se démettre de son titre, mais le concile de Constance prononça sa destitution, et termina le schisme d'Occident, en 1417, par l'élection du cardinal Othon Colonna, qui prit le nom de Martin V, et fut seul reconnu pape universellement. Benoît XIII mourut en 1423. Deux cardinaux obstinés lui donnèrent un successeur, Clément VIII, qui ne fut accepté nulle part, et qui finit par renoncer à ses prétentions en 1429.

Cinq siècles nous séparent de ces événements. Il peut nous paraître facile, en consultant les écrits contemporains, de savoir auquel des deux papes appartenait la tiare. Sans doute qu'en tenant en nos mains les diverses pièces de ce grand procès nous pouvons maintenant juger les droits des deux prétendants; les faits nous étant présentés sous leur jour véritable, nous prononcerons sans crainte d'être téméraires qu'Urbain VI était canoniquement élu, et que les cardinaux qui élurent Clément VII apportèrent dans cet acte, non-seulement trop peu de prudence, mais aussi trop peu de conscience. Ces jugements, que nous portons aisément aujourd'hui, étaient difficiles à porter en 1378. Les pièces du procès n'étaient pas et ne pouvaient pas être entre les mains de tout le monde. Il y avait à juger une question de fait et une question de droit. On se demandait si la crainte qui préoccupait les cardinaux pendant l'élection d'Urbain VI était réellement de nature à rendre cette élection nulle par défaut de liberté. Comment trouver à cette question une solution satisfaisante? Il eût été nécessaire d'entendre un grand nombre de témoins; or, c'était une chose impossible à la plupart et difficile pour tous. En second lieu, il s'agissait de savoir si, dans le cas où on la supposerait nulle, l'élection n'avait pas été validée et ratifiée par la reconnaissance

d'Urbain VI de la part des cardinaux qui l'avaient élu, reconnaissance faite dans un temps où nulle crainte, nulle menace n'influençait la volonté des cardinaux. Le problème demeurait insoluble. D'ailleurs, eût-il été résolu, restait encore la question de fait. On pouvait arriver à des conclusions probables, mais à la certitude, aucunement. La voie d'autorité elle-même ne donnait aucun résultat définitif. Chacun jugeait les droits des deux papes d'après sa raison privée. Dans un tel état de choses, une division d'autorité devenait inévitable.

Du reste, le nom de schisme donné à ces temps malheureux est un nom mal choisi. Schisme signifie rupture avec l'autorité de l'Église, mais, au temps d'Urbain VI et de Clément VII, il n'y a pas de rupture. Les fidèles ne méconnaissent pas l'autorité de l'Église et du Pape; ils la recherchent au contraire, seulement ils sont en suspens et se demandent avec anxiété : à qui devons-nous obéir? Les uns se placent sous les clefs du Pape d'Avignon, les autres sous les clefs du Pape de Rome, et tous obéissent. Cet état n'est pas celui d'un schisme, c'est plutôt un état de *dycéphalie*, s'il est permis d'employer un mot inusité. L'autorité repose sur deux têtes, et rien ne prouve assez évidemment quelle est celle des deux qui devrait seule la porter. Il n'y a pas ici précisément un antipape, il y a seulement deux papes douteux, croyant chacun à la justice de sa cause, ayant chacun des peuples nombreux soumis à sa juridiction, donnant chacun de son bon droit des preuves assez solides pour qu'il soit permis aux fidèles des deux obédiences de les regarder comme convaincantes. De part et d'autre, nous voyons des hommes savants et capables de juger de la justice d'une cause; de part et d'autre, nous voyons des saints, ce qui est plus péremp-

toire encore. Dans l'obédience du Pape d'Avignon, saint Vincent Ferrier, dont l'autorité est d'un si grand poids; dans l'obédience du Pape de Rome, sainte Catherine de Sienne, dont les vertus, les prophéties et les miracles étonnent l'Italie entière. Il serait plus rationnel, ce nous semble, d'appeler un tel état de choses dycéphalie que de le désigner sous le nom de schisme. A proprement parler, le schisme ne commença qu'à l'élection de Martin V par le concile de Constance. Dès ce moment, le Pape cessa d'être douteux. Martin V, reconnu par toute la chrétienté, fut évidemment le vrai Pape, et ceux, en bien petit nombre, qui reconnaissaient encore les papes d'Avignon obéissaient évidemment à des antipapes, étaient évidemment schismatiques.

Les historiens protestants et quelques écrivains catholiques ont étrangement grossi les maux causés à l'Église par le schisme d'Occident. Ce n'est jamais un mal d'exposer la vérité, mais l'exagération est toujours dangereuse. Les simples fidèles eurent moins à souffrir qu'on ne croit de l'état pénible dans lequel se trouvait l'Église. Pour eux, l'autorité du Saint-Siége demeurait inébranlable; ils payaient tous le même tribut d'obéissance, quoique à des souverains différents. Dans une main ou dans l'autre, ils reconnaissaient les mêmes clefs; tous désiraient ardemment voir réunie sur une seule tête une autorité tristement divisée, mais le doute n'était pas pour eux un motif de refus de soumission: les conséquences les plus fâcheuses étaient pour le clergé. Les simples fidèles continuaient leurs rapports avec les prêtres préposés à leur direction, sans s'inquiéter beaucoup de leur opinion sur l'un ou l'autre Pape. Mais les prêtres, les moines, les évêques, tout le clergé, étaient mis en mouvement par ces questions qui les regardaient spécia-

lement. L'ambition se glissa dans beaucoup de cœurs, ce qui ne pouvait qu'augmenter les divisions. Pour étendre et maintenir leur autorité, les divers Papes se relâchèrent de la sévérité des canons ; ils accordèrent souvent des dispenses avec une déplorable facilité; les charges, les institutions, devinrent bientôt vénales. L'Église de France, fidèle observatrice de la discipline, gémit de pareils scandales et s'efforça d'y porter remède. Des abus d'autorité, fréquemment renouvelés par les papes d'Avignon, donnèrent naissance à plusieurs libertés gallicanes ; ces libertés permirent au clergé français de se soustraire aux exigences arbitraires d'un pape douteux, qui se permettait trop de choses dans le but de maintenir le pouvoir de ses clefs. Quand fut passé le moment de la tourmente, l'Église de France aurait dignement agi si elle avait rendu au Saint-Siége les priviléges qu'un danger pressant avait autorisés ; elle aurait dû, puisque le danger n'existait plus et que l'autorité du Pape était redevenue toute paternelle, se soumettre au Pontife romain aussi filialement, aussi entièrement que les autres nations. Le refus et l'oubli d'une pareille soumission causa, plus tard, dans l'Église de France, autant de troubles qu'il avait prévenu d'abus durant les quarante années que dura la division de l'autorité spirituelle.

Le schisme eut en Angleterre des effets bien plus funestes. Les doctrines de Wiclef se propagèrent, renouvelant les erreurs des hérétiques connus sous le nom de Lollards, assez semblables aux Vaudois. Les livres de Wiclef traversèrent les mers. Jean Hus et Jérôme de Prague y trouvèrent un exemple à suivre et des erreurs à propager; ils dogmatisèrent en Allemagne comme Wiclef en Angleterre, et préparèrent les voies aux réformateurs du seizième siècle. Wiclef et Jean Hus ensei-

gnaient qu'il ne fallait obéir aux puissances ecclésiastiques qu'autant que leurs commandements paraissaient justes. L'état malheureux où se trouvait la chrétienté contribuait beaucoup à la propagation de ces mauvaises doctrines. Le concile de Constance opposa une digue au torrent qui menaçait de tout envahir. Toutefois, après le schisme d'Occident, le moyen âge était fini ; le Pape allait cesser d'être regardé comme le guide et le directeur de la république chrétienne ; les rapports du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel allaient subir de malheureux changements.

En 1390, Pierre de Lune, cardinal de Sainte-Marie-en-Cosmédin, vint en Espagne, avec le caractère de légat apostolique, pour faire accepter à ce royaume l'autorité de Clément VII ; il passa par Valence, où il avait été chanoine et prévôt de la cathédrale. Dès que la nouvelle de sa prochaine arrivée se fut répandue dans Valence, on se prépara pour le recevoir avec les honneurs dus à son caractère et à sa réputation. On lui offrit une pièce d'orfèvrerie de la valeur de 500 florins d'or, et il fut pompeusement complimenté par le grand justicier Guillaume Estranys. Pierre de Lune avait déjà entendu parler de Vincent Ferrier, et il ne fut pas surpris des louanges unanimes que lui décernaient les habitants de Valence. Ayant jugé par lui-même combien le saint méritait la haute estime dont il jouissait, il résolut de se l'attacher pendant sa légation en Espagne, et de le présenter ensuite à la cour de Clément VII. Personne n'était plus capable que Pierre de Lune d'expliquer en faveur du pape résidant à Avignon l'obscure question du schisme qui préoccupait tous les doctes esprits ; il semblait n'avoir rien de plus à cœur que l'union de l'Église. Vénérant en lui le légat du Saint-Siége, Vincent consen-

tit à l'accompagner; se désistant de la chaire qu'il occupait dans la cathédrale de Valence, il suivit le cardinal à Salamanque, où se trouvait Jean Ier, roi de Castille. Vincent prêchait dans les diverses villes qu'il traversait; ce fut la première fois qu'elles eurent le bonheur d'entendre sa parole. Quand Pierre de Lune eut terminé sa légation, il pria Vincent de le suivre à la cour de Clément VII, mais le saint s'y refusa, et voyant qu'il pouvait faire du bien aux âmes dans la Castille, il préféra continuer ses prédications. Le cardinal ne s'opposa pas à ses désirs, et lui permit de suivre son zèle, mais il garda un si bon souvenir de sa prudence et de sa sainteté, qu'il voulut plus tard le rapprocher de sa personne.

Pendant qu'il évangélisait la Castille, Vincent donna une première preuve d'une grâce spéciale qu'il avait reçue de Dieu pour la conversion des juifs. Il prêchait un jour à Valladolid, et, parlant de l'ancienne loi, il disait comment il fallait la comprendre; un savant rabbin se trouvait parmi ses auditeurs, les paroles du saint firent sur son esprit une profonde impression. Après avoir réfléchi sérieusement, il se dit : « L'ancienne loi est mon unique étude, et cependant ce prédicateur la comprend beaucoup mieux que moi; il se rend compte des prophéties que je ne puis m'expliquer; je ne puis pas rester juif et je cesserai de l'être. » Étudiant les rapports de la loi nouvelle avec la loi mosaïque, il comprit que l'une était la préparation de l'autre, et que Jésus-Christ avait accompli les prophéties et les figures de l'Ancien-Testament. Il se convertit avec toute sa famille et il se fit appeler Paul de Sainte-Marie. En 1406, il était évêque de Carthagène, et confirma, en cette qualité, le testament du roi Henri III. Il fut, plus tard, évêque de Burgos, et se montra si dévot à saint Vincent qu'avant

même sa canonisation, il se plaisait à prier devant son image.

De retour à Valence, chargé de mérites, à cause des nombreuses conversions de pécheurs, de Juifs, d'infidèles qu'il avait opérées, Vincent Ferrier fut nommé confesseur de la reine Violante, épouse de Jean Ier, roi d'Aragon, qui était venu résider à Valence avec toute sa cour. Le saint eut besoin d'une extrême prudence pour diriger la reine. Douée d'un esprit vif et de talents variés, impérieuse, éprise du pouvoir, désireuse d'être comme adorée de tout le monde, elle gouvernait son royal époux, qui n'agissait que d'après ses conseils. Cependant, elle se soumit avec docilité à la direction éclairée de saint Vincent, qu'elle vénéra comme un père et comme un saint. Il essaya de lui inspirer le mépris de la gloire et du faste mondain et de l'embraser de l'amour des choses célestes. Elle désira voir son humble cellule de religieux et lui demanda cette faveur avec les plus vives instances; mais le saint ne lui répondit que par les refus les plus formels. Toutefois, elle ne put surmonter sa curiosité; n'écoutant que ses désirs, elle se rendit un jour au couvent des Frères-Prêcheurs; elle entra dans la cellule du saint pendant qu'il priait agenouillé devant son crucifix, mais il fut invisible pour la reine. Les religieux qui l'avaient accompagnée prièrent Vincent de saluer la reine. « Ne savez-vous pas, leur répondit-il, que les femmes ne peuvent pas entrer dans nos cellules? La reine est ici malgré ma défense, mais elle ne me verra que lorsqu'elle sera sortie. » Effrayée d'entendre Vincent et de ne pas le voir, la reine se hâta de sortir de la cellule. Dès qu'elle eut repassé le seuil de la porte, elle vit le saint dont le visage exprimait un profond mécontentement; elle lui demanda pardon de sa désobéissance.

« Madame, lui dit-il, cette faute vous aurait coûté cher si votre ignorance et votre défaut de réflexion ne vous avaient tenu lieu d'excuses ; gardez-vous, à l'avenir, de donner un pareil exemple, car Dieu vous punirait sévèrement. »

Depuis quelques années, s'étaient introduits à Valence un certain nombre de juifs ; ils habitaient la rue de la mer. S'étant assemblés dans leurs synagogues, le 1er juillet (1391), ils entendirent une voix qui, par trois fois, leur dit : *Juifs, sortez de ma maison;* mais ils ne tinrent aucun compte de ce prodige. Huit jours après, pendant qu'ils récitaient les prières qu'ils ont coutume de faire le matin, saint Christophe leur apparut, et d'une voix terrible : « Vous n'avez pas voulu m'obéir quand je vous ai ordonné de sortir de ma maison et d'abandonner vos rites superstitieux, mais vous serez bientôt punis de votre obstination. » Vers le milieu du jour, ils virent entrer dans leur quartier une troupe d'enfants criant : « Convertissez-vous et recevez le baptême ! » Les juifs, sachant bien qu'ils n'étaient pas vus de bon œil par les habitants de Valence, craignirent une émeute populaire et se hâtèrent de fermer leurs quartiers. Les enfants, ne pouvant sortir, poussèrent des cris perçants ; le peuple fut bientôt attroupé. « Les juifs tuent nos enfants, » s'écriait-on de toutes parts. Ces mots portèrent au plus haut degré la haine générale dont les juifs étaient l'objet. L'infant don Martin fit ouvrir par ses soldats les portes de la juiverie ; le peuple s'y précipita plein de colère, et, dans sa violence, fit périr un assez grand nombre de juifs. Lorsque le tumulte fut apaisé, plusieurs de ces malheureux allèrent trouver le cardinal évêque, lui racontèrent comment saint Chrisostophe leur était apparu, et demandèrent le baptême ; d'autres se réfu-

gièrent dans la cathédrale, s'écriant qu'ils voulaient se convertir et qu'ils reconnaissaient dans ce qui venait de se passer un châtiment du ciel. Saint Vincent se porta çà et là pour apaiser la colère du peuple et lui inspirer l'horreur du meurtre et de la vengeance; il fit ensuite rassembler les juifs sur la plus grande place de la ville, et leur prêcha longtemps avec beaucoup d'éloquence, les pressant de se convertir, non par frayeur, attendu que le trouble était calmé entièrement, mais par conviction, pour sauver leurs âmes en adorant Jésus-Christ. Un grand nombre fut gagné et demanda le baptême. Le lendemain, l'évêque de Valence se rendit en procession solennelle à la synagogue et la transforma en église dédiée à saint Christophe. En mémoire de cet événement, Valence célèbre, chaque année, le 10 juillet, la fête du saint Martyr. La nouvelle église fut cédée, en 1409, aux religieuses chanoinesses de Saint-Augustin.

Peu de temps après ces nombreuses conversions de juifs, Vincent se rendit en Catalogne, et arrivé à la cour de Jean Ier, qui séjournait en cette province, il fut nommé conseiller d'état et aumônier du roi d'Aragon. Ces honneurs l'obligèrent à ne pas s'éloigner beaucoup de la cour de Jean Ier jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva en 1396. La présence de Vincent causa une joie universelle parmi les pauvres, surtout quand on apprit qu'il était chargé de distribuer les aumônes royales, que sa compassion tendre pour les malheureux rendit plus abondantes que jamais. Cependant, ces nouveaux honneurs n'empêchèrent pas le saint d'annoncer la parole de Dieu. Il évangélisa toujours avec les mêmes succès diverses villes, entre autres Cordoue, dont les seigneurs conçurent pour lui tant de vénération, qu'ils coupèrent

son manteau et se le partagèrent comme des reliques[1].

A la mort du roi Jean Ier, l'infant don Martin, qui devait lui succéder sur le trône d'Aragon, se trouvait en Sicile. Dona Maria de Lune prit possession de la couronne pour son époux, qui débarqua à Barcelone et se fit couronner. Vincent écrivit au nouveau roi une lettre pressante pour le prier de restituer aux chanoines de Tarragone les biens usurpés par ses prédécesseurs. Le roi don Pèdre avait causé à ces chanoines plusieurs dommages considérables et leur avait enlevé leurs principales possessions. Voyant qu'ils ne pouvaient résister à sa violence et que les prières qu'ils lui adressaient ne servaient de rien, ils le citèrent au tribunal de Dieu. Peu après, on entendit une nuit don Pèdre pousser des cris lamentables, pareils à ceux d'un homme qui est sur le point d'être blessé à mort. Ses pages accoururent; il leur ordonna d'appeler à l'instant ses médecins et son confesseur, et leur dit qu'une vierge, d'une éclatante beauté, l'avait transpercé d'un coup de lance. On lui dit, pour expliquer sa vision, que sans doute sainte Thècle, dont il avait ruiné l'Église à Tarragone, lui était apparue. Don Pèdre, par un codicile ajouté à son testament, ordonna à son fils de restituer à l'église de Sainte-Thècle toutes ses possessions, et de réparer le dommage causé aux chanoines; il mourut trois jours après, dans les senti-

[1] Les premiers biographes du saint nous donnent peu de détails sur sa vie depuis 1391 jusqu'en 1396. Nous savons qu'il fut nommé conseiller et aumônier de Jean Ier, par un privilége que ce prince accorda au monastère de Ripoll, obligeant les religieux à élever dans leur église de somptueux tombeaux pour les anciens comtes de Barcelone. « Quiero que dichas fabricas se hagan a expensas del monasterio segun dispusiere, ordenare, conociere ser mas conveniente *nuestro religioso y querido consejero y limosnero F. Vicente Ferrer, maestro en theologia.* »

ments de la plus vive pénitence. Jean Ier négligea de réparer les torts de son père. Il mourut d'une mort affreuse, qu'on regarda comme un châtiment de Dieu. Étant allé à la chasse dans le bois de Froxa, près de Barcelone, il rencontra une louve furieuse; son cheval bondit de frayeur, il fut désarçonné, jeté par terre violemment, et mourut après quelques moments de cruelle souffrance. Rappelant au roi d'Aragon la mort de ses deux prédécesseurs, Vincent lui écrivit: « Votre Altesse sait bien comment votre père est mort, cité par les chanoines de Tarragone pour avoir mis les mains sur le patrimoine de cette église, et comment son fils, votre frère, pour n'avoir pas réparé cette faute, est mort aussi tristement pendant une chasse. Que Votre Altesse se hâte donc de payer les dettes de son père et de son frère. Si elle ne le fait pas, qu'elle s'attende à être châtiée comme eux. Que Jésus-Christ, aimé par Votre Altesse, vous exalte et vous grandisse par sa bénédiction. L'inutile serviteur de Jésus-Christ, frère Vincent Ferrier, pécheur. » Le roi don Martin était trop chrétien pour ne pas recevoir avec respect une lettre écrite par une main si vénérable; il se hâta de réparer entièrement les dommages causés à l'église de Tarragone.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Benoît XIII nomme Vincent son confesseur. — Le saint, dans une vision, reçoit de Jésus-Christ l'ordre de prêcher aux peuples le jugement. — Il refuse la pourpre que lui offre Benoît XIII et commence son apostolat.

Pendant que saint Vincent Ferrier exerçait l'ardeur de son zèle, en Aragon, par ses prédications, ses lettres et ses conseils, Clément VII mourut; Pierre de Lune fut élu pape par les cardinaux d'Avignon, et prit le nom de Benoît XIII. Deux ans après sa promotion au souverain-pontificat, Benoît XIII nomma son confesseur, Jérôme d'Ochoa, religieux carme, à l'évêché d'Elna, en Catalogne. Il lui fallut choisir un autre confesseur, et il jeta les yeux sur Vincent; il lui envoya ses nonces avec une lettre pour lui ordonner de se rendre à Avignon. Le saint obéit et se hâta d'aller où le pape l'appelait. Chemin faisant, il ne cessa pas de prêcher aux peuples la parole de Dieu dans toutes les villes où il était obligé de s'arrêter.

Au moment où Benoît XIII choisit Vincent Ferrier pour confesseur, il devait être sincère et disposé à renoncer à la tiare, si son abdication était nécessaire pour la paix et le repos de l'Église. S'il n'avait pas jugé son élection légitime, s'il n'avait pas été prêt à tenir la pro-

messe qu'il avait faite avec serment, il n'aurait pas voulu pour directeur de sa conscience un religieux aussi saint que Vincent, mais plutôt un courtisan et un flatteur; il était donc alors de bonne foi. Si, plus tard, ses bonnes dispositions s'évanouirent, c'est que le cœur humain s'attache trop facilement jusqu'à l'excès aux biens dont la possession devient une douce habitude. Plus Benoît XIII demeura sur le trône pontifical, moins il eut le courage de renoncer à sa dignité, d'obéir après avoir commandé.

Lorsque Vincent fut arrivé à la cour d'Avignon (1396), il fut entouré des marques d'estime les plus flatteuses. Benoît XIII, désireux de se l'attacher par d'autres titres que celui de confesseur, le nomma maître du sacré palais, grand pénitencier, et son chapelain particulier. Au milieu de tant d'honneurs, Vincent n'interrompit pas ses exercices de piété accoutumés, son étude assidue des livres saints, ses prédications au peuple, il se mit plus que jamais au service du prochain, l'aidant de ses conseils et de ses aumônes. Sa vie exemplaire donnait à ses paroles une grande puissance de conversion; on le voyait, au milieu de la cour pontificale, vivre avec la même austérité que dans son couvent de Valence, pratiquant les mêmes jeûnes, prolongeant également ses prières et ses veilles; il prêchait plus rarement qu'à Valence, à cause de ses fonctions, mais avec les mêmes fruits. A sa voix, une foule de pécheurs, pleurant leurs iniquités passées, commencèrent une vie de pénitence et réparèrent les scandales qu'ils avaient donnés par la plus édifiante piété.

Vincent n'avait rien de plus à cœur que l'union de l'Église; il eût voulu pouvoir décider Benoît XIII à se démettre du souverain-pontificat, pour qu'il n'y eût plus

qu'un seul pape dans la chrétienté ; il le pria de rassembler un grand conseil de prélats, de théologiens et de jurisconsultes pour chercher les moyens de faire cesser le schisme. Benoit XIII ne refusa pas de consulter tout ce qu'Avignon possédait d'hommes éminents; il déclara qu'il était prêt à abdiquer pourvu que le pape qui siégeait à Rome fît, à son exemple, une complète cession de ses droits. Pour récompenser Vincent de ses bons conseils et aussi pour consoler les habitants de Valence, qu'il avait affligés en leur enlevant celui qui faisait leur gloire, il voulut nommer le saint à l'évêché de sa ville natale, dont l'évêque venait de mourir, mais Vincent refusa cet honneur, et protesta qu'il voulait demeurer toute sa vie pauvre religieux.

A mesure que le temps s'écoulait, Vincent craignait de plus en plus que Benoît XIII ne consentît jamais à une abdication qui seule aurait pu terminer le schisme. Prêt à embrasser tous les autres moyens de pacifier l'Église, Benoit XIII reculait, avec une obstination qui s'affermissait chaque jour, devant une cession de tous ses droits, qui l'aurait fait descendre du trône pontifical pour ne plus y remonter. Il se sentait plein de vie et de force ; il espérait que la mort de son compétiteur et son habileté à profiter des occasions applaniraient bientôt les difficultés. Cependant les cardinaux français se séparèrent de Benoît XIII, dont le bon droit put dès lors paraître douteux. Vincent fut saisi d'une profonde douleur dès qu'il sentit l'inutilité de ses efforts pour amener le pape à déposer la tiare ; il se retira dans le couvent des Frères-Prêcheurs d'Avignon. Telle fut sa tristesse qu'il tomba gravement malade. Il répandait souvent d'amères larmes ; la fièvre le consumait; aucun remède ne pouvait diminuer l'intensité du mal qui l'épuisait. La

veille de la fête de saint François, il eut une si forte crise que tous ceux qui entouraient son lit de douleur furent consternés et crurent qu'il allait rendre le dernier soupir ; c'était le douzième jour de sa maladie. Dieu consola tout à coup son fidèle serviteur; sa chambre se remplit d'une soudaine lumière et de célestes splendeurs; il vit apparaître devant son lit le Sauveur du monde, accompagné d'une multitude d'anges et des glorieux patriarches saint Dominique et saint François. Jésus-Christ s'approcha du saint et lui dit : « Lève-toi sain et sauf, Vincent, et console-toi, le schisme finira bientôt ; il cessera quand les hommes cesseront de commettre tant d'iniquités. Lève-toi donc, et va prêcher contre les vices; c'est pour cette prédication que je t'ai spécialement choisi. Avertis les pécheurs de se convertir, parce que mon jugement est proche. » Puis le Sauveur l'avertit que, pour le rendre capable d'entreprendre et de poursuivre l'apostolat dont il le chargeait, il le confirmait en grâce. Il lui prédit qu'il sortirait victorieux de toutes les persécutions qu'il aurait à souffrir, et qu'il prêcherait le jugement dans toute l'Europe. Il lui donna diverses instructions sur la manière dont il devait exercer son ministère apostolique, puis, en signe d'amour, il lui toucha le visage avec sa main droite en lui disant une seconde fois : « O mon Vincent, lève-toi ! » La vision céleste disparut aussitôt, et le saint se trouva parfaitement guéri et rempli d'ineffables consolations.

Nous devons croire fermement, quoique d'une foi humaine, cette merveilleuse apparition ; elle est racontée par les plus anciens biographes de saint Vincent ; elle est prouvée par une lettre qu'il écrivit lui-même à Benoît XIII quinze ans après, le 27 juillet 1412, parlant de lui sans se nommer : « Un religieux était gravement ma-

lade, et priait Dieu avec amour afin d'obtenir sa guérison et de pouvoir prêcher la parole de Dieu souvent et ardemment, comme il avait coutume de le faire. Pendant qu'il était en oraison et comme endormi, lui apparurent saint Dominique et saint François, priant aux pieds de Jésus-Christ et suppliant avec force le Sauveur. Après qu'ils eurent prolongé leur prière fervente, Jésus-Christ vint avec eux auprès du religieux étendu malade dans son lit. De sa main très-sainte, il lui toucha la joue comme en le caressant, et en même temps il lui faisait clairement comprendre, par des paroles que l'esprit seul entendait, qu'il parcourrait le monde, prêchant en apôtre comme l'ont fait saint Dominique et saint François, et que sa prédication avant la venue de l'antechrist serait, pour les hommes, une occasion miséricordieuse de repentir et de conversion. Au contact de la main de Jésus-Christ, ce religieux fut pleinement guéri de sa maladie. Il remplit maintenant avec soin la légation apostolique qui lui a été divinement confiée. La divine Providence lui a donné, comme témoignage de vérité, non-seulement plusieurs miracles, ainsi qu'à Moïse, mais l'autorité de la sainte Écriture, ainsi qu'à Jean-Baptiste ; à cause de la difficulté de son entreprise et de la faiblesse de son témoignage, il avait besoin de grands secours..... » Ainsi écrivait saint Vincent à Benoît XIII, dans une lettre où, exposant les diverses raisons qui le portaient à croire à la proximité du jugement dernier, il rappelait la vision qu'il avait eue, pendant sa maladie, dans une cellule du couvent des Frères-Prêcheurs d'Avignon[1].

[1] Le Père Thomas Souèges, écrivant la vie de saint Vincent Ferrier, vers la fin du dix-septième siècle, dans l'année dominicaine, au cinquième jour d'avril, ajoutait, après avoir raconté cette vision :

Le lendemain de sa miraculeuse guérison, saint Vincent se rendit auprès du pape, qui fut aussi joyeux que surpris de voir en parfaite santé celui qu'il croyait aux portes de la mort; il fut plus surpris encore, mais moins joyeux, lorsqu'il entendit le saint lui demander la permission de quitter son couvent et d'aller prêcher librement et pauvrement l'Évangile de contrée en contrée. Benoît XIII lui répondit qu'il ne pouvait, pour le moment, lui donner cette permission; que, dans l'état fâcheux où se trouvaient ses affaires, il avait absolument besoin de ses services, de ses conseils, de son affection et de son dévouement. Vincent, ne voulant pas désobéir au pape, dut se résigner à renvoyer à un autre moment l'exécution de son projet; il lui fallut attendre pendant deux ans la permission de Benoît XIII. Sacrifiant sa volonté à la volonté de celui qu'il regardait comme véritable vicaire de Jésus-Christ, il le servit avec une héroïque patience et une fidélité exemplaire dans l'office de maître du sacré palais.

Au commencement de l'année 1398, Charles VI, roi de France, pressa Benoît XIII de renoncer au souverain-pontificat. Voyant que ses instances n'avaient aucun résultat, il crut devoir employer les menaces après la persuasion; il réunit d'abord une assemblée de prélats, qui déclara qu'on devait renoncer à l'obédience de Benoît XIII. Des troupes entrèrent dans Avignon.

« Cette chambre est maintenant changée en une dévote chapelle dont le tableau représente cette guérison miraculeuse et la mission que le saint reçut de Jésus-Christ, laquelle, dans la disposition présente du couvent, se trouve à l'extrémité du dortoir des novices, qui leur sert pour y faire leurs dévotions et leurs exercices ordinaires. La communauté s'y rend tous les soirs pour y assister aux suffrages et recevoir ensuite la bénédiction du supérieur. On y dit la messe, et le jour de la fête du saint, il y a grande dévotion. »

Le pape vit sa cour se dissiper et perdit le commandement de la ville. Cependant, il tint bon dans son palais, assisté par les cardinaux espagnols et quelques gentilshommes castillans. Saint Vincent se trouvait auprès de Benoît XIII durant le siége qu'il soutint dans son palais. Il lui représentait que ces guerres et ces malheurs l'avertissaient de renoncer aux dignités de ce monde pour le bien de l'Église. Mais Benoît XIII était une de ces natures énergiques dont le malheur augmente le courage au lieu de l'abattre; il négocia une trève avec Charles VI jusqu'au mois d'avril de l'année suivante; les hostilités cessèrent et le siége fut levé.

Vincent comprit qu'il n'avait plus rien à espérer du pape; il sortit du palais pontifical et vint habiter le couvent des Frères-Prêcheurs. Le jour de sainte Cécile de l'année 1398, il commença, dans la ville d'Avignon et les villages d'alentour, l'apostolat que Jésus-Christ lui avait ordonné d'exercer. Lui-même nous a fait connaître cette date; il dit dans un de ses sermons pour la fête de sainte Cécile : « Notre sainte mère l'Église célèbre aujourd'hui la fête d'une glorieuse vierge et martyre. Je veux vous parler d'elle, non-seulement parce qu'elle est vierge et martyre, mais aussi pour une raison spéciale, parce qu'à pareil jour j'ai commencé à prêcher par le monde et à publier la légation que m'a confiée Jésus-Christ, aussi cette sainte m'a obtenu de nombreuses grâces[1]. »

Parmi les prélats qui entouraient Benoît XIII, plusieurs, jugeant des autres par eux-mêmes, crurent que Vincent ne s'était retiré que parce qu'on n'avait pas récompensé suffisamment ses services; ils engagèrent le

[1] Ces paroles sont tirées d'un des sermons manuscrits qui se conservent dans les archives de la cathédrale de Valence.

pape à le nommer cardinal pour se l'attacher à jamais. Benoît XIII voulut employer ce dernier moyen pour retenir auprès de lui son plus sage conseiller. Il le fit appeler dans un consistoire qu'il rassembla comme en son honneur, et lui offrit le chapeau de cardinal. Le saint remercia humblement le pape de l'honneur qu'il voulait lui faire, l'assurant que ce n'était nullement le désir de la gloire ni le mécontentement qui l'obligeait à s'en aller. « Je ne suis que trop honoré par la charge de maître du sacré palais et celle de confesseur, qu'il a plu à Votre Sainteté de me conférer, mais je dois exécuter l'ordre que j'ai reçu de Dieu, qui m'a commandé d'aller prêcher le jugement à toutes les nations. »

Désolé de ne pas recevoir du pape une permission qui eût comblé ses vœux, Vincent priait avec larmes devant son crucifix et offrait à Dieu la douleur de son âme. Le Sauveur consola sa tristesse; le crucifix lui fit entendre miraculeusement cette parole : « Va, je t'attendrai encore, *vade, adhuc expectabo te.* » Il comprit que Benoît XIII ne résisterait pas plus longtemps à ses pressantes sollicitations. En effet, le pape fut enfin touché par l'humilité du saint, qui refusait toutes les dignités ecclésiastiques, et par le zèle ardent qui lui faisait désirer de parcourir le monde en apôtre et de prêcher l'Évangile à tous les peuples de l'Europe ; il lui accorda la permission d'aller où le guiderait sa charité pour les pécheurs, lui donna sa bénédiction apostolique, lui conféra le titre et le pouvoir de légat spécial du Saint-Siége. Il reçut plus tard la confirmation de ce titre et de ces pouvoirs par le concile de Constance et par le souverain-pontife Martin V. Sa qualité de légat spécial du Saint-Siége lui permettait d'absoudre de tous les cas réservés et des censures les plus graves, d'accorder les plus pré-

cieuses indulgences et de donner aux prêtres qu'il amenait avec lui dans ses missions apostoliques la faculté d'entendre les confessions et d'user, par subdélégation, des mêmes pouvoirs que lui.

Vincent va donc s'éloigner à jamais de cette cour pontificale qui a trop longtemps empêché son zèle d'embrasser dans toute sa perfection la vie apostolique. Désormais il sera uniquement Frère-Prêcheur; il ira d'une ville à l'autre, d'une contrée à l'autre, sans interrompre ses travaux, prêchant sans cesse, remuant toutes les consciences, rappelant aux prêcheurs le redoutable jugement de Dieu. Les divers peuples de l'Europe avaient besoin d'entendre la voix d'un apôtre, la voix d'un saint. Que de chrétiens, indignes de ce nom, abusaient de l'état malheureux où se trouvait l'Église pour ne plus craindre ni Dieu ni les hommes, et se plonger dans toutes sortes d'iniquités! Vincent s'écriait, dans un de ses sermons : « Je crois qu'il n'y a jamais eu dans le monde tant de pompes, tant de vanité, tant d'impureté qu'aujourd'hui; pour trouver une époque plus criminelle, il faut remonter jusqu'aux jours du déluge universel. Toutes les auberges, toutes les campagnes sont pleines de prostituées ; leur nombre est si grand qu'il infecte le monde et qu'il l'infectera de plus en plus; les bons fruits mêlés aux mauvais ne peuvent que se gâter. Quelle affreuse avarice! que d'usures déguisées sous le nom de certains contrats ! la simonie règne parmi les ecclésiastiques, l'envie parmi les religieux. Telle est la gourmandise des laïques et des clercs que les jeûnes du carême, des vigiles, des quatre-temps ne sont plus observés. La colère est un péché si commun que, parmi ceux-mêmes qui se disent amis, les homicides sont fréquents. Enfin, le vice est tellement en honneur qu'on appelle inutiles et paresseux toutes les

personnes qui, au lieu de se livrer aux œuvres du monde et à ses pompes, ne s'appliquent qu'à la prière et au service de Dieu. » On pourrait ne voir là qu'une déclamation oratoire semblable à celles qui, de tout temps, ont rempli les sermons de morale prêchés pour inspirer aux peuples l'horreur du péché, mais qu'on se reporte à l'époque de saint Vincent Ferrier, qu'on imagine surtout l'état où devait se trouver l'Espagne. Parmi les pasteurs des âmes, combien qui, détournés de leurs devoirs par le schisme et ses suites, négligeaient la réforme de leur peuple ! Les Maures et les Juifs infectaient par leurs erreurs, leurs superstitions et leurs mauvais exemples les villes et les campagnes. L'enfer avait, en quelque sorte, déchaîné de nombreux hérétiques : Jean Wiclef et ses funestes disciples; Jean Hus et Jérôme de Prague. L'idolâtrie même, en quelques lieux, retrouvait des autels. Les prédicateurs de l'Évangile étaient rares; beaucoup de chrétiens entendaient plus souvent les voix qui les attiraient au mal que celles qui leur enseignaient le bien. « Malheur à nous, écrivait saint Vincent dans son *Traité de la vie spirituelle,* malheur à nous, qui vivons dans un temps où l'on ne trouve personne qui instruise les autres de la perfection de la vie. Hélas ! ceux qui veulent servir Dieu rencontrent beaucoup de gens qui les tirent en arrière et personne qui les aide à marcher en avant. » En voyant l'Église divisée par le schisme et les peuples, oublieux de leur salut, livrés à tous les désordres, saint Vincent crut que la fin du monde ne pouvait tarder, et que le jour du jugement universel était proche. Dieu lui avait ordonné de prêcher son jugement comme la vérité la plus capable de troubler les pécheurs et de les convertir. Il obéit; le jugement dernier fut le sujet ordinaire de ses sermons ; il mérita d'être appelé l'apôtre du

jugement. La bulle de sa canonisation, écrite par Pie II, contient ces remarquables paroles : « Dans les contrées occidentales, s'était accru le nombre des juifs et des infidèles, qui, par leurs richesses et leur culture des lettres, exerçaient une funeste influence. Le dernier jour, le jour terrible du jugement, était presque entièrement oublié. Mais la divine Providence avait résolu de restaurer et d'orner son Église par des hommes illustres ; elle envoya dans le monde, au moment favorable pour le salut des fidèles, Vincent de Valence, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, professeur excellent de théologie sacrée. Il avait en lui tous les enseignements de l'Évangile éternel. Pareil à un athlète vigoureux, il s'élança pour combattre les erreurs des Juifs, des Sarrasins et des autres infidèles; il fut comme un ange de l'Apocalypse, volant au milieu du ciel pour annoncer le jour redoutable du jugement dernier, pour évangéliser tous les habitants de la terre, pour répandre les paroles du salut dans toutes les nations, toutes les tribus, toutes les langues et tous les peuples, pour montrer que le jour du jugement approchait, pour indiquer le chemin de la vie éternelle[1]. »

Ces paroles expriment parfaitement ce qu'a été saint Vincent Ferrier pendant les vingt dernières années de sa vie ; il a été un Frère-Prêcheur dans la plus juste acception du mot ; il a été un apôtre, c'est là le titre le plus ordinaire que lui ont donné ses contemporains en voyant les caractères de sa mission, la manière dont il annonçait la parole de Dieu, le grand nombre de villes remuées par ses prédications. Le célèbre Louis de Gre-

[1] Ut in omnes gentes tribus et linguas populos et nationes verba salutis diffunderet, regnum Dei diemque judicii appropinquare ostenderet, et æternæ vitæ semitam demonstraret. (Bulle de la canonisation.)

nade n'a pas craint de dire qu'après les saints apôtres, Vincent est, de tous les hommes apostoliques, celui qui a fait le plus de fruit dans la parole de Dieu. C'est donc l'apôtre que nous allons désormais étudier en saint Vincent Ferrier. Il avait déjà quarante-neuf ans lorsque Jésus-Christ le nomma son légat pour la réforme du monde ; il ne devait plus vivre que vingt ans. Mais il ne lui en fallait pas plus pour remplir sa mission, parcourir l'Europe en tous sens, et convertir en chaque ville des Juifs et des pécheurs par milliers. Nous allons suivre de pays en pays ses courses rapides, et recueillir en quelque sorte un écho de la voix qu'il a fait entendre. « Bienheureux, dit l'Écriture, les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les biens éternels. » Ne pouvons-nous pas ajouter : « Bienheureux ceux qui recherchent les traces de ces pieds apostoliques et suivent avec respect le chemin qu'ils ont parcouru? » Nous aurons à nous transporter tour à tour dans la plupart des provinces d'Espagne, de France et d'Italie, et plus nous avancerons dans notre pieux itinéraire, plus nous donnerons avec enthousiasme à saint Vincent les noms d'apôtre, de missionnaire, de prêcheur [1].

[1] Le Père Ranzane, après avoir raconté en historien fidèle la vie de saint Vincent, s'est fait poëte pour le chanter. Voici quelques-uns des vers où il indique les divers lieux évangélisés par notre saint :

Tu tuba dulcisonans, cujus pene undique tota
Europa, et quotquot Mauras tenet Africa gentes
Audivêre sonum ; simul accepêre salutis
Innumeri populi quæ tu documenta dedisti.
Audiit ipsa tuas extrema Britannia voces
Audiit atque omnis te Gallia, quanta profundo
Cingitur Oceano.....

CHAPITRE SIXIÈME.

Genre de vie de saint Vincent Ferrier durant ses missions. Ses miracles. — Sa prière pour les malades.

Pour ne pas interrompre le cours de notre récit et pour ne pas répéter souvent les mêmes choses, avant de suivre saint Vincent dans toutes ses courses apostoliques, nous devons rassembler, comme dans un tableau général et fidèle, divers détails qui se rapportent soit à sa manière de vivre durant ses missions, soit au genre de ses prédications, soit aux compagnies qui marchaient à sa suite.

De même qu'il ne voulut pas commencer son apostolat sans la permission de Benoît XIII, Vincent demandait toujours aux évêques des divers diocèses qu'il traversait leur bénédiction et ne prêchait qu'avec leur consentement. Il s'appliqua, dans ses nombreux voyages, à observer les constitutions de son Ordre avec autant de fidélité que s'il eût vécu paisiblement à l'ombre du cloître. Ces constitutions imposent aux Frères-Prêcheurs le devoir d'honorer, de vénérer et de contenter les évêques[1]. Notre saint, durant tout le cours de ces missions,

[1] Valde illos (prælatos Ecclesiæ) venerari, colere et officiose observare debemus (Gloss. const. O. P. dist. II, c. 16).

accomplit scrupuleusement ce devoir. Pendant longtemps, il refusa d'aller de ville en ville autrement qu'à pieds, quels que fussent l'éloignement, la difficulté des routes, la rigueur des saisons. Mais une plaie douloureuse à la jambe l'obligea, pendant les dernières années de sa vie, à se faire porter par une bête de somme. Il refusa tous les chevaux qu'on lui offrit, et chemina sur un âne chétif, par esprit de pauvreté et pour avoir un trait de ressemblance de plus avec notre divin Sauveur.

Ses mortifications étonnaient ceux qui en pénétraient le secret. Il s'abstint toute sa vie de manger de la viande; quand il était malade, il fallait le tromper pour lui faire prendre quelque aliment gras. Quoiqu'il ait prêché qu'une personne pieuse qui a coutume de s'abstenir de viandes, de porter le cilice, de ne pas dormir dans un lit, doit, quand elle tombe malade, interrompre ces pratiques de pénitence[1], il ne voulait pas changer pendant sa maladie ses habitudes austères. Il se contentait ordinairement du premier mets qu'on lui servait à table, et faisait donner aux pauvres tout ce qu'on lui présentait ensuite ; il ne buvait que de l'eau rougie avec quelques gouttes de vin, qui donnaient la couleur du vin à son breuvage, mais non pas le goût ni la force. Pendant ses repas, il gardait un profond silence; il se faisait lire la sainte Écriture, afin de rassasier son âme en même temps qu'il donnait à son corps une nourriture indispensable. Ses jeûnes fréquents, son abstinence rigoureuse, les fatigues de la prédication, ne l'empêchèrent pas de vivre jusqu'à un âge assez avancé; il avait coutume de dire que la sensualité abrégeait sa vie. « Les riches vivent peu, lisons-nous dans un de ses sermons[2], parce qu'ils

[1] In Domin. Palmarum, serm. 1.
[2] Serm. 2, in Epiphania Domini.

mangent trop ; ils ruinent leur santé par une nourriture trop abondante. De deux personnes, l'une sobre, l'autre gourmande, c'est naturellement celle qui est sobre qui vit le plus. Nous mangeons des aliments corruptibles, plus le corps se nourrira de pareils aliments, plus il sera sujet à la corruption ; ceux dont le corps se putréfie et meurt le plus facilement, sont ceux dont la délicatesse est excessive et dont la nourriture est sans proportion avec leurs besoins. »

Son sommeil était court ; il ne dormait ordinairement que cinq heures, n'ayant d'autre lit que la terre et quelques faisceaux de sarments. Plus d'une fois, une pierre lui servit d'oreiller ; souvent il appuyait sa tête, en dormant, sur une Bible qu'il portait toujours avec lui. Ce ne fut que dans sa dernière maladie qu'il consentit à se coucher dans un lit.

Il se levait à minuit pour dire ses matines ; il les récitait à genoux, très-distinctement, goûtant et savourant dans son cœur les paroles saintes que sa bouche prononçait. Telle était sa dévotion en disant son office que souvent il occupait le temps de ses voyages en récitant le psautier. Chaque soir, avant de prendre son repas, il se donnait la discipline ; quand il était trop faible pour s'imposer lui-même cette pénitence, il priait un de ses compagnons, par la Passion de notre Sauveur, de lui endre ce bon office et de ne pas l'épargner. Il portait toujours un rude cilice. Aussi pauvre que mortifié, il n'avait à son usage qu'une tunique, une robe, un scapulaire et un manteau d'une étoffe grossière. Il pouvait dire au peuple, en lui montrant ses habits de Dominicain : « La robe blanche est le symbole de la pureté des Prêcheurs, le manteau noir indique l'austérité de leur vie[1]. »

[1] Serm. 4, dom 23 post Trinitatem.

Avant d'entrer dans une ville pour l'évangéliser, il se jetait à genoux et faisait agenouiller toute sa suite, puis, levant les yeux au ciel et versant d'abondantes larmes, il priait pour le peuple qu'il venait nourrir de la parole de Dieu. Bientôt, plein de confiance dans l'assistance du Saint-Esprit, il levait de nouveau les mains vers le ciel, en disant ces paroles du roi prophète : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous que vous donnerez votre gloire ; ne glorifiez que votre nom. » Il se prémunissait ainsi contre les tentations de l'amour-propre, et dirigeait vers Dieu son intention. Son entrée dans les diverses villes qui avaient le bonheur de le recevoir était si solennelle qu'elle aurait pu lui inspirer quelques sentiments de vaine gloire, si son humilité n'eût pas été si parfaite. Les évêques, entourés de leur clergé, les magistrats revêtus des insignes de leur dignité, une noblesse nombreuse, des flots de peuple accouraient à sa rencontre ; on le conduisait sous un baldaquin pour faire honneur au légat du Saint-Siége ; on déployait pour lui autant de pompes que pour les personnes royales. Le clergé, en le recevant, chantait des hymnes, des psaumes, de saints cantiques répétés par le peuple avec enthousiasme ; on eût dit la réception d'un des saints apôtres ou d'un ange du ciel[1]. Ce n'était pas seulement à l'entrée d'une ville qu'on se portait au-devant du bienheureux prêcheur, on faisait quelquefois plusieurs lieues

[1] Les biographes du saint sont unanimes : « Erat communis omnium consuetudo ut ex singulis urbibus ad quas proficiscebatur omnis populi multitudo omnisque nobilitas et omnis clericus ordo ipsi quoque episcopi et Ecclesiæ prelati, egredientes ei obviam procederent, hymnosque decantantes eum tanquam unum ex Christi apostolis intra ipsas urbes exciperent. » (Ranzane, liv. II.) — Excipiebatur velut apostolus aliquis a Deo missus cum processione hymnis et canticis (Flaminius).

pour aller à sa rencontre. A l'endroit où on avait le bonheur de le rencontrer, on plantait une croix chargée de perpétuer le souvenir de ce bonheur. Précédé partout par une grande réputation d'éloquence et de sainteté, appelé par les rois eux-mêmes, qui le priaient de venir prêcher dans leur royaume, il était désiré avec une ardeur incroyable et attendu avec la plus vive impatience. Tel était parfois le concours du peuple, qui, à la nouvelle de son arrivée, se portait au-devant de lui pour le voir et l'entendre, qu'afin d'empêcher la multitude, trop avide et trop agitée, de le presser, de le renverser et de le fouler aux pieds, il fallait l'enfermer dans une solide barrière en bois qui ne résistait pas toujours à la véhémence et à l'indiscrétion populaire[1]. Plusieurs voulaient le toucher, espérant qu'une vertu secrète jaillirait de ses vêtements comme autrefois de la robe du divin Sauveur. Plus d'une fois, il lui fut impossible de poursuivre sa route vers la cathédrale, qui recevait toujours sa première visite, et se vit obligé de se réfugier dans une maison pour attendre que la foule, pareille à des flots agités, se fût écoulée entièrement.

Son premier soin, dès qu'il était entré dans une ville, était de se rendre à l'église principale pour y faire une prière fervente devant le Saint-Sacrement, et recommander à Dieu sa prédication; puis, se tournant vers le peuple, il le priait de donner l'hospitalité à ceux de sa compagnie qui n'avaient pas trouvé de places dans les

[1] Plusieurs églises d'Aragon et de Catalogne conservèrent ces barrières, qui avaient abrité le saint contre la foule pressée autour de lui : « Alcune stanghe in quadrato assieme congiunte, sostenute da molti uomini forti, servivano di riparo al santo, che or a piedi ed or cavalcando andava in mezzo di quei gran cerchi ó quadrati delli quali tuttavia se ne conservano diversi in varie chiese del regno d'Aragona e del principato di Catalogna. » (P. Teoli, liv. I, Traité III, ch. 8.)

logis publics. S'il y avait dans la ville un couvent de son Ordre, il allait y demeurer, à moins que l'évêque ne l'obligeât à venir dans son palais pour être plus utile au peuple [1]. Dans les villages où son Ordre n'avait pas de couvent, il allait se loger ou chez le curé ou dans un monastère de religieux. Il aimait surtout la maison des Bénédictins, qui le recevaient, surtout en Bretagne, avec autant de joie, d'amour et de vénération, que s'ils eussent reçu saint Thomas d'Aquin. En se dirigeant vers le lieu choisi pour sa demeure, il chantait avec ceux de sa compagnie les Litanies de la sainte Vierge ou quelques prières pieuses. Malgré les fatigues du voyage, il ne se reposait pas en entrant dans la maison qu'il devait habiter. Il continuait ses exercices dans l'ordre accoutumé, jeûnait, gardait l'abstinence, faisait oraison, lisait la sainte Écriture, et prenait un repas à l'heure ordinaire, prêt à commencer le lendemain les exercices de la mission.

Le lendemain au point du jour, après avoir reçu le sacrement de pénitence et avoir récité à genoux une partie de l'office, il se rendait à l'église suivi de sa compagnie, pour chanter solennellement la messe. Le plus souvent l'église était trop petite pour contenir son nombreux auditoire, il se rendait alors sur une vaste place, ou dans une plaine voisine, y faisait dresser une estrade, plaçait à droite de l'estrade un autel, et à gauche une chaire. Autour de l'autel se rangeaient des clercs et des musiciens habiles, qu'il menait partout avec lui pour chanter la messe avec plus de pompe, et faire sur le peuple, à l'aide du chant sacré, une salutaire impres-

[1] Si in loco ad quem accesserit fratrum suorum conventus est cum fratribus assidue in conventu manet (Clem. épist. ad Reg. de Font.).

sion [1]. Il célébrait la messe avec une ferveur qui était déjà une touchante prédication. Il observait toutes les rubriques avec la plus scrupuleuse fidélité. Dans l'ardeur de sa piété, il ne cessait de répandre des larmes, depuis le canon jusqu'à la communion. La messe achevée, il se dépouillait des ornements sacerdotaux, se revêtait du manteau noir des Dominicains et commençait le sermon. C'est pour imiter les apôtres, qu'il célébrait toujours le saint sacrifice avant de prêcher. Il disait dans un de ses sermons pour le samedi après le troisième dimanche de carême : « Nous lisons dans l'Évangile qu'à l'aurore, Jésus-Christ vint sur la montagne des Oliviers et prêcha au peuple; faisons ainsi tous les jours de notre vie. Nous montons sur la montagne des Oliviers en nous rendant à la messe, car la messe est la plus haute œuvre de contemplation; elle est plus onctueuse que l'huile de l'olive. Aussi, voyez-vous que nous disons d'abord la messe et que nous prêchons ensuite, comme Jésus-Christ prêcha au peuple après avoir gravi le mont des Oliviers, c'est qu'un sermon après la messe vaut mieux que trois sermons avant la messe [2]. »

La chaire élevée en face de l'autel était ornée le plus souvent de tapis précieux, disposés en pavillon, pour empêcher les rayons du soleil d'incommoder le saint pendant sa prédication. Ce baldaquin permettait à sa voix d'arriver avec plus de force jusqu'aux extrémités de son nombreux auditoire. Vincent permettait d'orner ainsi sa chaire, pour inspirer plus de respect au peuple et pour honorer le divin ministère qu'il exerçait.

[1] Clericos habebat cum organis qui cantabant missam. (Ranzane, Bursellus, etc.

[2] Et ideo iste est noster modus ut videtis quotidie, quoniam plus valet unus sermo post missam quam tres ante missam.

Son sermon était quelquefois très-long. Il se laissait aller à toute l'ardeur de son zèle, exposant avec une force irrésistible les grandes vérités de la religion. Tantôt son langage était pompeux et sublime, tantôt il descendait jusqu'aux détails les plus familiers, selon la condition et le besoin de ses auditeurs. Après le sermon, il s'arrêtait quelque temps au pied de la chaire pour bénir les malades qu'on lui présentait en foule. Il récitait sur eux des prières qui souvent leur rendaient miraculeusement la santé. Les malheureux, qui se sentaient obsédés par le démon, se faisaient porter devant lui, sûrs d'être délivrés en baisant la croix suspendue sur sa poitrine. Plusieurs, remués jusqu'au fond de l'âme par les paroles qu'ils venaient d'entendre, voulaient baiser les mains de leur apôtre. Il les leur abandonnait avec simplicité pour satisfaire leur dévotion.

Après avoir prié pour les malades qui lui exposaient leurs infirmités, il se rendait à l'église pour y entendre les confessions de ceux que son sermon avait décidés à se convertir. Il exercait cet utile et consolant ministère jusqu'à midi; c'était l'heure de son repas. Il ne prenait que la nourriture qui lui était indispensable. Pendant qu'il mangeait, son visage était joyeux [1]; il priait intérieurement pour remercier Dieu qui fait croître les fruits de la terre et donne à l'homme son pain de chaque jour. Son repas terminé, il rendait grâce à Dieu; puis, pour toute récréation, il méditait en silence pendant une heure, ou il lisait la sainte Écriture. Dès que sa lecture était finie, il récitait les vêpres, puis il réunissait de nouveau le peuple pour lui faire entendre la parole de Dieu. Il employait le reste de la journée à écouter les confessions ou à prêcher en particulier aux moines et aux religieuses dans

[1] Durante prandio hilarem vultum faciebat (in Processu).

leurs églises, aux prêtres dans les sacristies. Il entrait dans les auberges et autres lieux fréquentés, et adressait à tous ceux qui s'y trouvaient de pressantes exhortations, pénétrant le secret des cœurs, et disant par inspiration les paroles les plus capables d'ébranler telle ou telle personne endurcie; il pacifiait les querelles publiques, réconciliait les ennemis, faisait restituer les biens injustement acquis, consolait les affligés, ne refusait à personne ses conseils.

Vers le soir il disait à un des Frères de sa suite de sonner *la cloche des miracles*[1]. A ce son bien connu, les malades se rassemblaient dans les églises, accompagnés par ceux qui désiraient obtenir de Dieu quelques grâces. Vincent passait au milieu d'eux, les bénissait et opérait presque toujours quelques miracles. Peu de saints ont reçu de Dieu le don des miracles à un plus haut degré que saint Vincent Ferrier. Il a été le grand thaumaturge de son siècle. Le célèbre Louis de Grenade n'a pas craint de dire qu'il était aussi facile à saint Vincent d'opérer des miracles, qu'à nous de dresser la main. Il ne passait nulle part sans rendre la santé à un grand nombre de malades désespérés. Le spectacle de ces guérisons miraculeuses, si souvent répétées, achevait les conversions commencées par ses prédications. En le nommant son apôtre, Jésus-Christ lui avait communiqué, ce semble, une portion de sa divine toute-puissance. Il devait évangéliser l'Europe tout entière, et ne pouvait demeurer que peu de jours dans chaque ville; sa parole seule n'eût pas produit de durables résultats; mais les prodiges qu'il accomplissait tous les jours, et

[1] Por los tardes tenia senalata hora para hacer milagros..... Y decia a uno de sus campaneros : tocad a hacer milagros. Venian los enfermos y a todos daba salud. (Major Guzman, n° 31.)

pour ainsi dire à heure fixe, laissaient dans tous les souvenirs des traces ineffaçables.

Ordinairement, pour obtenir la guérison des malades, saint Vincent récitait la prière suivante, formée de quelques paroles de la sainte Écriture, qui excitaient sa foi, et d'autres paroles, qui exprimaient son désir[1] : « Voici quels signes suivront ceux qui croiront : ils imposeront les mains sur les malades et les malades se trouveront bien. Que Jésus, fils de Marie, salut du monde et Seigneur, qui t'a amené à la foi catholique, te conserve dans cette foi, qu'il te rende bien heureux et qu'il daigne te délivrer de cette infirmité. Ainsi soit-il. » Il variait les derniers mots de cette prière lorsqu'il désirait rendre la vie à quelque défunt ou chasser le démon du corps de quelque possédé.

Quelquefois, après avoir fait sonner les cloches des miracles et s'être mis en prière, il renvoyait les malades en leur disant que Dieu ne lui accordait pas aujourd'hui le don de les guérir et les priait de revenir le lendemain. Cette intermittence dans le don miraculeux montrait au peuple que saint Vincent n'était que l'instrument de Dieu, et qu'il devenait impuissant, lorsque Dieu lui retirait son secours ; en outre, elle éprouvait la foi des malades et la faisait croître avec le désir de leur guérison. Plus d'une fois, après les avoir renvoyés, il priait Dieu

[1] Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : Super ægros manus imponent et bene habebunt. Jesus, Mariæ filius, mundi salus et Dominus, qui te traxit ad fidem catholicam, te in ea conservet et beatum faciat et ab hac infirmitate liberare dignetur. Amen. — Saint Louis Bertrand se servit de cette prière, en y ajoutant, après le mot *faciat :* Et meritis Beatæ Mariæ et Beati Dominici patris nostri et Beati Vincentii Ferrarii et omnium sanctorum te ab hac..... Cette prière, ainsi modifiée, est encore récitée sur les malades par les Frères-Prêcheurs.

avec larmes d'avoir pitié de leur misère, et sentant pour ainsi dire revenir en lui le pouvoir d'opérer des miracles, il rappelait soudain les malades, les bénissait, les soulageait tous, et en guérissait un grand nombre.

Par un prodige nouveau, saint Vincent pouvait transmettre à d'autres le don des miracles qui résidait en lui. Souvent le peuple s'étant rassemblé pour le prier d'accomplir quelques merveilles, Vincent se tournait vers un de ses compagnons et lui disait : « Pour aujourd'hui j'ai assez fait de miracles, faites vous-même ce qu'on me demande; le Seigneur qui opérait par moi se servira de vous pour manifester sa gloire. » Le prieur du couvent de Lérida l'invita un jour à visiter une dame de qui l'Ordre des Frères-Prêcheurs avait reçu des bienfaits signalés et qui se trouvait gravement malade. « Père prieur, lui répondit saint Vincent, vous voulez que j'aille la voir pour la guérir par un miracle, pourquoi ne le faites-vous pas vous-même? Allez, je vous donne mon pouvoir, non-seulement pour cette infirme, mais pour tous ceux que vous rencontrerez sur votre chemin. » Le prieur obéit. Sur sa route, se présentèrent à lui cinq malheureux souffrants de diverses plaies; il les guérit, puis arrivé au logis de la malade il lui rendit la santé.

Quand la cloche des malades avait cessé de sonner, quand les infirmes guéris ou soulagés étaient retournés chez eux, saint Vincent faisait commencer la procession de la discipline, dont nous parlerons bientôt. La nuit venue, il regagnait son logis, priait, méditait, lisait la sainte Ecriture, récitait matines, à minuit, prenait quelques heures de repos, et recommençait le jour suivant la même série d'exercices.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De la prédication de saint Vincent Ferrier. — Ses dons extérieurs. — Les qualités de son esprit. — Idée qu'il s'était faite du prédicateur. — Son style. — Effet de ses sermons. — En quelle langue il prêchait. — Témoignage d'un auteur contemporain.

Si l'éloquence d'un orateur se juge d'après les effets merveilleux qu'elle produit, il faut avouer que, depuis les apôtres, nul n'a parlé dans le monde avec plus d'éloquence que saint Vincent Ferrier. Mais il n'en est pas de la parole sacrée comme de la parole profane ; celle-ci agit par elle-même, sans autre secours que celui des circonstances et de la disposition des auditeurs ; la parole sacrée n'opère de grands résultats qu'avec le secours de Dieu lui-même. La grâce, pendant la prédication, sollicite intérieurement ceux dont les oreilles sont frappées par la voix qui parle au nom de Jésus-Christ. Cette action secrète de la grâce peut seule expliquer les prodiges de conversion opérés souvent par de simples missionnaires, dont les discours sans art sembleraient humainement incapables de plaire, d'instruire et de toucher. Depuis que douze pêcheurs de Galilée ont renouvelé la face de la terre, sans autre éloquence que celle qui leur était donnée par le Saint-Esprit, des prédicateurs de l'Evangile, n'ayant qu'une passion, celle de sauver des âmes,

remuent les consciences et font aimer Dieu, sans pratiquer la rhétorique, sans connaître les ornements du discours. Ce n'est pas que Dieu ne suscite de temps en temps des prédicateurs de sa doctrine, en qui tous les plus riches dons de l'éloquence humaine s'allient à la plus ardente piété. Saint Paul, le docteur des nations, pouvait employer, en prêchant l'Evangile, toutes les ressources de la science. Il y a toujours eu dans l'Eglise des bouches d'or dont les sublimes accents ont dominé la parole des orateurs profanes comme le ciel domine la terre; toutefois, ces bouches admirables auraient parlé en vain, si Jésus-Christ n'avait parlé en même temps par sa grâce aux pécheurs endurcis qui les écoutaient. Les succès d'une prédication ne doivent jamais s'expliquer uniquement par les mérites de celui qui la fait entendre, il faut les rapporter, avant tout, au Père des lumières, à l'auteur de tout don parfait. Le résultat des missions de saint Vincent Ferrier dépasse tellement les forces humaines qu'il est impossible de ne pas y reconnaître l'action de Dieu. Sans doute, ce bienheureux prêcheur était doué de toutes les qualités oratoires capables d'impressionner les multitudes, et nous allons admirer ces qualités, mais Dieu seul pouvait donner à sa parole cette irrésistible puissance qui, pendant vingt ans, l'a suivi partout.

Les yeux sont les juges de l'orateur tant qu'il n'a pas charmé les oreilles, aussi rien ne prévient plus en sa faveur qu'un extérieur agréable. Cet avantage, qui est comme un précieux superflu de l'éloquence, ne manquait pas à saint Vincent. Il était de taille moyenne, bien proportionné, dégagé, beau de visage. Des cheveux dorés couronnaient sa tête; ils blanchirent légèrement vers la fin de sa vie. Il avait le front large, majestueux,

serein; il avait de grands yeux bruns, vifs et brillants, dont la grave modestie était plus admirable encore que la beauté. Dans sa jeunesse, il avait le teint blanc, coloré d'une rougeur vermeille; ses longues mortifications donnèrent à sa figure une austère pâleur qui prêchait la pénitence mieux encore que son discours[1]. Il avait en chaire une action pleine de grâce et d'énergie; ses gestes expressifs répondaient naturellement à ses paroles sans recherche et sans affectation; sa voix était sonore comme un timbre d'argent[2], et se prêtait avec souplesse à tous les sentiments; il la maniait à son gré. Quand il tonnait contre les vices, sa voix, devenue éclatante, portait la terreur dans l'âme de tous les assistants; quand il exhortait à l'amour de Dieu, à la pratique de la vertu, au désir du ciel, sa voix, devenue sympathique, avait une douceur qui attendrissait et faisait verser des larmes. Quand il parlait de la Passion du Sauveur, des douleurs de Marie, des âmes du purgatoire, sa voix triste, plaintive, entrecoupée de soupirs, et quelquefois de sanglots, excitait une piété profonde et une vive compassion. D'ordinaire, il commençait ses prédications d'un ton grave et pénétrant qui forçait l'attention, et il finissait d'un ton très-doux et comme suppliant.

Ces dons extérieurs eussent été inutiles sans les qualités de l'esprit. Vincent avait acquis une grande habitude

[1] Era di giusta statura, proporzionatamente disposto in tutte le membra e vago di volto; co' capelli biondi nella gioventù ed alquanto poscia per la vecchiaja incanuti. La fronte compariva spaziosa, maestosa e serena. Avea la testa molto ben formata cogli occhi grandi di color bruno, vivaci, brillanti non meno belli che onesti e gravi....... L'eta ed asprezza di vita caugiarono col tempo il bel vermiglio in venerabil pallore che dinotava la sua penitenza. (Teoli, liv. I, Tr. III, chap. 5.)

[2] Con una voce sonora a guisa d'una campana d'argento. (Id.)

de la parole en enseignant la théologie pendant plusieurs années; grâce à ces leçons, grâce à la perspicacité naturelle de son intelligence, il avait un grand fonds de doctrines et une puissante force de raisonnement. Son heureuse mémoire complétait sa facilité d'élocution; il savait toute la sainte Écriture, et les plus belles pensées des Pères et des saints docteurs lui étaient familières. Il coordonnait ses sermons en allant d'une ville à l'autre; il employait quelques heures de la nuit à une préparation plus prochaine. Mais c'est surtout dans la méditation qu'il trouvait de grandes idées, de tendres sentiments, et ce feu du divin amour qui embrasait sa parole et l'emportait à des mouvements saintement passionnés. Un de ses auditeurs, ravi un jour par la doctrine sublime qu'il avait exposée avec autant de clarté que de chaleur, lui demanda naïvement dans quel livre il avait trouvé ces magnifiques pensées. Vincent lui montra un crucifix, en lui disant : « Voilà le livre où je puise tout ce que je prêche, c'est là que j'étudie mes sermons. »

Vers la fin du quatorzième siècle, la prédication évangélique ne répondait pas à l'idée qu'on doit s'en faire; les homélies simples et lumineuses des saints Pères avaient fait place à des discours prétentieux où chaque orateur sacré étalait toute sa science. Les poëtes païens étaient cités aussi souvent que les saintes Écritures; on faisait sans cesse des emprunts au droit canon et au droit civil; c'était à qui ferait preuve de connaissances plus étendues et d'une mémoire plus sûre. Ces graves défauts se firent sentir en France dans la prédication du quinzième et du seizième siècle; ils s'étaient manifestés plus tôt en Espagne. Le chapitre provincial, tenu en 1378 par les Dominicains, ordonna aux Frères-Prêcheurs de la province d'Aragon de ne pas employer dans leurs

sermons les lettres profanes et les textes du droit civil, et de se servir seulement des sentences de la sainte Écriture[1]. Saint Vincent se conforma pleinement à ce précepte, dont il comprenait la sagesse. Nous pouvons juger, d'après quelques fragments de ses sermons, quelle haute idée il avait du ministère évangélique. « Jésus-Christ a dit : Prêchez l'Évangile; Il n'a pas dit : Prêchez Ovide, ou Virgile ou Horace, mais prêchez l'Évangile[2]. Or, la sainte Écriture tout entière n'est que l'Évangile figuré ou réalisé. Les autres doctrines n'ont pas pour fin le principe de toutes choses. Un jet d'eau ne peut jaillir plus haut que la source qui l'alimente; ainsi en est-il de la doctrine des poëtes. Elle vient de la terre; en la prêchant, on ne s'élève pas au-dessus de la terre; mais la doctrine de l'Évangile vient du ciel et fait monter jusqu'au ciel ceux qui la prêchent et ceux qui la reçoivent. « L'eau que je donnerai, dit le Sauveur, sera une source qui jaillira dans la vie éternelle. » Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Allez dans le monde entier. » Il ne leur a pas dit : « Restez dans une ville ou une campagne, mais parcourez le monde. Si le soleil s'arrêtait immobile dans le ciel, il n'échaufferait pas la terre; il y aurait des régions brûlées, d'autres glacées, d'autres, de peu d'étendue, portant quelques fruits. Mais le soleil fait le tour du monde, répandant des flots de lumière et de chaleur, faisant éclore les fleurs et mûris-

[1] Nuestra sagrada Religion en el capitulo provincial, celebrado en Tarragona ano de 1378 mandò con precepto a todos los predicadores de la provincia de Aragon non alegassen en sus sermones profanas humanidades y texto del derecho civil, y que se usassen solo de lugares y sentencias de la sagrada Ecritura. (Diago, *Hist. de la prov. d'Aragon*, liv. I, chap. 20.)

[2] Non dicit Ovidium vel Virgilium vel Horatium sed prædicate Evangelium, etc. (Sermo in Commemoratione sancti Pauli.)

sant les fruits. Ainsi les bons religieux, pour mener une vie apostolique, doivent aller par le monde. Que la volupté ne les retienne pas; qu'ils parcourent la terre pour l'illuminer par la foi catholique, pour l'embraser des feux de l'amour de Dieu, pour lui faire produire des fruits abondants, des actes méritoires, des œuvres de miséricorde. » Ailleurs, expliquant la parabole de la semence, il s'exprime ainsi : « Prêcher, c'est semer [1]. La vie humaine est conservée par la semence; or, prêcher c'est semer dans le champ de nos consciences le grain de blé du Nouveau-Testament; c'est ce qui conserve la vie spirituelle et la foi catholique. L'Évangile nous dit : Celui qui sème, c'est-à-dire le prédicateur, sortit pour aller répandre sa semence. D'où sort le prédicateur? Il sort de son étude; il sort de sa cellule où il doit se tenir enfermé pour méditer, réfléchir et chercher dans les greniers du Seigneur une bonne semence, des autorités, des figures, des similitudes, des paraboles. Quand le prédicateur veut produire quelques fruits, il ne doit pas aller visiter les uns et les autres et perdre son temps en affaires, autrement il ne prêchera que des fables et ne convertira personne. Le semeur de l'Evangile répandit sa semence : *Semen suum;* ainsi le prédicateur doit donner la doctrine de Jésus-Christ, et non pas celle d'Ovide ou de Virgile. La semence de Jésus-Christ c'est la Bible; c'est elle qui fait germer des fruits de dévotion, de charité, de pénitence, de salut; il ne faut pas mêler l'ivraie, c'est-à-dire les paroles des poëtes profanes, au froment de la sainte Ecriture. Il n'est permis que très-rarement d'alléguer l'autorité d'un poëte qui se rapporte au sujet que l'on traite, mais composer tout un sermon avec les

[1] Prædicare est recte seminare. (Dom. in Sexag., serm. 4.)

paroles et les récits des poëtes, c'est mal. L'apôtre saint Paul a prêché trente-sept ans, et on ne lit pas qu'il ait cité les poëtes plus de trois fois..... On doit dire des prédicateurs : Ils vont, et, en allant et venant, versent des larmes et répandent leur semence : *Euntes ibant et flebant;* mais ils viendront, et, en venant, porteront leurs gerbes et tressailleront d'allégresse. Ils doivent arroser de leurs larmes les champs qu'ils sèment, prier la nuit en versant des pleurs... Au jour du jugement, ils viendront pleins de joie et environnés de gloire, conduisant sous leur drapeau tous ceux qu'ils auront convertis à Jésus-Christ par leurs prédications. Ces heureux convertis leur adresseront des actions de grâces. O Pierre, diront-ils, ô Paul, ô apôtres, ô prédicateurs, j'étais infidèle et vous m'avez éclairé des lumières de la foi, j'étais méchant, vous m'avez fait pratiquer la vertu[1]. »

Le style des sermons de saint Vincent Ferrier était si clair, même lorsqu'il exposait les doctrines les plus élevées, que ceux qui l'entendaient étaient ravis de comprendre nettement ce qui jusqu'alors avait dépassé leur intelligence. Après avoir écouté un de ses sermons sur la prédestination, un savant théologien français, qui avait très-longtemps étudié cette matière difficile, avoua ingénument que ses livres et ses réflexions ne l'avaient pas si bien instruit que les lumineuses explications de saint Vincent. Le saint relevait ou abaissait sa parole, selon les personnes qui devaient l'entendre; il contentait les plus doctes, et se faisait comprendre par les plus simples. Quand il parlait aux paysans et au bas peuple, il mettait si bien son langage à la portée de leur esprit

[1] Sancti prædicatores venient ad diem judicii cum magno gaudio et cum magno honore, ducentes secum sub bannerio suo omnes illos quos converterunt ad Christum suis prædicationibus. (Loc. cit.)

qu'il semblait avoir appris d'eux les comparaisons, les images, les termes dont il se servait. On trouve dans ses sermons une foule de similitudes empruntées aux réalités de la vie ordinaire, une foule de rapprochements qui aidaient les masses à comprendre les choses spirituelles aux moyens des faits les plus matériels. Nous ne citerons qu'un exemple. Expliquant ce texte de saint Paul : *Hora est jam nos de somno surgere*, il compare le réveil de l'âme, sortant du sommeil du péché, au réveil ordinaire après le repos de la nuit; il suit cette comparaison dans tous ses détails, et trouve dix traits de ressemblance entre ce réveil physique et le réveil spirituel. « L'homme d'abord ouvre les yeux, et s'il voit que le jour commence à poindre, il s'écrie : Je me lèverai, car la nuit est finie. Ainsi, celui qui dort dans le péché, doit d'abord ouvrir les yeux et reconnaître son état, désirer d'en sortir. Après s'être éveillé, frappé par les rayons du jour, l'homme se soulève sur son lit; ainsi le pécheur, effrayé de son état, doit se soulever par la contrition. L'homme, pour commencer une nouvelle journée, se revêt de ses vêtements; le pécheur doit se revêtir, par une généreuse résolution, de la grâce que Dieu lui offre. Dès qu'il a repris ses vêtements de chaque jour, l'homme s'éloigne de son lit; ainsi le pécheur doit s'éloigner des mauvaises compagnies, des occasions dangereuses, de tout ce qui a favorisé son sommeil dans le péché. L'homme se débarrasse de toute la bile dont le repos de la nuit a chargé son estomac, ainsi le pécheur doit se débarrasser par une confession complète et sincère de toutes les souillures qui chargent sa conscience. De même qu'il a repris ses vêtements, l'homme reprend ses chaussures, pour n'être pas blessé par les cailloux du chemin; ainsi le pécheur doit se mettre en état de n'être plus blessé

par les injures et les offenses, pardonner à ses ennemis et ne plus songer à se venger. Pour être prêt au travail, l'homme ceint ses reins, le pécheur doit aussi se resserrer, en se dépouillant de tout le bien qu'il a injustement acquis. Chaque matin, l'homme lave ses mains avant de se remettre à ses affaires; ainsi le pécheur doit purifier ses mains par l'aumône, puis les élever vers le ciel dans une prière fervente. Enfin, à l'heure accoutumée, l'homme prend son repas du matin et y puise des forces pour supporter les fatigues de la journée; ainsi le pécheur doit se fortifier en se nourrissant de la divine Eucharistie. C'est ainsi que nous devons sortir du sommeil du péché mortel. » Ces comparaisons familières abondent dans les sermons de saint Vincent; elles nous paraissent peut-être bizarres et trop subtiles, mais ces rapprochements ingénieux étaient, si je puis dire, des moyens mnémoniques pour graver profondément tous les détails de la doctrine dans la mémoire des esprits sans culture, qui formaient toujours la plus grande partie de l'auditoire.

Saint Vincent aimait aussi à citer des traits de la Vie des Saints ou de l'Histoire des Pères du désert; il renouvelait ainsi l'attention et confirmait ses paroles par l'autorité de l'exemple. Quelquefois, il racontait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait fait, et comme il n'était pas possible de douter de son témoignage, il ne se mettait jamais en scène sans exciter au plus haut point l'intérêt. Les sujets qu'il traitait le plus fréquemment étaient le jugement, la pénitence, la réforme des mœurs, l'amour des ennemis. En ce temps-là, des haines héréditaires armaient souvent des villes et des familles les unes contre les autres; l'homicide était fréquent, aussi Vincent insistait-il sur le pardon des injures. Il croyait n'avoir rien fait dans ses missions tant qu'il n'avait pas réconcilié

publiquement les ennemis. Il commençait tous ses sermons par un texte tiré de l'évangile ou de l'épître du jour, et ramenait ce texte en finissant, pour en tirer sa péroraison comme il en avait tiré son exorde. Ce texte justifiait les divisions générales du discours; tous les mots qu'il contenait recevaient leur explication; ils étaient éclaircis par d'autres textes, rapprochés avec art. Dans chacun des sermons de saint Vincent, on trouve comme une concordance des textes de la sainte Écriture, qui se rapportent au même sujet. Je ne m'étonne pas que le docte Nicolas de Clemengis, écrivant à Réginald des Fontaines, lui aít ainsi parlé de saint Vincent : « On ne croit pas qu'il y ait quelqu'un qui sache mieux de mémoire les saintes lettres, les comprenne plus clairement et les cite plus à propos [1]. »

L'auditoire du saint n'était pas composé seulement par les habitants de la ville où il prêchait, on accourait en foule des villes voisines; il lui arriva souvent de voir autour de sa chaire plus de cinquante mille personnes, quoiqu'il ne prêchât que dans de petits villages. On faisait volontiers plusieurs lieues pour avoir le bonheur de l'entendre.

L'exercice du matin était fort long et durait environ quatre ou cinq heures; la messe était toujours chantée solennellement et les sermons se prolongeaient quelquefois au delà de deux heures. Il était rare que saint Vincent ne fût pas forcé de s'interrompre pour donner un cours aux sanglots et aux cris du peuple agité par sa parole enflammée; il s'arrêtait lui-même aussi pour pleurer et calmer son émotion, surtout lorsqu'il prêchait

[1] Non creditur vivere quisquam qui magis et sacras litteras memoria teneat et lucidius intelligat et convenientius adaptet. (Nicolas de Clemengis.)

sur le jugement dernier, ou sur la Passion du Sauveur, ou sur les peines de l'enfer. D'autrefois, il s'interrompait pour faire entendre une prophétie ou pour opérer un miracle. Avant ou après son sermon, il répondait aux doutes qu'on croyait devoir lui exposer. D'après son avis, ceux qui avaient quelques doutes sur un point de la doctrine chrétienne ou qui désiraient une explication détaillée écrivaient leurs demandes librement; on recueillait ces demandes chaque jour, on les offrait à saint Vincent, qui, le lendemain, s'empressait d'y satisfaire. Ce qui prolongeait aussi ses prédications, c'est qu'il lui arrivait de s'arrêter au milieu de son sermon et d'entrer en extase. A la fin de son extase, il avait le visage radieux; il reprenait son discours et l'achevait avec une éloquence moins humaine que divine.

Pendant que saint Vincent prêchait, tous les artisans fermaient leurs boutiques et abandonnaient leurs travaux. Dans les villes d'étude, comme Toulouse, les docteurs de l'Université, les maîtres d'école suspendaient leurs leçons[1]; ils ne voulaient ni se priver, ni priver les autres du plaisir d'entendre une des paroles les plus extraordinaires qui aient retenti dans le monde. Le mauvais temps, le vent, la pluie n'empêchaient pas la foule de se rendre sur la place publique, où le saint devait prêcher. Les malades qui avaient assez de force pour marcher abandonnaient leurs hôpitaux; d'autres se faisaient porter; tous espéraient que leur corps serait guéri en même temps que leur âme, et cette espérance était souvent réalisée.

Saint Vincent n'eut pas besoin de savoir parler un

[1] In civitatibus studii sicut Tolosa, quando prædicabat, nemo doctorum audebat legere. Artifices suas stationes clausas tenebant prædicationis tempore. (Trugill. Ranzane, Bursellus.)

grand nombre de langues pour prêcher dans les divers pays de l'Europe; il put se faire comprendre presque partout en parlant sa langue natale. Au quatorzième siècle, les langues modernes des contrées méridionales ne s'étaient pas encore détachées du latin avec leurs caractères tranchés et leurs différentes physionomies; les idiomes du midi se fondaient tous dans une langue commune, désignée sous le nom de roman. Certaines variations de terminaison et de syntaxe avaient formé dans ce roman commun plusieurs dialectes; les deux principaux étaient le romano-provençal et le romano-lémosin; du reste, ils se ressemblaient assez pour qu'on pût les confondre l'un avec l'autre. Le lémosin avait franchi les frontières de la France, et plusieurs provinces d'Espagne l'avaient adopté. On le parlait dans le royaume d'Aragon, de Catalogne, de Valence et de Murcie; le romano-ibérique était parlé seulement dans la Castille et le royaume de Léon, mais cette langue castillane devait devenir, avec Ferdinand et Isabelle, la langue de toutes les Espagnes comme la langue d'oil ou des provinces du nord est devenue la langue française.

Du temps de saint Vincent Ferrier, le lémosin était parlé de l'Océan à la Méditerranée, de l'Èbre jusqu'à la Loire. Escolano, historien de Valence, dit, en parlant des langues de l'Espagne : « La troisième est la lémosine, et elle est plus répandue que toutes les autres; on la parlait dans la Provence, dans toute la Guienne, dans la gaule gothique, et elle est parlée à présent dans la principauté de Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les îles de Majorque, Minorque et Sardaigne. » L'assertion d'Escolano, dont l'histoire fut imprimée en 1610, est confirmée par Guillaume Molinier, chancelier du collége de la Gaie-Science de Toulouse, vers le milieu

du quatorzième siècle. Il dit, dans ses remarques sur la pureté de la langue lémosine : « Ainsi parlent ceux qui ont un langage pur et correct, tel qu'il est parlé en Lémosin et dans la plus grande partie de l'Auvergne. » Ailleurs il fait entendre, en critiquant plusieurs prononciations vicieuses des Catalans, qu'il regarde leur idiome comme le même que celui des Toulousains[1].

En terminant ce chapitre sur la prédication de saint Vincent Ferrier, nous citerons le témoignage d'un auteur contemporain. Jean Nyder, dont Trithème fait un bel éloge, écrivait en 1430, peu d'années après la mort du saint : « Il était très-appliqué à la prière et à la contemplation ; il y recevait de Dieu une lumière étonnante pour expliquer et prêcher avec une intelligence supérieure les passages les plus obscurs de la sainte Écriture ; il persuadait de la vérité avec une grâce et une énergie incroyables, et semblait dominer avec une puissance presque divine les cœurs de ses innombrables auditeurs. La divine Providence avait doué ce prodigieux prédicateur de tant de qualités, qu'à mon avis, il a surpassé, dans l'art de prêcher, les premiers héros de son institut, saint Dominique, saint Pierre martyr et saint Thomas-d'Aquin... D'après des témoins dignes de foi, il a converti plus de trente mille Maures et Juifs.... Il trouvait rarement une église ou une place publique assez grande pour contenir la foule de ses auditeurs ; il prêchait d'ordinaire dans de vastes plaines, où on transportait un autel et une chaire ; on élevait la chaire très-haut pour que ce céleste prédicateur pût être vu aussi bien qu'entendu. Il ne touchait pas moins les âmes par la douceur de sa physionomie et l'animation de son geste que par les angéliques paroles qui tombaient de ses lèvres. »

[1] Voir l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française*, par M. Adolphe de Puibusque, t. I, p. 17 et 369.

CHAPITRE HUITIÈME.

La compagnie de saint Vincent. — Quelles personnes la composaient. — A quelle condition on y entrait. — Principaux coopérateurs de saint Vincent.

Nous avons déjà dit que saint Vincent Ferrier était suivi de ville en ville par une nombreuse compagnie dont il était le guide et le chef, mais cette compagnie remplissait dans ses missions apostoliques un rôle trop important pour que nous puissions nous dispenser de la faire connaître avec quelques détails. Nous lisons dans l'Évangile qu'une grande foule, émue par les miracles du Sauveur et désireuse d'entendre sa doctrine, suivit ses pas à travers la Palestine, où il allait prêchant le règne de Dieu. Un sentiment pareil à celui de la foule pieuse qui suivait Jésus-Christ groupa d'abord autour de saint Vincent Ferrier quelques personnes heureuses de tout quitter pour marcher dans la voie de la perfection. Saint Vincent permit à ces personnes de s'attacher à lui ; leur nombre ne tarda pas à s'accroître ; il fallut bientôt compter par milliers les dévots pèlerins qui formèrent la compagnie de saint Vincent.

Plusieurs prêtres séculiers, plusieurs religieux de divers ordres, avec la permission de leurs supérieurs et

du Siége apostolique, s'étaient offerts à saint Vincent pour accompagner partout ses pas. Il se les attacha comme des coadjuteurs, les trouvant très-capables par leur profonde science et leurs solides vertus de contribuer puissamment au salut des âmes. Ils le suppléaient soit en chaire, soit au confessionnal, lorsqu'il était malade; ils l'aidaient à administrer le sacrement de pénitence aux peuples que sa prédication convertissait. De plus, chacun d'eux avait un emploi particulier, suivant son aptitude : L'un écrivait les lettres, un autre faisait le catéchisme; celui-ci était chargé de la réconciliation des ennemis, celui-là dirigeait la foule des pèlerins; un autre avait le soin des aumônes : il recevait les dons des fidèles, prélevait sur ces dons ce qui était nécessaire aux besoins de la compagnie, et distribuait le reste aux pauvres.

Tous ceux qui suivaient le saint portaient, comme les pèlerins de ce temps-là, un vêtement de couleur morne en signe de pénitence et d'humilité; quelques-uns avaient reçu des mains de saint Vincent l'habit de Saint-Dominique. La compagnie était divisée en deux troupes : celle des hommes et celle des femmes, aussi nombreuse que la première. Ces deux troupes, rangées avec ordre, étaient séparées l'une de l'autre en tous temps, soit durant les stations, soit durant les voyages. On allait à pied, le bourdon à la main; en tête, marchaient divers étendards. Les hommes étaient précédés par une dévote image du Crucifix; les femmes par un gonfalon de la Reine des anges; les ecclésiastiques, séparés des laïques, se groupaient autour du saint. La marche de la compagnie était annoncée par le son d'une cloche, la même qui servait à donner le signal des miracles. Saint Vincent menait aussi partout plusieurs notaires publics, pour

stipuler les conventions des ennemis qu'il réconciliait [1].

Avant d'entrer dans une ville pour y commencer une mission, saint Vincent rassemblait sa compagnie, et, dans une touchante exhortation, la priait de donner le bon exemple, lui faisant comprendre que c'était pour elle un impérieux devoir. Dès qu'on entrait dans la ville, ceux qui étaient chargés de pourvoir aux besoins matériels de la compagnie s'informaient des familles qui consentaient à recevoir un ou plusieurs pèlerins, puis indiquaient à ceux-ci la maison qui devait leur servir de demeure. On n'adressait les femmes qu'à des dames d'une réputation incontestée. D'ordinaire, les directeurs de la compagnie, en cherchant des logements aux pèlerins, n'avaient pour ainsi dire que l'embarras du choix. On se faisait un plaisir de leur donner l'hospitalité; leur vie édifiante semblait devoir porter bonheur à la maison assez heureuse pour les accueillir. Ils payaient toutes les dépenses qu'ils occasionnaient, mais souvent on ne voulait rien recevoir ; on s'estimait assez payé par leurs bons exemples et leurs saintes conversations.

En instituant sa compagnie, Vincent prévit le bien que produirait dans les âmes le spectacle des vertus héroïques pratiquées par ses pieux pèlerins. Cette compagnie montrait partout comment il est possible de conformer sa vie aux préceptes et même aux conseils de l'Évangile; c'était une prédication qui parlait aux yeux avec autant d'éloquence que les sermons de saint Vincent parlaient aux oreilles. Les villes qu'il voulait convertir recevaient à la fois le précepte et l'exemple de la piété chrétienne. Ces nombreux pèlerins accéléraient le mouvement religieux ; ils instruisaient les ignorants ; ils don-

[1] Notarios secum pro pace ducebat scribenda, inter eos quos traducebat ad pacem, ne pœniteret eos de sancta pace (Bursellus).

naient à chacun en particulier les conseils que saint Vincent donnait à tous en général ; ils excitaient une prompte imitation ; ils ajoutaient aux grands exercices religieux une pompe, un enthousiasme qui, de proche en proche, ne tardait pas à gagner tous les cœurs par une salutaire contagion.

Ces rassemblements, ces pèlerinages, ces milliers de personnes attachées au pas d'un homme, s'arrêtant quand il s'arrête, marchant quand il marche, sont tellement éloignés de nos mœurs et de notre civilisation qu'il nous paraissent étranges. Pour les apprécier convenablement, il faut les juger d'après les idées et les habitudes du moyen âge, dont saint Vincent Ferrier fut une des dernières glôires. En ces siècles de foi, on comprenait autrement que nous la charité et l'hospitalité. Ce n'était pas l'intérêt matériel qui était le principe des grandes entreprises, mais l'intérêt des âmes ; on s'arrachait facilement aux biens de la terre, parce qu'on était persuadé que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente et que le ciel mérite seul d'être appelé notre patrie. On regardait les saints comme les grands hommes par excellence. Depuis le moyen âge, l'industrie a fait sans doute d'immenses progrès, mais nous bénirions ces progrès davantage s'ils avaient favorisé l'élévation des esprits et des caractères, au lieu de favoriser leur décadence. Pour entrer dans la compagnie de saint Vincent, il ne suffisait pas de le désirer et de le demander ; certaines conditions étaient rigoureusement observées. Le saint, prêchant un jour à Chinchilla, exprima nettement sa pensée : « Beaucoup de personnes dans cette ville désirent se joindre à notre compagnie, mais elles feront mieux de rester dans leurs maisons et d'y vivre dans la crainte salutaire du Seigneur. Nous n'admettons personne parmi nous sans

l'examiner auparavant avec sévérité, pour voir quelle est son intention, pour juger quel profit il peut retirer de ce changement de vie. S'il a une femme et des enfants, nous n'en voulons pas; il faut qu'il soit résolu à faire pénitence, et qu'il ne prétende pas uniquement aller d'un pays à un autre, boire et manger sans souci[1]. »

Ainsi, pour faire partie de la compagnie de saint Vincent, il fallait être libre de sa personne, n'être pas engagé dans les liens du mariage, n'avoir à sa charge ni enfants, ni parents pauvres. On recevait les époux qui, volontairement et par esprit de piété, se séparaient pour se ranger en même temps, l'un à la suite du Crucifix, qui servait aux hommes comme de drapeau, l'autre à la suite du gonfalon de Notre-Dame. Les personnes riches qui voulaient embrasser la vie apostolique des pèlerins devaient vendre auparavant tous leurs biens et en distribuer le prix aux pauvres, à l'exemple des premiers chrétiens. Saint Vincent exigeait que tous ceux qui le suivaient continuassent à exercer leur profession, à gagner leur vie par le travail des mains. Plus d'une fois il profita du séjour de sa compagnie dans une ville pour employer tous les bras à construire promptement une église, un hôpital, un orphelinat; il détachait ensuite un prêtre de sa compagnie, et le chargeait de la direction de l'hôpital. Si on avait besoin de quelques saintes femmes pour soigner, instruire, élever des orphelines, il désignait pareillement, parmi celles qui le suivaient, les plus capables d'exercer ce ministère de charité.

Parlant, dans un de ses sermons, des professions innocentes qui ne sont pas une occasion de péché et qu'on peut exercer encore après s'être converti, il dit qu'il se

[1] S. Vincentii serm. mss. apud Diegum, liv. II, chap. 1. — Teol., liv. I, traité III, ch. 7.

fatiguait, après ses sermons, à écrire un grand nombre de lettres et qu'il voulait que ceux de sa compagnie se fatigassent pareillement en exerçant leurs diverses professions, en travaillant dans les maisons où ils étaient logés, selon le conseil de saint Paul, qui exhorte les Thessaloniciens au travail manuel pour vivre en paix et se donner mutuellement bon exemple. Saint Vincent occupait ceux qui n'avaient pas de profession à instruire les petits enfants, à leur apprendre le signe de la croix, l'Oraison dominicale, les principaux points de la doctrine chrétienne; on leur faisait chanter des cantiques simples et touchants sur la Passion du Sauveur ou sur la sainte Vierge. Leurs voix innocentes imprimaient doucement la dévotion dans le cœur de ceux qui les entendaient.

Saint Vincent n'admettait pas dans sa compagnie ceux qui ne jouissaient pas d'une bonne réputation. Les pécheurs publics devaient faire une pénitence publique et se montrer fermement résolus à expier leurs fautes par de courageuses austérités. Ceux dont le but principal, en se mettant à la suite de saint Vincent, était d'expier leurs péchés passés par une rigoureuse pénitence, formaient comme une compagnie à part, celle des *disciplinants*, dont nous parlerons bientôt. Quelque forfait qu'on eût commis, il suffisait de témoigner un sincère repentir pour être admis parmi les disciplinants. On y voyait des voleurs, des assassins, des courtisanes, des nécromants, des sorcières, qui, pleurant leurs désordres passés, édifiaient bien plus les peuples par le spectacle de leurs rudes expiations qu'ils ne les avaient scandalisés par le nombre et l'audace de leurs crimes.

Les compagnons de saint Vincent recevaient les sacrements de pénitence et d'Eucharistie au moins une

fois chaque semaine, après une excellente préparation, comme le déclare le saint dans un de ses sermons : « Les personnes de notre compagnie communient, après s'être bien préparés, tous les dimanches et toutes les grandes fêtes[1]. »

Saint Vincent avait appris de saint Thomas que l'Eucharistie, pourvu qu'on la reçoive sans péché mortel, augmente la grâce et la charité, malgré la tiédeur de l'âme causée par les fautes vénielles, aussi recommandait-il la fréquente communion comme la plus utile pratique de piété. Pour que cette pratique pût aisément porter tous ses fruits, il excitait les âmes à réchauffer sans cesse leur tiédeur et à se préparer, par un ardent désir et un amour véhément, à la réception du corps et du sang de Jésus-Christ.

En même temps qu'elle unissait à Dieu, par des liens plus étroits, les compagnons de saint Vincent, la fréquente communion contribuait à resserrer entre eux les nœuds de la charité. Le saint vit jusqu'à dix mille personnes à sa suite. Cette foule était formée de diverses nations; on y comptait des nobles et des plébéiens, des savants et des ignorants, des ecclésiastiques et des laïques. Cependant une si grande charité, une paix si parfaite régnaient parmi tous ces pèlerins, qu'ils offraient une fidèle image de la primitive Église. On pouvait dire d'eux qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. L'exemple de saint Vincent, ses conseils, ses prédications entretenaient cette fraternité magnifique; les grands supportaient les petits avec une patience admirable, et les petits avaient pour les grands le plus profond respect. Les chefs préposés aux différentes subdivisions de la com-

[1] Apud Diegum, loc. cit.

pagnie ne songeaient aucunement à leur intérêt particulier, et n'avaient pas d'autre désir que de procurer le bien commun.

Disons un mot des douze principaux compagnons de saint Vincent, des plus actifs coadjuteurs de son apostolat, venus à lui de divers lieux pour apprendre sous sa conduite à se mortifier et à évangéliser les peuples.

Le P. Antoine Fuster, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, se mit à la suite de saint Vincent, en 1403. Son zèle n'était surpassé que par sa prudence; il avait un talent merveilleux pour pacifier les inimitiés. La ville de Vich étant déchirée par les factions et voyant la moitié de ses concitoyens armée contre les autres, Vincent, après y avoir donné une mission, y laissa le P. Fuster, qui termina heureusement l'œuvre de pacification confiée à ses soins. Il fit renoncer à tous les projets de vengeance, et unit dans une mutuelle affection tous ceux que la colère avait séparés. Peu de temps après cette réconciliation générale, il alla recevoir au ciel le prix de ses fatigues apostoliques.

Le vénérable Jofre de Blanes, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut célèbre par son éloquence. Les évêques, désireux de le retenir dans leur diocèse à cause du profit que les fidèles retiraient de sa prédication, accordaient diverses indulgences à tous ceux qui assistaient à ses sermons ou entendaient sa messe. Il avait une très-grande dévotion à la sainte Vierge, qui lui apparut plusieurs fois. Pendant sa vie et après sa mort, il opéra des miracles. Il rendit son âme à Dieu avant saint Vincent, dans la ville de Barcelone, l'an 1414. Les écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique l'honorent du titre de bienheureux.

Le vénérable Pierre Quéralt, de l'illustre maison des

comtes de Quéralt en Catalogne, brilla d'un vif éclat dans la compagnie de saint Vincent. Il prit l'habit des Frères-Prêcheurs à Lérida, devint très-savant, fut maître en théologie et confesseur du fils aîné de Jean II, roi d'Aragon. Il vécut plus longtemps que saint Vincent, et ne mourut qu'en 1462. Son corps, enseveli dans le couvent de Lérida, se conserva intact jusqu'aux guerres de 1708, où il fut mis en pièces par les soldats.

Le vénérable Pierre Cerdan suivit saint Vincent pendant plusieurs années. Quand il entra dans la compagnie, il était simple et illettré. Lorsque son maître spirituel mourut, il commença subitement à prêcher avec tant de science et d'entraînement qu'il étonna tous ceux qui le connaissaient; on eût dit que saint Vincent lui avait légué son éloquence. Il avait aidé le saint à établir à Graus la procession de la discipline contre la peste. Étant tombé malade dans cette ville, saint Vincent l'y laissa; mais il recouvra la santé, et se mit à prêcher en apôtre jusqu'en 1422. Il mourut sur un lit de sarment, sa couche habituelle. On dit qu'au moment où il expira, les cloches se mirent en branle d'elles-mêmes et qu'une clarté céleste environna ses saintes dépouilles. Son corps fut précieusement conservé. On l'honora comme un saint et on invoqua son intercession pour certaines maladies, telles que la fièvre quarte; on composa en son honneur une antienne et une oraison. Beaucoup de malades se sont trouvés soulagés après les avoir récitées[1].

Le vénérable Jean d'Alcoy et Pierre de Moya se mirent

[1] Voici l'oraison : « Præsta quæsumus omnipotens Deus ut Beati Petri, confessoris tui clarissimi ac prædicatoris strenui doctrinam sectemur et mores imitemur, qui populo, iisdem moribus reformandis, et antichristi propinquum adventum et Christi generale judicium verbo docuit et exemplo ac opere præcucurrit. Per Dominum, etc.

des premiers à la suite de saint Vincent. Ils étaient ses disciples les plus aimés; ils le remplaçaient quand il était malade; ils se pénétrèrent de son esprit, excellèrent dans la prédication, et s'élevèrent l'un et l'autre à un très-haut degré de sainteté.

Le vénérable P. Blaise d'Auvergne était un noble gentilhomme. Lorsque saint Vincent prêcha dans son pays, il renonça généreusement à son riche patrimoine et entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Sous la conduite de saint Vincent, il fit de rapides progrès dans la voie de la perfection. Il mourut après la canonisation du saint. Tel fut l'éclat de ses vertus qu'il fut considéré comme un bienheureux; ses ossements, déposés dans le couvent de Sisteron, y furent l'objet d'un culte pieux.

Le père Jean Garcia, né en Catalogne et religieux du couvent de Saragosse, se mit à la suite de saint Vincent en 1414, et l'accompagna dans l'Aragon. Il fut depuis évêque de Majorque et confesseur du roi Alphonse V, à Naples. En 1454, il fut un des juges sous-délégués dans le procès pour la canonisation de saint Vincent, et put rendre à son maître spirituel un glorieux témoignage, en disant ce qu'il avait vu et entendu pendant le temps qu'il avait fait partie de sa compagnie.

Saint Vincent prêchant à Toulouse en 1417, trois étudiants, gagnés par sa parole, prirent l'habit des Frères-Prêcheurs et se joignirent à sa compagnie : c'étaient Jean de Gentilpré, Raphaël de Cordoue et Pierre Colombier. Ils travaillèrent comme des ouvriers infatigables dans la vigne du Seigneur. Après la mort de saint Vincent, ils poursuivirent leurs missions apostoliques avec le même zèle. On rapporte que le père Gentilpré avait demandé à Dieu la grâce de prêcher tous les jours et de mourir en prêchant. Le jour de sa mort, les religieux et plusieurs

séculiers remplissaient sa cellule, il ramassa toutes ses forces, leur parla du royaume de Dieu et mourut au milieu de cette suprême exhortation.

Nous ne ferons que nommer ici le P. Gilabert, de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. Nous aurons à parler ailleurs de ce vénérable compagnon de saint Vincent.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Mission de saint Vincent dans la Catalogne et l'Aragon. Ses miracles dans ces deux provinces de l'Espagne. — Ses prophéties.

Le tableau général que nous avons fait des missions de saint Vincent, de ses prédications, de la compagnie qui le suivait, nous permet de reprendre le fil de notre histoire et de suivre pas à pas l'apôtre du jugement dernier, sans interrompre désormais notre récit.

Après avoir évangélisé Avignon et les villes d'Alentour, saint Vincent, accompagné des pères Moya, Blanes, Alcoy, Cerdan et Fuster, se dirigea vers l'Espagne; il était juste que sa patrie reçût les premiers bienfaits de son apostolat. Il s'y rendit à pied, en prêchant dans les divers lieux où il était obligé de s'arrêter. Arrivé en Catalogne, il commença solennellement ses missions. Émus par sa prodigieuse éloquence et par ses nombreux miracles, les Catalans ne se contentèrent pas de l'écouter comme un envoyé de Dieu; plusieurs, pour admirer souvent ce qu'ils avaient été si heureux d'admirer une fois, suivirent le saint de ville en ville et furent les prémices de sa compagnie. Quelques-uns s'attachèrent à ses pas durant quelques jours seulement et rentrèrent

dans leur patrie; d'autres prirent la résolution de le suivre partout et toujours; Vincent le leur permit, leur donna un règlement et leur apprit à coopérer à ses travaux. Dans la ville de Graus, il institua la procession de pénitence publique, la procession des *disciplinants*, qui depuis forma une partie intégrante de ses missions et l'un des exercices religieux les plus émouvants. A l'heure du coucher du soleil, les pénitents résolus à se discipliner pour apaiser la justice de Dieu se rassemblaient dans une église; ils en sortaient processionnellement, divisés en deux troupes : celle des hommes et celle des femmes; ils marchaient deux à deux, pieds nus, le visage voilé, les épaules découvertes, de telle sorte cependant que la modestie ne fût point offensée. Cette austère procession se faisait en silence, chaque pénitent se frappait avec une discipline; on n'entendait que le bruit des coups, des soupirs, des gémissements qui exprimaient une contrition profonde et une vive compassion des souffrances du Sauveur. Si quelques voix plaintives prononçaient quelques paroles, c'étaient des cris du cœur, des demandes de pardon : « Miséricorde, ô mon Dieu! Jésus ayez pitié de moi! » Pour maintenir l'ordre dans cette procession, les hommes et les femmes de la compagnie du saint se mêlaient aux deux troupes de disciplinants; à leur suite, marchait Vincent entouré de ses pèlerins, escorté par une grande multitude; tous avaient aux mains un cierge allumé et chantaient les Litanies; ils étaient précédés par le gonfalon de Notre-Dame-de-Pitié.

La procession de pénitence publique arrachait à tous les spectateurs des larmes d'attendrissement. On voyait des scènes de repentir pareilles à celles qui durent jadis se passer à Ninive. Des gentilshommes, des savants, des

femmes délicates, des ecclésiastiques se punissaient à l'envi pour les fautes que leur conscience leur reprochait; plusieurs se disciplinaient jusqu'au sang; il fallait quelquefois modérer le désir d'expiation qui les animait. Pendant que cette compagnie traversait les rues de la ville, on rassemblait dans une église les femmes de mauvaise vie, et un des compagnons de saint Vincent leur prêchait sur le péché, sur la pénitence, sur l'enfer; il s'efforçait de leur inspirer l'horreur de leur état et le désir de mener une vie pure; il leur proposait l'exemple des disciplinants, et leur disait qu'il y avait parmi eux beaucoup d'innocents qui ne se frappaient que pour expier les fautes des pécheurs. Beaucoup de ces malheureuses ne résistaient pas aux pressantes exhortations qu'on leur adressait; on les voyait le lendemain rompre tous les liens qui les attachaient au vice, et faire partie de la procession de pénitence publique.

Ceux qui portaient la croix et les guidons qui précédaient les disciplinants chantaient un cantique, composé par saint Vincent, sur la Passion du Sauveur. C'était une psalmodie lente et grave; les paroles étaient aussi simples que touchantes : « Maintenant, souvenez-vous bien de la Passion du Fils de Dieu; comment il voulut être pris, lié et abandonné par les apôtres, pour que vous soyez débarrassés des chaînes de vos péchés, etc.[1] » Quand la procession était rentrée à l'église, un des compagnons de saint Vincent disait à haute voix les prières usuelles et tout le peuple les répétait. Ainsi, les person-

[1] Ara tost be remembreu
La Passio del Fill de Deu
Com volgué ser prés, lligat,
E dels apostols lajat,
Per que ben descadenats
Foreu de vostres pecats, etc.

nes avancées en âge qui ne les savaient pas les apprenaient sans aucune honte et sans révéler leur ignorance.

Quand il eut réformé les mœurs de la ville de Graus par ses prédications, ses miracles, les bons exemples de sa compagnie et la procession de pénitence publique, il se dirigea vers Barcelone. Les habitants de Graus le prièrent de leur laisser, en souvenir de son séjour au milieu d'eux, son crucifix. Vincent ne put résiter à leurs pieux désirs. Ce crucifix fut soigneusement conservé; la vénération dont il fut l'objet s'accrut lorsque la ville, inondée par les flots de deux torrents grossis par les pluies d'hiver, vit cesser l'inondation dès que le crucifix de saint Vincent eut été plongé dans l'eau[1].

En arrivant à Barcelone, le saint vit accourir au-devant de lui non-seulement les magistrats, suivis d'une foule innombrable, mais le roi d'Aragon lui-même. En entendant les acclamations et les cris de joie qui retentissaient de toutes parts, en voyant avec quel respect le saint était accueilli, le roi s'écria : « Que béni et loué soit Dieu qui excite les cœurs de mes sujets à aimer et honorer la personne de maître Vincent, si digne d'honneur et de gloire à cause de ses admirables prédications et de sa prodigieuse sainteté ! » Les fruits de la mission de saint Vincent surpassèrent l'attente générale. Barcelone devint pour le bienheureux apôtre une ville de prédilection. Plusieurs fois, il y reparut avec une joie qu'il se plut à manifester. Dans une de ses nombreuses visites à Barcelone, il vit en entrant, près de la porte de la ville, un jeune homme resplendissant de lumière, tenant un glaive d'une main, et de l'autre un bouclier. Le saint lui

[1] V. Valdeceb, l. I, ch. 22. — P. Teoli, l. I, tr. III, ch. 9.

demanda ce qu'il faisait en ce lieu avec ces armes. « Je suis l'ange gardien de Barcelone, répondit-il, cette ville est sous ma protection. » Dans le sermon qu'il prêcha au peuple après cette vision, il raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre, félicita les habitants de Barcelone sur leur bonheur et les pria de rendre des actions de grâces à l'ange qui les gardait. En mémoire de ce prodige, on appela *porte de l'ange* la porte où saint Vincent avait vu l'esprit céleste sous la figure d'un jeune guerrier. La ville fit construire près de cette porte une chapelle dédiée à l'ange gardien de Barcelone; tous les ans, le deux octobre, on célébrait la fête de cet ange[1].

Pendant que saint Vincent Ferrier prêchait à Caldez de Monboi, une mère désolée lui présenta son petit enfant, nommé Jean Soler, qui, à force de pleurer, s'était ouvert une veine et perdait tout son sang; cette pauvre mère le suppliait avec des cris et des sanglots d'avoir pitié de sa douleur et de guérir son enfant. Attendri par sa profonde affliction, saint Vincent lui dit : « Madame, soyez persuadée que cet enfant sera guéri; je vous assure qu'il sera un jour ecclésiastique et qu'il vous comblera de consolations. » En disant ces mots, il bénit l'enfant, et sa prophétie commença aussitôt à s'accomplir; cette bénédiction le rendit pleinement à la santé. Il entra plus tard dans l'état ecclésiastique, devint un illustre théologien, fut chanoine de Lérida, pénitencier

[1] Ce fait est raconté par Don Gonzalo de Cespédes, dans le tome I de ses *Histoires panégyriques*. L'auteur ajoute : « Es tradicion el prodigio confirmado en un altar de mas de ducientos años de antiguedad, de la cathedral de Barcelona, dedicado al angel custodio y a san Bernardino de Sena, en la capilla quarta en orden a mano izquierda al entrar por la puerta principal de la iglesia, donde esta pintado con pintura antiquissima el prodigio en uno de tablones a la parte del Evangelio. »

du Souverain-Pontife Nicolas V, conseiller d'Alphonse V et ambassadeur de ce roi auprès du pape Calixte III, dont il fut nonce, et enfin évêque de Barcelone. Le roi d'Aragon l'eut en si haute estime qu'il le nomma, en 1458, son exécuteur testamentaire.

A Cervera, saint Vincent fut consolé par une apparition qui le remplit de joie. Une nuit qu'il dormait dans une cellule du couvent des Frères-Prêcheurs, saint Dominique, apparaissant tout à coup, remplit cette cellule de rayons si lumineux qu'ils réveillèrent Vincent. Saisi d'étonnement, il admirait le céleste visiteur sans le reconnaître, mais le glorieux patriarche lui dit : « Mon fils, le Seigneur m'a ordonné de vous visiter pour vous donner quelques renseignements qui vous seront très-utiles, redoubleront votre zèle et vous feront continuer avec bonheur le cours de vos prédications apostoliques. » Saint Vincent, reconnaissant aussitôt le fondateur de son Ordre, voulut se jeter à ses pieds : « O mon père, s'écria-t-il, d'où me vient cet honneur! se peut-il que vous daigniez vous montrer à moi ! » Saint Dominique ne lui permit pas de se prosterner, il le releva et, s'asseyant auprès de lui sur son grabat, il lui dit · « Vincent, mon fils, persévérez jusqu'à la mort dans la voie où vous êtes entré. Vos œuvres sont très-agréables à Dieu; votre fidélité à vous bien acquitter des devoirs de votre profession vous méritera au ciel le même degré de gloire dont je jouis. Vous me ressemblez parfaitement par l'observance des règles, par la sainteté des mœurs, par la pureté virginale, par le zèle pour le salut des âmes; comme moi, vous avez été envoyé par Jésus-Christ pour prêcher et enseigner la doctrine évangélique, seulement je suis la racine et le tronc de l'Ordre, vous en êtes un des plus utiles rameaux et une des plus belles fleurs. Persévérez dans le

même chemin, afin qu'arrivé au terme de votre pèlerinage, vous régniez éternellement avec moi parmi les heureux citoyens du ciel. » Saint Vincent s'humilia profondément, remercia saint Dominique de sa précieuse visite et se recommanda vivement à son intercession. Pendant cet entretien, les deux saints parlaient si haut que plusieurs compagnons de saint Vincent, qui dormaient dans une cellule voisine, furent éveillés. L'un d'eux, Pierre de Moya, regardant à travers les fentes de la porte, aperçut dans la chambre de saint Vincent un religieux vénérable dont le visage était si rayonnant de lumière que toute la cellule en était éclairée. Le lendemain, ses compagnons, se doutant que leur maître spirituel avait joui d'une grande faveur céleste, lui demandèrent quel était le religieux qui lui était apparu et avec lequel il s'entretenait si familièrement. Vincent voulait leur cacher l'honneur qu'il avait reçu; mais ils le prièrent avec tant d'instances, qu'il leur raconta simplement ce qui s'était passé, leur demandant de garder jusqu'à sa mort un secret rigoureux sur cette vision[1].

La ville de Montblanc garda le souvenir de plusieurs miracles que saint Vincent y accomplit. On lui présenta un homme estropié depuis quinze ans, qui ne pouvait se livrer à aucun travail. Le saint pria pour lui devant une image de la sainte Vierge, puis traça le signe de la croix sur son front. Aussitôt les membres du malade devinrent souples et forts; il retourna chez lui en courant et en agitant les bras, à la grande admiration du peuple.

[1] Voir Père Souèges, année dominicaine, mois d'avril, p. 133, et P. Vidal, liv. II, chap. II. Cet auteur ajoute : « Este afortunado y mas que dichoso convento de Cervera por este celestial visita tuvò despues la gloria de ser la primera planta y principio de la congregacion y conventos Reformados de esta provincia.

Un jeune homme, nommé Antoine Pie, maçon de son métier, travaillait à la construction d'une église dédiée à Notre-Dame. Étant tombé de très-haut, il se brisa tellement le corps qu'il ne put pas même se faire porter au lieu où se trouvait saint Vincent; il le fit prier de venir le voir. Quand le saint fut venu, Antoine Pie le supplia de le guérir parce qu'il était nécessaire à sa famille. « Grand serviteur de Dieu, lui dit-il, après avoir rendu tant de malades à la santé, pourriez-vous me refuser un pareil bienfait?... » Le saint voyant sa grande foi, fit sortir toutes les personnes qui remplissaient l'appartement du malade, se mit à genoux et pria pendant quelques instants; puis, se levant, il fit le signe de la croix sur le malade et lui dit que le lendemain il serait guéri et pourrait aller à l'église : « La sainte Vierge pour qui vous bâtissez, ajouta-t-il, vous a préservé de la mort; vous reprendrez votre travail, mais n'en exigez, ni vous ni votre père, aucune récompense. »

Il y avait dans la même ville un infortuné nommé Mathéo qui avait perdu l'ouïe, et qui de temps en temps perdant aussi le jugement, devenait tellement furieux qu'il frappait avec rage tous ceux qu'il rencontrait. Il avait déjà tué plusieurs personnes, ce qui l'obligeait à vivre dans les bois comme une bête fauve. Une nuit il rêva que s'en retournant à Montblanc, il y rencontrait un religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs qui le guérissait. Il ne manqua pas, suivant le songe qu'il avait eu, de rentrer le lendemain dans la ville, malgré la défense qu'on lui avait signifiée de s'y montrer de nouveau. Il vint sur la place publique où prêchait saint Vincent, et entendit son sermon. Il vit que le saint, après son sermon, touchait les malades qu'on lui présentait. Il se joignit à eux. Arrivé à son tour devant saint Vincent, il

lui raconta ses malheurs avec tous les signes de la plus vive affliction. Le saint en fut si touché qu'il en versa des larmes. Il se retira un peu à l'écart et se mit en prières; puis, revenant au malade, il traça le signe de la croix sur son front et mit le doigt dans ses oreilles en lui disant: « Ne doutez point, mon fils, que Dieu ne vous guérisse; mais, avant de sortir d'ici, confessez-vous et faites de bon cœur la pénitence qui vous sera imposée; car vos péchés vous ont seuls réduit à ce misérable état, et ils vous damneraient pour toute l'éternité, si vous n'en faisiez pénitence. » Délivré soudain de sa surdité et de ses manies furieuses, Mathéo se confessa au saint et le suivit pendant huit mois en se mettant au nombre des disciplinants.

A Berga, saint Vincent prêcha un jour très-dévotement sur le saint nom de Jésus. Dès qu'il eut terminé son sermon, une pluie violente, que les nuages depuis quelques heures semblaient retenir, tomba tout à coup avec impétuosité. Ses auditeurs se dispersèrent en toute hâte pour se mettre à l'abri; quelques-uns entrèrent dans la boutique d'un forgeron maure et se réfugièrent dans un magasin rempli de bois sec. Une bonne femme dit à ce forgeron : Pourquoi ne venez-vous pas entendre comme nous les sermons du père Vincent? A ces mots le mahométan se mit en colère: «Maudit soit votre saint!» s'écria-t-il; et mettant le feu, avec les tisons de sa forge, au bois sec rangé autour du magasin, il ajouta : « Nous verrons maintenant à quoi vous servent ces sermons. » Le feu se communiqua rapidement, et ces malheureux se virent bientôt entourés de flammes. Dans ce danger, ils invoquèrent le saint nom de Jésus. « O doux Jésus! dirent-ils, votre prédicateur maître Vincent vient de nous dire que votre nom est le secours des chrétiens,

délivrez-nous de ce pressant danger. » A l'instant les flammes s'éteignirent, le bois cessa même de jeter de la fumée. Ce miracle effraya le mahométan; il se convertit et fut baptisé trois jours après par saint Vincent.

Dans une autre ville de Catalogne, le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, un orage affreux éclata au moment où le saint missionnaire, ayant célébré la sainte messe, se dépouillait des ornements sacrés pour monter en chaire. La pluie était si abondante, tant d'éclairs sillonnaient les nues, tant de tonnerres grondaient, que tout semblait au moment de s'écrouler. Le saint sortant de l'église jeta de l'eau bénite en faisant le signe de la croix. Aussitôt la tempête s'apaisa, et le ciel redevint serein. Montant alors en chaire, il exhorta le peuple à remercier les saints Apôtres de la grâce qu'il venait de recevoir, et lui dit que, s'ils n'eussent intercédé auprès de Dieu, il ne serait resté ni feuilles sur les arbres ni herbes vertes dans la campagne. Il ajouta : « Si vous ne priez pas Dieu de conserver vos biens, si vous ne lui promettez pas d'en faire un saint usage l'année prochaine, une tempête nouvelle ravagera toutes vos terres. » Onze mois plus tard, l'événement accomplit cette prédiction.

CHAPITRE DIXIÈME.

Saint Vincent Ferrier parcourt la Provence, le Dauphiné, la Lombardie et la Savoie.

Consolé par le succès de ses missions dans les diverses provinces d'Espagne qui reconnaissaient le roi d'Aragon pour leur souverain, saint Vincent Ferrier voulut évangéliser d'autres contrées, et il tourna ses regards vers la Provence et le Dauphiné. Plusieurs raisons déterminèrent ce choix. Il voulait visiter les lieux sanctifiés par la présence de sainte Madeleine, patronne de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ; Marseille, dont la plage eut le bonheur de recevoir la barque qui portait l'ami de Jésus et ses deux sœurs ; Saint-Maximin, où les Dominicains conservaient dans leur magnifique couvent le corps de sainte Madeleine ; la sainte Baume, témoin de la merveilleuse pénitence de la pécheresse qui devait être d'âge en âge le plus admirable type du repentir. Saint Vincent aimait à vénérer sainte Madeleine comme un apôtre. Il dit, dans un de ses sermons pour la fête de cette illustre pénitente : « Comme Madeleine, Lazare et Marthe étaient d'une noble naissance, les Juifs n'osèrent pas les mettre à mort, mais ils les jetèrent dans une barque sans provisions, sans voile et sans rames, espérant qu'ils seraient

submergés par les flots ou consumés par la faim : leur espérance fut trompée. Madeleine fit le signe de la croix et aussitôt la barque s'éloigna du port de Jaffa et vint aborder au port de Marseille. Lazare et ses sœurs prêchèrent le nom de Jésus-Christ. Madeleine, qui avait baisé souvent les pieds adorables de notre Sauveur, avait reçu de ces baisers pieux tant de grâce sur ses lèvres qu'elle convertit à Jésus-Christ presque toute la Provence [1]. » Saint Vincent était poussé par son zèle vers le Dauphiné autant qu'il était attiré vers la Provence par sa dévotion. Plusieurs vallées du diocèse d'Embrun étaient peuplées de Vaudois et d'Albigeois; elles servaient de refuge à une foule de voleurs, d'assassins et de magiciens; les mœurs y étaient descendues au dernier degré de corruption. Les prédicateurs qui osaient pénétrer dans ces vallées affreuses étaient chassés et battus, quelques inquisiteurs envoyés par le Souverain-Pontife avaient été cruellement mis à mort. On n'osait plus se hasarder à faire entendre la parole de Dieu à des coupables si obstinés. Dès que Vincent eut appris l'état malheureux de ces vallées et les crimes sans nombre qui s'y commettaient, il résolut de s'y rendre. Il était décidé à tout souffrir de la part de ces barbares, et se réjouissait à la pensée qu'il recevrait peut-être la couronne du martyre.

Du reste, l'esprit d'obéissance que Vincent possédait au plus haut degré eût suffi pour diriger ses pas vers le Dauphiné. Il désirait voir le nouveau général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs de l'obédience de Benoît XIII; ce

[1] Habuit tantam gratiam in labiis suis propter hoc quod tot vicibus osculata fuit Christi manus et pedes quod convertit ad Christum totam provinciam. (Sermon de saint Vincent pour la fête de sainte Madeleine, sur ce texte : *Manum suam aperuit inopi.*

général se trouvait alors à Romans. C'était un docte religieux aussi distingué par sa piété que par sa science; il se nommait Jean de Puynoix, d'après le lieu de sa naissance, qui est un petit bourg dans le diocèse de Limoges. La grande réputation dont il jouissait auprès des Dominicains de France et d'Espagne l'avait fait élire d'une commune voix général de l'Ordre, au mois de mai 1399. Il assista au concile de Constance et prononça le discours de clôture. Nommé évêque de Catane, et choisi pour confesseur par le pape Martin V, ce pontife lui donna bientôt un nouveau témoignage de sa haute estime en lui confiant les pouvoirs de légat apostolique pour toute la Sicile. De son côté, Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, le nomma vice-roi par des lettres-patentes du 14 septembre 1422.

Saint Vincent quitta la Catalogne pour revenir en France dans les premiers jours de l'année 1400. Nous avons très-peu de détails sur ses missions en Provence. Les anciens documents du couvent des Frères-Prêcheurs de la ville d'Aix nous apprennent que saint Vincent Ferrier vint trois fois dans cette ville; ce fut le 27 octobre de l'année 1400 qu'il y rentra pour la première fois; il y séjourna jusqu'au 1er décembre. L'année suivante, il y revint le 5 janvier et y demeura cinq à six jours. Sept ans après, il passa de nouveau à Aix, mais il ne s'y arrêta qu'un jour, le 23 octobre. Durant le second séjour de saint Vincent à Aix [1], les consuls de cette ville, en sa considération, firent présent de deux florins au couvent des Frères-Prêcheurs où il logeait. Les religieux de ce

[1] Dans le livre des recettes et dépenses de l'année 1401, l'économe a écrit : « Recepi a nobilioribus viris dominis scindicis hujus civitatis duos florenos quos dederunt conventui, amore Dei ratione magistri Vincentii Ferrerii. »

couvent gardèrent un si bon souvenir de saint Vincent qu'aussitôt après sa mort ils firent bâtir une chapelle et dressèrent un autel en son honneur. L'auteur de l'histoire de Provence ajoute, après avoir donné ce détail : « Nous avons vu encore de nos jours, au dortoir du même couvent, une effigie en bois de ce saint faite vraisemblablement en ce temps-là, ayant un bonnet noir sur la tête, tenant un bâton à la main gauche, et en la droite du feu d'où sortait un rouleau ayant cette inscription : *Finis venit universæ carnis;* ce qui était le sujet de presque toutes ses prédications [1]. »

Marseille eut le bonheur d'entendre saint Vincent Ferrier pendant un Avent et un Carême. Le saint prêcha dans cette ville depuis le 1er jusqu'au 29 décembre de l'année 1400, et depuis le 17 mars jusqu'au 6 avril de l'année suivante. Il dut sans doute produire dans cette cité populeuse les mêmes fruits de conversion qu'il avait eu la joie de produire dans la Catalogne. Ses premiers historiens ne racontent aucun fait particulier. Nous savons seulement que sa présence dans le couvent des Frères-Prêcheurs de Marseille fut honorée par de grands témoignages de respect. Le 29 mars, les syndics de la ville, en considération de saint Vincent Ferrier, donnèrent aux religieux dix mesures de froment. Le lendemain, ils pourvurent aux repas de la communauté et dînèrent avec tout le couvent [2]. Non content de prêcher

[1] Honoré Bouche, *Hist. de Provence*, liv. IX, sect. IV, ch. 2.

[2] Le P. Bremond, dans ses notes sur la bulle de canonisation de saint Vincent, a publié les extraits suivants des anciens manuscrits des Dominicains de Marseille : « Die 1° decembris pro magistro Vincentio Ferrerio qui venit eadem die, pro ferculo et piscibus asses tres denarii quatuor... anno 1401 die 17 martii rediit magister Vincentius... die 29 dederunt Domini syndici villæ, contemplatione reverendi magistri Vincentii, decem eminas frumenti... die 30 procurarunt

le règne de Dieu dans les principales villes de Provence, Vincent se fit entendre dans plusieurs petites villes et villages. Il envoya des prêtres de sa compagnie dans les lieux où il ne put se rendre lui-même.

Peu de temps après son dernier séjour à Marseille, saint Vincent alla voir à Romans le Père Jean de Puynoix pour lui exposer l'ordre de ses missions, lui soumettre ses vastes projets, et lui demander sa bénédiction. Il excita l'admiration de son supérieur général qui comprit ce qu'il y avait de divin dans sa vocation, l'exhorta vivement à poursuivre jusqu'à la mort son apostolat et le bénit avec effusion.

Heureux de voir sa conduite approuvée par un supérieur aussi judicieux que Jean de Puynoix, Vincent Ferrier entreprit la conversion des trois vallées du diocèse d'Embrun où l'hérésie et la corruption des mœurs avaient fait le plus de ravages. Une de ces vallées se nommait Luserne, l'autre l'Argentière, la troisième Valputa, ou vallée Putride, soit à cause de l'immoralité de ses habitants soit parce que chaque année les torrents des montagnes voisines viennent y fondre comme dans un puits, et y forment des marécages. Accompagné de ses disciplinants et de ses pieux pèlerins saint Vincent pénétra dans ces vallées jusqu'alors rebelles à la parole de Dieu. Il demanda au Seigneur la grâce de convertir ces peuples ou de mourir en les évangélisant. Attiré par l'éclat de sa réputation et par le bruit de ses miracles, on accourut en foule aux prédications du

conventui Domini syndici, contemplatione magistri Vincentii et comederunt cum conventu. Die 31 in cœna Domini conventus habuit pictantiam de procuratione prædicti magistri Vincentii..... in die sancto Paschæ in crastino pro ovis magistri Vincentii denarii sexdecim. die 6 aprilis recessit magister Vincentius ; pro collatione denarii undecim.»

saint. Quelques jours suffirent pour opérer dans les cœurs un premier changement et amollir leur dureté. Il y eut cependant des pécheurs obstinés qui virent avec peine l'entraînement général du peuple vers le bienheureux apôtre; ils résolurent de lui donner la mort. Par trois fois ils tentèrent d'exécuter leurs complots, par trois fois le saint fut soustrait à leurs coups par une visible protection de Dieu. Ces malheureux, désespérant de se débarrasser du prédicateur, vinrent à leur tour entendre ses sermons, c'est là que la grâce de Dieu les attendait. Ils furent plus profondément remués que les autres auditeurs, et donnèrent aussitôt l'exemple d'une sincère conversion. A la vue de leurs actes de repentir ceux qui hésitaient encore confessèrent pareillement leurs fautes, promettant publiquement de renoncer à leurs mauvaises habitudes. Les coutumes impies, les superstitions grossières disparurent de ces trois vallées; elles embrassèrent la vraie foi et se soumirent docilement à la discipline de l'Eglise; la plus criminelle des trois répara si bien les scandales qu'elle avait donnés, qu'elle cessa d'être appelée vallée Putride, et qu'on la désigna sous le nom de Valpure. Elle a conservé ce nom, beau souvenir du passage de saint Vincent, jusqu'à Louis XI qui ordonna de l'appeler vallée Louise, *vallis Ludovisia*. Les travaux apostoliques de saint Vincent dans le diocèse d'Embrun nous sont connus par une lettre qu'il écrivit au Père Jean de Puynoix, lettre précieuse que nous publierons bientôt en entier.

Le succès obtenu par saint Vincent Ferrier dans le Dauphiné fut bientôt raconté par la renommée dans les plus voisines contrées de l'Italie. Les peuples de la Lombardie prièrent l'apôtre de venir les visiter. Leurs instances furent si vives qu'il ne put refuser de répon-

dre à leurs désirs. Il passa les Alpes et entra dans la Lombardie au mois de juin de l'année 1402. Prêchant un jour à Alexandrie de la Paille, il eut parmi ses auditeurs un jeune homme de Sienne que le désir de l'entendre avait attiré dans le Piémont. Ce jeune homme, dont le nom ne s'était pas encore fait connaître au monde, fut tellement impressionné par les paroles de saint Vincent, qu'il chercha les moyens d'avoir avec lui une conversation et d'être honoré de son amitié; il espérait que ses entretiens et ses exemples lui apprendraient l'art d'arriver à une grande perfection. Voyant l'excellent naturel de ce jeune homme, Vincent l'accueillit avec la plus cordiale bienveillance, l'admit à sa table, conversa souvent avec lui, ému de ce plaisir céleste que les saints éprouvent à converser avec les saints. La dernière fois que ce jeune homme assista aux prédications de Vincent, il l'entendait adresser au peuple ces paroles: « Sachez, mes frères, que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, il se trouve parmi vous un jeune homme qui sera la gloire de l'Ordre séraphique et de l'Italie. C'est lui qui me remplacera auprès de vous quand je serai reparti pour l'Espagne. Sa vie céleste et sa sainte doctrine porteront les fruits les plus abondants; il deviendra une grande lumière dans l'Eglise qui l'honorera avant de m'honorer moi-même.» Les divines prophéties contenues dans ces paroles s'accomplirent toutes exactement. Ce jeune homme n'était autre que saint Bernardin de Sienne, qui entra dans l'Ordre de saint François, prêcha dans toute l'Italie, mourut en 1444, et fut canonisé en 1450, quelques années avant saint Vincent Ferrier.

Pendant son séjour dans la ville d'Albe, saint Vincent demeurait, selon sa coutume, dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Un religieux, nommé Théobald, pré-

dicateur distingué, lui avait cédé sa cellule, mais il s'en était réservé une clef pour y entrer à petit bruit et observer toutes les actions d'un homme dont il croyait qu'on exagérait la sainteté. Il fut convaincu, par ses propres observations, de la sublime vertu de saint Vincent. Il rendit lui-même témoignage qu'étant plusieurs fois entré dans la cellule de l'illustre apôtre, il ne l'avait jamais trouvé couché, mais toujours priant ou étudiant, ou parlant avec quelqu'un qu'il ne voyait pas. Il ajoutait que, d'après l'attitude de saint Vincent devant ce personnage invisible, il croyait que le Sauveur du monde venait lui-même visiter son grand serviteur.

A Monza, saint Vincent ravit tellement le peuple par le nombre de ses miracles et l'éclat de sa sainteté, qu'on ne pouvait se résoudre à le laisser partir. Dans l'église de Monza s'est conservée comme un objet de grande vénération la chaire où saint Vincent a prêché, et où s'est fait entendre, après lui, son successeur saint Bernardin de Sienne. On a souvent embelli et réparé les diverses parties de cette église, mais on n'a jamais voulu toucher à cette chaire, pensant avec raison qu'on y admirait un ornement incomparable : le souvenir de la parole de deux saints.

Dans la Lombardie, saint Vincent eut à délivrer plusieurs possédés du démon. Il parle lui-même dans ses sermons des nombreux possédés qu'il a guéris durant sa première mission dans l'Italie. Il raconte qu'ayant demandé au démon qui tourmentait un malheureux, pourquoi il s'était ainsi emparé de sa victime, le démon répondit : « Parce qu'il mangeait et buvait sans réciter auparavant aucune prière, sans même faire le signe de la croix [1]. »

[1] Era porque comia y bevia sin decir antes ninguna oracion ni hacer la señal de la Cruz. (P. Vidal, liv. II, chap. IV.

Saint Vincent s'arrêta à Gênes pendant un mois. Cette ville était alors soumise au roi de France, Charles VI, et gouvernée par un vice-roi nommé Jean Lamengne. Charles VI donna ordre au vice-roi de complimenter en son nom l'homme de Dieu, et de l'assister au gré de ses désirs pendant tout le temps de son séjour à Gênes. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Jean Lamengne combla d'honneurs saint Vincent Ferrier, et le visita très-souvent dans la cellule du couvent des Frères-Prêcheurs où il se retirait après ses prédications. Plus d'une fois il invita même à sa table l'humble apôtre, pour qui ces témoignages d'estime étaient de véritables mortifications. La considération dont saint Vincent jouissait auprès du vice-roi, engagea quelques personnes à le prier de demander la grâce d'un malheureux qui était condamné à mourir dans des supplices cruels, à cause de plusieurs crimes énormes qu'il avait commis audacieusement. Le saint ne voulut pas consentir à demander cette grâce. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'empêche le cours de la justice, et que je m'oppose à ce que les malfaiteurs reçoivent la peine qu'ils méritent. Tout ce que je puis faire, c'est de prier pour qu'on change le genre de sa mort en un autre moins terrible. » Durant cette première mission, Gênes reçut de saint Vincent les bienfaits les plus signalés. Beaucoup de malades furent miraculeusement guéris, plusieurs abus furent extirpés. Les femmes entraient dans l'église, la tête découverte, le saint obtint qu'à l'avenir elles auraient un voile sur la tête. Il étouffa les germes de discorde qui menaçaient de troubler la paix; il régla les mœurs, les habitudes, les relations des habitants avec tant de discernement et d'habileté, qu'on se disait, avec admiration : « Il est possible qu'il y ait des personnes aussi saintes et aussi

savantes que maître Vincent, mais nous ne croyons pas qu'il y ait dans le monde entier un homme aussi sage et aussi prudent[1]. »

Les habitants de Montcalier se plaignirent au saint de ce que toutes les années, au temps des vendanges, la pluie et la grêle dévastaient leurs vignes de telle sorte que depuis longtemps ils ne récoltaient plus de vin. Saint Vincent leur dit que c'était un fléau de Dieu. « Mais, ajouta-t-il, l'an prochain, avant que n'éclatent les tempêtes qui vous ont si souvent désolés, jetez de l'eau-bénite sur vos vignes et elles seront préservées de tout malheur. » Quand revint la saison des vendanges on oublia le conseil de saint Vincent; son hôte seul s'en souvint, et répandit sur les vignes de l'eau bénite. La grêle et la pluie détruisirent les raisins comme les années précédentes, et n'épargnèrent que ceux dont les feuilles avaient reçu l'aspersion d'eau bénite recommandée par le saint. On lui dit, dans une autre ville du Piémont, qu'un malheureux possédé se moquait de l'eau bénite qu'on jetait sur lui pour l'exorciser. Le saint répondit « que le prêtre qui avait bénit cette eau avait mal récité les prières, et avait mal fait les cérémonies. » Il bénit lui-même de l'eau, en jeta sur le possédé, et chassa aussitôt le démon[2]. Il exhortait souvent les fidèles à user de l'eau bénite; et dans un sermon spé-

[1] Bien creemos que se hallaran sugetos de igual santidad y litteratura al maestro Vicente; pero en prudencia no creemos se halle en el mundo testa de iguales fondos. (P. Vidal, loc. cit.)

[2] Saint Vincent raconte lui-même ce trait dans son sermon sur l'eau bénite. Il exhorte les prêtres à bien former les croix prescrites par le Rituel, et se plaignant de ceux qui tracent des cercles plutôt que des croix, il dit : « Nam diabolus pro suo proprio signo habet circulum et Christus per passionem recepit signum crucis. » On sait quel est le rôle que joue le cercle dans les livres de magie du moyen âge.

cial il a longuement exposé les prières et les cérémonies prescrites pour la bénédiction de l'eau, et les effets que produit cette eau sanctifiée par les prières de l'Église.

En 1403, saint Vincent se rendit dans le Montferrat où l'appelait Théodore Paléologue et sa nouvelle épouse Marguerite, fille d'Amédée, duc de Savoie. C'est à Casal, capitale de leur État, que Théodore tenait sa cour. Quoiqu'il ne reconnût pas Benoît XIII pour pape légitime, il pria Vincent de venir annoncer la parole de Dieu à son peuple, ne voyant en lui qu'un apôtre dévoué au salut des âmes. Le saint se rendit à ses désirs. Ses paroles ne firent pas seulement une impression salutaire sur le peuple, elles touchèrent vivement Marguerite de Savoie. Un jour qu'il expliquait ces paroles de saint Paul : « Mes frères, je vous prie, par la miséricorde de Dieu, de faire de vos corps une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, » la pieuse princesse prit la résolution de se donner entièrement à l'exercice des plus hautes vertus, à la prière, à la mortification, au soulagement des pauvres. Son époux étant mort quelques années après, elle se consacra au Seigneur par le vœu de chasteté, malgré les sollicitations de Philippe Visconti, duc de Milan, qui demandait sa main. Elle prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et mena dans son palais une vie exemplaire. En 1432 elle fonda un couvent à Albe, y prononça les vœux solennels, et y passa le reste de ses jours. Elle y mourut en 1464, et fut béatifiée par le pape Clément X.

A Chambéry, saint Vincent fonda un couvent de Frères-Prêcheurs, et en posa de sa main la première pierre, afin de laisser aux habitants de cette ville, dont la piété l'avait édifié, des religieux qui pussent leur prêcher sans cesse et maintenir en eux, toujours vif et ar-

dent, le feu du divin amour. On le pria de laisser à Chambéry quelques souvenirs de son passage et de ses prédications. Il était trop pauvre pour faire de riches présents, il donna sa chappe, un missel en lettres gothiques, son bâton de voyage et sa barette, qui, plus d'une fois, délivra de leurs violents maux de tête ceux qui la posèrent sur leur front avec dévotion. Le 17 décembre, saint Vincent prêchait à Genève. C'est de là qu'il rendit compte au Père Jean de Puynoix de ce qu'il avait fait pendant deux ans au delà et au deçà des Alpes, et lui écrivit la lettre qu'on va lire.

CHAPITRE ONZIÈME.

Lettre de saint Vincent Ferrier au P. Jean de Puynoix, général de son Ordre. — Ses prédications dans la Suisse, le Lyonnais, la Lorraine, la Flandre, l'Auvergne. — Il est appelé par Benoît XIII, et se rend avec lui à Gênes.

« Révérendissime Maître et Père, à cause des incroyables occupations qui m'absorbent, je n'ai pas encore pu écrire à Votre Révérence ainsi qu'il convenait; car, à vrai dire, depuis que j'ai quitté Romans jusqu'au moment où j'écris, il m'a fallu prêcher tous les jours au peuple accourant vers moi de toute part. Souvent j'ai dû prêcher deux fois et même trois fois dans un jour, et, en outre, célébrer et chanter la messe solennellement. Le voyage, le repas ordinaire, le sommeil et les autres exercices, me laissent à peine un instant. Il faut que, tout en voyageant, je prépare mes sermons. Toutefois, de peur que vous ne pensiez que c'est par négligence ou par mépris que je ne vous écris pas, depuis plusieurs jours, plusieurs semaines, et même plusieurs mois j'ai ravi un moment à mes grandes occupations, pour vous écrire au moins brièvement sur le chemin que j'ai parcouru.

« Vous saurez donc, mon Révérend Père, qu'après avoir quitté Romans et m'être séparé de vous la der-

nière fois, j'ai parcouru pendant trois mois entiers le Dauphiné, prêchant, durant ma tournée, le royaume de Dieu dans les villes et les villages où je n'avais pas encore prêché. J'ai surtout visité ces trois fameuses vallées habitées par des hérétiques dans le diocèse d'Embrun. L'une est appelée Luserne, l'autre Argentière, et la troisième Valpure. Déjà je les avais visitées deux ou trois fois, et, par la grâce de Dieu, elles avaient reçu avec beaucoup de dévotion et de respect la doctrine de la vérité catholique; mais, pour les confirmer dans la foi, j'ai voulu les visiter de nouveau. Ensuite appelé et demandé par une foule de personnes, tant de vive voix que par écrit, je suis allé dans la Lombardie, où, pendant un an et un mois, j'ai prêché continuellement dans toutes les villes, tous les villages et bourgs, soit de l'une, soit de l'autre obédience. Je suis entré dans le Montferrat, à la requête et à la prière du prince qui le gouverne et de ses sujets. Dans ces contrées, situées au delà des Alpes, j'ai trouvé beaucoup de vallées pleines d'hérétiques, de Vaudois ou de Cathares pervers, surtout dans le diocèse de Turin que j'ai parcouru. J'ai visité avec ordre toutes ces vallées, prêchant dans chacune d'elles la foi et la vérité de la doctrine catholique, et attaquant les erreurs. Par la miséricorde de Dieu, elles ont reçu avec beaucoup d'ardeur, de grands sentiments de piété et un profond respect, la vérité de la foi, le Seigneur m'aidant par sa grâce et confirmant mes paroles. J'ai remarqué que la principale cause des erreurs et des hérésies était le manque de prédications. C'est ainsi que je l'ai clairement appris par les habitants eux-mêmes. Personne, depuis trente ans, ne leur avait prêché, si ce n'est des hérétiques vaudois, qui habituellement venaient d'*Apuléa* chez eux deux fois par an. Je

considère, d'après cela, Révérendissime Maître, combien grande est la faute des prélats et des autres qui, par leurs charges et leurs professions, doivent prêcher à ces peuples, et qui veulent plutôt, dans de grandes villes, se reposer en de belles chambres entourés d'amusements. Cependant, les âmes que Jésus-Christ a voulu sauvér par sa mort, les âmes périssent parce qu'elles n'ont point de prêtres. Il n'y a personne pour rompre le pain à ces enfants; la moisson est abondante, les ouvriers sont rares. Je prie donc le maître de la moisson d'envoyer dans son champ de nombreux ouvriers.

Quant à cet évêque des hérétiques, que j'ai rencontré dans une vallée appelée Loferio, à son désir de conférer avec moi et à sa conversation; quant aux écoles de Vaudois que j'ai trouvées dans la vallée d'Angrogne, et à leur destruction; quant aux Cathares du Val-du-Pont, et à la manière dont ils ont renoncé à leurs abominations; quant aux hérétiques du Val-de-Lanz, où s'étaient réfugiés jadis les meurtriers du B. Pierre martyr, à la manière dont ils se sont conduits envers moi, et à la pacification des discordes, à la réconciliation des Guelfes et des Gibelins, à la confédération générale de ces partis, et aux autres œuvres sans nombre que Dieu a daigné opérer pour sa gloire et l'utilité des âmes, je n'en dis rien en ce moment, mais qu'en toutes choses Dieu soit béni.

« Après être resté treize mois entiers dans la Lombardie, je suis entré, il y a cinq mois, dans la Savoie. Appelé à plusieurs reprises et avec beaucoup d'affection par les prélats et les Seigneurs de ce pays, j'ai visité les quatre diocèses d'Aoste, de Tarentaise, de Saint-Jean-de Maurienne et de Grenoble qui a une grande partie

de son territoire dans la Savoie. J'ai prêché durant cette tournée dans les villes, villages et bourgs, plus ou moins longtemps, selon que je le jugeais nécessaire. Je suis maintenant dans le diocèse de Genève. Entre autres énormités, j'ai trouvé dans ce pays une erreur très-répandue. On y célèbre chaque année, solennellement, le lendemain de la fête du Saint-Sacrement, la fête de l'Orient, et on a formé des confréries sous le nom de Saint-Orient[1]. Nos Frères, les Mineurs, d'autres religieux, et même les Curés, m'ont dit qu'ils n'osaient plus ni prêcher, ni rien dire contre cette erreur, tant on les effrayait en les menaçant de la mort, en leur retranchant les offrandes et les aumônes. J'ai prêché tous les jours, en insistant principalement contre cette erreur, et avec l'aide du Seigneur, qui a confirmé la prédication, elle a été efficacement extirpée. En apprenant combien ils erraient dans la foi, ces peuples ont été saisis de douleur.

« Maintenant que cette erreur a été, par la grâce de Dieu, promptement et complétement déracinée, je dois entrer dans le diocèse de Lausanne, où les peuples observent encore ce qui a été aboli chez leurs voisins, où ils adorent communément et manifestement le soleil comme Dieu, surtout les paysans qui lui rendent un culte et le matin lui adressent avec respect leurs prières. L'Évêque de Lausanne a fait même deux ou trois jours de marche pour venir à moi. Il m'a prié humblement, et de tout son cœur, de visiter son diocèse, où il y a

[1] Il est assez curieux de rapprocher le *Saint-Orient* des Albigeois et Vaudois du *Grand-Orient* des francs-maçons, quand on sait que les sociétés secrètes établies par les Manichéens se sont perpétuées et transformées sous le nom d'Albigeois, de templiers (les coupables), de francs-maçons, d'illuminés, etc.

beaucoup de villes hérétiques sur les frontières de l'Allemagne et de la Savoie. Je le lui ai promis. J'ai appris aussi que les hérétiques de ces vallées sont très-téméraires et très-audacieux; mais, me confiant en Dieu et en sa miséricorde accoutumée, je me propose de me trouver au milieu d'eux aux approches du Carême. Mais, quelle que soit la volonté de Dieu dans le ciel, qu'elle s'accomplisse.

« Mon compagnon Antoine, et moi avec lui, nous recommandons humblement à Votre Révérendissime Paternité. Que le Fils de la Vierge vous conserve longtemps pour le bon exemple et le maintien de la sainte observance régulière. Ainsi soit-il. Achevé d'écrire dans la ville de Genève, le 17 décembre 1413,— de ma main, — l'inutile serviteur du Christ et votre humble fils,

« F. VINCENT, prêcheur[1]. »

Ainsi qu'il le promettait par cette lettre, saint Vincent se rendit dans le diocèse de Lausanne. Il prêcha le Carême de 1404 dans cette ville, et parcourut ensuite les divers lieux infectés par l'hérésie. Il vit les peuples les plus grossiers se rendre en foule à ses prédications, recevoir ses paroles comme autant d'oracles et se soumettre avec docilité à tout ce qu'il leur prescrivait pour éclairer leur foi, ou pour corriger leurs mauvaises mœurs. Il quitta la Suisse vers la fin du mois d'août et, se dirigeant vers le centre de la France, arriva le 6 sep-

[1] L'original de cette lettre fut transporté à Catane lorsque le Père Jean de Puynoix eut été nommé évêque de cette ville, et déposé dans un précieux reliquaire de l'église de Sainte-Marie-Majeure. Elle a été publiée par Fontana dans ses *Monuments dominicains;* par Bouche dans son *Histoire de Provence;* par le P. Teoli, etc. — Le P. Touron en a donné une traduction dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de saint Dominique,* mais cette traduction est trop peu littérale et présente plus d'un contresens.

tembre à Lyon. L'église métropolitaine de cette ville envoya au couvent des Frères-Prêcheurs à Valence la relation suivante sur les travaux apostoliques de saint Vincent: « *Ad perpetuam rei memoriam.* » Le samedi 6 septembre 1804 un religieux de Valence de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, maître en théologie, qui s'appelait Vincent Ferrier, et allait prêchant par le monde la parole de Dieu, comme faisaient les Apôtres, avec une grande dévotion et sans désirer aucune récompense terrestre pour ses fatigues, arriva à Lyon, et prêcha solennellement dans le cloître de l'église cathédrale, après avoir célébré la messe dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Le dimanche suivant, veille de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, en présence de notre seigneur et père en Jésus-Christ, Philippe de Turreyo, par la divine Providence Archevêque de Lyon, il prêcha pareillement avec un très-grand concours de peuple. Le jour de la Nativité de la Vierge, à cause de la grande affluence du peuple et de la multitude qui était venue à Lyon pour entendre le prédicateur de Valence, il prêcha de l'autre côté du pont du Rhône dans un grand pré de l'église de sainte Magdeleine. C'était merveille de voir cette immense foule. Le mardi suivant, après avoir élevé dans ce pré une chapelle en bois agréablement ornée et tapissée en bleu et en rouge, il célébra la messe avec beaucoup de solennité devant tout le peuple réuni et en présence de notre Révérendissime Archevêque. Après la messe il prêcha magnifiquement.

Il continua ses prédications pendant les douze jours suivants. Il prêchait durant ces mêmes jours aux religieux dans les églises de leurs couvents. Un vendredi il prêcha dans le chœur de l'église cathédrale aux ecclésiastiques seuls ; aucun laïque ne fut admis au sermon. Le

dernier jour, après sa prédication solennelle, au lieu d'entrer dans la ville il alla prêcher à Saint-Symphorien d'Alzane. Nous devons ajouter que pendant son séjour à Lyon la multitude des malades qui venaient à lui chaque jour, était si grande qu'il était impossible de les compter. Ce religieux de Valence, plein de dévotion et de sainteté, visitait ces malades à certaines heures, priait Dieu pour eux, les touchait avec ses mains en récitant de très-belles et très-dévotes prières, les guérissait tous par l'imposition de ses mains. [1] »

Durant la mission de saint Vincent à Lyon, un soldat dont la conscience était chargée de beaucoup de crimes, se confessa sincèrement à un prêtre de la compagnie du saint. Le confesseur lui imposa pour pénitence, à cause de l'énormité de ses fautes, d'assister à la procession des disciplinants qui se faisait chaque soir, et de se punir ainsi de ses mains. Le soldat ne voulut pas consentir à cette pénitence publique et sévère. Ne pouvant vaincre sa répugnance, le confesseur lui demanda la permission d'en référer à saint Vincent. Elle lui fut accordée. Le saint prit un moyen terme qui prouvait toute sa bonté. Dites à votre pénitent, répondit-il au confesseur, d'aller à la procession des disciplinants, et permettez-lui de ne pas se flageller.» La pénitence devenait beaucoup plus légère, le soldat l'accepta sans difficulté. Il suivit la procession n'ayant en ses mains aucune discipline, mais la vue de la pénitence que s'imposaient des pécheurs moins coupables que lui, les cris de repentir profond qui frappaient ses oreilles, excitèrent en son âme une si vive contrition, une si grande détestation de ses crimes, qu'il se fit donner une

[1] Ce document est cité tout au long par le P. Teoli, liv. I, tr. III, ch. 2, et par le P. Vidal, liv. II, ch. 6.

discipline et se frappa de toutes ses forces en pleurant et sanglotant. Il fallut modérer sa ferveur et l'empêcher de se meurtrir.

Saint Vincent parcourut tout le Lyonnais, et se rendit ensuite en Lorraine; il prêcha pendant plusieurs jours à Toul. Dans cette ville ainsi que dans une foule d'autres on conserva, comme un objet de vénération, la chaire où sa parole s'était fait entendre au peuple et l'avait pénétré d'une inexprimable admiration. De la Lorraine, saint Vincent passa dans la Flandre. A Saint-Omer les Frères-Prêcheurs qui l'avaient reçu dans leur couvent gardèrent sa tunique, d'abord comme un souvenir, ensuite comme une relique.

Pendant que saint Vincent Ferrier gagnait des âmes à Jésus-Christ dans la Flandre, le pape Boniface IX mourut à Rome après quinze ans de pontificat. Comme Benoît XIII avait pris l'engagement solennel de se démettre de sa dignité et de renoncer à ses droits contestés, on put espérer que la mort de Boniface IX allait mettre le pape d'Avignon dans la nécessité de remplir sa promesse, et de terminer le schisme par la nomination d'un pape unique et universellement reconnu. Mais Benoît XIII tarda trop à se démettre, et les cardinaux romains se hâtèrent trop de donner un successeur à Boniface IX.

Avant de procéder à l'élection, ils prirent quelques précautions sages, mais insuffisantes. En présence de notaires et de témoins, ils promirent par serment que celui d'entre eux qui serait élu pape céderait le pontificat, pour établir l'union, dès que Benoît XIII consentirait à renoncer à ses droits; que personne ne demanderait d'être dispensé de ce serment et n'accepterait la dispense, si on la lui offrait; que celui qui serait élu ne

dégagerait personne de ce serment; qu'on obligerait les cardinaux absents, et ceux que le pape futur pourrait créer, à s'imposer par serment les mêmes obligations. Après cet acte qui prouvait leur désir de la paix, les cardinaux élurent d'une commune voix l'évêque de Bologne qui prit le nom d'Innocent VII et fut couronné avec les solennités ordinaires le dimanche, deuxième jour de novembre 1404.

Benoît XIII ne cessa pas de soutenir son personnage. Déjà il avait envoyé une ambassade à Boniface IX pour lui proposer de se démettre tous les deux ensemble de leur dignité, afin de rendre l'union à l'Église. Il fit les mêmes propositions à Innocent VII, mais toujours sans la moindre sincérité; il espérait qu'Innocent VII n'accepterait pas le moyen qu'il lui offrait, et qu'il pourrait ainsi devant le public se glorifier de ses bonnes intentions. Soutenant la dissimulation avec une rare habileté, il fit publier qu'il était disposé à tous les sacrifices pour obtenir l'union de l'Église, et qu'il allait se rendre en Italie afin d'engager Innocent VII à préférer comme lui la paix de l'Église à toutes les dignités. Selon la réflexion de saint Antonin, on se laissa tromper par cette promesse. Benoît XIII obtint pour faire son voyage le dixième denier sur tous les biens du clergé de France et des autres églises de son obédience, et se rendit à Nice pour aller de là par mer à Gênes, qui était alors sous la domination du roi de France [1].

Saint Vincent Ferrier jouissait dans toute l'Italie d'une haute réputation de science et de sainteté. Benoît XIII espéra que l'éclat de l'illustre prédicateur rejaillirait sur lui. Dès qu'il eut résolu de se rendre à Gênes, il écrivit

[1] Père Touron, t. III, p. 36.

à saint Vincent pour lui ordonner de venir le rejoindre, de travailler avec lui au rétablissement de l'union. Saint Vincent n'avait rien de plus à cœur que le bien de l'Église; il croyait encore à la bonne foi de Benoît XIII et ne pouvait rien refuser à ce pontife qui s'était montré son bienfaiteur et son ami, et qui l'avait nommé son légat. Heureux de penser que la double papauté qui depuis quelques années divisait l'Église allait être remplacée par l'unité du suprême pontificat, Vincent quitta la Flandre et se dirigea vers Nice. Il s'arrêta quelque temps en Auvergne, et, apprenant que Benoît XIII ne se rendrait à Gènes qu'au printemps, il prêcha l'Avent et le Carême dans la ville de Clermont. La chaire où il monta si souvent pour faire entendre au peuple ravi la parole de Dieu devint un objet de vénération que se disputèrent les chanoines et les Frères-Prêcheurs. Pour terminer le différend on partagea cette chaire en deux, et les uns et les autres purent contenter leur dévotion.

Consolé par le succès de sa mission dans l'Auvergne, saint Vincent alla à Nice, où il trouva Benoît XIII qui l'attendait pour se parer de sa gloire auprès des cardinaux italiens. Il partit pour Gênes avec le pontife vers le milieu du mois de mai 1405.

CHAPITRE DOUZIEME.

Saint Vincent Ferrier exhorte Benoît XIII à mettre fin au schisme par l'abdication. — Il est appelé dans le royaume de Grenade, où il convertit un grand nombre de mahométans. — Ses missions dans l'Andalousie et dans la Grande-Bretagne.

Gênes avait déjà eu le bonheur d'être évangélisée par saint Vincent Ferrier. L'accueil qu'elle lui fit quand il retourna dans ses murs prouva qu'elle se souvenait de l'apôtre qui avait corrigé ses mœurs et pacifié ses discordes. Après avoir prêché de nouveau dans cette grande cité, où le commerce attirait des personnes de tous pays également avides de l'entendre, le saint se porta dans les diverses villes de la rivière de Gênes, et partout de consolantes conversions signalèrent son passage. Pendant qu'il était à Gênes, la république de Florence lui envoya quelques gentilshommes pour le prier de faire participer cette ville au bienfait de sa prédication. Il répondit aux ambassadeurs : « Pour le moment, je ne suis pas nécessaire à Florence, car il y a dans cette ville un insigne prédicateur dont la doctrine peut suffire pour vous guider par un heureux chemin jusqu'au ciel. Si sa parole ne vous convertit pas, c'est que vous ne croiriez pas même à des morts qui ressusciteraient pour vous prêcher. » Saint Vincent voulait parler du bienheureux

Jean Dominique, né à Florence en 1360. Entré dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs à 18 ans, il était devenu habile philosophe, profond théologien et orateur éloquent. Il fit en Toscane ce que saint Vincent Ferrier faisait dans presque tous les pays de l'Europe. Il prêcha aux Florentins pendant plusieurs Carêmes. Le matin, il expliquait l'Évangile, ou le psautier, ou un livre de l'Ancien-Testament; il faisait des épîtres de saint Paul le sujet ordinaire de ses discours du soir. Il ne se lassait pas de faire admirer les miséricordes infinies de Dieu, les richesses de sa grâce, la divinité et l'excellence de la religion de Jésus-Christ. A Lucques, à Pise, à Venise et à Rome, il prêcha avec le même succès qu'à Florence. Il fonda plusieurs monastères et rétablit la régularité dans quelques anciens couvents. Deux causes principales y avaient porté le relâchement. Vers le milieu du quatorzième siècle, les Ordres religieux perdirent leurs meilleurs sujets au service des pestiférés; ceux qui les remplacèrent après la contagion menèrent une vie moins austère; survint le grand schisme d'Occident qui relâcha tous les liens de subordination. Mais Dieu suscita plusieurs hommes puissants en œuvre et en parole. De ce nombre était celui dont saint Vincent Ferrier disait aux Florentins : « Si vous ne vous convertissez pas à sa voix, c'est que les morts eux-mêmes en vous prêchant ne vous convertiraient pas. » Grégoire XII nomma Jean Dominique archevêque de Raguse, puis cardinal et légat dans les pays du Nord.

En refusant d'aller à Florence, saint Vincent ne diminua pas ses fatigues. Il prêcha dans les villages et les bourgs qui entourent Gênes. Divers monuments attestent qu'il se fit entendre à Savone, à San-Remo et dans le bourg de Bisagne. On lit dans une ancienne histoire

de Sainte-Zite : « Dans la vallée de Bisagne, hors de la porte dite de l'Arc-de-la-Ville de Gênes, s'élève une église très-ancienne sous le nom de Sainte-Zite; elle est très-vénérée, en souvenir des prédications qu'y fit saint Vincent Ferrier, selon que l'atteste l'ancienne tradition du peuple. En mémoire de ce fait, on voit l'image de ce saint peinte sur la façade [1]. »

Le salut des âmes par la prédication ne préoccupait pas uniquement saint Vincent Ferrier. Il soupirait après le rétablissement de l'unité dans le suprême pontificat, et suppliait Benoît XIII de tout faire pour atteindre ce but. Mais Benoît ne pensait qu'à se servir du crédit et de la réputation du grand serviteur de Dieu pour donner à sa cause plus d'apparence de justice et assurer la tiare sur sa tête. Vincent songeait au salut du pontife qu'il respectait profondément parce qu'il voyait encore en lui le successeur de saint Pierre, mais dont l'ambition et l'opiniâtreté trop connues le faisaient gémir. Il l'exhortait de tout son pouvoir à mépriser une gloire passagère pour ne pas s'exposer à perdre un bonheur éternel. Il ne cessait de lui représenter avec une généreuse liberté tous les funestes résultats d'un schisme qui durait depuis plus de vingt-cinq ans, les divisions et les scandales dont tout le monde chrétien souffrait et se plaignait, le trouble d'une infinité d'âmes qui périssaient et qu'il pouvait sauver. « Il ne craignait pas de lui dire qu'au redoutable tribunal de Jésus-Christ, tous les maux de l'Église seraient imputés à celui qui s'en croyait le chef, s'il ne les faisait cesser en renonçant à la papauté, quelque droit qu'il pût y avoir d'ailleurs, puisque de ce renoncement dépendait l'extinction du schisme. Le troupeau, disait-il,

[1] Cité par le P. Teoli, qui ajoute : « A la porte de la même église, on voit une chaire de pierre où saint Vincent, dit-on, a prêché. »

n'est pas pour le pasteur, mais le pasteur pour le troupeau. S'il a la charité de Jésus-Christ, il doit être prêt à donner sa vie pour ses brebis. Quel est donc son crime, s'il les voit tranquillement périr, et quel sera son châtiment si, pour se conserver un vain fantôme de grandeur, il a été lui-même la cause ou l'occasion de leur perte[1] ! »

Saint Vincent demeura auprès de Benoît XIII, à Gênes, jusqu'au mois d'octobre. Craignant la peste qui menaçait de se déclarer, Benoît quitta Gênes et voulut rentrer en France. Il passa par Savone et s'y arrêta quelque temps. Après l'avoir accompagné dans cette dernière ville, Vincent le quitta pour continuer ses missions, non sans le supplier de travailler à l'union de l'Église et de ne pas s'éloigner beaucoup de l'Italie. Benoît prolongea son séjour à Savone jusqu'à l'été de l'année suivante; de là, il se rendit à Monaco, puis à Nice, puis, enfin, le 4 décembre, à Marseille, d'où il espérait négocier plus facilement l'extinction du schisme. Au commencement de l'année 1407, Innocent VII mourut à Rome; il eut pour successeur Grégoire XII, qui écrivit qu'il était prêt à déposer le tiare pour le bien de l'Église. Benoît XIII répondit que telle était pareillement son intention. Les deux Pontifes se donnèrent rendez-vous à Savone pour conférer ensemble sur les moyens de faire cesser la division. Benoît XIII fit de nouveau le voyage d'Italie. Dès qu'il y fut arrivé, Grégoire XII lui fit savoir qu'ils ne pourraient pas conférer à Savone, et lui demanda de choisir une autre ville. Benoît XIII témoigna que le lieu de l'entrevue lui était indifférent. Les pourparlers se prolongèrent jusqu'au milieu de

[1] Père Touron, t. III, p. 36-37.

l'année 1408. On apprit alors que le concile de Pise allait s'ouvrir pour forcer les deux compétiteurs à céder leurs droits et nommer un Pape définitif. Benoît XIII se hâta de retourner en Espagne, et convoqua un concile à Perpignan, qui reconnaissait son obédience.

Vincent était revenu en Espagne peu de temps après avoir laissé Benoît XIII à Savone. C'était le zèle pour le salut des âmes, qui l'avait tout à coup rappelé vers sa patrie. Une voie nouvelle s'était ouverte merveilleusement à son apostolat. Déjà il avait vu les prélats et les princes chrétiens témoigner un vif empressement à le prier de venir transformer leurs peuples par la force de sa parole et celle de ses miracles. Un prince infidèle venait de suivre cet exemple. Le roi de Grenade, Mahomet-Abenbalva, instruit par la renommée de tout ce qu'on disait de merveilleux touchant saint Vincent Ferrier, voulut voir cet homme illustre et le faire prêcher dans ses États. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui dire qu'il lui accordait pleinement la permission d'annoncer l'Évangile dans le royaume de Grenade. Un navire fut mis à la disposition du serviteur de Dieu; il vint par terre jusqu'à Marseille, où il s'embarqua. Poussé par un vent favorable, le navire qui portait le saint entra dans le port de Grenade au commencement de novembre[1]. Le lendemain de son arrivée, saint Vincent commença le cours de ses prédications en présence du roi maure, de toute sa cour et d'un peuple innombrable. Les mahométans, peu habitués aux discours adressés à une grande foule, furent saisis d'étonnement et d'admira-

[1] Nous suivons la chronologie du Père Teoli, qui s'appuie sur Diago et Vittoria. D'autres auteurs pensent que saint Vincent n'évangélisa le royaume de Grenade qu'après ses missions en Angleterre, que nous allons bientôt raconter.

tion. Telle fut l'efficacité de la divine parole, qu'après trois sermons un nombre considérable de Maures se convertit à la foi chrétienne. Saint Vincent pouvait se promettre une moisson abondante dans ce nouveau champ, mais l'ennemi du genre humain se hâta d'y semer la zizanie. Abenbalva lui-même était résolu à recevoir le baptême avec toute sa cour, mais les faquirs [1] empêchèrent un si grand bien. Ils dirent au roi que, s'il embrassait l'Évangile, tous ses sujets, qui ne croyaient qu'au koran, se révolteraient, qu'ils ne consentiraient jamais à être commandés par un roi qui aurait abjuré la loi de Mahomet pour se faire chrétien. Abenbalva eut peur de perdre son royaume. Effrayé par les menaces des faquirs, il fit venir saint Vincent et le pria de sortir de son royaume, tout en lui répétant qu'il avait pour lui la plus haute estime. Il l'exhorta vivement à rentrer au plus tôt dans les pays chrétiens, lui faisant entendre qu'on l'obligerait à recourir à la violence s'il ne se hâtait pas de suivre un avis qu'il ne lui donnait qu'à regret. Beaucoup de musulmans avaient déjà reçu le baptême. Saint Vincent se fût volontiers exposé aux persécutions et à la mort, le martyre l'eût comblé de joie, mais il ne voulut pas attirer sur les nouveaux chrétiens la colère des musulmans et les exposer au danger de l'apostasie. Il s'éloigna du royaume de Grenade, priant Dieu de dissiper dans ce beau pays le règne du croissant et d'y établir le règne glorieux de la croix.

En quittant Grenade, saint Vincent alla poursuivre le cours de ses missions apostoliques dans l'Andalousie. La ville de Baéza le consola de l'obstination des musulmans. Il entra solennellement dans cette ville par la

[1] Saint Vincent les appelle alphaquins : Dicatur de illo magno alphaquino scilicet sacerdote saracenorum. (Ser. 4, dom. 2, post. pasc.)

porte de Belmor, appelée aujourd'hui : *del Postigo,* et il commença aussitôt à prêcher dans la cathédrale. Cette église était vaste, mais elle ne pouvait pas contenir tout le peuple qui était accouru en foule des lieux environnants; le saint fut obligé de prêcher dans un champ voisin de l'église de Saint-Marc. Sur ce texte : *Pœnitentiam agite,* faites pénitence, il tonna avec tant de force et d'efficacité contre les vices et en particulier contre les passions charnelles que Baéza, livrée à tous les excès de la sensualité, fut subitement changée. Les plus coupables furent les plus prompts à faire pénitence. Pendant le sermon, plusieurs s'étaient jetés à terre en criant : « Pardon ! confession ! » On eût dit que les paroles du saint les avait blessés à mort. D'autres publiaient à haute voix les fautes de leur vie passée, implorant la miséricorde de Dieu et des hommes. Le changement de mœurs fut si radical que le peuple persévéra pendant de longues années dans une vie pure et sainte. La chaire de l'église où saint Vincent avait commencé une mission aussi fructueuse se conserva précieusement pour rappeler le souvenir de cette universelle conversion.

A Ezija, saint Vincent opéra un de ses plus célèbres miracles. Il prêchait dans l'église de Sainte-Marie, à une foule très-nombreuse; dans l'auditoire se trouvait une riche juive qui avait beaucoup d'influence dans la ville, et qui était très-orgueilleuse; obstinée dans son erreur, elle ne pouvait souffrir la lumière de la vérité, qui jaillissait pour elle des paroles de saint Vincent; elle se moquait intérieurement de tout ce que le saint disait. Mais à mesure qu'elle cherchait une objection, la suite du sermon la réfutait comme si saint Vincent eût lu dans son cœur et n'eût parlé que pour elle. Froissée dans son amour-propre, elle voulut sortir de l'église; le peuple,

qui la connaissait bien et qui espérait que le sermon la convertirait, s'opposait à sa sortie. Mais saint Vincent s'interrompant : « Je vous prie de lui permettre de s'éloigner, mais, en même temps, j'invite les personnes qui se trouvent sous le porche à se retirer. » On obéit à l'instant; la juive put sortir de l'église. Mais, dès qu'elle fut sous le porche, il s'écroula sur elle et l'ensevelit sous un monceau de pierres. Effrayé à ce spectacle, on accourut en foule pour délivrer l'infortunée en enlevant les ruines entassées sur elle, mais on la trouva meurtrie et inanimée. Saint Vincent se mit en prières, puis, au nom de Jésus de Nazareth, rappela la juive de la mort à la vie. Elle obéit soudain; ses meurtrissures furent guéries; à l'instant, elle se tint debout et s'écria d'une voix forte : « la foi chrétienne est la vraie foi ! hors de cette foi, il n'y a point de salut. » Elle demanda le baptême, et le reçut quelques jours après. Saint Vincent opéra cet étonnant miracle le dimanche des Rameaux. Pour en perpétuer le souvenir, la nouvelle néophyte voulut que chaque année, à pareil jour, on remerçiât Dieu de ce témoignage de sa bonté; elle fonda de ses revenus un service annuel dans l'église où elle avait trouvé à la fois la mort et la résurrection; elle établit que, chaque année, le dimanche des Rameaux, on ferait une procession solennelle, et qu'un religieux Dominicain raconterait en prêchant le miracle de sa conversion, pour rappeler l'origine de sa fondation et de ses legs pieux. Le Père Vidal, qui écrivit l'histoire de saint Vincent Ferrier au commencement du siècle dernier, atteste que, de son temps, l'anniversaire fondé par cette juive convertie se célébrait encore avec beaucoup de solennité. Il ajoute que les religieux du couvent d'Ezija, où saint Vincent logeait pendant sa mission dans cette ville, avaient orné de belles

peintures la cellule qu'il avait habitée. Au fond de leur cloître, ils avaient placé un grand tableau qui représentait saint Vincent prêchant au peuple, et la juive renversée par les pierres du porche écroulé. Pour rappeler cet événement avec plus d'exactitude, on avait mis au bas du tableau une inscription qui racontait en peu de mots comment le miracle avait été accompli[1].

Avant de quitter Ezija, saint Vincent, désireux de graver profondément dans la mémoire du peuple le souvenir de ses prédications, fit peindre sur les murs de l'Église un tableau représentant le jugement dernier et un autre tableau représentant les supplices de l'enfer. Il croyait, avec raison, que la pensée de l'éternité et de la justice de Dieu était un moyen très-efficace pour repousser les tentations et détester le péché.

Saint Vincent donna aussi une mission à Séville, ce qui est attesté par une inscription placée au bas de la chaire où il prêcha; mais nous n'avons pas d'autres détails sur son séjour dans la capitale de l'Andalousie. En quittant cette province, il se rendit dans la Castille. A Tolède, Vincent connut miraculeusement la mort d'une de ses sœurs. Cette pieuse sœur avait embrassé le Tiers-Ordre de saint François, et se sanctifiait à Valence dans l'état de virginité; étant tombée gravement malade et sentant que l'heure de sa mort était proche, elle demanda qu'on étendît sur son lit une tunique qui avait appartenu à son frère; on fit ce qu'elle désirait. Dès qu'elle eut cette tunique, elle se mit à répéter pendant

[1] Voici cette inscription : « Despreciando la ebrea en su corazon la dottrina que predicava el santo, lo conocio el con espiritu de profecia, y pidiendo al señor que bolviesse por sa causa cayò luego sobre la muger la puerta de la iglesia y la matò, aviendo el santo prevenido antes a los circunstantes se apartajen, y luego la resucito. »

deux heures ces paroles : « O Vincent, mon frère très-aimé, priez pour moi. » Puis, d'une voix plus haute, elle dit : « Voici que mon saint frère vient me prendre; il va me conduire devant le tribunal de Jésus-Christ. » En achevant ces mots, elle expira paisiblement. Saint Vincent célébrait le saint sacrifice, à Tolède, au moment où sa sœur rendait le dernier soupir à Valence; il connut par révélation cette bienheureuse mort. Après la messe, il monta en chaire, invita le peuple à remercier Dieu d'avoir accordé à sa sœur la grâce d'une bonne mort, et, s'excusant d'avoir prolongé le saint sacrifice plus que de coutume, il raconta la révélation qu'il venait d'avoir pendant qu'il priait pour les morts.

Saint Vincent eût désiré parcourir toutes les villes de la Castille, mais il fut obligé de renvoyer à une autre année l'exécution de ce projet. La renommée avait porté jusques en Angleterre le récit des fruits merveilleux de ces prédications. Henri IV, qui gouvernait alors ce royaume où la vraie foi devait, un siècle après, être cruellement persécutée, eut la pensée de prier l'apôtre de l'Espagne de venir distribuer à ses sujets le pain de la parole de Dieu. Il envoya un navire en Espagne avec des ambassadeurs et des lettres à saint Vincent; il le conjurait de passer en Angleterre pour y donner quelques missions. Le saint, dont la charité eût voulu embrasser le monde entier, ne pouvait qu'accepter avec joie les propositions de Henri IV; il se rendit au port de Saint-Sébastien, et, de là, fit voile vers l'Angleterre.

Le roi l'accueillit avec le même honneur que s'il eût reçu un souverain. Saint Vincent prêcha dans les principales villes de la Grande-Bretagne, et y produisit les mêmes résultats, y opéra les mêmes miracles que dans ses autres missions. Il donna au roi des avis très-impor-

tants, soit pour le salut de son âme, soit pour le gouvernement de son royaume, et lui prédit plusieurs événements qui devaient s'accomplir après sa mort. Lorsqu'il eut évangélisé l'Angleterre, il parcourut l'Écosse et l'Irlande. Malheureusement, les historiens ne nous on conservé aucun détail sur ces longues missions. Elles durent cependant consoler l'infatigable apôtre, car il les poursuivit pendant plus d'un an. Arrivé dans la Grande-Bretagne, vers l'été de l'année 1406, il ne quitta ce royaume pour venir en France que vers l'automne de l'année suivante.

CHAPITRE TREIZIEME.

Saint Vincent revient en Espagne. — Benoît XIII l'appelle à Perpignan. — Il prêche à Montpellier. — Le roi d'Aragon le prie de venir à Barcelone.

A son retour d'Angleterre, saint Vincent évangélisa la Gascogne, la Picardie et le Poitou, procurant toujours à une foule d'âmes égarées la grâce de la conversion. En 1408, il prêcha pendant tout le carême en Auvergne. Après les fêtes de Pâques, il franchit les Pyrénées et se retrouva dans sa patrie. Plusieurs villes d'Espagne eurent alors le bonheur d'entendre sa voix. A Guadalaxara, il s'éleva contre les jurements inutiles avec tant de force qu'il fit disparaître la mauvaise habitude de prendre le nom de Dieu en vain. Au lieu de continuer à dire sans cesse : par Dieu, c'est vrai, on se contenta d'affirmer; de là vint le proverbe populaire : *Ne disons plus que sûrement, ainsi le veut frère Vincent*[1]. A Lupiana, saint Vincent alla visiter le monastère de Saint-Barthélemy, le plus ancien que les hiéronomites aient eu en Espagne.

[1] Digan todos seguramente
Assi lo dice Fray Vicente.

Dans cette visite, il était accompagné par un savant rabbin qu'il avait converti et qui lui avait beaucoup servi pour amener d'autres Juifs à la vraie foi. Depuis longtemps, le docte néophyte nourrissait le désir de se retirer dans un couvent. D'après le conseil du saint, il demeura dans le monastère de Lupiana; il y prit l'habit et y porta le nom de frère Pierre de Madrid; il pratiqua les plus hautes vertus et devint un prédicateur éloquent. Après avoir fait beaucoup de bien dans les âmes, il mourut de la mort des justes dans le couvent où il avait abrité sa vie.

A Tolosa de Guipuscoa, la maison où logea saint Vincent pendant le temps de sa mission dans cette ville fut conservée comme un objet de vénération. A Victoria, dans la Biscaye, l'apôtre convertit les quatre principales familles Juives. Les descendants de ces quatre familles se sont toujours glorifiés de devoir à saint Vincent le bonheur de la foi chrétienne. A Mondragon, il institua la Confrérie de Saint-Michel, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Un bienfait plus signalé a rendu son souvenir cher à cette ville. Elle était, à cause de son climat, très-sujette à la peste; Vincent obtint de la divine miséricorde que désormais elle ne serait plus désolée par ce fléau.

Dans la Galice, Vincent voulut visiter le célèbre sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle; il y prêcha pendant plusieurs jours. Après un de ses sermons, on lui présenta plusieurs malades afin qu'il les guérît, selon sa coutume. Parmi ces malades, se trouvait un jeune homme totalement aveugle, qui le pria de lui donner la vue. « Non, répondit saint Vincent, je ne puis pas faire ce miracle; de quel pays êtes-vous? — D'Oviédo, dit le jeune homme. — Allez dans votre pays; entrez dans la cathédrale, agenouillez-vous devant l'image du Sauveur,

et dites-lui que c'est moi qui vous envoie vers lui pour qu'il vous guérisse. » L'aveugle se fit conduire à Oviédo et accomplit tout ce que saint Vincent lui avait recommandé. Aussitôt la vue lui fut donnée par celui qui est la lumière du monde. De la Galice, le saint se rendit dans la Corogne, où ses prédications ne produisirent pas leurs fruits ordinaires. Il forma le projet de passer en Afrique pour prêcher l'Évangile au peuple de la Mauritanie et aux Arabes, mais le roi d'Aragon, dont il ne pouvait contrister l'amitié, le pria de ne pas effectuer ce projet et de retourner dans ses états.

En se dirigeant vers l'Aragon, saint Vincent traversa la Castille et s'arrêta pendant le mois de mai à Ségovie, comme le prouve le passage suivant d'une ancienne histoire de Ségovie, que nous rapporterons en entier, quoiqu'il nous instruise plutôt du genre de vie observé par l'apôtre durant ses prédications que de ses actions admirables : « Au commencement de cette année 1408, arriva dans la Castille, venant de la Corogne, le grand prédicateur et maître Vincent Ferrier, apôtre de ce siècle et lumière dont se sert le ciel pour dissiper les ténèbres de cet âge. Il est venu dans notre ville le 3 de mai. Nos concitoyens étaient sortis pour aller à sa rencontre avec un merveilleux concours de peuple. Ils l'ont reçu à la porte du côté du levant, qu'on appelle porte du marché. Le savant homme arrivait chevauchant sur une petite jument et suivi d'une grande foule; il conduisait avec lui pareillement une chapelle pour les divins offices, pour les chanteurs et les musiciens. Avec une si nombreuse famille qui nécessitait de grandes dépenses, il ne permettait pas qu'aucun des siens reçût au delà de ce qui lui était nécessaire chaque jour pour se sustenter. Perfection vraiment apostolique! Parvenu devant une

croix qui se trouvait près de la ville, le saint s'arrêta et se mit en prières; aussitôt la multitude commença à jeter des cris et à le conjurer de prêcher. Le prédicateur, dont l'étude et la préparation étaient seulement son esprit, l'exemple et la bible qu'il portait avec lui, monta sur un tertre qui lui servit de chaire, et prenant pour sujet de son discours la croix, il prêcha sur son excellence avec tant de ferveur et de véhémence qu'on en vit l'effet en une foule de pécheurs qui se convertirent, en même temps qu'une foule de Juifs et de Maures qui étaient accourus se mêler aux chrétiens pour entendre saint Vincent, attirés par la renommée d'un si saint prédicateur. Les miracles qu'il opérait étaient très-évidents. On l'entendait de deux lieues à la ronde, et des gens de toutes les nations le comprenaient, quoiqu'il parlât toujours l'idiome de Valence. A la fin du sermon, il se plaignit de nous, parce qu'à l'entrée principale de notre ville il n'y avait aucune église, aucune dévote chapelle. Il nous pria d'en ériger une et de la dédier à la fête de ce jour; on le promit, et on remplit bientôt cette promesse en construisant une chapelle et en la nommant la *Croix du Marché*. En mémoire de ce jour, à chaque anniversaire, la confrérie de la Conception du couvent de Saint-François se rend à cette église. Le saint demeura plusieurs jours dans notre ville prêchant et faisant le soir des disciplines publiques jusqu'au sang. Il fit faire pénitence aux pécheurs, pacifia les ennemis, convertit par ses paroles et par ses actions très-exemplaires beaucoup de Juifs et de Maures. Il en baptisa une grande quantité. En mémoire de ce fait, un tableau dans l'église de Saint-Martin le représente baptisant des Maures et des Juifs[1].»

[1] Cité par le Père Teoli, liv. I, tr. III, ch. 13. — Nous avons traduit très-littéralement.

Ce monument historique est le premier qui nous montre saint Vincent Ferrier s'aidant d'une monture pour aller d'un pays à l'autre. Il avait donc en 1408 la plaie aux jambes qui l'a fait souffrir pendant les onze dernières années de sa vie. Ses douleurs ne l'empêchèrent pas de poursuivre son apostolat. Le bonheur de travailler au salut des âmes lui faisait oublier toute souffrance. Ses fatigues affaiblirent sa santé. Il fut quelquefois éprouvé par la maladie, mais les infirmités de son corps semblaient redoubler la vigueur de son âme. Quittant Ségovie pour prêcher dans d'autres villes de la Castille, il passa devant l'ancienne Alcala et s'écria : « Alcala, puits d'iniquité ; *Complutum, puteus iniquitatis.* » En voyant l'iniquité des peuples, il éprouvait une affliction qui n'était égalée que par son désir de les sanctifier. Il satisfit ce désir à Torija, Yéla, Cifuentes, à Tortonda, Selas et Luzon. Dans cette dernière ville, une grande pierre lui servit de chaire. Après son départ, cette pierre fut regardée comme une sorte de relique ; elle fut brisée en mille morceaux; chacun voulut en avoir un fragment. A Huete, il bénit un puits dont l'eau infecte donnait la mort aux animaux qui en buvaient, et aussitôt ce puits ne contint plus qu'une eau transparente sans odeur et sans danger.

A Cuença, saint Vincent trouva un peuple enseveli dans la fange des vices les plus honteux. Il y commença une mission en priant Dieu de la bénir. A sa voix, les hommes changèrent leurs mauvaises mœurs et embrassèrent une vie pure ; mais les femmes ne voulurent pas se convertir. Telle fut leur obstination dans le mal qu'en se voyant abandonnées par leurs complices, elles tournèrent leur rage contre saint Vincent. Elles l'assaillirent comme des furies et le forcèrent à sortir de la ville par une petite porte qui depuis lors ne fut jamais fermée et

porta le nom de *portillo di san Vincente*. L'apôtre fut encore moins heureux à Molina. Dès qu'il y fut entré, il en sortit en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant Benoît XIII avait convoqué à Perpignan les évêques de son obédience. Saint Vincent fut invité à se rendre à ce concile. Pour y aller, il passa par Valence, où il demeura quelques jours ; il y connut par révélation la tragique histoire et la mort de sa sœur Francisca. Mariée à un riche négociant nommé Barthélemy Aguilar, Francisca vivait heureuse et servait Dieu fidèlement ; mais son bonheur fut tout à coup détruit à jamais. Son mari fut obligé par son négoce d'entreprendre un assez long voyage. Pendant son absence, un de ses serviteurs conçut pour Francisca une passion criminelle ; il osa la déclarer, mais elle fut repoussée avec l'indignation qu'elle méritait. Un jour, dans l'excès de ses mauvais désirs, il se présenta, un glaive à la main, à la malheureuse femme et la menaça de la tuer si elle ne cédait pas à ses transports. Effrayée par ce glaive levé sur sa tête, Francisca n'opposa aucune résistance, et n'eut pas le courage de préférer la mort au déshonneur. Revenue de son saisissement et couverte de honte à ses propres yeux, elle ne put supporter la vue du serviteur qui l'avait outragée ; pour se délivrer de son affreuse présence, elle l'empoisonna. Un crime appelle un autre crime. Elle allait devenir mère et révéler au public son opprobre. Pour ne pas perdre la haute réputation de vertu dont elle jouissait, elle fit périr le fruit de ses entrailles. Après avoir commis d'aussi graves fautes, elle en fut épouvantée ; mais, retenue par une fatale honte, elle n'osa pas les avouer en confession, et joignit à ses homicides de nombreux sacriléges. Enfin, le remords accabla son âme. Elle passait dans les pleurs ses jours et ses nuits.

Ayant appris qu'un prêtre de Normandie, qui se rendait en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, se trouvait alors à Valence, elle saisit cette occasion de confesser toutes ses fautes à un prêtre qui ne la connaissait pas et qui ne la verrait jamais plus. Elle se confessa dans l'église du couvent de Saint-Julien avec le plus sincère et le plus violent repentir de ses fautes. Trois jours après elle mourut. Saint Vincent, achevant de célébrer la messe au maître-autel du couvent des Frères-Prêcheurs, vit apparaître devant lui et comme sur l'autel une femme entourée de feux et tenant entre ses bras un petit enfant meurtri. Étonné d'une pareille vision, il adjura cette femme, au nom du Seigneur, de lui dire qui elle était et ce qu'elle voulait. Je suis ta sœur Francisca; la justice de Dieu m'a condamnée à souffrir dans le purgatoire ces supplices épouvantables jusqu'au jour du jugement. Elle raconta toute sa déplorable histoire, et ajouta : « Je serais grandement soulagée, je serais même délivrée de mes peines, si vous célébriez pour moi les messes de saint Grégoire, qui sont si puissantes pour tirer les âmes du purgatoire. » Saint Vincent promit de de célébrer ces messes, et la vision disparut. Que de mortifications il s'imposa, que de prières ardentes il exhala vers le ciel pour soulager la pauvre âme de sa sœur ! Il célébra les messes de saint Grégoire. Pendant qu'il célébrait la dernière, Francisca lui apparut glorieuse, couronnée de fleurs et entourée d'anges. Elle le remercia de son empressement à prier pour elle, et lui dit que, grâce à ses prières et à ses suffrages, elle allait jouir dans le ciel du bonheur éternel.

A Perpignan, saint Vincent trouva assemblés environ vingt six Evêques des Royaumes de Castille et d'Aragon, des comtés de Foix et de Provence. Le concile s'ouvrit

au commencement du mois de novembre. Vincent y prononça plusieurs discours en latin. Il usa de toute la force de son éloquence et de toute l'influence de ses conseils pour procurer la paix de l'église, pour décider Benoît XIII à céder ses droits, et pour l'engager à envoyer au concile de Pise un représentant chargé d'offrir son abdication. L'obstination de Benoît XIII rendit inutiles les conseils de saint Vincent. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer d'un pontife résolu à maintenir ce qu'il appelait ses droits, la plupart des Evêques s'éloignèrent de Perpignan avant la fin du concile. Dix huit seulement demeurèrent auprès de Benoît XIII. Après un mois de séjour à Perpignan, Vincent, désolé des mauvaises dispositions de Pierre de Lune, reprit, pour se consoler, le cours de ses prédications. Il arriva de ville en ville jusqu'à Montpellier.

Dans les archives de Montpellier, se conserve la notice suivante sur les missions de saint Vincent Ferrier en cette ville [1]. « L'an 1408 et le jeudi 29 novembre, sur le soir, arriva et entra dans la ville de Montpellier le révérend frère Vincent Ferrier de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, maître en sacrée théologie et très-excellent prédicateur. Le jour suivant, fête de Saint-André, il prêcha au peuple les gloires de cet apôtre dans le cimetière des Frères-Prêcheurs, lieu anciennement consacré à ce ministère apostolique lorsque cette ville était très-peuplée, c'est-à-dire avant l'année 1348, époque où elle fut presque entièrement dépeuplée par une épidémie. Il prit pour texte de son sermon ces paroles : *Dives in omnes qui in-*

[1] Cette notice fut enregistrée de la main d'un notaire royal. La copie légalisée, qui fut envoyée au Père Miguel, portait ce titre : « Extractum ex veteri libro dicto *Talamus* in archiviis domus consulatris montis pessulani existente a folio 193 usque ad folium 197. »

vocant te ; le samedi, il prêcha dans le même endroit sur ce texte *Ecce dies veniunt dicit Dominus.* Le dimanche, il parla de la venue du Juge suprême sur ce texte : *Benedictus qui venit in nomine Domini ;* il expliqua le lundi par quels artifices l'antechrist séduira le peuple, et son texte fut : *Induimini arma lucis.* Le mardi, il exposa pourquoi Dieu permettra que l'antechrist fasse tant et de si grands maux ; il prit pour texte : *Dicite quia Dominus his opus habet.* Le mercredi, toujours dans le même endroit, prêchant sur ce texte : *Reminiscamini quia ego dixi vobis*, il parla de la venue de l'antechrist, et dit qu'elle serait prochaine. Le jeudi, il prêcha le panégyrique de saint Nicolas sur ce texte : *In diebus suis placuit Deo.* Mais, le vendredi, il parla de nouveau sur la fin du monde, et choisit pour texte ces paroles : *Ite in castellum quod contra vos est.* Enfin, le samedi, il dit des choses admirables sur la conception de la sainte Vierge d'après ce texte : *Ego jam concepta eram.* Le même jour, après son repas avec un autre religieux de son Ordre, son compagnon ordinaire, il alla à pied à Fabrégues, où il prêcha le dimanche sur la proximité de la fin du monde, prenant pour texte : *Erunt signa in sole et luna.* Il annonça que le lundi suivant, dans le village de Loupian, il expliquerait quel est l'état des âmes dans le paradis, dans le purgatoire et dans l'enfer, dont veuille Dieu nous préserver par sa miséricorde. Il faut remarquer que, tous les matins, il chantait solennellement la messe, puis, se dépouillant de ses ornements sacrés, montait en chaire et y prêchait avec tant de ferveur que ses paroles semblaient plus divines qu'humaines. Outre les neuf sermons solennels qu'il a prêchés dans cette ville, pendant trois jours, après son repas, il est allé prêcher dans les couvents de religieuses ; le lundi, au couvent appelé *de*

Provilla, qui appartient aux Dominicains; le mercredi, aux religieuses de Saint-Gilles; et le jeudi, aux religieuses de Saint-François. Il n'a permis à aucun particulier d'assister à ces sermons parce qu'il traitait de l'observation des règles et constitutions, et des autres devoirs religieux. »

Après cette fructueuse mission à Montpellier, saint Vincent crut devoir retourner à Perpignan. Chemin faisant, il annonça la parole de Dieu dans plusieurs villes et villages. Arrivé à Perpignan, il se mit à prêcher au peuple tous les jours. Le concile convoqué par Benoît XIII se terminait sans aboutir à aucun résultat sérieux; les dix-huit cardinaux restés auprès du pontife le supplièrent, dans une dernière séance, d'abdiquer tous ses droits, lui montrant clairement que c'était le seul moyen de rétablir l'union dans l'Église. Les évêques rassemblés à Pise pour travailler à faire cesser le schisme priaient tous ceux de leurs amis qui approchaient Benoît XIII de décider ce pontife à l'abdication. Le cardinal Brancacio écrivit à don Boniface Ferrier, frère du saint et supérieur des Chartreux, qui se trouvait aussi à Perpignan, une lettre pressante qui se terminait ainsi : « Excusez-moi si je n'écris pas à notre seigneur Benoît XIII; c'est que je sais qu'il reçoit mal mes paroles; je me recommande aux prières de votre bienveillante charité. Saluez de ma part votre frère Vincent, mon très-cher ami, avec qui plût à Dieu que je pusse encore m'entretenir. Que le Très-Haut vous conserve heureusement pour son service, et vous accorde une longue vie. — Écrit à Pise, le dernier jour du mois de janvier 1409. »

Lorsque cette lettre parvint à don Boniface, saint Vincent en avait reçu une du roi d'Aragon, ainsi conçue[1] :

[1] Voir pour cette lettre et les précédentes, P. Vidal, liv. II, ch. 9.

« Nous désirons vivement traiter avec vous quelques affaires qu'il ne convient pas de confier au papier. Nous vous prions donc affectueusement, pour notre honneur, de venir vers nous, si vous voulez nous servir et nous donner un conseil important; vous nous ferez un très-grand plaisir. Donné à Barcelone, scellé de notre sceau, le 22 janvier 1409. » Dès qu'il eut reçu cette lettre, saint Vincent quitta Perpignan et se dirigea vers Barcelone.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Missions de saint Vincent à Elne, à Gérone, à Barcelone. — Il annonce au roi d'Aragon la mort de son fils. — Il va en Toscane. — Il est rappelé en Espagne par le roi de Castille.

Malgré son désir de se rendre promptement auprès du roi d'Aragon, saint Vincent crut devoir s'arrêter quelques jours dans certaines villes qui se trouvaient sur le chemin de Perpignan à Barcelone, et qui avaient besoin de sa présence. Elne était désolée par d'anciennes inimitiés et de funestes discordes. Saint Vincent y prêcha pour pacifier les esprits ; il fut reçu dans cette ville comme un ange de paix et les partis le choisirent pour juge de leurs différents. Benoît XIII devait recevoir d'Elne, chaque année, deux cents florins. La ville prétendait que cette somme devait être payée par les particuliers, ceux-ci, au contraire, prétendaient que ce tribut était à la charge de la ville. On s'en remit de part et d'autre au jugement de saint Vincent Ferrier ; il écouta et pesa les diverses raisons apportées pour et contre, et, après un mûr examen, il déclara que les deux cents florins devaient être payés par la ville. C'est ce qui fut pratiqué l'année suivante ; cette décision fut confirmée par un arrêt du roi en faveur des particuliers[1].

[1] Cet arrêt porte : « Per averlos declarado libres en su sentencia el

A Gérone, saint Vincent eut aussi à faire cesser de nombreuses divisions. Quelques particuliers, abusant de leur puissance, s'étaient emparés du bien public. De là des rixes continuelles parmi le peuple et des procès sans fin; la haine et la vengeance armaient les citoyens les uns contre les autres. Peu de jours après l'arrivée de saint Vincent à Gérone, cette ville fut toute changée; l'inimitié fit place à la paix, et, grâce aux conseils du saint, Gérone jouit d'une tranquillité que depuis longtemps elle ne connaissait pas. Heureux de voir que tout ce peuple avait renoncé à la colère et à l'injustice, saint Vincent, pour le fortifier dans ses bonnes résolutions, prêcha, le 13 avril (1409), sur la joie ineffable qu'éprouveront les âmes des élus lorsque, après le jugement dernier, elles seront introduites dans le ciel par les saints anges avec leurs corps glorieux. « Les anges, dit-il, chanteront aux âmes justes avec une mélodie très-suave : Heureux le jour, heureuse l'heure, heureux le temps, heureux le moment où vous avez abandonné le péché; heureux le jour, heureuse l'heure, heureux le temps heureux, le moment où vous avez fait pénitence[1]. » Saint Vincent aimait à se représenter l'entrée des âmes dans le ciel. Dans son sermon pour le samedi après l'Ascension, il dit qu'au moment où un juste rend le dernier soupir, son ange gardien vient recevoir son âme

R. P. y senor maestro en sag. theologia arbitro arbitrador y amigable componedor.

1 Felix dies, felix hora,
Felix tempus, felix mora
Quibus peccato dimisisti
Felix dies, etc.....
Quibus Christo adhæsisti.....
Quibus pœnitentiam egisti. —

(Ex scriptura publici notarii. Joannis Font., *apud Diagum*, l. I, c. 16)

accompagné d'un millier d'anges, d'une foule de saints, des âmes de ses amis, des membres de sa famille qui l'ont précédé dans le bienheureux séjour. Ainsi escorté, le juste entre dans le ciel au milieu des cantiques de joie, semblable à Jésus-Christ revenant s'asseoir à la droite de son père. Il ajoute que le pécheur, en mourant, voit son âme accueillie par les démons qui l'ont excité au mal; ils l'entraînent dans l'enfer avec des malédictions et en insultant à son éternel malheur.

Il y avait à Gérone un homme méchant qui, voulant abandonner sa femme, aussi vertueuse qu'il était criminel, eut recours à la calomnie pour justifier son dessein. Elle venait de mettre au monde, depuis quelques mois, un enfant dont il était le père; il le savait, mais, afin de se séparer d'elle avec quelque apparence de raison, il prétendit que cet enfant était le fruit d'un adultère. Accusée d'un crime qui lui faisait horreur et sûre de son innocence, la malheureuse mère fut plongée dans une douleur qui fit craindre pour ses jours. On lui conseilla de raconter sa douleur à saint Vincent, qui ne refusait jamais de consoler les affligés; elle suivit ce conseil. Le saint lui dit de venir assister à son prochain sermon, de prier son mari de se mêler à l'auditoire et de porter son petit enfant quoiqu'il eût à peine huit mois. La pauvre mère, à demi consolée, obéit fidèlement. A la fin du sermon, saint Vincent s'adressa au petit enfant et lui dit : « Quitte les bras de ta mère et va chercher ton père parmi cette foule d'hommes qui sont venus m'entendre. » Docile à ce commandement, le petit enfant traversa l'Église d'un pied miraculeusement affermi, et arrivant jusqu'à son père, à travers la foule, lui saisit la main en s'écriant : « Voilà mon père, je suis vraiment son enfant! » A la vue de ce prodige, tout le peuple fut

profondément ému. Ce père dénaturé, convaincu de sa faute, éclata en sanglots, demanda pardon à sa femme de l'avoir calomniée, et, dans la suite, répara sa faute par la pratique assidue de toutes les vertus domestiques.

Le roi d'Aragon voyant que saint Vincent, retenu par ses travaux apostoliques, tardait trop à venir à sa cour, lui envoya, avec des lettres de créance, François Péréra, pénitencier de Benoît XIII, pour lui demander son avis sur les diverses questions dont la difficulté l'avait poussé à l'appeler à Barcelone. Saint Vincent, plein de reconnaissance pour les bontés du roi, qui lui permettait de ne pas interrompre le cours de ses missions apostoliques, donna son avis avec beaucoup de sagesse sur tous les points qui lui furent proposés. Admirant sa haute prudence, François Péréra alla porter ses réponses à don Martin, et saint Vincent alla prêcher à Vique.

La discorde avait causé dans cette ville plus de maux encore qu'à Elne et qu'à Gérone. Deux factions la divisaient : l'une de ces deux factions avait pour chef les frères Guillaume et François Malla ; l'autre Guillaume Savesone, Pierre Soler, Gilabert et Nicolas Sola. Après le premier sermon que prêcha saint Vincent à Vique, un grand nombre de personnes demandèrent publiquement pardon des injures commises envers le prochain ; beaucoup d'ennemis se réconcilièrent, les familles se pardonnèrent mutuellement les homicides dont elles étaient les victimes ou les auteurs. Les jours suivants, le nombre des haines éteintes par la prédication de saint Vincent ne fit que s'accroître. Chose admirable ! les offensés étaient d'ordinaire les premiers à se rendre chez le notaire Barthélemy Escayo et à le prier instamment de stipuler les conditions de la paix qu'ils voulaient faire avec leurs ennemis. Le père Antoine Fuster servait de

témoin. La place du marché, à Vique, était couverte de bancs et de tables, qui servaient soit à la vente publique des denrées, soit à la perception du trésor royal. Comme aucune église n'était assez grande pour contenir tout le peuple qui voulait entendre saint Vincent, on débarrassa la place du marché de tout ce qui l'encombrait et le saint y prêcha sa mission. Lorsqu'elle fut terminée, le peuple ne voulut plus remettre ces bancs et ces tables où il payait l'impôt; on en avertit le roi, qui permit qu'en souvenir des prédications de saint Vincent, la place du marché, à Vique, fût désormais entièrement libre. Laissant dans cette ville, pour y consolider l'œuvre de la pacification, outre le père Fuster, les chanoines Bernard Despujols, Bérenger, Desprunérs et Jacques Roch, ses compagnons, le saint poursuivit sa route vers Barcelone.

Quand et comment entra-t-il dans la capitale de la Catalogne? C'est ce que nous apprennent les archives de Barcelone, où se trouve un ancien mémoire, ainsi conçu. « Il faut noter que cette année (1409) entra à Barcelone le vénérable maître frère Vincent Ferrier, le 14 du mois de juin, avec une grande multitude d'hommes et de femmes qui le suivaient des diverses parties du monde, à cause de ses merveilleuses prédications et de sa sainte vie. Il prêchait dans la place de la ville; les Frères-Prêcheurs firent niveler le jardin de leur couvent pour qu'il pût y prêcher, comme il fit en effet. Il célébrait la messe le matin, de très-bonne heure; toute la ville accourait, parce qu'il sortait de lui une telle vertu qu'elle guérissait tout le monde. Il accomplit beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de raconter[1]. » La compagnie du saint ne fut pas recueillie avec l'hospita-

[1] Cité par Diago, Teoli, Miguel.

lité qu'elle était habituée à rencontrer. Huit jours après l'entrée solennelle de saint Vincent à Barcelone, le conseil de cette ville prit une délibération qui est relatée dans le livre de ses décrets, à la date du 22 juin (1409), ainsi qu'il suit : « Une proposition a été faite touchant la venue à Barcelone de maître Vincent Ferrier, de l'Ordre des Prêcheurs, homme grandement pieux, qui avait été appelé dans la ville, par lettres et par ambassadeurs, à cause de sa très-bonne réputation et des merveilles qu'il avait opérées à Valpure et qu'il ne cessait d'opérer en prêchant le nom de Notre-Seigneur Dieu par le monde. Il est suivi d'une grande multitude de personnes qui, pour s'attacher à lui, ont laissé tout ce qu'elles avaient. Or, c'est une chose bien connue à la ville que, dans les lieux où est allé maître Vincent Ferrier avec toute sa compagnie, il a eu un meilleur accueil que dans Barcelone, à la grande honte de cette ville, qui lui avait écrit pour l'appeler. Ceux qui vont avec lui ne sont pas logés et ne sont pas traités comme il conviendrait, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement. Le conseil doit prendre sur ce point une détermination. » Voici, en effet, ce que résolut le conseil sur cette proposition : « Le conseil a décidé que la ville députerait deux hommes de bien, qui seraient chargés de voir et de rechercher si ceux qui sont venus avec maître Vincent Ferrier ont besoin de quelque chose ; la ville leur remettra trois cents florins pour les employer à tout ce qui sera nécessaire à la compagnie de maître Vincent, soit en chaussures, soit en vêtements, soit en choses semblables. Autrement, c'eût été honteux et vil pour la ville, qui a fait venir ce saint homme, de n'avoir aucun égard pour cette foule de gens de bien qui le suivent et qui ont été bien accueillis partout où ils ont passé. Dans le pro-

chain conseil des cent jurés qui se tiendra, on proposera le présent décret, afin qu'il soit confirmé et approuvé[1]. »

Le 14 juillet, on apprit à Barcelone que don Martin, roi de Sicile, fils du roi d'Aragon, avait remporté une grande victoire en Sardaigne sur des sujets rebelles. On célébra de grandes fêtes à cette occasion; mais la douleur est souvent voisine de la joie. Le roi de Sicile mourut à Cagliari le 25 juillet; le roi d'Aragon n'avait pas d'autre héritier. Benoît XIII reçut le premier cette triste nouvelle; il sentit qu'en l'apprenant le malheureux père se porterait aux derniers excès de la douleur; il se rendit à Barcelone, et ordonna que pour alléger l'affliction du roi, la nouvelle de la mort de son fils lui serait portée par saint Vincent, qu'il aimait et vénérait comme un père. Les magistrats et l'élite de la noblesse accompagnèrent le saint. En voyant le visage éploré de ces messagers de deuil, le roi eut le pressentiment de son malheur. « Sire, lui dit saint Vincent, les rois de la terre ne sont pas immortels; leur naissance et leur mort ressemblent à celle des autres hommes, quoiqu'ils soient vénérés comme remplissant ici-bas des fonctions divines. Le Roi des rois a rappelé auprès de lui le roi de Sicile. Votre Altesse est pieuse; qu'elle reçoive ce coup terrible comme venant de la main adorable du Très-Haut, qui mortifie ceux qu'il aime. Je sais que votre cœur sera navré, mais nous partageons votre peine; tous vos vassaux pleurent vos malheurs; ils ne se consoleront pas s'ils ne voient Votre Altesse se résigner à la volonté de Dieu. » Touché par de si douces paroles, le roi d'Aragon ne permit pas à sa douleur d'éclater avec désespoir; il montra des sentiments vraiment chrétiens, quoiqu'il

[1] Teoli, liv. I, tr. III, ch. 13.

perdît en quelque sorte deux royaumes à la fois par cette mort, la Sicile n'ayant plus de roi, et l'Aragon plus d'héritier. Les funérailles du roi défunt furent célébrées avec grande pompe. Après les premiers jours de deuil, on pria don Martin, veuf depuis quelques années, de se remarier pour donner un héritier à ses États. Ce second mariage, en prévenant ou en faisant cesser les cabales des prétendants à la couronne, devait maintenir la paix parmi les peuples et détourner les orages dont la Sicile et l'Aragon étaient menacés. Le roi, qui avait seulement cinquante et un ans, comprit la sagesse du conseil qu'on lui donnait et le suivit; il jeta les yeux sur Marguerite de Prades, princesse du sang royal d'Aragon, et l'épousa solennellement dans la tour de Belleguard, le 16 septembre. Saint Vincent célébra la messe du mariage, en présence de Benoît XIII.

Les nombreux rapports que saint Vincent était obligé d'avoir avec le roi ne l'empêchèrent pas de poursuivre auprès du peuple le cours ordinaire de ses prédications. Les événements publics, heureux ou malheureux, étaient pour l'apôtre une occasion de montrer au peuple l'inconstance des choses de ce monde et la folie de ceux qui, pour s'attacher à des biens périssables, perdent les biens éternels. Il prêcha depuis la fin du mois de juin jusqu'au milieu de septembre, et son auditoire fut toujours aussi nombreux; telle était l'affluence des fidèles qu'on prenait place dès une heure du matin dans le jardin du couvent des Frères-Prêcheurs pour ne pas manquer d'assister à la messe et au sermon de saint Vincent.

Après le mariage du roi, l'apôtre se rendit à Manrése où le peuple, ravi de ses miracles, réforma complétement ses mœurs. Il revint ensuite prêcher pendant l'Avent à Barcelone et dans les villages voisins. A Torre-

de-Ranon, pendant les Quatre-Temps de décembre, il enseigna au peuple une prière pour obtenir la grâce d'une bonne mort; cette prière, enregistrée par un notaire, consistait dans la récitation de quelques versets des Psaumes pénitentiaux et de l'Oraison suivante : « Seigneur Jésus-Christ, qui ne voulez pas que personne périsse et qu'on ne prie pas sans l'espérance de la miséricorde, parce que vous avez dit de votre bouche sainte et bénie : Toutes les choses que vous demanderez en mon nom seront accordées; je vous demande, Seigneur, en votre saint nom, de me donner à l'article de la mort, avec une pensée et une parole entièrement libres, une contrition véhémente de mes péchés, une vraie foi, une espérance convenable, une charité parfaite, afin que je puisse vous dire d'un cœur pur : Je remets mon âme entre vos mains; vous m'avez racheté, Dieu de vérité, qui êtes béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il [1]. »

Vers la fin de cette année 1409, les peuples de la Toscane firent prier saint Vincent de venir leur prêcher le règne de Dieu. Le bienheureux Jean-Dominique venait d'être nommé cardinal, et ne se faisait plus entendre à Florence. Saint Vincent, malgré les rigueurs de l'hiver, se rendit en Italie. Les principaux fruits de son ministère dans le diocèse de Pise, de Florence, de Sienne, de Lucques, furent la pacification des troubles, la réconci-

1. Domine Jesu Christe, qui neminem vis perire et cui numquam sine spe misericordiæ supplicatur, nam tu dixisti ore sancto tuo et benedicto : Omnia quæcumque petieritis in nomine meo fient vobis; peto a te, Domine, propter nomen sanctum tuum ut in articulo mortis meo des mihi integritatem sensus cum loquela, vehementem contritionem de peccatis meis, veram fidem, spem ordinatam, charitatem perfectam ut tibi puro corde dicere valeam : In manus tuas commendo spiritum meum, redemisti me, Deus veritatis, qui es benedictus in sæcula sæculorum. Amen.

liation des familles divisées, le renouvellement de la piété chrétienne, le retour à des pratiques de religion trop négligées en ces temps de schisme. Le séjour de saint Vincent parmi les peuples de la Toscane se prolongea beaucoup moins qu'ils ne l'avaient espéré. Au commencement du mois de mai 1410, le saint reçut à Porto-Venere, près du golfe de la Spezzia, des lettres et un envoyé de Jean II, roi de Castille, ou plutôt de don Ferdinand, tuteur de ce roi, à peine âgé de cinq ans. Ces lettres lui disaient que sa présence était plus nécessaire en Espagne qu'en Italie; elles l'avertissaient que la mort du roi de Sicile avait fait naître en Aragon diverses factions fomentées par divers prétendants à la couronne. Ces nouvelles et les instances du roi de Castille hâtèrent le départ de saint Vincent; il entra dans le port de Barcelone vers la fin du mois de mai. Il promit au roi de Castille d'aller visiter ses États, quand il aurait fait dans les provinees de Valence et de Murcie quelques missions qui lui paraissaient nécessaires.

Saint Vincent trouva Barcelone, à son retour d'Italie, désolée par la peste. Fuyant devant le fléau, le roi s'était retiré d'abord dans la tour de Bellesguard, puis dans le monastère de Valdoncellas. Mais le danger de la mort n'arrêta pas saint Vincent, il prêcha au peuple la pénitence comme le seul moyen de se délivrer du redoutable fléau. Des processions publiques furent instituées; des prières générales furent adressées à Dieu; beaucoup de malades furent guéris par le courageux apôtre. Non content de visiter les pestiférés, il permettait qu'on les apportât dans sa cellule et il les délivrait de leurs maux en leur imposant les mains. Au bout de quelques jours, le fléau suspendit ses ravages et disparut d'une ville d'où la présence de saint Vincent Ferrier semblait le chasser.

Quand la joie fut rendue à Barcelone, Vincent la quitta pour se rendre à Valence, évangélisant, selon sa coutume, les villes qui se trouvaient sur son passage. A Tortose il passa l'Èbre avec toute sa compagnie sur des barques trop petites pour contenir sans danger le grand nombre de personnes qui les remplissait. L'eau entra bientôt dans ces barques ; elles allaient toutes être submergées. Des cris de détresse se firent entendre. On tendit de tout côté, vers saint Vincent, des mains suppliantes. Il fit le signe de la croix sur le fleuve ; les barques, au même instant, cessèrent de se remplir d'eau et parvinrent heureusement jusqu'à la rive.

Le 31 mai, le roi d'Aragon mourut dans le monastère de Valdoncellas ; le même jour, saint Vincent prêchait à Morella. Connaissant par révélation cette mort funeste qui devait être pour l'Aragon le principe de tant de troubles, il interrompit tout à coup son sermon, et s'écria : « O vous tous qui m'écoutez ! je vous avertis que dans huit jours grondera un épouvantable tonnerre dont le bruit ébranlera tout le royaume ; il sera la cause de beaucoup de morts violentes et d'une grande effusion de sang. » Ces paroles glacèrent d'effroi tous les auditeurs. Après le sermon, on pria le saint d'expliquer cette énigme. Il répondit que ce tonnerre funeste serait la mort du roi. En effet, huit jours après tout le monde apprit que le roi d'Aragon était mort. Comme il ne laissait pas d'héritier, les prétendants à la couronne commencèrent aussitôt des troubles et des factions qui se prolongèrent pendant deux ans.

CHAPITRE QUINZIEME.

Saint Vincent prêche à Valence. — Il y fonde une université et un orphelinat. — Il reçoit une lettre de la ville d'Origuela. — Il va y prêcher.

Lorsque saint Vincent fut arrivé à quelques lieues de Valence, les habitants de cette ville, apprenant sa prochaine arrivée, firent éclater leurs transports de joie à la pensée qu'ils reverraient bientôt leur plus saint et plus illustre concitoyen. Le 13 juin, le conseil de la ville se rassembla pour délibérer sur la manière dont on recevrait le saint et sa compagnie. On décida que la ville se chargerait de toutes les dépenses de saint Vincent et des gens de sa suite ; qu'on élèverait sur la plus vaste place publique des tribunes où les jurés et la noblesse de Valence pourraient entendre les prédications ; qu'on tendrait une immense toile pour garantir le saint et ses auditeurs des rayons du soleil ; que les magistrats iraient à la rencontre de l'apôtre, et le recevraient avec le plus de pompe et de solennité possible.

L'entrée de saint Vincent à Valence a été racontée par le chapelain du roi Alphonse, qui s'y trouvait présent. — « L'an 1410, et le 23 juin, dit-il, entra à Valence le

vénérable maître saint Vincent Ferrier, qui était appelé légat *a latere* de Jésus-Christ; le jour suivant il prêcha sur la place du marché, près de la paroisse de Saint-Jean.

Chaque jour il chantait la messe, en versant pendant le saint sacrifice d'abondantes larmes. Si merveilleuse était la grâce de ses sermons, que toutes les nations les comprenaient. Il avait toujours à sa suite plus de trois cents personnes, hommes ou femmes, et plusieurs prêtres très-instruits et maîtres en théologie. Parmi ceux qui entendirent le premier sermon de saint Vincent, se trouvaient deux juifs qui étaient tombés sous les mains de la justice pour avoir mis à mort de petits enfants; ils se nommaient Isaac Conté et Ismaël Brunet. Ils étaient condamnés à mort, mais, comme on désirait qu'ils reconnussent leurs erreurs avant de mourir, on les fit assister au sermon de saint Vincent. L'apôtre, en les voyant, parla de la religion chrétienne avec tant de orce, que les juifs ne purent résister à l'évidence. Ils demandèrent le baptême, et prièrent le saint de faire instruire et baptiser tous les membres de leur famille.

« Quelques jours après, saint Vincent convertit une femme qui vivait depuis longtemps dans un commerce criminel; elle s'éloigna de son complice, et ne voulut plus le voir. Celui-ci, au lieu d'imiter son exemple, s'irrita contre le saint et prononça contre lui mille injures. Il voulut assister à un sermon pour s'en moquer et détourner quelques auditeurs de leur pieuse attention. Au milieu du sermon, pendant qu'il imaginait quelle vengeance il pourrait tirer du saint qui l'avait empêché de contenter sa passion, le démon s'empara de lui. Il s'agita comme un furieux, grinça des dents, et fit sortir de sa bouche une écume affreuse. Saint Vincent le laissa

quelques instants terrifier ses voisins, puis lui commanda de se tenir tranquille. Aussitôt il perdit tout mouvement; ses membres se roidirent, et il devint plus semblable à une statue qu'à un être vivant. Son repos n'était pas moins pénible à voir que son agitation. Après le sermon, saint Vincent commanda au démon de sortir de ce malheureux. — Laisse-moi le tourmenter, répondit l'esprit rebelle, laisse-moi te venger de toutes les injures qu'il a vomies contre toi. — Mais le saint : Je suis serviteur de Jésus-Christ qui pria pour ses ennemis, et en son nom je te commande de quitter à l'instant cet homme. — Le démon obéit, en jetant à terre cet infortuné et en le laissant comme mort.

« Saint Vincent pria un des prêtres de sa compagnie de rester auprès de lui, l'assurant qu'en revenant de sa léthargie il demanderait à se confesser. En effet, guéri à la fois de l'obsession de l'esprit malin et de ses douleurs, cet homme demanda pardon publiquement, confessa ses fautes, et mena par la suite une vie pieuse et pénitente. »

Au mois d'août, saint Vincent obtint de la ville de Valence une faveur signalée au profit du couvent des Frères-Prêcheurs. La ville avait cédé le terrain qui entourait le jardin du couvent à divers particuliers, pour y construire des maisons. Ces bâtisses devaient diminuer la solitude et le calme du monastère; saint Vincent pria les membres du conseil de revenir sur leur décision. On ne pouvait rien lui refuser; le décret fut rapporté, et le prix des terrains vendus fut remis aux acheteurs. Le couvent continua de jouir de son isolement silencieux et propre aux études[1].

[1] L'acte qui rompait la vente portait que la première décision avait

Les villes voisines de Valence ne pouvaient manquer d'être évangélisées par saint Vincent. Il trouva dans la plupart d'entre elles des populations qui l'attendaient avec une pieuse impatience, et qui, pour se préparer à la mission, avaient commencé à réformer leurs mœurs. La ville de Liria était consternée parce que une source d'excellente eau, jusqu'alors très-abondante, venait d'être desséchée, et qu'on pouvait à peine se procurer, en quelques puits profonds, assez d'eau pour ne pas mourir de soif. Dès que saint Vincent fut arrivé, on lui exposa le malheur dont on gémissait; il célébra solennellement la messe, après avoir exhorté le peuple à y assister avec beaucoup de dévotion. Après la messe, il se rendit à la source tarie et la bénit; aussitôt l'eau recommença à jaillir avec la même abondance qu'auparavant. En mémoire de ce prodige, on érigea près de cette source une chapelle en l'honneur de saint Vincent Ferrier. Les Trinitaires y bâtirent ensuite un couvent; ils récitaient tous les jours une prière que saint Vincent avait composée pour demander que l'eau ne cessât plus de couler avec abondance.

Teulada, ville voisine du cap Martin, était souvent ravagée par les Maures qui, débarquant sur la rive, pillaient les villes sans défense, arrachaient des paysans à leurs foyers et les amenaient en esclavage. Saint Vincent consola les habitants de Teulada, qui, toujours saisis de peur, étaient sans cesse prêts à s'enfuir au moindre signe d'une nouvelle invasion. Après les avoir exhortés à la confiance en Dieu, il sortit processionnellement de la ville, accompagné de tout le clergé et de tout le peuple. Arrivé à un petit monticule, il grava une croix sur un

été rapportée : « Por lo mucha que la ciudad devia al maestro fray Vicente que lo avia rogado con muchas instancias. »

rocher et prédit qu'à l'avenir les Maures ne dépasseraient pas cette limite; sa prophétie s'accomplit exactement : les Maures infestèrent souvent le littoral, mais ils ne pénétrèrent plus dans Teulada. Le saint promit encore aux habitants pleins de foi en ses paroles qu'ils ne seraient jamais plus décimés par la peste. Ils purent admirer, en 1532, l'accomplissement de cette prophétie : une peste effroyable ravagea Beniza, ville éloignée à peine de quelques lieues; elle fit périr à la fois les hommes et les animaux. Cependant, personne ne fut atteint par le fléau à Teulada.

Don Hugues Bagès, évêque de Valence, pria saint Vincent de revenir au plus tôt dans cette ville, parce qu'il voulait le consulter sur divers points et qu'il avait besoin de son influence pour terminer les différends qui animaient les uns contre les autres les habitants de Valence et ceux de Murviedro. Le saint hâta la fin des prédications qu'il avait commencées à Dénia pour convertir les Maures, et revint se mettre à la disposition de son évêque. Don Armand Guillaume de Bellera, gouverneur de la ville et du royaume de Valence, avait voulu visiter Murviédro, mais cette ville n'avait pas voulu le recevoir. Pour venger cet affront, Valence avait pris les armes. saint Vincent ne pouvait arriver plus à propos; sa voix se fit écouter avec autorité dans les deux villes; il appaisa les esprits et fit comprendre aux habitants de Murviédro qu'ils étaient obligés de recevoir dans leurs murs le gouverneur de la province de Valence.

Revenu dans sa patrie, saint Vincent s'y arrêta quelques jours, qui furent marqués par de nouveaux bienfaits. Prêchant le jour de sainte Thècle, il enflamma d'amour de Dieu une jeune villageoise, qui devint depuis une sainte. Agnès Pédrosi, née à Moncada, était

une dévote jeune fille, très-pauvre des biens de la terre, mais très-riche des biens de la grâce ; elle exerçait l'humble état de jardinière. Le jour de sainte Thècle, elle était venue sur la place de l'église, dédiée à cette vierge, exposer, selon sa coutume, les herbes de son jardin. Lorsque saint Vincent prêcha, elle se mêla joyeuse à la foule qui se pressait dans l'église. Saint Vincent fit le panégyrique de sainte Thècle ; il exalta la virginité, et dit combien étaient heureuses les vierges qui renonçaient à tout pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Agnès, réjouie par ces paroles qui répondaient aux secrets désirs de son cœur, prit la résolution de vivre et de mourir dans le saint état de virginité. Ses parents s'opposèrent à l'accomplissement de ses projets et voulurent la marier à un jeune homme qui avait quelque fortune et qui demandait sa main. Elle se déguisa en berger, et quittant la maison paternelle, alla frapper à la porte de la Chartreuse de Porta-Cœli. Le supérieur, à qui elle conta naïvement son histoire, lui dit qu'il ne pouvait pas la recevoir, selon ses désirs, au nombre des frères du couvent. Elle s'enfuit dans les montagnes voisines, et y trouvant une grotte profonde, s'y retira pour y vivre comme les solitaires de la Thébaïde ; elle n'eut pas d'autre séjour jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle rendit le dernier soupir, la cloche du couvent de Porta-Cœli s'agita d'elle-même violemment. Les religieux étonnés se demandaient quelle pouvait être la cause de ce prodige, quand des bergers vinrent leur dire qu'on apercevait sur une montagne peu éloignée du monastère des flammes qui montaient et descendaient sans brûler les arbres. Le supérieur, accompagné des bergers et de quelques religieux, se rendit au lieu qu'entouraient ces flammes étranges ; il aperçut, à l'entrée d'une grotte, le corps d'Agnès de

Moncada; la mort ne l'avait pas décomposé et il exhalait une odeur suave. On l'ensevelit avec respect dans l'église la plus rapprochée du couvent. La montagne qui portait dans ses flancs la grotte sanctifiée par le séjour et les prières de la vierge courageuse, porta le nom de montagne de Sainte-Agnès. Cette grotte fut visitée par de nombreux pèlerins; les populations voisines s'y rendent processionnellement quand elles sont affligées par quelque calamité.

Quoique dévoré du feu de cette charité universelle qui fait les apôtres, saint Vincent aimait de tout son cœur sa patrie, et désirait vivement sa gloire et son bonheur. Persuadé qu'une savante Université y produirait de grands fruits de science et de vertu, il pria le conseil de la ville d'en ériger une et de voter des fonds suffisants pour le salaire des professeurs. Le Conseil entra dans ses vues et décréta la fondation de l'Université. Il acheta la maison de don Pierre de Villaragud, dans la rue *Meson de la Nave*, et aussitôt commencèrent les leçons de l'Université de Valence, qui devint une des plus célèbres de l'Espagne, et qui vit sortir de son sein un grand nombre de docteurs en théologie, de prédicateurs, de littérateurs et de saints. Le pape Alexandre VI, en 1500, accorda de nombreux priviléges à cette Université, qui rappelait l'amour de son bienheureux fondateur pour sa ville natale. Après cette fondation scientifique, saint Vincent donna ses soins à un établissement charitable. Beaucoup de petits orphelins pauvres et délaissés erraient dans les rues, sans autre ressource que l'aumône des passants et se trouvaient exposés à tous les dangers du corps et de l'âme; saint Vincent eut pitié de leur malheur; il les accueillit et confia le soin des petites filles à de pieuses femmes de sa compagnie, et le soin

des petits garçons à des confrères du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Lorsque saint Vincent eut été canonisé, ceux qui continuèrent son œuvre de charité prirent le titre de Confrères des Petits-Orphelins de Saint-Vincent. La maison où furent recueillis ces enfants subit diverses modifications. Charles-Quint et Philippe II firent plusieurs décrets pour lui donner une direction sage et une organisation durable; Philippe IV céda aux orphelins de saint Vincent un vaste collége qui avait été fondé pour les enfants des Maures convertis. L'expulsion des Maures de l'Espagne rendant ce collége inutile, on y transféra les orphelins, dont le nombre s'était tellement accru que leurs maisons ne pouvaient plus les contenir[1].

Pendant que saint Vincent dotait sa patrie d'utiles institutions, il reçut de la ville d'Orihuela la lettre suivante : « Au très-révérend serviteur de Jésus-Christ, frère Vincent Ferrier, maître en sacrée théologie. Très-révérend Maître, quelques-uns de nos voisins ont vu et ont raconté dans notre ville combien est exemplaire votre sainteté, et comment, avec la grâce de Dieu, vous avez déraciné les vices, fait croître les vertus, opéré des œuvres admirables, soit à Valence, soit dans les autres pays que vous avez visités. Tous ceux qui vous entendent acquièrent une vraie connaissance de Dieu et, abandonnant le chemin de la perdition, marchent dans celui qui mène à Jésus-Christ. Cela étant, très-révérend Père, comme cette ville est très-vicieuse et pleine de fautes qui, suivant la foi catholique, mènent à la condamnation éternelle, à la prière de diverses personnes qui désirent connaître et pratiquer la doctrine du salut, nous vous

[1] Philippe IV, dans son décret, nomme ces orphelins : los niños huerfanos de san Vicente Ferrer.

écrivons avec de très-vives instances et nous vous envoyons un syndic spécial. La charge que nous remplissons nous faisant désirer que ce pays renonce à ses vices, nous vous envoyons, comme syndic, l'honorable Jaymes Torres, voisin de cette ville. Nous supplions votre charité de le recevoir avec bonté, d'accorder une foi entière et un plein crédit à tout ce qu'il vous dira de notre part; nous en serons très-flattés et très-reconnaissants. Que Dieu Notre-Seigneur vous accorde dans sa clémence de continuer longtemps les bonnes œuvres que vous faites. Que tous ceux qui vous écoutent obtiennent, grâce à vos fatigues, la faveur de mériter en votre compagnie le bonheur éternel, que daigne nous accorder, quand il lui plaira, la divine Majesté. — D'Orihuela, le 26 août 1410. —Vos humbles et dévoués se recommandant à vos prières, le justicier, les jurés et les conseillers de la ville d'Orihuela. »

Cette lettre ne pouvait que réjouir le cœur de l'apôtre en lui offrant de nouveaux peuples à évangéliser. Il se hâta de répondre en peu de mots : « Honorables Messieurs, s'il plaît à Dieu, après que j'aurai visité quelques lieux où je me vois obligé d'aller parce que je l'ai promis, j'irai vous visiter, selon que le demande votre louable dévotion; en foi de quoi je vous réponds de ma main ces courtes lignes [1]. »

Désireux de remplir ses promesses, saint Vincent quitta Valence vers le mois d'octobre. Passant par le monastère de Notre-Dame-de-la-Murta, il fut si édifié par la régularité des religieux qu'il dit que si Dieu ne l'avait pas appelé à l'état de prédicateur évangélique, il serait demeuré volontiers dans cette sainte maison jus-

[1] Voir la lettre et la réponse dans le P. Vidal, t. II, ch. XI, et dans le P. Teoli, appendice II, n° 1.

qu'à la fin de ses jours. A Albayda, voyant à l'entrée du port une chapelle sous l'invocation de saint Antoine et de sainte Anne, érigée par Dona Carrosa de Villaragut, il prédit que dans cette chapelle Dieu serait grandement glorifié. En 1530, le comte d'Albayda donna aux Frères-Prêcheurs la chapelle de Sainte-Anne et les terrains qui l'environnaient; ils y bâtirent un couvent où se sanctifièrent le vénérable Jean Micô, dont le procès de béatification a été achevé, et saint Louis Bertrand, une des gloires de l'Ordre de Saint-Dominique.

A Elche, Alicante, Avanille, Fortuna, saint Vincent prêcha surtout pour convertir les Maures, qui formaient une grande partie de la population; il atteignit le but qu'il se proposait; une foule de mahométans, après l'avoir entendu trois ou quatre fois, demandèrent le baptême. Il chargea quelques prêtres de sa compagnie de continuer à leur expliquer la foi chrétienne, et de les baptiser quand ils seraient suffisamment instruits. Se reposant de ce soin sur leur zèle bien connu, il se dirigea vers Orihuela.

Sur sa route, un religieux Augustin qui s'était longtemps abandonné à des sentiments d'envie et de jalousie contre lui, qui l'avait ouvertement accusé d'orgueil, d'imprudence et même de folie, vint se jeter à ses pieds et lui révéler ses torts. « Pardonnez-moi, lui dit-il, tout le mal que j'ai dit de vous, parce que j'étais irrité des honneurs qu'on vous rendait et jaloux de l'estime universelle qu'on vous témoignait. » Saint Vincent le relevant : « Il y a longtemps que je vous ai pardonné, mon Père; ne doutez pas de mon affection pour vous; je puis vous dire de plus que Dieu, j'en suis sûr, vous a pardonné. » Heureux de recevoir cette assurance, le religieux fit route quelque temps avec le saint; puis, avant

de le quitter, lui demanda sa bénédiction. « Allez en paix, lui dit saint Vincent; mais confessez-vous au plus tôt, car vous mourrez prochainement. » Plus consolé qu'effrayé par ces paroles, il se confessa aussitôt et partit. Quand il eut fait deux lieues de marche, il tomba dans un fossé et mourut quelques instants après sa chute. Saint Vincent allait célébrer la messe; se tournant vers ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Prions pour ce religieux qui m'a quitté il y a quelques heures; il vient de mourir. »

CHAPITRE SEIZIEME.

Missions de saint Vincent Ferrier à Orihuela, à Murcie, à Chinchilla, à Tolède, à Valladolid.

Le jour où saint Vincent Ferrier entra dans Orihuela, fut pour cette ville un grand jour de fête. Un triomphateur n'eût pas été accueilli avec plus de joie et plus de pompe. Il fut logé dans la maison d'un des principaux citoyens et commença aussitôt ses prédications et ses miracles. Avec le signe de la croix, il chassa le démon du corps d'une jeune fille obsédée depuis quelque temps par l'esprit malin, et guérit avec le même signe une femme qu'une grave maladie avait réduite à toute extrémité. Ce fut vers la fin de décembre que saint Vincent arriva dans Orihuela. Il y demeura longtemps, soit pour y attendre ceux de ses compagnons qu'il avait laissés à Elche et à Fortuna, chargés d'instruire les Maures et de les baptiser, soit pour réformer les mœurs du peuple qui avait besoin d'une longue mission.

Nous savons quels furent les résultats de cette mission, par la lettre suivante que le conseil d'Orihuela écrivit à l'évêque de Carthagène. « Très-révérend Père et seigneur, persuadés que vous en éprouverez beaucoup

12

de plaisir, nous faisons savoir à Votre Grandeur ce que saint Vincent Ferrier, homme d'une sainte vie et maître en sacrée théologie, a fait dans notre diocèse, c'est-à-dire à Alicante, à Elche, à Orihuela, à Murcie, à Lorca, où il se trouve en ce moment. Sa venue a produit beaucoup de bien dans toute cette contrée; elle a été une grande occasion de salut pour tous les fidèles chrétiens. Pour ce qui regarde cette ville en particulier, nous vous certifions que, par la grâce de Dieu et par sa prédication, elle s'est délivrée de tous les vices et péchés publics. Nous devons vous écrire ceci : Premièrement, il n'y a plus personne, ni grand ni petit, qui ose jurer le saint nom de Dieu, de la vierge Marie et des saints, et prononcer un autre jurement. De plus, ceux qui blasphémeraient le nom de Dieu, de la Vierge ou des saints, seraient sévèrement punis; de plus, la maison publique de jeu a été fermée pour toujours, et nous avons renoncé au privilége dont notre ville jouissait à cet égard. On ne joue plus ici à aucun jeu, ni de dés ni de cartes. De plus, personne n'ose encore faire des conjurations, jeter des sorts, expliquer les signes, consulter les devins et les sorciers. Ni les ecclésiastiques ni les autres personnes ne jouent comme ils jouaient auparavant. De plus, on a renoncé à toutes les fêtes joviales. Enfin, tous en général et chacun en particulier ont pris l'habitude de s'avertir les uns les autres, et de se corriger mutuellement lorsqu'ils tombent dans quelqu'un des péchés ci-dessus mentionnés. Voilà ce que nous devions vous mander, en omettant une foule de choses qu'il serait trop long d'écrire. Jamais, en cette ville, le peuple ne s'est confessé aussi souvent qu'aujourd'hui; on voit que les prêtres ne peuvent suffire pour entendre les confessions et donner la communion. Les dimanches et

fêtes d'obligation, tous, hommes et femmes, petits enfants, petites filles, d'un âge suffisant, vont à la messe, avec tant de dévotion, que personne ne pourrait le croire à moins de le voir. Avant l'arrivée de maître Vincent, les églises étaient grandes, maintenant elles sont petites. Le peuple n'est pas tout entier contenu dans les paroisses et dans les églises des couvents. En conclusion, Seigneur, nous certifions à votre paternité qu'il nous a laissés entièrement chrétiens. Ce qui est arrivé à Orihuela s'est accompli dans tous les lieux où il a passé. Grâces donc soient rendues à Dieu, et à vous aussi, Seigneur, puisque c'est par votre industrie et vos prières qu'il est venu en cette ville. Quant à maître Vincent, que Dieu le conserve dans sa bonne résolution, et quand il sortira de ce monde que Dieu place son âme avec ses apôtres, martyrs et confesseurs. — Seigneur, une des plus grandes faveurs que nous ayons obtenues par la grâce de Dieu et par la prédication de ce saint, c'est qu'en cette ville il ne reste plus ni blessure, ni rancune, ni inimitié contre personne; mais spontanément et pour honorer Dieu on s'est pardonné les uns aux autres. On a compté plus de cent vingt-trois réconciliations; on a pardonné soixante-six morts et une foule de blessures et de membres rompus. Maintenant, Dieu en soit loué, tout homme vit dans la paix et la concorde, à l'exception de Jean Fluvia et d'un nouveau chrétien, qui a peu de foi en Dieu. Pour ce qui regarde Fluvia, il scandalise tout le monde, étant le seul qui n'ait pas pardonné. — Nous sommes donc obligés de prier Dieu pour la vie de ce saint maître à cause du bienfait que nous avons reçu de lui, et pour votre vie aussi, puisque c'est par vos soins qu'il est venu en cette terre. Nous prions Dieu de vous conserver lui et vous à son saint

service pendant longtemps. — Écrit à Orihuela, le quatrième jour de mars de l'année 1411 [1]. »

Nous n'ajouterons rien à cette lettre qui raconte, avec une expressive naïveté, les fruits de l'apostolat de saint Vincent. Ces monuments primitifs n'ont pas seulement une autorité irrésistible, qui prouve jusqu'à l'évidence la vérité de l'histoire de saint Vincent Ferrier, ils ont aussi un charme particulier, parce qu'ils expriment naturellement l'admiration contemporaine et racontent simplement les plus admirables actions. Voilà pourquoi nous aimons mieux citer en entier, dans le corps du récit, ces anciens documents, qui d'ailleurs n'interrompent pas la narration, que de les renvoyer aux pièces justificatives. C'est par un document pareil que nous savons ce que fit saint Vincent à Murcie, où il se rendit en quittant Orihuela. Cette ville avait besoin d'entendre une voix qui lui rappelât fortement les grandes vérités de la religion. Amollie par les délices de son ciel et de son climat, elle s'abandonnait à une vie voluptueuse; mais elle désira participer à son tour aux bienfaits de la prédication de saint Vincent.

« En 1411, dit Cascalès dans son *Histoire de Murcie*, le prieur de Saint-Dominique assista au conseil de cette ville, et dit qu'on savait que le Frère Vincent Ferrier, maître en sacrée théologie, avait promis de venir prêcher le saint Évangile à Murcie, pour rétablir la paix et la concorde parmi le peuple; mais que la foule d'hommes et de femmes qui le suivaient et qui venaient de pays étrangers ne se déciderait pas à y entrer tant que la ville ne lui aurait pas promis qu'elle ne serait pas molestée, et qu'il ne lui serait fait aucun mal soit en entrant

[1] Le P. Vidal, liv. II, ch. 13, donne le texte lémosin de cette lettre. Nous avons traduit littéralement.

soit en sortant. Ces paroles furent prises en considération. Les gouverneurs ordonnèrent que Sanchez Ayla, Mavel Porcel et le prieur de Saint-Dominique iraient à Orihuela, où se trouvait saint Vincent, afin de s'entendre avec lui pour la gloire de Dieu et le bien de cette ville. Tout cela fut fait avec diligence, et le 29 janvier entra dans Murcie maître Vincent Ferrier, qui fut reçu avec de grands applaudissements et beaucoup d'amour.

Comme il avait coutume de dire la messe et de prêcher tous les jours, on éleva devant la porte du marché un grand échafaud avec un autel et une chaire. Il y célébrait la messe, et aussitôt après il prêchait avec beaucoup de ferveur. Le fruit de ses saintes paroles et de ses prédications fut que les troubles, les révoltes et les discordes qui existaient entre la noblesse et les citoyens, s'apaisèrent. On se pardonna mutuellement la mort d'un père, d'un frère ou d'un autre parent, et toutes les autres offenses. Ces réconciliations étaient stipulées par la main d'un notaire, que saint Vincent menait avec lui par l'autorité du Saint-Siége, et qui s'appelait Léonard Garcia. Le saint homme s'arrêta et prêcha dans cette ville durant un mois. Outre qu'il fit cesser beaucoup d'inimitiés, il convertit beaucoup de Maures et de Juifs, et surtout quelques rabbins qui, ne sachant exercer aucune industrie, furent entretenus, après leur conversion, aux frais de la ville. »

D'autres rabbins ne demandèrent pas le baptême en même temps que leurs coreligionnaires, et voulurent prendre plus de temps pour réfléchir. Saint Vincent laissa auprès d'eux quelques-uns de ses religieux pour répondre à leurs doutes et leur expliquer les prophéties. Il quitta Murcie le 25 février, pour aller visiter

fête de saint Philippe et celui de l'Invention de la Croix, où sa voix s'éteignit encore. Mais, pour que le peuple ne fût pas privé de la parole de Dieu, il se fit remplacer par le P. Jean Alcoy et par le P. Pierre Moya, ses compagnons. Il dit, dans un de ses derniers sermons aux habitants de Chinchilla : « Bonnes gens, beaucoup parmi vous sont entrés dans la voie du salut, ont fait pénitence, ont accompli de bonnes œuvres, se sont donné la discipline, ont revêtu le cilice, ont jeûné, ont écouté les prédications et la sainte messe, et se sont confessés. Les gouverneurs de la ville ont pris d'excellentes mesures pour extirper les vices et les péchés publics, mais, de grâce, persévérez jusqu'à la fin ; qu'on ne puisse pas dire de vous : Un jour ils accomplissent les Commandements, un autre jour ils les transgressent. Voilà ce que nous avons eu à déplorer dans certaines villes, auxquelles je crains qu'il n'arrive ce qui est arrivé à Ninive qui fit pénitence à la voix du prophète Jonas, mais ne persévéra pas. »

Lorsque saint Vincent quitta Chinchilla, il était exténué par les fatigues de ses voyages continuels et de ses incessantes prédications. Méprisant ses douleurs et n'écoutant que son zèle, il voulut poursuivre le cours de ses travaux, mais la souffrance fut enfin plus forte que son courage. Après avoir prêché à Albacète et à Villaverde, il tomba gravement malade à Alcaraz, et fut obligé de s'y arrêter pendant plusieurs jours. Dès que sa convalescence le lui permit, considérant comme perdu le temps qu'il n'employait pas à évangéliser les peuples, il se remit en route, et, chemin faisant, reprit le cours de ses prédications. Après avoir traversé diverses villes d'Espagne, il arriva à Tolède, où il demeura tout le mois de juillet[1].

[1] Nous eussions pu tracer jour par jour l'itinéraire de saint Vincent,

Pendant les deux premières semaines de son séjour à Tolède, saint Vincent s'appliqua surtout à faire connaître l'Évangile aux Juifs et aux Maures. Il recommanda aux fidèles d'adresser pour eux beaucoup de prières à la sainte Vierge. Tel fut le succès de son zèle, que, non-seulement une foule de juifs demandèrent le baptême, mais que la synagogue elle-même fut changée en église.

Les juifs prétendaient que cette synagogue était très-ancienne, et qu'elle avait été bâtie du temps de Zorobabel. Aussi la regardaient-ils comme la plus vénérable de toutes celles qu'ils possédaient en Espagne. Lorsque la plupart des juifs de Tolède se furent convertis, ceux qui résistaient à la lumière de la vérité se rassemblaient en petit nombre dans leur synagogue, afin d'y déployer une piété semblable à celle dont les chrétiens donnaient l'exemple. Prêchant un jour sur la place de Tolède, saint Vincent, poussé par une soudaine inspiration, interrompit son sermon, et s'écria : « Se peut-il que dans une ville comme Tolède, où saint Ildephonse, son Archevêque, dévot serviteur de la Mère de Dieu, a été honoré de ses visites, il y ait des gens si obstinés dans leur aveuglement et leur perdition, il y ait un temple où des cérémonies et des rites superstitieux offensent Dieu et souillent la cité ! Venez, venez avec moi à la synagogue, chassons-en les juifs, dédions ce temple à la sainte Mère de Dieu. » — Il descendit aussitôt de la chaire, tenant en sa main droite un crucifix, et se dirigea vers la synagogue. Un peuple immense le suivait. Les juifs vinrent

indiqué par Diago et transcrit par Miguel. — « A catorce de junio llegò à Ciudad-réal, donde predicò basta el dia de san Juan que fue miercoles, juevès predicò en Malagon, viernes en Santa-Maria-del-Monte, Sabato y Domingo en Yevenez, Lunes, dia de san Pedro, en Orgaz, y el Marter en Nambracha. De aqui se passò à Toledo donde se estuvò todo el Julio. »

au devant de lui. Il leur parla avec plus d'éloquence que jamais. Convaincus qu'ils étaient dans l'erreur, et frappés malgré eux de la lumineuse vérité de l'Évangile, ils sortirent du temple, disant à saint Vincent d'y entrer et de le transformer comme il voudrait. Ornée aussitôt et disposée en église, la synagogue fut solennellement dédiée à la Reine du ciel, sous le titre de *Sainte-Marie-la-Blanche*. Tous les juifs d'Espagne furent profondément émus par cet événement. Il leur semblait que le plus solide boulevard de leur foi venait de tomber. En mémoire de cette heureuse dédicace, une procession va chaque année de l'église de Saint-Jacques à celle de Sainte-Marie-la-Blanche. On porte à cette procession l'image de la sainte Vierge et celle de saint Vincent Ferrier, tenant en mains le crucifix qu'il portait le jour où les juifs de Tolède, entraînés par sa parole enflammée, lui livrèrent leur synagogue [1].

Saint Vincent reçut à Tolède de nouvelles lettres de l'infant de Castille et de la reine, qui le priaient de se rendre au plus tôt à Ayllon, où ils tenaient leur cour. Il se dirigea vers cette ville à petites journées, en prêchant selon sa coutume dans tous les lieux où il était obligé de s'arrêter. A Ocaña il déclama fortement contre certains vices dont le peuple avait contracté depuis longtemps l'habitude. Prenant pour texte ces paroles : *Quid hoc audio de te?* il commença en s'écriant : « Noble ville d'Ocaña! quels péchés on raconte de toi! daigne m'en rendre compte. » Il s'attira une telle vénération, qu'on lui prit son manteau. On le porte comme une relique durant les processions pour les Rogations ou pour les malheurs publics.

[1] In quâ quidem defertur imago S. Vincentii cum figurâ Christi cruci affixi quam in prædicatione et conversione eorumdem gestaverat. (Bzovius, ad annum 1411, n° 9.)

La maladie ralentit la marche de saint Vincent vers Ayllon. Il traversa Boroa, Illescas et Simancas, et séjourna quelque temps à Valladolid. Là il opéra un grand nombre de miracles. Il était logé dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Pour que les religieux ne fussent pas dérangés par le grand nombre d'infirmes qui venaient se présenter à saint Vincent, on lui donna une cellule à l'entrée du monastère. Son épuisement ne lui permit pas de prêcher aussi souvent qu'il l'eût désiré; cependant il se fit entendre quelquefois en chaire, et convertit beaucoup de Maures et de Juifs. Il pria le gouverneur de la ville de loger les juifs qui persistaient dans leurs erreurs, en un quartier séparé de ceux qu'habitaient les chrétiens. On lui promit d'accomplir cette séparation, et il partit pour Ayllon où il était attendu avec une pieuse impatience par le peuple et par la cour.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Saint Vincent à la cour du roi de Castille. — Ses missions à Ayllon, à Zamora, à Salamanque. — Il est l'ange dont parle saint Jean dans l'Apocalypse.

Ce fut vers les derniers jours du mois de décembre de l'année 1411 que saint Vincent se rendit à la cour du roi de Castille. L'historien du règne de Jean II raconte ainsi la réception qui fut faite au saint missionnaire : « Pendant que le roi, la reine et l'infant étaient à Ayllon, vint en Castille un frère né à Valence du Cid et appelé Vincent, âgé environ de soixante ans; il avait été chapelain du pape Benoît. Dès qu'il eut pris l'habit de saint Dominique, il alla dans les diverses parties du monde, prêchant la foi de notre Rédempteur; il avait coutume de célébrer la messe et de prêcher tous les jours. Soit en Aragon, soit en Castille, ses saintes prédications avaient converti à notre divine foi beaucoup de Maures et de Juifs, et avaient fait le plus grand bien. L'exemple de sa sainte vie avait fait sortir du péché où ils vivaient beaucoup de religieux, de clercs et de laïques. Pendant qu'il était à Tolède, la reine et l'infant entendirent parler de ses prédications, et lui envoyèrent des lettres pour le prier de venir les voir. Il quitta Tolède et se

rendit à Ayllon, où il fut très-bien reçu par la cour. Il venait monté sur un petit âne, parce que son âge ne lui permettait plus d'aller à pied. Beaucoup de chevaliers de la cour sortirent de la ville pour aller à sa rencontre, et rentrèrent à pied en l'escortant; parmi eux, on remarquait Alphonse Tenorio et Hurtado de Mendoza; ils le prièrent de prêcher en un lieu où il leur fût possible de l'entendre; c'est ce qu'il fit durant tout son séjour à Ayllon. Le saint religieux fit dans ses sermons beaucoup de recommandations; il supplia surtout le roi, la reine et l'infant d'ordonner que dans toutes les villes et tous les villages de leur royaume les habitations des Juifs et des Maures fussent séparées de celles des chrétiens. Cet ordre fut donné aussitôt et fidèlement exécuté. »

Cette flatteuse réception, ces honneurs, qui eussent enorgueilli un cœur moins humble, ne ralentirent pas le zèle de saint Vincent, et ne l'empêchèrent pas de tonner avec force contre les vices qu'il put remarquer. Le jour de la fête de saint Vincent, il s'adressa dans son sermon aux chefs de la maison royale et à tous les courtisans; il leur dit hardiment, après avoir exposé l'inutile cruauté d'Hérode : « Faites votre profit de ce que vous venez d'entendre, ô vous tous qui formez la cour du roi et de la reine, vous qui, pour obtenir et conserver les faveurs de ces princes, vous permettez tant d'extorsions et d'injustices; pour vous punir, Dieu fera que ces princes vous haïront. »

Pendant son séjour à la cour de Castille, saint Vincent s'entretint souvent avec le roi et la reine des malheurs du royaume d'Aragon depuis la mort de don Martin, et des droits qu'avait à sa succession l'infant de Castille, don Fernand. Après la fête de l'Épiphanie, il fut rappelé en Aragon par Benoît XIII, qui était préoccupé, comme

tous les Espagnols, des troubles occasionnés par le grand nombre des prétendants à la succession de don Martin, et qui croyait avec raison que saint Vincent pouvait contribuer puissamment à pacifier ces troubles, à terminer les disputes et à donner un roi à l'Aragon. Docile aux justes désirs de Benoît XIII, saint Vincent quitta la cour de Castille le 11 janvier; il prêcha ce jour-là sur l'Oraison dominicale. Telle fut l'onction de sa parole que le peuple, attendri jusqu'aux larmes, s'écria que l'apôtre n'avait jamais prêché avec tant de suavité. « Je suis venu vous apporter une nourriture spirituelle, répondit saint Vincent; après vous avoir distribué des aliments substantiels, il est juste que, avant de vous quitter, je vous donne quelque douceur en façon de dessert. »

En se rendant à Caspe, où s'était réuni le conseil qui discutait les droits des prétendants à la couronne d'Aragon, saint Vincent voulut passer par Zamora et Salamanque, désireux de convertir à la foi chrétienne tous les juifs de ces florissantes cités. A Simancas, à Tordesillas, à Médina-del-Campo, sa parole obtint les plus consolants résultats. A Zamora, il se vit entouré d'un peuple immense venu de plusieurs lieues à la ronde; on ne pouvait se lasser d'écouter sa merveilleuse parole et d'être témoin des miracles qu'il ne cessait d'opérer. Un jour qu'il prêchait, selon sa coutume, sur la place publique, il vit entre les mains des officiers de la justice deux coupables qui avaient commis un crime abominable, et qu'on avait condamnés, d'après la loi, à être brûlés vifs. Saint Vincent se fit amener ces deux malheureux, disant qu'il voulait les disposer à bien mourir; on les plaça sous la chaire en les cachant aux regards du peuple indigné. Le saint commença aussitôt à parler avec force du péché véniel et des peines affreuses qu'on

endure dans le purgatoire pour l'expier, puis il exposa la malice du péché mortel et l'horreur des supplices de l'enfer; il s'éleva contre la luxure, montrant qu'elle était le plus redoutable ennemi de l'homme, le péché le plus digne d'une éternelle punition; puis il excita les cœurs au repentir, et dit comment Dieu n'attendait qu'une contrition sincère pour pardonner aux plus grands pécheurs. Quand le sermon fut terminé, les officiers de la justice voulurent reprendre les deux coupables pour les conduire au bûcher, mais ils les trouvèrent morts et comme calcinés. Saint Vincent avait excité en eux une si vive contrition, une si profonde horreur de leurs fautes que ce sentiment devint en eux une sorte de flamme intérieure dont l'ardeur termina leur vie, purifia leur âme et brûla leur corps. A la vue de ce prodige, tout le peuple fit entendre des cris de surprise et d'admiration; tous les yeux étaient remplis de larmes; on se disait à l'envi : « Il ne peut venir que du ciel ce saint qui nous fait tous aller au ciel. » Beaucoup de juifs demandèrent le baptême et confessèrent la foi de Jésus-Christ. Saint Vincent ne s'arrêta que peu de jours à Zamora; mais cette ville reconnaissante garda un profond souvenir de son passage. La chaire d'où il avait prêché avec tant de fruit devint un objet de vénération; la cellule où il avait pris son sommeil et avait passé plusieurs heures en prières fut transformée en oratoire. Les Frères-Prêcheurs du couvent de Zamora prièrent saint Vincent de leur laisser en souvenir la petite cloche dont il se servait pour rassembler les disciplinants à l'heure de la procession publique, et pour appeler les malades à l'heure des miracles. En leur cédant cette cloche, saint Vincent leur prédit qu'elle leur rendrait un service très-important; en effet, on remarqua qu'elle s'agitait d'elle-

même chaque fois qu'un religieux devait mourir, et on l'appela la Cloche des Morts. Dès qu'elle faisait entendre ses tintements sans qu'aucune main ne l'agitât, tous les religieux se disposaient à faire une sainte mort, persuadés qu'un d'entre eux allait être appelé à une autre vie, et ne sachant pas qui devait être choisi. Un religieux étranger vint un jour au couvent, après que la cloche des morts venait de sonner; il trouva tous les frères tristes, recueillis, silencieux; étonné de tout ce qu'il voyait de lugubre, il en demanda la cause; dès qu'il l'eut apprise, il voulut s'éloigner du couvent, craignant que la cloche des morts ne sonnât pour lui s'il s'y arrêtait. Sans accepter aucune nourriture, il prit congé des Frères et monta sur sa mule pour fuir en toute hâte, mais, au premier pas de sa mule, il tomba par terre et mourut quelques heures après.

A trois lieues de Zamora, les religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme habitaient l'antique monastère de Montmarta. Un de ces religieux désirait vivement assister à un sermon de saint Vincent Ferrier; il demanda au supérieur la permission de se rendre à Zamora au moment de la prédication, mais cette permission lui fut refusée. L'ardeur de son désir ne lui fit pas violer son vœu d'obéissance. Le lendemain, lorsque les cloches des églises de Zamora annoncèrent l'heure du sermon, il s'accouda tristement sur la fenêtre de sa cellule, les yeux tournés vers la ville. Soudain quelle ne fut pas sa surprise! la parole de saint Vincent arrivait jusqu'à son oreille; il entendit la prédication comme s'il se fût trouvé au milieu de la foule; il la redit à son supérieur qui vit saint Vincent le jour même et s'assura de la réalité du prodige. Une inscription qui rappelait ce miracle fut gravée sur la chaire où saint Vincent avait prêché.

Salamanque ne pouvait être moins favorisée que Zamora. Le grand nombre de juifs qui habitaient cette ville populeuse eût suffi pour attirer saint Vincent. Mais l'apôtre reçut des lettres pressantes du bienheureux frère Jean, de l'Ordre de la Merci, qui était alors provincial de Castille, et qui souffrit depuis un martyre glorieux à Grenade. L'évêque de Salamanque, le père Gonzalve de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, écrivit aussi au bienheureux, l'assurant que ses prédications produiraient à Salamanque les plus précieux fruits de salut. Saint Vincent répondit à l'idée qu'on s'était formée de son apostolat. Aussitôt après son arrivée, désireux d'avoir promptement une occasion d'annoncer la vérité aux juifs, il se lia d'amitié avec l'un d'entre eux; il en obtint la promesse d'être conduit dans la synagogue au moment où elle serait pleine de juifs et sans qu'on se doutât de son arrivée inattendue. Il apparut, en effet, subitement, le crucifix à la main, au milieu des Israélites rassemblés pour accomplir leurs cérémonies religieuses. Un grand tumulte s'éleva parmi eux; il les apaisa du geste et leur dit avec beaucoup de douceur qu'il venait traiter avec eux d'une affaire de la plus haute importance, qui devait leur rapporter beaucoup de profit et beaucoup d'honneur. Dès que le silence fut rétabli, il leur parla du salut de leur âme et leur prouva qu'ils ne pouvaient se sauver sans embrasser la foi de Jésus-Christ et sans recevoir le baptême. Sa parole n'ébranlait personne; on écoutait avec indifférence. Un grand prodige donna tout à coup à sa prédication une puissance irrésistible : pendant que saint Vincent expliquait avec toute la ferveur de son zèle les gloires du Crucifix, sur les vêtements de chacun des assistants, hommes et femmes, apparut une croix. Cette vision miraculeuse triompha

des cœurs les plus endurcis. Ils demandèrent le baptême et donnèrent les signes les plus expressifs d'une sincère conversion. Le jour où tous ces juifs furent baptisés fut un beau jour de fête; ils voulurent tous recevoir le nom de Vincent, pour se rappeler toujours celui qui les avait amenés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vraie foi; leur synagogue fut transformée en église et reçut le nom d'église *de la vraie croix*. Une inscription, gravée dans cette église, rappela brièvement les faits que nous venons de rapporter; cette inscription disait : « La synagogue célébra jadis son culte dans ce temple, mais maintenant il est consacré par la vraie religion. Vincent le premier, après en avoir chassé les juifs, purifia cette maison par un culte pieux. Une brillante lumière descendit tout à coup du ciel et imprima sur toutes les poitrines le signe de la croix. De là vient que beaucoup de citoyens portent le nom de Vincent, et que ce temple est appelé de la vraie croix[1]. » Salamanque était une ville d'étude; de savants maîtres y enseignaient à de nombreux jeunes gens les sciences profanes et religieuses. Comme il arrive souvent parmi ceux qui consacrent à l'étude leur vie entière, beaucoup étaient fiers de leur science, n'estimaient que l'art de bien dire et d'écrire avec éclat. Saint Vincent Ferrier rencontra parmi ses auditeurs plusieurs esprits difficiles qui furent choqués

1. Antiquum coluit vetus hoc synagoga sacellum,
At nunc est vera religione sacrum.
Judæo expulso, primus Vincentius istam
Lustravit pura religione domum.
Fulgens namque jubar subito descendit olympo,
Cunctisque impressit pectora signa crucis.
Inde trahunt cives Vincentii nomina multi
Et templum hoc veræ dicitur inde crucis.

(V. Bzovius, à l'année 1412; — Egidius Gonzalez, *Histoire de Philippe III*; — le P. Teoli, l. I, tr. III, ch. 19.)

de la rudesse de son éloquence populaire et qui le méprisèrent parce qu'il ne parlait pas comme un rhéteur, soigneux de polir sa phrase et de caresser l'oreille. L'apôtre craignit que cet injuste dédain, trop librement manifesté, n'empêchât sa parole d'avoir sur le peuple la sainte influence qu'il désirait; il confirma l'autorité de sa prédication par un miracle qui réduisit au silence tous ceux qui se faisaient un malin plaisir de le critiquer. Prêchant un jour sur une éminence qu'on appelait le Mont-des-Oliviers, située derrière le couvent de Saint-Étienne, il prit pour sujet de son discours le jugement dernier. Un peuple innombrable l'entourait; il parla de l'ange que saint Jean, dans son Apocalypse, vit en esprit volant dans les airs, et disant à haute voix à tous les peuples, à toutes les langues, à toutes les tribus du monde : Craignez Dieu et honorez-le, parce que l'heure de son jugement approche. « Cet ange, prophétisé par saint Jean, ajouta-t-il, c'est moi-même. » A ces mots, un murmure s'éleva parmi tous ceux qui n'assistaient aux sermons de saint Vincent que pour le critiquer; on l'accusa de jactance et de témérité. Le saint s'aperçut de ce murmure. « Calmez-vous, dit-il, et ne vous scandalisez pas de mes paroles; vous allez voir clairement si je suis, ou non, l'ange de l'Apocalypse. Allez à la porte Saint-Paul; là vous trouverez une femme morte; amenez-là ici, je la ressusciterai pour vous prouver la vérité de ce que j'ai dit. » On se hâta d'aller à la porte Saint-Paul; on y trouva effectivement le cadavre d'une femme qu'on portait au cimetière; on l'amena aux pieds de saint Vincent. L'auditoire gardait le plus profond silence. « Femme, s'écria le saint, au nom de Dieu, je t'ordonne de ressusciter! » Au même instant, cette femme revint de la mort à la vie, et se tint debout aux

yeux de tout le peuple épouvanté de ce prodige. « Maintenant que tu peux parler, continua le saint en s'adressant à la ressuscitée, dis si je suis ou non l'ange de l'Apocalypse, qui devait prêcher à tous le jugement. — Oui père, s'écria cette femme, oui, vous êtes cet ange. » Après avoir reçu ce témoignage, saint Vincent lui demanda : « Aimez-vous mieux mourir maintenant ou continuer à vivre? » Elle lui répondit qu'elle vivrait volontiers. « Vivez donc, lui dit le saint. » Elle vécut, en effet, pendant plusieurs années, racontant à qui voulait l'entendre de sa bouche le miracle de sa résurrection.

Il est aisé de remarquer combien les paroles de l'Apocalyse, auxquelles saint Vincent faisait allusion[1], se rapportent exactement à la mission que Dieu lui avait confiée. Il est un ange tant par la pureté de sa vie que par sa mission évangélique; il est envoyé aux peuples par Jésus-Christ lui-même, comme un messager de paix et de salut; il vole par le milieu du ciel, c'est-à-dire à travers l'Église, qui est le royaume de Dieu; il prêche de toutes parts l'Évangile, dont les vérités sont éternelles et nous conduisent à une bienheureuse éternité; il annonce la bonne nouvelle à ceux qui sont assis sur la terre, c'est-à-dire à ceux qui mènent une vie terrestre et rampante, qui se reposent dans leurs désordres, pareils à ceux dont saint Paul disait : « Levez-vous, ô vous qui dormez. » « Ces paroles : *Sedentibus in terram*, dit un historien de saint Vincent, peuvent s'entendre aussi des mahométans, à qui l'apôtre a si souvent prêché, et qui

[1] Voici ces paroles : « Vidi alterum angelum volantem per medium cœli, habentem evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram et super omnem gentem et tribum et linguam et populum, dicens magnâ voce : Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus. » (Apoc., chap. 14.)

sont toujours assis à terre, travaillant, mangeant, s'entretenant assis à terre, ce que ne font pas les autres peuples. Il a évangélisé les gentils et les idolâtres, *gentem*, c'est-à-dire des peuples tellement grossiers qu'ils ignoraient les vérités de la foi autant que les païens, qu'ils adoraient même des créatures, comme ceux du diocèse de Lausanne, qui rendaient un culte au soleil. Il a prêché aux *tribus*, qui sont proprement les juifs, dont il a converti plus de vingt mille ; aux *nations* de langues différentes, *linguam*, puisqu'il a parcouru la plupart des royaumes de l'Europe ; au peuple, *et populum*, c'est-à-dire aux petits aussi bien qu'aux grands, aux pauvres, aux ignorants aussi bien qu'aux savants. Il prêchait à tous la proximité du jugement, parce que le jument particulier qui suit la mort est pour chacun de nous ce que sera le jugement universel ; il pouvait donc dire en toute vérité : l'heure du jugement de Dieu approche. »

D'ailleurs, comme dit fort solidement saint Antonin : « Lorsque saint Vincent annonçait la proximité du jugement dernier, sa prophétie n'était pas absolue, mais comminatoire ; elle devait s'accomplir dans le cas où le monde n'aurait pas fait pénitence, mais un grand nombre de pécheurs s'étant convertis à la prédication de saint Vincent, Dieu retarda l'exécution de sa sentence, suivant cette parole de saint Ambroise, autorisée par une foule de textes de la sainte Écriture : Dieu saura changer de résolution si vous savez changer de vie : *Novit Deus mutare sententiam, si tu noveris mutare delictum.* Le prophète Isaïe prédit à Ézéchias sa mort prochaine, en lui disant de la part de Dieu : « Mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez et ne devez plus vivre. » Mais ce roi pieux demanda au Seigneur avec larmes la prolongation de sa vie. Dieu différa l'exécution de sa sen-

tence et fit vivre Ézéchias encore quinze ans. De même qu'Isaïe, quoiqu'il fût un véritable prophète, ignorait que Dieu avait dessein de différer sa sentence à cause des prières et des larmes d'Ézéchias, ainsi saint Vincent Ferrier pouvait prêcher le jugement dernier, l'annoncer comme prochain, et se servir d'une terreur salutaire pour porter les hommes à la pénitence, quoiqu'il ne connût pas le dessein absolu de Dieu, ni le jour ni l'heure véritable du grand jugement[1].

[1] Tous les historiens de saint Vincent montrent comment les paroles de l'Apocalypse que nous avons citées s'appliquent fidèlement à la mission qu'il a remplie. Nous avons suivi surtout le Père Souèges, *Année dominicaine*, mois d'avril, p. 110.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Saint Vincent Ferrier, membre du conseil arbitral qui détermine à qui doit être donnée la couronne d'Aragon. — Son discours avant de proclamer le nom de don Ferdinand, infant de Castille.

Nous allons interrompre un instant l'exposé des travaux apostoliques de saint Vincent Ferrier, pour le montrer mêlé à de graves intérêts politiques, où la sagesse de ses conseils, l'autorité de ses décisions, l'estime et la vénération des peuples d'Espagne pour leur apôtre, brillèrent du plus vif éclat.

Nous avons dit comment le roi d'Aragon, don Martin, mourut en 1410 dans le monastère de Valdoncellas, sans laisser de postérité. Plusieurs prétendants se présentèrent pour monter sur un trône où ne pouvait monter aucun héritier naturel. Le nombre et l'ambition de ces prétendants désolèrent l'Espagne. Il fallut songer aux moyens de pacifier les discordes civiles, et de remettre le sceptre entre les mains de celui qui avait plus de droits que les autres à le recevoir. Les Catalans, les Aragonais et ceux de Valence, convoquèrent chacun à part les États provinciaux, afin de délibérer sur les mesures à prendre pour régler la succession du royaume. Les sentiments de ces trois provinces, comme il arrive

presque toujours en des circonstances pareilles, se trouvèrent très-divisés. Différentes factions s'étaient formées. Chacun des concurrents pouvait se vanter d'avoir de puissants amis et un parti nombreux. Chaque parti ne songeait qu'à faire déposer la couronne sur la tête de celui dont il pouvait espérer de plus grands avantages. Tous étaient plus préoccupés de leurs intérêts particuliers que du bien commun et de la gloire du royaume.

Beaucoup de Seigneurs catalans, surtout les *Cardones* et les *Moncades*, se déclarèrent ouvertement pour le comte d'Urgel, qui avait aussi quelques partisans parmi les Aragonais. Les seigneurs d'Alagon et de Luna s'étaient unis en sa faveur avec les Moncades et les Cardones. L'Archevêque de Saragosse, don Garcia d'Hérédia, s'opposa fortement à ce parti. On craignit qu'il ne fût capable, par son crédit et ses intrigues, de faire échouer les prétentions du comte d'Urgel; aussi, don Antoine de Luna, pour venir à bout de son dessein, fit lâchement assassiner l'Archevêque auprès d'Almunia.

Les auteurs de cet horrible meurtre virent cependant que leur crime, au lieu d'avancer leurs affaires, les ruinait sans ressources. L'horreur d'un tel homicide et d'un tel sacrilége souleva tous les esprits et les irrita. Comme on ne pouvait se persuader que l'attentat concerté en faveur du comte d'Urgel, se fût exécuté sans sa participation, il en fut généralement accusé. Plusieurs de ceux qui soutenaient ses intérêts se joignirent à ses ennemis pour ne jamais mettre à leur tête un homme qui, disait-on, voulait monter sur le trône par le crime, et s'était déjà souillé en versant le sang d'un des premiers prélats de la nation. Toute la noblesse d'Aragon prit les armes; les vassaux, à l'exemple de leurs maîtres, s'armèrent aussi, les uns pour venger l'Archevêque et

son illustre famille, les autres pour défendre le comte d'Urgel, qu'ils ne croyaient pas justement accusé d'être l'auteur ou le complice de l'assassinat. Dès lors s'accomplit tristement la prédiction qu'avait prononcée saint Vincent Ferrier, au moment où Dieu lui avait fait connaître la mort prochaine du roi d'Aragon. Fatigué des maux qu'on souffrait déjà, effrayé des maux dont on se croyait menacé, on désirait terminer au plus tôt un différend capable d'allumer dans toute l'Espagne le feu de la guerre civile. On avait d'autant plus besoin de se hâter, qu'on craignait en même temps la guerre du côté de la France et de la Castille, qui, ayant chacune leurs prétentions, paraissaient résolues à prendre par force la couronne si on ne la leur cédait de bonne grâce. C'est dans ces conjonctures embarrassantes que les États d'Aragon, de Valence et de Catalogne nommèrent leurs députés, avec ordre de s'assembler et de conférer dans un esprit de paix sur le parti qu'il y avait à prendre. Après bien des conférences et des contestations de part et d'autre, on convint enfin qu'on choisirait neuf arbitres ou juges, trois de chaque province; que ces arbitres s'assembleraient au château de Caspe, en Aragon, sur les bords de l'Èbre, pour examiner mûrement les raisons alléguées par chacun des prétendants; qu'une autorité pleine et entière, pour juger et décider, serait accordée à ces arbitres; qu'on serait obligé de s'en tenir à leur décision, pourvu que celui qui serait proposé pour le trône, eût obtenu au moins six voix sur les neuf, et parmi ces six voix une de chaque province.

Les États de la province d'Aragon nommèrent pour arbitres D. Dominique, évêque d'Huesca; D. François d'Aranda, et D. Bérenger de Bardax. Les Catalans choisirent D. Saganiga, archevêque de Tarragone; D. Guil-

laume Valseca, et D. Bernard Gualbé. Les États de Valence envoyèrent D. Pierre Bertrand, D. Boniface Ferrier, général des Chartreux, et son frère saint Vincent Ferrier. On ne désirait rien tant, dit un historien espagnol, que la présence du Bienheureux dans un conseil qui allait disposer d'une couronne. On le regardait comme l'homme le plus capable d'accorder tant et de si divers intérêts. On pensait qu'il ne pouvait rien sortir que de juste, d'équitable, d'utile à tout le monde, d'une assemblée à laquelle assistait saint Vincent[1].

Dès que les arbitres nommés par les États de leurs provinces furent réunis à Caspe, ils expédièrent des lettres-circulaires pour citer les prétendants à la couronne d'Aragon à comparaître devant eux, avec une déclaration expresse qu'ils seraient regardés comme déchus de leurs droits et de leurs demandes, si, au jour marqué, ils ne paraissaient pas ou en personne, ou par procureur. Quelques-uns y vinrent, d'autres se contentèrent d'y envoyer des députés habiles pour faire valoir leurs prétentions et ménager leurs intérêts. A mesure qu'ils arrivaient, on les obligeait de promettre avec serment qu'ils s'en tiendraient à la décision des arbitres. Cette précaution était nécessaire, malheureusement elle ne fut pas suffisante.

Un mois entier fut employé par saint Vincent et les autres arbitres à débattre les droits et les prétentions des divers compétiteurs : Louis d'Anjou, duc de Calabre et comte de Guise ; D. Alphonse, duc de Gandie ; D. Jacques

[1] Ninguna cosa se descava mas como que se diesse orden en que viniesse a assistir a las congregaciones el bienaventurado varon maestro Vicente Ferrer, que se hallava a esta sazon en Castilla, y haciase muy grande instancia en que viniesse luego como el mas verdadero ministro que se podia hallar para conformar tantos y tan diversos pareceres. (Zurito, *Anales de la corona de Aragon*, ano 1411.)

d'Aragon, comte d'Urgel; D. Frédéric, comte de Lune, et neveu de Benoît XIII, et, enfin, D. Ferdinand, infant de Castille. On éloigna d'abord, malgré toutes les intrigues de Benoît XIII, le comte de Lune, premier fils naturel de D. Martin, roi de Sicile. Les juges ne voulurent pas ternir l'ancien lustre des rois d'Aragon, en leur donnant pour successeur un prince dont la naissance aurait quelque chose de honteux. Les deux seuls prétendants qui eussent des droits sérieux et presque égaux, étaient le comte d'Urgel et don Ferdinand de Castille. On reconnut que ce dernier était le plus proche héritier de la couronne. Il était fils de Jean I[er], roi de Castille, et d'Éléonore, fille de Pierre II, roi d'Aragon, et sœur de don Martin, dont la mort avait laissé le trône vacant. D'ailleurs, Ferdinand était brave de sa personne. Il avait souvent vaincu les Maures et pris sur eux plusieurs villes. Il avait donné une grande preuve de justice et de désintéressement en refusant la couronne de Castille, que les grands du royaume lui offraient, parce qu'ils craignaient que l'extrême jeunesse de son neveu n'empêchât le succès de la guerre qu'on soutenait contre les Sarrasins. Tel était le prince que les arbitres rendirent maître de plusieurs beaux royaumes en réunissant leurs suffrages en sa faveur, tandis que les peuples en suspens et les compétiteurs dans l'inquiétude attendaient avec impatience la dernière décision de cette grande affaire [1].

Les juges en vinrent aux votes le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste. Ils donnèrent à saint Vincent Ferrier un merveilleux témoignage de respect. Parmi eux se trouvaient un archevêque, un évêque et plusieurs savants

[1] V. Père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. II, p. 54.

illustres. Ils voulurent, toutefois, que saint Vincent votât le premier. Voici quelle fut la teneur de son vote : « Moi, Vincent Ferrier, de l'Ordre des Prêcheurs et maître en sacrée théologie, un des juges députés, je déclare, suivant la connaissance que je puis en avoir, que les susdits parlements, sujets et vassaux de la couronne d'Aragon, sont obligés, selon Dieu, la justice et ma conscience, à prêter hommage et fidélité, en le tenant pour leur vrai roi et seigneur, à D. Ferdinand, infant de Castille, petit-fils de D. Pierre, roi d'Aragon, d'heureuse mémoire, le père du roi D. Martin, de glorieuse mémoire, mort dernièrement, parce qu'il est le plus proche héritier issu de légitime mariage, uni par le plus proche degré de consanguinité au roi D. Martin. En foi de quoi j'écris de ma propre main cette déclaration munie de mon sceau. »

Cette décision fut approuvée et souscrite par ceux des autres arbitres, dont le vote était conforme à celui de saint Vincent, par l'évêque de Huesca, don Boniface Ferrier, Bernard de Gualbes, Bérenger de Bardax et François d'Aranda. Ces juges se contentèrent d'adhérer en ces mots à la déclaration de saint Vincent Ferrier. « En tout et pour tout, nous voulons nous conformer au vote de maître Vincent. » Des trois autres arbitres, un refusa de voter; un autre, l'archevêque de Tarragone, déclara qu'il reconnaissait des droits égaux au duc de Candie et au comte d'Urgel; le troisième, jugea que le comte d'Urgel méritait mieux de régner. Ces dissentiments ne pouvaient pas annuler la décision de la majorité. Cette décision réunissait les deux conditions indiquées par le parlement d'Alcaniz, pour être considérée comme définitive. Elle était souscrite par six arbitres, et on comptait parmi ces six un arbitre de

chaque province. Pour annoncer, avec les cérémonies convenables, la sentence qui devait donner un roi à l'Aragon, l'on dressa, devant la grande porte de l'église de Caspe, une magnifique estrade, tapissée de riches tentures, assez vaste pour contenir tous ceux qui devaient s'y placer, assez élevée pour être vue de tout le peuple assemblé sur une grande place. L'évêque d'Huesca célébra la messe comme on a coutume de le faire aux jours les plus solennels. On conduisit les juges sur l'estrade. Ils allèrent s'asseoir dans le fond, au lieu le plus éminent. D'un côté, on voyait les ambassadeurs des princes étrangers, et de l'autre, les procureurs des princes prétendant à la couronne d'Aragon. Benoît XIII, qui, malgré toutes ses intrigues, n'était pas plus instruit que les autres du jugement qui allait être prononcé, voulut y être présent. Saint Vincent Ferrier, chargé de publier la sentence, prononça d'abord les paroles suivantes, que les historiens d'Espagne nous ont conservées[1]. « *Gaudeamus et exultemus, et demus gloriam ei quia venerunt nuptiæ agni*. Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse, et rendons gloire au Seigneur, parce que sont venues les noces de l'agneau (*Apoc.* XIX, 7). » — Après avoir essuyé les plus furieuses tempêtes, nous voyons enfin les vents apaisés. Notre vaisseau, battu par l'orage, après avoir perdu son pilote et son gouvernail, touche heureusement au port désiré. Nous sortons de l'église où nous venons d'offrir nos très-humbles prières au Dieu vivant pour implorer ses lumières, et nous allons vous parler avec le même zèle que nous avons offert nos vœux les plus ardents au Seigneur. Nous nous flattons aussi que vous voudrez bien nous écouter avec la même piété.

[1] Nous donnons la traduction du Père Touron, dont nous avons, dans tout ce chapitre, suivi le récit en le complétant.

Il s'agit aujourd'hui de l'élection d'un roi. Quel plus noble, quel plus intéressant sujet d'entretien, si le temps le permettait, que la majesté et la sainteté du pouvoir souverain ? Nous savons que Dieu a établi les rois sur la terre pour y tenir sa place, pour faire parmi nous, si je l'ose dire, les fonctions de la divinité, et pour avoir avec elle une espèce de conformité. Un roi doit rassembler en sa personne les vertus les plus héroïques, et ne doit point se proposer un modèle moins parfait que la bonté divine. Il serait indigne de la place qui l'élève au-dessus des autres hommes, s'il ne réunissait pas en lui seul tout ce qui se rencontre en eux de beau, de grand et de merveilleux. Il faut que la vertu le distingue encore plus de ses sujets que l'éminence de son rang et l'éclat de sa couronne. Les peuples ne doivent pas le regarder comme un homme mortel, sujet aux misères et aux faiblesses communes, mais comme un héros descendu du ciel pour les rendre heureux. Un prince doit aussi penser qu'il n'est pas né pour ménager ses intérêts particuliers, pour satisfaire ses inclinations, pour se livrer à ses passions. Il ne doit avoir en vue que l'utilité publique ; il ne doit veiller nuit et jour qu'au bien de son État et au bonheur de ses sujets. C'est ici que s'ouvrirait un vaste champ, où nous pourrions nous étendre, s'il s'agissait d'expliquer en détail les devoirs inséparables de la royauté. Mais, puisque le roi est absent, il ne sera pas nécessaire de nous y arrêter davantage.

Ce que je viens d'en toucher en peu de mots servira seulement pour convaincre ceux qui sont ici présents que dans le choix qu'on a fait d'un roi, on n'a pensé qu'à vous en donner un en qui la prudence, la valeur, la piété et toutes les vertus royales se trouvassent au plus sublime

degré. Il est plus à propos de vous exhorter à lui rendre l'obéissance que vous lui devez et à vous conformer aux sentiments de ceux que vous avez choisis vous-mêmes, pour juger dans une affaire si délicate, et auxquels vous avez solennellement juré de vous soumettre. Je crois pouvoir vous assurer que Dieu lui-même vous marque par leur organe sa propre volonté; car sans cela toutes les peines que nous avons prises deviendraient inutiles. Et de quoi servirait l'autorité de celui qui doit vous commander, si ceux qui doivent être ses sujets refusaient de lui obéir et de se soumettre? Renoncez donc aujourd'hui à toute affection particulière; oubliez, sacrifiez toutes les considérations humaines, et, persuadés que le roi qui va vous être donné d'un consentement si unanime sera le plus avantageux pour le royaume en général, et pour chacun de vous en particulier, n'ayez en vue que Dieu et le bien commun dans la soumission que vous lui rendrez. Encore une fois, la conformité de sentiment dans les juges doit être pour vous une marque sûre de la volonté divine. Réjouissez-vous donc, faites éclater votre joie dans ce jour, solennisez-le par vos applaudissements, reconnaissez les obligations que vous avez au Saint-Père, qui honore de sa présence et de son autorité cette auguste cérémonie; souvenez-vous que, si vous êtes tous redevables à ceux de qui vous avez reçu la vie, vous ne l'êtes pas moins aux juges désintéressés qui, par leurs soins, leur application et leurs lumières, ont heureusement terminé sans trouble l'affaire la plus importante qui ait été laissée à l'arbitrage d'un petit nombre de particuliers. »

Ces paroles, écoutées avec la plus respectueuse attention, tout en inspirant au peuple des sentiments conformes à la gravité des circonstances, redoublèrent sa

curiosité; un long murmure de paroles échangées à voix basse se fit entendre. Bientôt un geste de saint Vincent rétablit le silence, et il lut la sentence des juges, conçue en ces termes : « Nous, don Pierre de Zagariga, archevêque de Taragone, Dominique Ranz, évêque de Huesca, Boniface Ferrier, supérieur de la Chartreuse, Guillaume de Valseca, docteur ès lois, Vincent Ferrier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, maître en sacrée théologie, Bérenger de Bardax, seigneur de Zaydi, François Aranda, prieur du monastère de Porta-Cœli, Bernard de Gualbes, docteur en l'un et l'autre droit, Pierre Bertrand, docteur ès décrets, les neuf juges députés par les parlements généraux des trois provinces d'Aragon, de Catalogne et de Valence, pour examiner les droits à la couronne, et la décerner à celui à qui elle revient plus justement, déclarons et publions que les susdits parlements, les sujets et vassaux de la couronne d'Aragon sont obligés par devoir à prêter hommage de fidélité...—Ici, saint Vincent éleva la voix et s'écria : « Au très-illustre, très-excellent et très-puissant prince et seigneur don Ferdinand, infant de Castille. »

Dès qu'eut été prononcé ce nom si longtemps attendu, ni le saint ni le peuple ne purent contenir leur joie. « Jamais, dit l'historien espagnol, on n'entendit plus d'acclamations; jamais les sentiments ne parurent plus vifs, ni les applaudissements plus sincères; l'air retentissait des cris de : Vive le nouveau roi! Vive don Ferdinand! Longue vie, victoire, toutes sortes de prospérités au roi Ferdinand! On le comblait de bénédictions; les assistants se regardaient joyeux et semblaient ne pouvoir revenir d'un agréable étonnement. Pendant que le peuple s'abandonnait ainsi à ses transports, des musiciens entonnèrent le *Te Deum* pour rendre à Dieu de publi-

ques actions de grâces pour cet heureux dénouement, d'où dépendaient la sûreté et le repos de plusieurs millions d'hommes [1]. »

Les prières terminées, les juges, au nom de tout le royaume, envoyèrent des ambassadeurs à don Ferdinand pour l'inviter à venir prendre possession du trône. Tous les princes, ses voisins et ses alliés, lui adressèrent leurs félicitations sur son heureux avénement à une couronne qu'il méritait à tant de titres. Les uns lui marquaient leur joie de bonne foi, les autres par politique et pour s'accommoder au temps. Le nouveau roi, dont le caractère charmait surtout par sa douceur et sa modestie, reçut toutes les félicitations avec les mêmes témoignages de reconnaissance. Il avait attendu à Cuença le succès des délibérations; après la publication du jugement, il se rendit en toute hâte à Saragosse, où il fut d'abord reconnu roi d'Aragon par tous les ordres du royaume, et proclamé avec les cérémonies ordinaires, le 3 septembre 1412. Don Alphonse, son fils aîné, fut en même temps déclaré son successeur, et on lui donna dès lors le titre de prince de Gironne.

Le comte d'Urgel prêta serment de fidélité entre les mains du nouveau roi, mais avec l'intention de le violer dès qu'il pourrait soutenir ses prétentions les armes à la main. Il demanda des troupes au duc de Clarence et à d'autres princes étrangers; il en obtint et déploya le drapeau de la guerre civile. Mais les soldats de Ferdinand détruisirent une partie de l'armée rebelle, et le duc de Clarence, prévoyant une défaite complète, rappela les troupes qu'il avait envoyées au comte d'Urgel. Laissé à ses propres forces, le malheureux prétendant se

[1] Père Touron, *loc. cit.*

retira à Balaguer, où Ferdinand alla l'assiéger. Le comte se défendit vaillamment, mais, abandonné par ses propres soldats, il perdit toute espérance; sentant qu'il serait condamné à perdre la vie s'il était fait prisonnier, il pria son épouse, dona Isabelle, sœur de la mère du roi, d'implorer la clémence de Ferdinand. Ses supplications et ses larmes apaisèrent la colère du roi; il laissa la vie au comte d'Urgel, mais craignant une seconde guerre civile, il crut devoir le condamner à une captivité perpétuelle. Emprisonné d'abord dans le château d'Urena, il fut transféré, en 1426, dans celui de Xativa, où il mourut.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Mission de saint Vincent à Alcaniz et à Lérida. — Il rentre à Valence. — Il reçoit diverses lettres du roi d'Aragon, qui l'appelle à Barcelone.

Après avoir pacifié les troubles d'Espagne, saint Vincent Ferrier reprit le cours de ses missions et quitta le château de Caspe pour se rendre à Alcaniz. Sa prédication produisit dans cette ville ses résultats accoutumés ; les juifs surtout se convertirent en foule. Un des plus savants rabbins demanda le baptême, et, en le recevant, prit le nom de Jérôme de Sainte-Foi. Heureux d'être sorti des ténèbres de l'erreur, Jérôme de Sainte-Foi s'efforça de faire briller la lumière de la vérité aux yeux de ses anciens coreligionnaires ; il fut d'un grand secours à saint Vincent, lorsque Benoît XIII institua des conférences solennelles où se rencontrèrent, d'un côté, d'illustres théologiens, de l'autre, les rabbins les plus instruits. Ces conférences se prolongèrent pendant un an ; tous les rabbins qui y prirent part furent pourvus par Benoît XIII de tout ce qui leur était nécessaire. Tout ce que les synagogues d'Espagne avaient de plus célèbre accourut pour discuter avec saint Vincent Ferrier et Jé-

rôme de Sainte-Foi [1]. A la suite de ces conférences, plusieurs rabbins se convertirent, d'autres confessèrent qu'ils étaient dans l'erreur, mais ne voulurent pas en sortir. Jérôme de Sainte-Foi composa un livre pour montrer les blasphèmes et les absurdités du Talmud, qui est plein de ridicules injures contre la religion catholique. C'est dans ce livre que le savant Père de Grenade a pris tout ce qu'on lit de plus fort contre le Talmud dans son catéchisme. Benoît XIII somma les juifs de réfuter ce livre, qui manifestait leur mauvaise foi; ils se contentèrent de protester par écrit contre les intentions qu'on leur prêtait; ils avouèrent que les erreurs et les injures signalées par Jérôme de Sainte-Foi se trouvaient en effet dans le Talmud, mais ils dirent qu'ils avaient appris que ces paroles avaient un autre sens, quoiqu'ils ne pussent pas expliquer nettement ce sens caché. Benoît XIII ordonna de brûler tous les exemplaires du Talmud qu'on pourrait rencontrer; les rabbins appelèrent ce décret de Benoît XIII le décret de saint Vincent.

Les juifs ne furent pas le seul objet du zèle de saint Vincent à Alcaniz; il remplit d'une salutaire frayeur l'âme des pécheurs obstinés, en leur prêchant, avec sa véhémence ordinaire, le jugement dernier. Ses opinions sur la proximité du jugement dernier lui attirèrent d'amères critiques; on alla jusqu'à prier le Souverain-Pontife de lui défendre toute prédication sur ce sujet. Benoît XIII demanda une explication à saint Vincent, qui lui écrivit une longue lettre, où il lui détailla toutes ses ses opinions, en les soumettant complétement à l'autorité du Siége apostolique. Rassuré par cette lettre, Be-

[1] Il nous suffira de nommer R. Zacharia Hallevi, R. Vidal Benbaste, R. Mathatias Hayezan, R. Samuel Levita, R. Mosé Mosa, etc.

noît XIII permit à saint Vincent de continuer à prêcher le jugement dernier, et lui confirma tous les pouvoirs qu'il lui avait conférés à Avignon.

Avant de quitter Alcaniz, saint Vincent donna aux religieux de son Ordre, du couvent de Sainte-Lucie, le crucifix qu'il avait coutume de tenir en mains pendant qu'il prêchait, un exemplaire de la Somme de saint Thomas, en quatre volumes, écrit sur parchemin, et le livre du Maître des sentences; sur les marges de la Somme se trouvaient quelques précieuses notes de la main de saint Vincent.

Le roi Ferdinand avait convoqué à Saragosse la noblesse du royaume, pour recevoir d'elle le serment de fidélité qu'elle devait à son légitime souverain. Saint Vincent, qui avait tant contribué à l'élévation du nouveau roi, ne songea pas à profiter de la reconnaissance qui lui était due; il ne parut pas à la cour, et on ne put l'accuser d'ambitionner quelque faveur pour lui-même ou pour ses religieux. Ferdinand n'ignorait pas ce qu'il devait à l'humble missionnaire, mais il savait aussi qu'il n'était pas en son pouvoir de lui faire accepter une récompense. Cependant, pour faire connaître publiquement sa gratitude, il nomma saint Vincent son confesseur et son prédicateur. L'apôtre ne put exercer longtemps ni l'un ni l'autre de ces deux emplois. Rien ne pouvait suspendre le zèle qui le poussait à prêcher de ville en ville la pénitence et le jugement de Dieu; il se rendit d'Alcaniz à Lérida, évangélisant tous les peuples qui se trouvaient sur son passage. Arrivé en octobre à Lérida, saint Vincent n'y serait pas demeuré plus de quinze jours, mais la venue du roi dans cette ville le força d'y prolonger sa mission. Don Ferdinand fut un des auditeurs les plus assidus du bienheureux apôtre;

son exemple fit sur le peuple une vive impression; de la ville et des lieux voisins, on accourut en foule à chacun des sermons de saint Vincent, comme s'il eût prêché pour la première fois. D'éclatants miracles confirmèrent l'autorité de sa parole. Un jour, en présence du roi, saint Vincent s'interrompit au milieu de sa prédication, et s'écria qu'il voyait à demi-lieue de là un paralytique désolé, qui se traînait comme il pouvait pour se rendre à la ville; il pria Sa Majesté d'envoyer quelques-uns de ses gens pour l'aider à marcher et l'amener en sa présence. Le roi envoya aussitôt deux personnes de sa suite, qui trouvèrent ce malheureux estropié faisant d'inutiles efforts pour avancer; ils le prirent entre leurs bras et se dirigèrent vers saint Vincent. Comme ils approchaient de la chaire, ils virent le bienheureux faire le signe de la croix sur le paralytique. Au même instant, ce malade se trouva pleinement guéri et vint en courant se présenter devant saint Vincent pour le remercier. Poussant plus loin sa reconnaissance, il se mit à la suite du saint pendant plusieurs années.

Une foule de guérisons spirituelles suivirent ce miracle. Saint Vincent réconcilia un grand nombre de personnes qui se portaient une haine mortelle; il fit entrer dans l'état ecclésiastique et dans l'état religieux plusieurs étudiants; il parvint même à convertir toutes les femmes de mauvaise vie. Irrités d'un tel succès, ceux qui les entretenaient dans leurs désordres voulurent tuer le saint. Ils l'attendirent sur le chemin de Balaguer, où il devait se rendre; il les aperçut de loin et Dieu lui fit connaître leur projet. « Voici, dit-il à ceux de sa suite, les ruffians de ces femmes que nous avons converties; ils s'approchent pour nous tuer. —Ne craignez rien, mon Père, répondirent-ils, nous saurons bien nous dé-

fendre. — Ne vous mettez pas en peine, leur dit-il, placez-vous derrière moi et laissez-moi faire. » Les assassins s'approchèrent du saint l'épée à la main. Au moment où ils allaient l'atteindre, il fit sur eux le signe de la croix. Tout à coup ils se sentirent saisis d'une telle frayeur qu'ils jetèrent leur épée, tombèrent à genoux et demandèrent pardon au saint; ils témoignèrent même tant de contrition et de regret de leur mauvaise conduite, qu'ils furent admis dans sa compagnie.

Saint Vincent donna une belle preuve, à Lérida, de sa reconnaissance pour ceux qui avaient dirigé ses premiers pas dans la voie de la perfection. Il avait eu pour maître des novices le père Thomas Carnicer, dont la vie humble et cachée s'était écoulée dans la pratique assidue des plus difficiles vertus religieuses; il était mort depuis quelques années, mais son souvenir vivait toujours à Lérida. Dans un de ses sermons, saint Vincent rappela les bons exemples qu'avait donnés ce maître des novices. Pendant qu'il prêchait, Dieu lui révéla que le corps du père Carnicer était encore intact, et n'avait pas souffert la corruption du tombeau; il lui fit connaître en même temps le lieu où il était enseveli. Quelle ne fut pas la joie du saint! il se hâta de faire connaître à ses auditeurs ce que Dieu lui révélait. On se rendit au lieu où le corps du P. Carnicer avait été confié à la terre, et on le reprit, en quelque sorte, à la mort; il était entier avec toutes ses formes et tous ses traits, et ressemblait plutôt à un homme endormi qu'à un cadavre[1]. On le plaça dans une châsse magnifique et on l'exposa à la

[1] Le Père Miguel raconte qu'il a vu le corps du Père Thomas Carnicer encore intact en 1693. Il ajoute qu'en 1726, visitant le couvent de Lérida, il vit que les soldats avaient mis en pièces les corps du Père Carnicer et du Père Guéral, disciples de saint Vincent, et les châsses qui les contenaient.

vénération des fidèles, dans une des chapelles du couvent.

De Lérida, saint Vincent se dirigea vers Tortose, où se trouvait Benoît XIII ; le roi se rendait pareillement dans cette ville. Avant d'y arriver, il rencontra saint Vincent et voulut jouir quelque temps de sa compagnie. A Tortose, ils redoublèrent d'efforts l'un et l'autre, pendant le mois de novembre, pour décider Benoît XIII à se désister de toutes ses prétentions, afin de rendre la paix à l'Église; mais ils ne purent vaincre l'opiniâtreté de Pierre de Lune. Le roi, mécontent, se rendit à Barcelone, et saint Vincent, désireux d'évangéliser encore une fois sa patrie, se dirigea vers Valence. Chemin faisant, il apaisa l'inimitié qui armait depuis quelque temps l'une contre l'autre la ville de Castellan et celle d'Almazora. Déjà plus d'une rixe sanglante avait coûté la vie à plusieurs citoyens. Saint Vincent disposa de part et d'autre les esprits à la paix; lorsque les habitants des deux villes se furent réconciliés, il écrivit à l'intendant-général du royaume de Valence, don Jean Mercader, le priant de venir lui-même stipuler et garantir par sa présence les contrats de pacification. L'intendant se hâta de se conformer aux justes désirs du saint et bientôt la concorde répandit ses bienfaits sur les deux villes où la haine avait causé tant de malheurs.

Valence accueillit saint Vincent comme si elle prévoyait qu'elle le recevait en ses murs pour la dernière fois. Dès que le conseil public eût appris la prochaine arrivée de saint Vincent, il décréta qu'on érigerait sur la place du couvent des Frères-Prêcheurs diverses tribunes pour faire assister à ses prédications un plus grand nombre de personnes ; il nomma un comité composé de quarante membres, chargés de pourvoir à tous les be-

soins du saint et de sa compagnie. Ce fut le 29 novembre que saint Vincent rentra dans sa ville natale; il refusa de marcher sous un baldaquin ; il s'avança à pied au milieu des jurés, entouré d'un cercle de fer qui empêchait la foule de le presser et de tailler ses vêtements. A la faveur de cet enthousiasme, il eut bientôt établi des réformes salutaires ; on fit des lois contre les pécheurs publics, on sépara les juifs des chrétiens ; on établit un conseil appelé : *Junta de quitamiento*, pour veiller sur les dépenses de la ville. Vers le milieu de décembre, il alla prêcher dans diverses villes situées autour de Valence, mais sa patrie, avide de sa parole, lui envoya une Ambassade solennelle pour le prier de revenir prêcher le carême. Il revint et fut reçu avec plus de pompe encore que la première fois : les jurés, richement vêtus, allèrent à sa rencontre, accompagnés de la noblesse et du peuple, du clergé, des Ordres religieux, des confréries avec leur croix et leurs bannières, de joyeux chœurs de musique. On l'obligea de marcher sous un riche baldaquin. Au milieu de tant d'honneurs, il marchait d'un air tremblant, songeant aux justes jugements du Seigneur, et, craignant que les louanges des hommes ne tournassent à sa condamnation. Parmi les personnages distingués qui étaient venus à sa rencontre, se trouvait le père François-Ximénès, franciscain, docteur en théologie ; c'était un ami intime de saint Vincent. En voyant l'enthousiasme du peuple et l'éclat de cette pompeuse réception, il demanda tout bas à saint Vincent : « Père maître, que fait maintenant la vanité. — Mon ami, lui répondit le saint, elle va et vient, mais, par la grâce de Dieu, elle ne s'arrête pas. »

L'honneur que Valence rendait à son illustre apôtre surpassait à peine celui qu'il reçut en même temps du

roi d'Aragon. Don Ferdinand, désirant avoir pour prédicateur pendant le carême un des disciples de saint Vincent, Gofre de Blanes écrivit au saint la lettre suivante : « Nous serions charmé que votre disciple, frère Gofre de Blanes, demeurât présentement à notre royale chapelle. Nous vous prions affectueusement d'avoir égard à notre bon désir et d'écrire au plus tôt au dit frère, pour qu'il demeure dans cette ville durant le carême, vous nous ferez un singulier plaisir. » — Rare vénération d'un prince pour un saint, et admirable soumission d'un religieux, qui ne ne veut se conformer à la volonté d'un roi qu'après en avoir reçu l'ordre de son supérieur! Saint Vincent reçut bientôt une seconde lettre du roi d'Aragon qui, désireux de mettre fin au schisme d'Occident, réclamait le concours de l'ancien confesseur de Benoît XIII. « ... Maître Vincent, pour certaines causes très-urgentes et nécessaires, concernant le bon état de la chose publique dans la province de Catalogne, nous avons cru devoir proroger notre départ d'ici jusqu'à la prochaine fête de Pâques, après laquelle nous sommes décidés à partir, si Dieu le veut, et à prendre le chemin de Valence. En passant par Tortose, nous nous proposons de nous arrêter quelques jours avec notre Saint-Père, et à nous entretenir avec Sa Sainteté sur quelques points ardus, touchant l'union de la sainte Église de Dieu. Comme roi et prince catholique, nous voulons travailler à cette union de toutes nos forces, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Comme en ces affaires, qui concernent souverainement le service de Dieu, votre présence est très-nécessaire, nous vous prions de tout notre cœur de ne quitter pour aucun motif cette ville, et de ne pas aller ailleurs. Mais disposez-vous à partir pour vous rendre auprès du Saint-Père, dès que vous aurez

appris notre départ de Barcelone, afin de vous trouver avec le Saint-Père en même temps que nous. N'y manquez pas, si vous désirez nous complaire en quelque chose. Nous ne désirons rien en ce monde, après le salut de notre âme, que d'obtenir sous notre règne l'union de notre sainte mère l'Église. Assurément si, pour un motif quelconque, vous négligiez de venir, ce que nous ne pouvons croire, outre que vous nous peineriez beaucoup, vous chargeriez gravement votre conscience devant Dieu. Donné à Barcelone, sous notre sceau secret, le 12 avril 1413. » Cette lettre prouve à la fois combien le roi d'Aragon désirait la paix de l'Église, et combien il comptait sur l'influence de saint Vincent Ferrier. Mais ses projets furent contrariés; il ne put exécuter son voyage; il n'avait pas encore fait prisonnier le comte d'Urgel; il chargea le père Blanes de dire à saint Vincent ce qu'il eût été trop long d'écrire, et de traiter avec lui de l'abolition du schisme, en lui faisant connaître ses desseins les plus secrets. En attendant un nouvel ordre du roi, saint Vincent continua de prêcher, de guérir les malades, de réconcilier les familles ennemies, telles que les Centolles et les Majas de Sizena, les Solères et les Maradas. La reine dona Marguerite, veuve de don Martin, et sa sœur, dona Juana de Prades, assistaient un jour à un sermon que prêchait saint Vincent sur la place de l'archevêché. Dona Juana était venue chargée de beaux habits, de bijoux et de pierres précieuses; les perles et les diamants couronnaient sa tête. Au milieu du sermon, une pierre, tombée on ne sait d'où, déchira la tente qu'on avait tendue d'un toit à l'autre pour garantir les auditeurs de l'ardeur du soleil, et vint frapper à la tête dona Juana, qui tomba demi-morte. Les assistants émus jetèrent des cris perçants, saint Vincent imposa silence.

« Cette pierre, s'écria-t-il, n'est pas tombée pour tuer la princesse, mais pour faire voir que les diamants et les bijoux ne mettent pas une tête à l'abri des blessures et de la mort. » Il ajouta quelques paroles contre la vanité et le luxe des parures, puis, se tournant vers la princesse, il s'écria : « Dona Juana, levez-vous! » Elle se leva sans blessure et sans souffrance ; le lendemain, elle revint au sermon, mais avec une mise simple et modeste.

Valence fut tellement transformée par les prédications de son missionnaire, qu'on put y admirer une fidèle imitation des vertus de la primitive Église. L'auteur d'un poëme sur la vie de saint Vincent a pu s'écrier : « Valence est devenue un paradis terrestre ; on dirait que le Tout-Puissant veut rétablir ici l'originelle justice et l'innocence que le premier père a perdues pour notre malheur. Tout homme, sous sa chair fragile, possède un cœur pur, une âme pure, une pure conscience ; il se présente devant son créateur plus blanc que la neige et ne désirant que le ciel[1]. »

Saint Vincent fut appelé de Valence à Barcelone par le roi d'Aragon, qui lui écrivit la lettre suivante : « ... Vénérable maître, quoique cette ville (de Barcelone), comme toutes les autres, et le peuple et tous les lieux de la province de Catalogne aient reconnu que notre justice procède de la grâce de Dieu, qui confirme en sa bonté singulière le trône des rois, cependant, comme nous croyons

[1] Paradiso terren fatt' è Valenza
E par che il sommo Dio qui render voglia
L'original giustizia e l'innocenza
Che perdè il primo padre a nostra doglia.
Puro cuor, pura alma e coscienza
Racchiude ogni mortale e fragil spoglia.
E innanzi al suo fattor la rappresenta
Candida più che neve, al ciel intenta.
(Persio, cant. 19, stanz. 81.)

que vos saints sermons et vos louables exhortations sont nécessaires, nous vous prions de tout notre cœur de venir dans cette ville le plus tôt que vous pourrez, pour continuer vos saints sermons, étendre le service et la gloire de Dieu, arracher du peuple tous les vices et toute zizanie, le former au bien de plus en plus. Donné à Barcelone, sous notre sceau secret, le 29 juin 1413. »

Après un appel si pressant, saint Vincent ne pouvait que hâter son départ ; il prêcha une dernière fois à ses concitoyens et les quitta le 1er juillet, après leur avoir donné avec beaucoup de tendresse sa bénédiction. Suivi du père Gofre de Blanes et de toute sa compagnie, il sortit par la porte du chemin royal de Barcelone.

CHAPITRE VINGTIEME.

Saint Vincent à Tragueyra, à Barcelone, aux îles Baléares, à Tortose, à Saragosse, à Daroca.

Saint Vincent prêcha, le long de la route, dans toutes les villes qu'il traversa. Se trouvant à Tragueyra le jour de Sainte-Marguerite, il célébra le glorieux martyre de cette vierge, et raconta la victoire qu'elle avait remportée sur le démon, qui lui était apparu sous la forme d'un dragon horrible. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune homme simple d'esprit, Lombard de nation, qui, frappé des paroles de saint Vincent, conçut un vif désir de lutter contre le démon et de le vaincre; étant sorti de la ville, il se mit à genoux et pria Dieu de lui faire voir, sous une forme ou sous une autre, le prince des ténèbres. Peu après, il vit passer une vieille femme, laide, muette, édentée, tenant en main une faux, parce qu'elle allait faucher de l'herbe dans un pré voisin. Le jeune homme, dans sa simplicité, crut que c'était le diable qui venait à lui, soit à cause de la laideur de la pauvre vieille, soit à cause des paroles inarticulées qu'elle proférait; il se jeta sur elle avec furie, lui arracha la faux des mains, et la meurtrit sans miséricorde. La malheureuse femme criait

tant qu'elle pouvait, pour demander du secours; le jeune homme criait tout aussi fort, pour qu'on vînt voir comment il traitait le diable; on accourut de divers côtés. En voyant cette femme tout en sang et à demi morte, on la retira d'entre les mains de son meurtrier, puis on la conduisit à saint Vincent, qui fit sur elle le signe de la croix; aussitôt elle revint à soi, recouvra l'usage de sa langue, demanda un prêtre, confessa ses fautes avec beaucoup de contrition, et après avoir reçu fort dévotement les derniers sacrements, acheva heureusement sa vie. On voulait faire pendre le jeune homme, comme coupable d'homicide. Saint Vincent intercéda pour lui, représentant qu'il y avait dans sa faute plus de simplicité que de malice. On lui laissa la vie, mais saint Vincent lui ordonna de retourner dans son pays.

Arrivé à Barcelone le 26 août (1413), saint Vincent n'y trouva pas le roi; don Ferdinand était allé assiéger Balaguer, où s'était réfugié le comte d'Urgel. En attendant le retour du roi, saint Vincent voulut aller évangéliser les îles Baléares, où depuis longtemps on désirait jouir des bienfaits de sa prédication. Déjà quatre ans auparavant, les habitants de Majorque avaient prié saint Vincent de se rendre au milieu d'eux; mais, poussé par son zèle vers d'autres peuples, il n'avait pu satisfaire ces désirs. En 1412, l'évêque de Majorque se trouvant à Tortose, auprès de Benoît XIII, écrivit au jury de cette île : « Nous avons appris que maître Vincent était à Valence, prêchant saintement, selon sa coutume, la doctrine évangélique. Nous qui désirons la bonne instruction et le salut de vos âmes, nous l'avons supplié affectueusement, par lettres et par des personnes sûres, d'avoir la charité de passer dans notre île pour y prêcher

sa sainte doctrine. Sachant qu'avec l'aide de Dieu il sera très-utile aux âmes dans ce pays, nous vous prions d'écrire de votre côté et d'envoyer des messagers au Père Vincent, pour qu'il veuille bien, pour le service de Dieu et le grand bien qu'il doit y faire, se rendre chez vous. Je vous charge en ceci de consulter le bien soit spirituel soit temporel de tous les habitants de l'île. » Les jurés de Majorque se hâtèrent d'écrire à saint Vincent; ils le firent presser par le roi lui-même. Jugeant que l'absence du roi, qui l'avait appelé à Barcelone, lui fournissait une occasion favorable, saint Vincent résolut d'aller enfin évangéliser les îles Baléares. Il laissa quelques-uns de ses disciples dans la Catalogne, et s'embarqua, vers les derniers jours du mois d'août, pour l'île de Majorque, où il arriva le premier septembre. Une lettre écrite de cette île à don Ferdinand par son procureur, Pierre de Casaldaguila, nous fait connaître les fruits de la prédication de saint Vincent. « Je fais savoir à Votre Seigneurie que maître Vincent est arrivé ici vendredi, premier septembre. Il a été reçu avec une grande solennité. Le samedi, il a commencé à prêcher; il a réuni la plus grande partie du peuple; il inspire tant de dévotion que toutes les nuits se font différentes processions; beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants se donnent la discipline. Nos campagnes étaient désolées par la sécheresse, mais, après le troisième sermon de maître Vincent, le Seigneur a daigné nous accorder une pluie abondante, qui est tombée dans toute l'île, et qui a fort réjoui le peuple. »

Pendant que saint Vincent était à Majorque, il s'y passa un fait extraordinaire. Un jeune novice, d'une innocence incomparable, était très-dévot à l'Enfant-Jésus; il allait souvent prier dans une chapelle où se trouvait

une belle statue de la sainte Vierge, portant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Sa mortification semblait vouloir égaler son innocence; il se privait souvent des fruits qu'on distribuait aux religieux au réfectoire. Un jour, il porta ces fruits à l'Enfant-Jésus, et les lui offrit en disant : « Je voudrais mettre à vos pieds, ô mon divin Roi, toutes les richesses de la terre. » Mais voilà que la statue de l'Enfant-Jésus s'anima; il étendit la main vers les fruits qui lui étaient offerts, en prit un et le mangea. Le novice se sentit transporté comme en une extase de joie. Le lendemain, l'Enfant-Jésus lui dit : « Hier, tu as voulu me nourrir de fruits exquis; je veux à mon tour te faire goûter des fruits délicieux, que tu n'as pas encore savourés. Je te conduirai dimanche à un splendide festin. » Le religieux répondit naïvement qu'il ne pouvait aller manger hors du couvent sans la permission du maître des novices. « Eh bien, dit l'Enfant-Jésus, demande-lui la permission; il ne te la refusera pas. » Le novice alla tout raconter à son supérieur, qui lui dit : « Vous observerez à l'Enfant-Jésus que ce n'est pas l'usage que les novices sortent du couvent sans être accompagnés; qu'ainsi vous ne pouvez pas aller seul au festin, et que je dois aller avec vous. » Le novice redit fidèlement ces paroles à l'Enfant-Jésus, qui lui répondit : « Que votre maître se prépare également pour dimanche; vous viendrez tous les deux à mon festin. » Le dimanche suivant, le novice et son supérieur moururent en même temps, et allèrent jouir dans le ciel du festin ineffable que Dieu réserve à ses élus.

Un cabaretier vint prier saint Vincent de prêcher avec force sur l'obligation de payer les dettes qu'on a contractées; il avait cédé à crédit plusieurs mesures de vin, et ne pouvait pas en retirer le prix. « Très-bien, lui répondit saint Vincent, je dirai combien sont coupables

ceux qui retiennent le bien d'autrui; mais je voudrais savoir quel est le vin que vous vendez. » Pour le lui montrer, le cabaretier alla chercher une bouteille en lui disant : « Goûtez-le; vous verrez combien il est de bonne qualité. —Versez-le sur mon scapulaire, dit le saint. — Mais je vais gâter votre saint habit? — Ce dégât me regarde; faites ce que je vous dis. » Quel ne fut pas l'étonnement du cabaretier quand il vit que ce qui coulait de sa bouteille se divisait en deux parties : l'une, qui était du vin, tombait à terre; l'autre, qui était l'eau qu'il mêlait frauduleusement au vin, restait sur le scapulaire.

« Mon frère, s'écria saint Vincent, vous voulez qu'on vous paie ce qu'on vous doit, mais n'avez-vous pas fait tort à beaucoup de personnes en leur vendant une marchandise falsifiée, et ne devez-vous pas réparer ce tort? » Le cabaretier confus avoua sa faute; il rendit à chacun ce qu'il avait exigé de trop, renonça pour toujours à son métier et entra dans la compagnie du saint.

Pour ne pas redire trop souvent les mêmes choses, nous ne raconterons pas en détail tous les miracles que saint Vincent opéra dans les îles Baléares, tous les souvenirs qu'il y laissa. Il fut rappelé en Espagne vers la fin du mois de novembre, par une longue lettre du roi d'Aragon. Don Ferdinand lui racontait comment Dieu, qui met un frein à l'orgueil des superbes, avait livré entre ses mains le comte d'Urgel; comment ce rebelle était venu se jeter à ses pieds pour implorer son pardon, en récitant le *Miserere*. En terminant sa lettre, le roi priait saint Vincent de se rendre d'abord à Tortose, où beaucoup de juifs, convertis depuis peu de temps, avaient besoin d'être confirmés dans la foi, où beaucoup d'autres juifs obstinés avaient besoin d'être victorieusement ré-

futés dans des conférences publiques ; puis à Sarragosse, où il devait prochainement célébrer la fête de son couronnement. Saint Vincent visita les villes des îles Baléares, où il n'avait pas encore prêché et qu'il n'espérait pas pouvoir évangéliser une seconde fois. Au mois de février de l'année 1414, il s'embarqua pour Tortose, où il devait conférer avec les juifs. Quand il arriva, les conférences étaient déjà ouvertes ; Benoît XIII avait présidé les premières ; il fit présider les suivantes par le maître général des Frères-Prêcheurs et le maître du sacré palais.

Nous avons déjà dit comment un des convertis de saint Vincent, Jérôme de Sainte-Foi, confondait les rabbins par sa grande connaissance de la sainte Écriture et des livres talmudiques. Le succès de saint Vincent fut plus universel ; s'il éclairait moins de rabbins, il convertissait en masse les juifs ordinaires. Un jour, au milieu de son sermon, il s'arrêta subitement, comme si la parole lui manquait. Le peuple s'émut, il le rassura en lui disant : « J'attends la grâce de Dieu ; attendez avec moi. » Quelques minutes après, plusieurs juifs vinrent se mêler à l'auditoire. Saint Vincent reprit son sermon ; il parla de l'accord de l'Ancien et du Nouveau-Testament avec tant de force et de clarté que les juifs, qui étaient venus l'entendre par hasard, se convertirent tous. Le roi fut charmé d'apprendre le bien que saint Vincent opérait à Tortose ; il désira que Saragosse jouît, à son tour, des mêmes bienfaits ; il écrivit à l'infatigable apôtre, plusieurs lettres à ce sujet.

Le 6 mars, il lui disait : « Nous désirons vivement que vous veniez à notre cour ; c'est très-important pour le salut des âmes de nos fidèles vassaux en ce royaume. Nous vous prions donc affectueusement de venir ici le plus

tôt que vous pourrez; votre présence est désirée en ce pays comme si vous n'y étiez jamais venu. » Un mois après, il tint un langage encore plus pressant : « Révérend maître, comme sur quelques points qui nous tiennent à cœur et qui touchent en quelque manière au salut de notre âme, il est très-nécessaire que nous nous entretenions avec vous avant de quitter cette ville, nous vous prions de tout notre cœur, si vous voulez nous faire plaisir, de partir incontinent de Tortose, et de venir ici par le plus droit chemin. Vous nous rendrez un tel service que vous ne pourriez pas nous en rendre un plus grand. »

Une pareille lettre ne permettait pas à saint Vincent de prolonger son séjour à Tortose; il se mit en route pour Saragosse. A Tamarit, il reçut une nouvelle lettre du roi, qui lui demandait l'explication d'un événement merveilleux récemment accompli. Un religieux franciscain prêchait le 18 mars, à Guadalaxara, sur le mystère de la sainte Eucharistie. Pendant qu'il parlait, apparut une croix blanche sur un piédestal également blanc, surmontée de deux boules : l'une plus grande que l'autre. Chacun des bras de la croix se divisait en deux rameaux, portant chacun cinq boules. Cette apparition fit grand bruit. Don Ferdinand demanda sur ce prodige une explication à saint Vincent Ferrier ; l'apôtre lui répondit qu'il fallait voir d'abord dans cette apparition merveilleuse une céleste confirmation de la doctrine du predicateur, dont la pureté était figurée par la blancheur de la croix. Puis, en venant à une interprétation symbolique de tous les détails, il ajouta que les trois parties de la croix représentaient les trois choses nécessaires pour la consécration de l'Eucharistie : la matière, la forme et l'intention ; que les deux rameaux à droite et à gauche

indiquaient la réalité de la consécration, qu'elle soit faite par des prêtres qui sont à droite à cause de la grâce de Dieu, ou par des prêtres qui sont à gauche à cause du péché mortel; que les cinq boules portées par chaque rameau figuraient les cinq paroles prononcées pour la consécration du pain; que les vingt-deux boules qu'on avait vues en tout sur la croix figuraient les vingt-deux paroles prononcées pour la consécration du vin. Après avoir poursuivi cette explication mystique, il termine en recommandant au roi de travailler efficacement à la conversion des juifs et des autres infidèles, d'extirper les péchés publics, de faire fermer les maisons de jeu et de débauche, d'administrer avec soin la justice, de faire exécuter les lois.

Au mois de mai, saint Vincent partit de Tamarit pour se rendre à Saragosse. Le roi l'attendait avec d'autant plus d'impatience qu'il devait bientôt quitter cette ville; il arriva quelques jours avant le départ de Ferdinand, éclaira sa conscience et lui donna les plus sages conseils. Le 7 juin, jour de la fête du Saint-Sacrement, il alla prêcher à Daroca. Les juifs assistèrent en foule à son sermon; il s'adressa surtout à eux; il en convertit cent dix, et en baptisa quelques-uns de sa propre main. De Daroca saint Vincent se rendit à Morella, où se trouvaient réunis Ferdinand et Benoît XIII.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Mission de saint Vincent à Saragosse. — Il se rend à Bologne. Son retour en Espagne.

Les pères du concile de Constance désiraient obtenir de l'opiniâtre Pierre de Lune la cession des droits qu'il croyait avoir au Souverain-Pontificat. Pour arriver à ce résultat, l'empereur Sigismond avait offert d'envoyer ses ambassadeurs en Espagne. Un congrès fut indiqué à Morella pour le mois de juin. Benoît XIII, don Ferdinand, saint Vincent Ferrier et les ambassadeurs de l'empereur Sigismond eurent ensemble de longues conférences, mais elles n'aboutirent pas à la cession demandée depuis si longtemps. Tout ce qu'on put obtenir de Pierre de Lune fut qu'il se rendrait à Nice, pour s'aboucher avec Sigismond lui-même, se mettre en rapport avec le Pape de Rome et les Pères de Constance, et prendre un parti définitif. Le congrès fut dissous. Le roi d'Aragon se rendit à Montblanc et saint Vincent revint à Saragosse.

Il arriva dans cette ville vers les premiers jours de novembre, et y fut reçu avec de grandes démonstrations d'affection et de respect par le prince Alphonse, à qui le

roi, son père, avait écrit : « Nous apprenons que maître Vincent doit aller prochainement à Saragosse. Nous vous ordonnons de le recevoir avec honneur et de le satisfaire en tout. Faites en sorte que les juifs assistent à ses sermons.

Le prince Alphonse reçut bientôt de son père une autre lettre qui lui apprit comment la mère du comte d'Urgel avait tenté de l'empoisonner. Quand on lui remit ce message, il assistait à la messe que saint Vincent, selon sa coutume, célébrait avant de prêcher. Dès que le sermon fut achevé, il fit savoir au saint la nouvelle que le roi venait de lui donner, et le pria de célébrer le lendemain une messe d'actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir préservé son père d'un si grand danger. Saint Vincent remplit ce pieux désir. En prêchant, après la messe, il apprit au peuple l'attentat de la mère du comte d'Urgel, lui demanda pour le roi des prières d'actions de grâces, et montra comment le ciel, en protégeant don Ferdinand, prouvait la justice de sa cause. Don Alphonse écrivit, le 7 novembre, à son père : « Assistant, hier mardi, à la messe que célébrait maître Vincent, je reçus la lettre par laquelle Votre Altesse me notifiait la grâce que lui a faite, ces jours derniers, Notre-Seigneur Dieu, par l'intercession de la glorieuse Vierge sa mère, la grâce que Dieu a faite, non-seulement à vous, mais à moi et à mes frères, et à tous les serviteurs et sujets de Votre Majesté royale, en découvrant les mauvais desseins et les méchants complots de la mère du comte d'Urgel, qui a mis en si grand péril votre excellente personne et toute la chose publique, à vous confiée par la grâce de Dieu... J'ai communiqué toutes ces choses à maître Vincent... Il les a racontées au peuple en sa sainte prédication, l'exhortant à reconnaître un si

grand bienfait. Le peuple a vu dans votre salut un singulier miracle, et en a été très-consolé... Pour ce qui regarde les Juifs et les Maures, je leur ai ordonné de se rassembler afin d'entendre les sermons de maître Vincent; ils continuent à y assister, et ne cesseront d'y venir une ou deux fois par semaine, selon que le règlera le prédicateur lui-même. »

Dans tous les lieux où s'arrêtait saint Vincent pour se livrer à ses travaux apostoliques, le peuple lui témoignait son admiration et son dévouement, en offrant aux pèlerins qui formaient sa compagnie tout ce qu'ils demandaient en son nom. Des malfaiteurs exploitèrent plus d'une fois à leur profit cette générosité sans mesure du peuple pour saint Vincent et ceux de sa compagnie; l'apôtre se vit quelquefois obligé de dénoncer leur imposture et leurs larcins. Prêchant à Saragosse, le jour de Sainte-Lucie, il dit : « Notre-Seigneur Dieu a répandu en cette ville une grâce plus grande que dans toutes celles où je me suis trouvé; car, dans aucune autre ville, il ne s'est fait tant d'aumônes qu'ici. Il y a ici, entre autres, un homme qui tient ouvert son magasin de draps, afin d'en donner à quiconque lui demande un vêtement pour l'amour de Dieu. Mais je dois vous avertir qu'il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui ont pris l'habit de notre compagnie, et qui vont à vous, disant : — Hé! Seigneur, donnez-moi l'hospitalité! je suis de la compagnie de maître Vincent. —Moi, je vous dis qu'ils n'en sont pas, que ce sont plutôt des larrons et des voleurs. Ceux qui forment notre compagnie ont une règle, et pour rien au monde ils ne la violeraient. D'autres vont avec l'habit de la compagnie et demandent l'aumône, offrant de dire les sept psaumes et ils ne savent pas lire. Mais voici qui est plus merveilleux. Hier

soir, j'ai reçu un courrier de Daroca, m'avertissant qu'un nommé Bernard Aguilo s'est rendu à Daroca et a présenté, comme de ma part, une lettre fausse, où il me faisait dire : — Honorables messieurs, moi, maître Vincent, je vous ai promis d'aller vous voir en quittant Saragosse, mais ma compagnie est pauvre et malade ; tâchez de venir à son secours. — La ville aussitôt se mit en quête de draps. Mais lui : — Non, ne cherchez pas du drap, donnez-moi de l'argent comptant. — On allait lui en donner, mais quelqu'un plus avisé dit : — Envoyons un avis à maître Vincent, sachons de lui si tout ce qu'on vient de nous dire est vrai. Gardons cet homme à vue jusqu'à ce que nous ayons la réponse. — J'ai déjà répondu qu'il n'y avait rien de vrai ; je pense qu'ils feront à ce brave homme un pourpoint neuf pour Noël ! — Je vous dis ceci pour que vous ne vous laissiez pas tromper. Tenez pour règle que tout homme qui vous demande quelque aumône pour prières, disciplines ou autre chose, n'est pas de notre compagnie, car nous prenons pour modèle la compagnie de Jésus-Christ et nous ne demandons rien. Si quelque fripon veut jouer le rôle de Judas, chassez-le de vos maisons. »

Les prédications de saint Vincent réformèrent les mœurs de Saragosse, comme nous le prouve la lettre suivante, écrite au roi d'Aragon par le syndic de la ville : « ... Avec l'humble et profond respect qui est dû à Votre Altesse, je vous redis ce que je vous ai longuement exposé par deux fois. Cette ville est dans le meilleur état; son amélioration doit s'attribuer à la miséricorde de Dieu, à votre bonté, à vos sages dispositions et aux sermons de maître Vincent, qui a prêché hautement contre les abus et les vices, et en particulier contre le commerce des chrétiens avec les Maures et les Juifs,

source de beaucoup de maux et de graves désordres. Mais les jurés, par diverses ordonnances, y ont porté remède... »

Saint Vincent prolongea son séjour à Sarragosse jusqu'à la fête de l'Épiphanie de l'année 1415; Il alla prêcher ensuite dans diverses villes voisines. A Calatayud, il convertit un savant juif, nommé Rabi Jucejumiel. Cette conversion causa tant de joie, qu'on voulut fêter dans un festin solennel saint Vincent et son néophyte[1]. Après quelques jours de mission dans cette partie de l'Espagne, l'apôtre tourna ses regards vers l'Italie qu'il eût voulu évangéliser en détail, et où il espérait que ses efforts pour la cessation du schisme seraient plus fructueux qu'auprès de l'intraitable Pierre de Lune; il suivit le mouvement de zèle qui le poussait à se rapprocher de Rome, et vers le commencement de février on le vit à Bologne.

L'accueil qu'il reçut, lors de son entrée dans cette ville, fut loin de ressembler aux magnifiques receptions que lui faisaient les Espagnols dans tous les lieux où il allait annoncer la parole évangélique. Les Bolonais, sachant que Vincent avait été maître du sacré palais à la cour de Benoît XIII, et qu'il était encore soumis à l'obédience de ce Pontife, craignirent qu'il ne vînt user de l'autorité de sa parole et de sa réputation pour les engager à reconnaître comme Pape Pierre de Lune, qu'ils détestaient. Instruit de leurs mauvaises dispositions à son

[1] Les archives de Catalayud mentionnent qu'on servit à saint Vincent, qui probablement ne voulut que des aliments maigres, une truite du prix de cinq sous six deniers. — Miguel observe que le prix d'une journée d'ouvrier n'était alors que de six deniers. « Le regalò con una trucha que costò cinco sueldos y seis dineros de plata que en aquel tiempo era mucho precio, pues a un peon solo davan de jornal seis dineros cada dia. »

égard, saint Vincent entra secrètement à Bologne par la porte *Galliera,* prenant soin de ne pas se faire connaître. Mais il ne pouvait pas demeurer longtemps caché; plusieurs personnes le reconnurent, et bientôt le bruit de sa présence dans la ville se répandit partout. Le peuple se souleva tumultueusement; on parlait de le lapider, de le chasser, de le jeter en prison. Peut-être eût-il été l'innocente victime de la fureur populaire, si le chevalier Lambertino Canetoli et sa nombreuse famille n'eussent pris sa défense; ils apaisèrent le peuple qui, passant aussitôt d'un sentiment à un autre avec sa mobilité ordinaire, s'estima heureux de la venue de saint Vincent, et exprima le désir de l'entendre prêcher. Une foule immense fut bientôt rassemblée près de la porte *Stiera.* Saint Vincent y commença sa nouvelle mission; il prêcha sur ce texte: « *Illustra faciem tuam super servum tuum;* fais briller ton visage sur ton serviteur. » Ce texte contenait une prière qui fut aussitôt exaucée; sur la tête de saint Vincent apparut une petite flamme qui jeta un vif éclat, semblable sans doute à ces langues de feu qui descendirent sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. Il fit comprendre, dans ce premier sermon, que la Providence l'avait envoyé aux Bolonais dans un but tout différent de celui qu'ils redoutaient; il s'appliqua fortement à inspirer aux Bolonais le désir de voir enfin le schisme se terminer et la résolution ferme de reconnaître pour vrai, légitime et unique vicaire de Jésus-Christ celui qui serait proclamé par le concile de Constance. Tel était le zèle de saint Vincent pour la paix de l'Église; il voulait voir le monde entier prêt à obéir à la prochaine décision du concile. Après avoir prêché dans toute l'Espagne la soumission aux décrets des Pères de Constance, il venait la prêcher en Italie, afin que ces deux nations, les

plus séparées par le schisme, pussent enfin se réunir dans une même pensée de paix et dans une même obéissance.

A Bologne, saint Vincent se proposa aussi, selon sa coutume, d'éteindre les vieilles haines qui divisaient les citoyens ; traversant un jour la rue Saint-Félix, il vit deux groupes, formés par quelques nobles et leurs partisans, fondre l'un sur l'autre l'épée à la main. Bientôt le sang coula ; plusieurs de ces malheureux allaient mourir dans cette rixe ; saint Vincent se jeta au milieu de ces furieux, au risque d'être blessé par leurs armes ; il parvint à les séparer, leur adressa les paroles les plus touchantes, leur fit tomber les armes des mains, puis, les conduisant sur la place Saint-François, obligea ces ennemis, en présence d'une grande partie de la ville, à se réconcilier, à échanger le baiser de paix et à se promettre une constante amitié.

Autant les Bolonais s'étaient montrés d'abord soupçonneux vis-à-vis de saint Vincent, autant ils laissèrent éclater leur enthousiasme lorsqu'ils ne purent plus douter de la charité qui l'animait ; ils proclamèrent hautement sa sainteté, ils l'écoutèrent comme un envoyé de Dieu. Pendant ses sermons, on voyait presque tous les magasins fermés ; à la fin du sermon du soir, on le conduisait, ou plutôt on le portait en triomphe jusqu'au couvent des Frères-Prêcheurs, en chantant des hymnes et des cantiques et à la clarté d'innombrables flambeaux.

Ces démonstrations populaires faisaient souffrir l'humilité de saint Vincent, mais il fut obligé de s'y résigner. La ville elle-même lui donna pareillement un beau témoignage de respect en l'inscrivant au nombre de ses citoyens ; elle avait déjà conféré cet honneur à saint Dominique et à saint Thomas d'Aquin ; elle ne pouvait que s'honorer encore une fois elle-même en accordant la

même distinction à un religieux du même Ordre, qui venait de la mériter par ses miracles, par son éloquence, par sa charité. D'illustres personnages, Cambio Zambeccari, Roméo Foschieri, Folco dé Lombardi, Lambertino Canetoli, Pietro Amarano, Giacomo Saliceto, furent envoyés à saint Vincent pour lui faire savoir son inscription au nombre des citoyens de Bologne. Il leur exprima cordialement sa reconnaissance, puis, leur donnant quelques sages avis, les pria de vivre en paix entre eux, de rendre la justice avec impartialité, de protéger les lettres et les arts, de ne nommer aux fonctions publiques que des personnes d'un âge mûr, prudentes, habiles, expérimentées; il leur conseilla d'abolir une loi qui rendait les pères responsables des fautes de leurs enfants, de telle sorte qu'on prenait sur leurs biens de quoi payer les dettes contractées par leurs enfants devenus insolvables. Cette loi fut abolie l'année suivante[1].

Au moment où l'admiration des Bolonais le comblait d'honneurs, saint Vincent les quitta pour retourner en Espagne. On savait maintenant en Italie quelles étaient ses pensées par rapport à l'union de l'Église. Il voulut revoir quelques villes de Catalogne et d'Aragon, où il n'avait fait jusqu'alors qu'un très-court séjour. Vers la fin de mars ou d'avril 1415, il était en Espagne évangélisant Balbastro, Graus, Benavarre, etc. Le 18 mai, le roi Ferdinand lui écrivit de se rendre à Port-Vendres. —«.... Comme un congrès, ainsi que vous savez, doit se tenir à Nice pendant tout le mois de juin, entre notre

[1] Dans un ancien catalogue des saints et bienheureux de Bologne, on lit pour le cinq avril: « Sancti Vincentii Ferrerii, patria Valentini, professione Dominicani, ministerio concionatoris, miraculorum opere thaumaturgi, et allectione civis Bononiensis, quâ civitate fuit donatus anno Dni 1415 occasione quâ Bononiam ingressus, hic concione et prodigiis longe claruit. Obiit hac die Venetiis in Gallia Celtica, an. Dni 1419.»

très-Saint-Père le Souverain-Pontife, le roi des Romains, et nous, pour extirper enfin un schisme qui dure depuis trop longtemps, je vais me hâter d'entreprendre ce voyage. Le Souverain-Pontife vous écrira sur ce sujet. Nous-même nous vous prions très-affectueusement et nous vous requérons pour l'heureux succès d'une si importante affaire, que tous les fidèles doivent favoriser et que vos conseils et vos prières doivent servir infiniment, nous vous prions de vous rendre à Port-Vendres, et d'y attendre le Souverain-Pontife et moi. Nous passerons dans cette ville vers le milieu de juin.... »

Après avoir reçu cette lettre, saint Vincent se dirigea vers Port-Vendres; il apprit bientôt qu'une grave maladie du roi l'empêchait de se rendre à Nice, que l'emreur Sigismond, instruit de cette maladie, avait prié Benoît XIII et don Ferdinand de désigner une autre ville pour le congrès, et qu'on avait désigné Perpignan.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Congrès de Perpignan. — Maladie et guérison de saint Vincent Ferrier. — D'après son conseil, l'Espagne se soustrait à l'obédience de Benoît XIII.

Pour rétablir la paix de l'Église, il fallait amener Grégoire XII, pape de Rome, et Benoît XIII, pape d'Avignon, à se démettre du Souverain-Pontificat, afin que le concile de Constance pût élire un pape accepté par l'Église universelle. Grégoire XII renonça le premier à tous ses droits. Dans la quatorzième session du concile de Constance, Charles de Malatesta, seigneur de Rimini, lut, au nom de Grégoire XII, la renonciation suivante : « Moi, Charles de Malatesta, procureur général de l'Église romaine et du pape Grégoire XII, ayant un pouvoir spécial plein et irrévocable, comme il conste par la bulle qui vient d'être lue, n'étant ni contraint ni prévenu, mais pour donner une preuve effective du désir sincère de notre dit seigneur Pape, pour procurer la paix de l'Église, même par la voie de la renonciation, je cède et renonce en son nom, purement, librement, réellement et de fait, au droit, titre et possession de la papauté, dont je fais démission dans ce saint concile général qui représente la sainte Église romaine et univer-

selle. » Il fallait décider Benoît XIII à imiter un si bel exemple. Dans la seizième session, tenue le 11 juillet, l'empereur Sigismond se chargea d'aller en Espagne pour s'entendre avec le roi d'Aragon et Pierre de Lune, et pour obtenir enfin de ce dernier une renonciation pareille à celle de Grégoire XII. Le concile nomma douze prélats chargés d'accompagner l'empereur et de l'aider à détruire le dernier obstacle qui empêchait la paix de l'Église. Quatre jours après, l'empereur prit congé du concile, qui ordonna des prières publiques pour obtenir du ciel que son voyage fût heureux. Au mois de septembre se trouvèrent rassemblés à Perpignan Pierre de Lune, avec plusieurs évêques et cardinaux de son obédience, le roi d'Aragon, accompagné de ses fils et de trois reines, dona Éléonore, son épouse, dona Marguerite, veuve du roi Martin, et dona Violante, veuve du roi Jean, l'empereur Sigismond avec plusieurs prélats, les ambassadeurs du concile de Constance, le grand-maître des chevaliers de Rhodes, les ambassadeurs du roi de France, du roi de Hongrie et du roi de Navarre, le comte d'Armagnac et une foule d'autres grands personnages. En même temps, dix-sept archevêques ou évêques se réunirent à Narbonne pour travailler, comme les membres de l'assemblée de Perpignan, à la grande affaire de l'extinction du schisme. Les efforts des uns et des autres tendaient à obtenir ou l'abdication de Benoît XIII, ou la soustraction des royaumes d'Espagne à l'obédience de Pierre de Lune. Saint Vincent Ferrier fut comme l'oracle du congrès de Narbonne et de celui de Perpignan. Ses rapports avec Benoît XIII, l'estime dont l'honorait le roi d'Aragon, sa haute réputation de sainteté, le désignaient comme l'homme le plus capable de faire réussir ces difficiles négociations.

Tout en prenant une large part aux travaux de ces deux assemblées, saint Vincent ne voulut pas cesser de prêcher au peuple, pour l'exhorter à la pénitence ; mais le peuple n'assistait pas seul à ses prédications ; les rois et leurs ambassadeurs venaient les entendre assidûment. Il prêchait après la messe, qui se chantait solennellement ; toutefois, il ne crut pas devoir profiter des musiciens de la chapelle royale, que don Ferdinand avait mis à sa disposition. Ne voulant d'autre mélodie que le chant Grégorien, il faisait chanter seulement les prêtres de sa compagnie, dont la voix n'était accompagnée que par les accords de l'orgue. Le roi d'Aragon ordonna aux juifs d'assister aux prédications de saint Vincent ; ils obéirent volontiers, mais quelques-uns se prêtèrent à un complot tramé par quelques hommes jaloux de la réputation du saint. Pour diminuer l'autorité de sa parole, on eut l'idée de lui faire donner un démenti public ; quelques rabbins se chargèrent de le contredire en présence de Benoît XIII et du roi. Pour convaincre les juifs, saint Vincent citait un jour un texte de l'Ancien-Testament, et, afin de se mettre davantage à la portée de ceux qu'il voulait surtout convertir, il cita le texte en hébreu, puis l'expliqua et le commenta. Les rabbins jugeant le moment favorable, se levèrent en s'écriant qu'il n'avait pas cité fidèlement le texte, et qu'il fabriquait une Bible à sa façon. Ces paroles causèrent un grand tumulte, et les rabbins eussent peut-être été victimes de leur audacieuse mauvaise foi, si le saint n'eût lui-même apaisé le peuple irrité. « Mes frères, dit-il ensuite à ses contradicteurs, venez aujourd'hui dans ma cellule ; je vous ferai voir que j'ai cité fidèlement le texte, et que c'est vous qui vous trompez. » Les rabbins ne purent pas refuser de se rendre à l'invitation de

saint Vincent. Ils ne furent pas seulement convaincus de leur tort par son amicale conversation; ils furent touchés et gagnés; ils avouèrent qu'ils avaient cédé aux instigations de quelques envieux; ils se convertirent, et avec eux soixante familles, c'est-à-dire presque tous les juifs de Perpignan. Plusieurs entrèrent dans sa compagnie et le suivirent dans ses missions, si bien qu'à Toulouse on se disait, en les montrant du doigt : « Voilà les juifs que le père maître Vincent a convertis à Perpignan[1]. »

Cette ville eut aussi le bonheur de voir de vieilles inimitiés faire place à une paix fraternelle, les usuriers restituer un argent mal acquis, les maisons de débauche se fermer, des étudiants dissolus se soumettre au joug de la religion, des pécheurs publics donner l'exemple d'une austère pénitence. Un de ces pécheurs, nommé Bercoll, célèbre dans toute la ville par sa grande fortune et sa honteuse conduite, fut saisi d'un si vif repentir, après un sermon de saint Vincent, que pour expier ses fautes passées, il ne se contenta pas de longs jeûnes et de disciplines sanglantes, il vendit ses biens, distribua tout son argent aux pauvres, se dépouilla de tout, se retira dans la solitude, et passa le reste de sa vie dans une grotte, pleurant ses fautes, priant et se mortifiant. Saint Vincent se réjouissait de ces belles conversions, parce qu'il pensait qu'en apaisant la justice de Dieu, elles contribueraient efficacement à obtenir du ciel la grâce la plus universellement désirée, l'extinction du schisme et la paix de l'Église.

Sigismond s'était arrêté à Narbonne, d'où il avait en-

[1] Lo seguitarono sino a Tolosa dove erano mostrati al dito dalla gente con dire : Ecco qui i judei che il P. maestro Vincenzo converti in Perpignano. (P. Teoli, liv. I, tr. III, ch. 26.)

voyé ses ambassadeurs à Perpignan, les chargeant de visiter de sa part don Ferdinand et Benoît XIII. Cachant toujours sa pensée, l'artificieux Pierre de Lune leur dit qu'il était prêt à faire tout ce qui serait nécessaire pour la concorde et l'union. Ils transmirent cette réponse à Sigismond, qui arriva plein d'espérance à Perpignan, le 19 septembre. Le lendemain, il alla voir Benoît XIII, qui le reçut avec bienveillance et lui donna le baiser de paix. Excité par l'empereur à ne consulter que le bien de l'Église et à se démettre du pontificat, Pierre de Lune répondit que pour le service de Dieu il renoncerait à tout. Il fit la même réponse aux ambassadeurs du concile; mais quelques jours après il dit seulement au roi d'Aragon qu'il proposerait un moyen de rétablir l'union, et que, ce moyen accepté, il abdiquerait; mais on ne pouvait que rejeter ses propositions. Il voulait qu'on regardât comme nul le concile de Constance, et qu'on en convoquât un autre à Lyon, à Avignon ou à Montpellier, dans lequel, après avoir été confirmé pape, il déposerait la tiare; il voulait aussi, après son abdication, demeurer cardinal, légat *à latere,* avec un plein pouvoir spirituel et temporel dans tous les pays où il était alors reconnu Souverain-Pontife. Cet intraitable vieillard, peu touché des maux de l'Église, ne songeait évidemment qu'à traîner les négociations en longueur et à gagner du temps. L'empereur se plaignit vivement de cette mauvaise foi; le roi d'Aragon et les ambassadeurs des autres princes étaient aussi très-mécontents. Saint Vincent fit les derniers efforts pour inspirer à Benoît des sentiments moins opposés à la paix de l'Église et à son propre salut. Tout ce qu'il lui avait déjà dit et écrit, dans plus d'une occasion, il le renouvela avec une généreuse liberté; il le pouvait d'autant mieux qu'il s'était montré

humblement soumis à Benoît XIII, tant qu'il avait pu le croire pape légitime; mais, en ce moment, après l'exemple de Grégoire XII, il était évident qu'il dépendait de Benoît XIII de finir subitement le schisme et de réunir toute l'Église sous un même chef élu canoniquement et reconnu dans toute la chrétienté. Saint Vincent parla donc avec force, mais la voix d'un apôtre, à qui Dieu avait donné la vertu de faire entendre les sourds et de ressusciter les morts, ne put ébranler le plus obstiné des hommes [1]. La ténacité de Pierre de Lune causa une profonde tristesse à saint Vincent. Cette affliction s'ajoutant à la fatigue dont l'avaient accablé ses travaux apostoliques, il tomba gravement malade. La cellule du Père Théobald Durant, qui était devenue la sienne, fut bientôt remplie de religieux désolés, qui craignirent que la mort ne leur enlevât le plus saint de leurs frères; mais Jésus-Christ apparut à saint Vincent au moment le plus désespéré de sa maladie. Un habile médecin, le docteur François Géniz, étant venu le visiter, il refusa le secours de son art en lui disant : « Ce ne sont pas des remèdes humains qui me rendront la santé; Jésus-Christ, qui sait guérir tous les maux, m'est apparu cette nuit; il m'a dit que je prêcherai jeudi prochain. » Cette prédiction se réalisa. Se levant le jeudi avec sa force ordinaire, saint Vincent prêcha sur ce texte : « *Ossa arida, audite verbum Dei;* ossements arides, entendez la parole de Dieu; » il raconta l'apparition qui avait consolé ses souffrances, et déclara que Jésus-Christ l'avait assuré qu'il ne mourrait pas à Perpignan, mais qu'il visiterait encore divers pays.

Les exhortations de saint Vincent n'ayant rien pu sur

[1] Père Touron.

Benoît XIII, l'empereur Sigismond menaça de retourner à Constance pour exhorter les pères du concile à déposer au plus tôt Pierre de Lune. Il somma le pontife obstiné de renoncer purement et simplement, comme avait fait Grégoire XII, sans proposer d'inacceptables conditions. Résolu à ne rien céder, Benoît XIII persista à ne faire que des réponses évasives. L'empereur en colère fit ses préparatifs de départ. Le roi d'Aragon, fâché du mauvais tour que prenaient les négociations, somma de son côté Pierre de Lune d'abdiquer, en le menaçant de soustraire toute l'Espagne à son obédience. Benoît XIII consentait à parlementer toujours, mais il ne voulait rien conclure. Le cinq novembre, l'empereur Sigismond prit le chemin de Constance, en menaçant de liguer les princes d'Europe contre ceux qui défendaient le pape d'Avignon. Il soupçonna la bonne foi de don Ferdinand, et crut qu'il était au fond partisan du pontificat de Benoît XIII, tout en ayant l'air de désirer sa renonciation. Le roi d'Aragon tint à faire connaître à l'empereur ses véritables sentiments; il se hâta d'envoyer auprès de lui deux gentilshommes, qui l'atteignirent près de Narbonne, et, calmant son irritation, le prièrent de s'arrêter dans cette ville, l'assurant que leur maître allait prendre un parti décisif. Le roi d'Aragon réunit les théologiens du congrès et leur demanda leur avis. D'une voix unanime, ils lui conseillèrent de réclamer par trois fois de Benoît XIII la cession de tous ses droits et de se retirer de son obédience, s'il refusait cette cession. Une première sommation fut faite à Pierre de Lune, le douze novembre, à Perpignan; une deuxième trois jours après, à Collioure, où il s'était rendu, afin de s'embarquer pour Peniscola; enfin, une troisième à Peniscola même, appuyée par les ambassadeurs de tous les princes chré-

tiens. A Coblioure, Benoît XIII était déjà monté sur une galère quand on vint le supplier de déposer la tiare; il répondit : Rapportez ces paroles à votre maître : « *Me qui te feci, misisti in desertum;* moi qui t'ai fait roi, tu m'as envoyé au désert. »

Il ne restait plus au roi d'Aragon qu'à se retirer de l'obédience de Pierre de Lune; il voulut avoir l'avis de saint Vincent Ferrier; il le fit consulter par le docteur Jean Gonzalès, ambassadeur du roi de Castille. Saint Vincent dit au roi qu'il devait refuser toute obéissance à Benoît, et engager la reine de Castille à l'imiter. Cette décision du saint fut aussitôt acceptée par don Ferdinand, par les ambassadeurs des rois de Castille et de Navarre, et par les comtes de Foix et d'Armagnac. Ces princes s'entendirent pour proclamer le même jour, dans leurs états, qu'ils ne pouvaient plus reconnaître l'autorité de Pierre de Lune. Le 6 janvier 1416, un édit fut publié qui défendait à tous les Aragonais de reconnaître Benoît pour véritable Pape, et de s'adresser à lui pour les affaires de l'Eglise. Saint Vincent Ferrier, dit l'historien Mariana, fut le principal auteur de cette résolution. Les Pères du concile de Constance furent persuadés qu'ils étaient redevables à saint Vincent du sage parti qu'avait pris le roi d'Aragon pour mettre fin au schisme; c'est ce que témoigne une lettre de Gerson, que nous citerons bientôt. Dès qu'ils eurent appris cette conclusion, désirée depuis si longtemps, ils firent sonner les cloches à toute volée, ils chantèrent solennellement à la cathédrale la messe du Saint-Esprit, suivie du *Te Deum*, et célébrèrent le soir une procession magnifique.

Le roi d'Aragon pria saint Vincent de publier lui-même le décret qui défendait de reconnaître désormais l'autorité de Pierre de Lune. Saint Vincent consentit à

prêter à ce décret, qu'il avait conseillé, l'autorité de sa parole, toujours écoutée par le peuple avec autant d'admiration que de respect. Étant monté en chaire, le jour de l'Epiphanie, il prit pour texte de son sermon ces mots de l'Evangile du jour : « *Obtulerunt ei munera aurum thus et myrrham;* ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » Il dit au peuple qu'en ce jour, où l'Eglise célébrait l'offrande de dons précieux, présentés par trois rois mages au Sauveur du monde, il devait leur annoncer une offrande aussi agréable, faite au même Sauveur, au même prince de la paix, l'offrande que lui présentaient les trois rois de l'Espagne : celui d'Aragon, celui de Castille et celui de Navarre. Après avoir ainsi éveillé la curiosité, il ajouta que cette offrande était le décret de soustraction à l'obédience de Pierre de Lune, décret qui ordonnait à chaque vassal des trois couronnes de ne plus reconnaître Benoît pour pape légitime, et d'être prêt à vénérer, comme unique et vrai pape, celui qui serait élu canoniquement par le Concile général de Constance ; il raconta ce qui s'était passé dans le congrès de Perpignan, puis il lut le décret de soustraction qui fut accueilli avec beaucoup de joie par tout le peuple.

Si nous en croyons Thierry de Niem, saint Vincent Ferrier parcourut ensuite plusieurs provinces d'Aragon pour faire passer les peuples de l'obédience de Benoît XIII à celle du concile de Constance ; il ne fallait pas moins que tout son crédit et l'éclat de sa Sainteté pour y réussir. Pierre de Lune avait dans tout le pays de puissants amis et des parents très-distingués ; presque tous les prélats et les grands bénéficiers avaient reçu de lui plusieurs bienfaits ; les peuples, depuis plus de vingt ans, étaient accoutumés à lui obéir et ils n'avaient pas oublié que saint Vincent lui-même leur avait donné

l'exemple de cette obéissance. On sait combien une longue habitude a ordinairement de pouvoir sur les esprits; mais, à tous les préjugés, le saint opposait des raisons solides, qui portaient la conviction dans le peuple et dans les esprits de bonne foi. Bientôt l'Espagne, comme l'Italie, attendit avec soumission le choix du concile de Constance, prête à reconnaître l'élu du concile comme Vicaire de Jésus-Christ.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Visions de saint Vincent Ferrier. — Le roi d'Aragon veut l'envoyer au concile de Constance. — Ses missions dans le Languedoc. — Il arrive à Toulouse.

Pendant que saint Vincent disposait les peuples à se soumettre à l'autorité de l'Église, et remerciait Dieu de l'heureuse fin des négociations de Perpignan, son âme, que la pensée des maux de l'Église plongeait si souvent dans une profonde affliction, fut consolée par des visions miraculeuses, qui lui montrèrent, dans le présent et dans l'avenir, les saints dont les vertus devaient être comme le contre-poids des péchés du monde. Un jour, que sainte Colette priait son céleste Époux pour la conversion des âmes, saint Vincent Ferrier, dans le même temps, demandait à Dieu la même grâce. Il vit la sainte prosternée aux pieds de Jésus-Christ, les yeux baignés de larmes, et il entendit le Sauveur lui répondre : Tes pleurs, ma fille, me sont très-agréables, et j'écoute avec joie tes prières; mais qu'ils méritent peu ma pitié, qu'ils provoquent au contraire ma justice, les hommes ingrats et coupables qui outragent ma loi et blasphèment mon nom. Aussitôt le Seigneur révéla à saint Vincent ce qu'était sainte Colette, en quel pays elle vivait,

comment elle ne respirait que pour sa gloire et son amour. Le saint demeura plein d'admiration et de contentement. Il admira l'ardente charité de cette vierge, et se réjouit de penser qu'une si belle âme travaillait avec lui à élever les cœurs à Dieu. Une autre fois, Dieu fit connaître à saint Vincent l'admirable réforme du Carmel, que devait opérer sainte Thérèse. Il lui révéla pareillement quels Ordres religieux devaient offrir tour à tour à l'Église, menacée par l'hérésie, leur dévouement. De là vient qu'il annonça souvent aux peuples qu'un jour se formerait une compagnie d'hommes évangéliques, embrasée du zèle de la vraie foi, ornée de toutes les vertus. Lorsque saint Ignace fonda la Compagnie de Jésus, on se demanda si ses compagnons étaient ces hommes apostoliques prédits par saint Vincent Ferrier. Plus tard, dans un de ses discours aux prêtres de sa congrégation, saint Vincent de Paul fit allusion à la même prophétie [1].

Les consolantes visions qui montraient à saint Vincent Ferrier les saints que Dieu devait envoyer à son Église, ajoutaient de nouvelles ardeurs à son zèle, et lui faisaient désirer de prêcher à tout l'univers chrétien l'acceptation respectueuse du pontife qu'allait élire le

[1] « Parlant un jour à ceux de sa communauté, saint Vincent de Paul s'encourageait en la vue qu'il devait venir des prêtres, lesquels, par la ferveur de leur zèle, embraseraient toute la terre. « Si nous ne méritons pas que Dieu nous fasse la grâce d'être de ces prêtres-là, supplions-le qu'au moins il nous en fasse les images et les précurseurs. Mais, quoi qu'il en soit, tenons pour certain que nous ne serons point véritables chrétiens, jusqu'à ce que nous soyons prêts de tout perdre et de donner même notre vie pour l'amour et pour la gloire de Jésus-Christ, nous résolvant avec le saint Apôtre à choisir plutôt les tourments et la mort même que d'être séparés de la charité de ce divin Sauveur. » (*Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly, t. II, liv. III, page 242.)

concile de Constance. Le roi d'Aragon, comprenant, d'après ce qui venait de se passer à Perpignan, combien la présence de saint Vincent au concile de Constance pourrait être utile aux intérêts de l'Église, le pria de s'y rendre et le nomma son théologien; mais l'humilité du saint l'empêcha d'accepter cet honneur. Il dit au roi qu'il se trouvait au concile un très-grand nombre de saints et savants personnages; qu'il n'ajouterait rien à leurs lumières, et qu'il ferait mieux de continuer ses missions, pour inspirer aux peuples l'amour de l'Église et le désir de voir le schisme enfin terminé. Ne pouvant vaincre lui-même la résolution de saint Vincent, don Ferdinand eut la pensée d'engager les Pères du concile à ordonner à l'apôtre de se rendre au milieu d'eux. Il chargea son ambassadeur au concile, le Père Antoine Caxal, général des religieux de la Merci, de demander, à Lyon, une lettre à l'empereur Sigismond, pour saint Vincent, et à Constance, une autre lettre aux Pères du concile, pour que le saint, appelé de tout côté, ne pût résister davantage. Les instructions d'Antoine Caxal portaient entre autres choses : « ..... De plus, il fera comprendre au roi des Romains et aux ambassadeurs du concile de Constance, combien la présence de Vincent serait utile. Déjà ledit Seigneur en a parlé à ce religieux; mais il l'a trouvé très-peu disposé, et il doute de pouvoir le décider. Qu'il reçoive bientôt de bonnes lettres de la part du roi des Romains, puis de la part du concile des lettres exhortatoires et convocatoires, ledit Seigneur croit qu'après ces lettres maître Vincent se fera un devoir de conscience de se rendre au concile. Mais qu'on se hâte, parce qu'il se propose d'aller prêcher de ville en ville [1]. »

[1] Aux archives de Barcelone.—Cité par le P. Miguel, l. II, ch. 28.)

Le Père Antoine Caxal partit le dernier jour du mois de janvier 1416. Arrivé à Lyon, le 15 février, il y vit l'empereur Sigismond, et lui fit connaître le désir de don Ferdinand. L'empereur écrivit au concile pour l'inviter à faire parvenir à saint Vincent des lettres de convocation, et lui-même adressa au saint une lettre où il lui témoignait son désir de le revoir à Constance. Le roi Ferdinand ne vit pas son désir se réaliser; il ne vit pas la fin du schisme et la paix rendue à l'Église. Il mourut à Igualada, le 2 avril de la même année (1416). La veille de sa mort, il pria son fils, don Alphonse, de continuer son œuvre, de travailler comme lui au rétablissement de l'union, de se montrer soumis au concile de Constance, et d'envoyer saint Vincent Ferrier à cette auguste assemblée. Don Alphonse, en succédant à son père, ne songea qu'à remplir ses intentions.

Lorsque le roi d'Aragon mourut, saint Vincent avait quitté les provinces catalanes pour évangéliser la France. Il parcourut d'abord le Languedoc. L'archevêque de Toulouse, Dominique Florens, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, l'avait prié, pendant qu'il était encore au congrès de Perpignan, de venir annoncer de nouveau la parole de Dieu dans son diocèse, qui avait gardé un précieux souvenir de ses premières prédications. Vers la fin de janvier, saint Vincent entra dans le diocèse de Carcassone. Dès que son arrivée y fut connue, les populations accoururent se grouper autour de lui. Plus d'une fois, il dut monter sur un tertre et prêcher au milieu des campagnes, pour contenter un peuple avide d'entendre sa parole. Il rencontra sur son passage une foule désolée qui lui cria : Pitié! miséricorde! Le saint attendri demanda ce que signifiaient ces cris de détresse. « Hélas! lui répondit-on, nous soupirons après la pluie;

depuis le mois de juin de l'année dernière, il n'est pas tombé du ciel une goutte d'eau dans nos champs. » Saint Vincent se fit apporter une croix, où avait été insérée une parcelle de la croix qui a été rougie par le sang de notre Sauveur. Il se prosterna devant elle et se mit en prière; puis, se relevant avec confiance, il fit de la main droite le signe de la croix vers le ciel, que ne blanchissait aucun nuage, et il dit au peuple : « Retournez dans vos maisons, Dieu vous a exaucés. » Dès qu'il eut achevé ces paroles, des nuées épaisses montèrent de l'horizon; elles eurent bientôt couvert le ciel. La pluie commença de tomber et continua pendant plusieurs jours à fertiliser une terre desséchée. Trois jours après, la pluie tombant toujours, saint Vincent avertit ses disciples de se mettre en ordre pour continuer leur pélerinage. Un d'entre eux lui observa que la pluie était trop abondante pour qu'il fût possible de se mettre en route. « Ayez confiance, mon fils, lui répondit le saint, dès que nous aurons terminé notre déjeuner, le temps sera clair et serein. » En effet, plusieurs de ceux qui s'étaient plaints de la sécheresse, vinrent prier saint Vincent d'obtenir de Dieu la cessation de la pluie, qui semblait devoir noyer les semences. Le saint se mit de nouveau en prière et chassa les nuages du ciel avec autant de rapidité qu'il les avait amoncelés, le jour où l'on désirait une pluie abondante.

A Béziers, saint Vincent ne s'arrêta que trois jours, qui furent aussi fructueux qu'une longue mission. A Montpellier il prêcha plusieurs fois avec une extrême ferveur sur la vie spirituelle, surtout dans le monastère des Bénédictins, dans celui des Frères-Prêcheurs, et dans l'église de Sainte-Marie-des-Tables. Il enrôla dans sa compagnie plusieurs personnes notables, entre autres Guillaume Péret qui l'accompagna jusqu'à Toulouse, et

fut depuis un des témoins jurés dans le procès de la canonisation du saint. Il affirma dans sa déposition qu'il avait entendu le Père Vincent prophétiser tout ce qui s'était passé de remarquable depuis 1416 jusqu'à l'époque du procès de sa canonisation. Après avoir raffermi à Montpellier la réforme des mœurs, qu'il y avait déjà introduite dans sa mission de 1408, saint Vincent évangélisa le Roussillon. Il y eut le bonheur de voir entrer dans sa compagnie un religieux de la Merci dont il connaissait depuis longtemps les hautes vertus, le bienheureux Jean Gilabert. Ces deux hommes apostoliques avaient prêché plusieurs fois ensemble dans les mêmes villes, à Lérida, à Barcelone, à Valence. Le Père Gilabert était en ce temps-là commandeur du Puy. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de renoncer à sa commanderie, il vint s'offrir à saint Vincent pour partager ses travaux, résolu de le suivre en tout lieu et à l'aider dans le grand ministère de l'apostolat. Saint Vincent le reçut avec une joie indicible, espérant retirer un grand fruit d'une si digne coopération. Mais peu de jours après il connut par révélation que Dieu voulait que le Père Gilabert retournât à son monastère du Puy, où il devait, aussitôt après son retour, laisser son corps à la terre pour s'envoler au ciel et y recevoir le prix de ses vertus, de sa vie humble et cachée, de son vif désir de parcourir le monde pour convertir les âmes à Dieu. Le saint, à la fois joyeux et affligé de cette révélation, ordonna au Père Gilabert de retourner à son monastère. Il l'invita à se confesser à lui pour obtenir l'indulgence plénière qu'il avait le pouvoir d'accorder à tous ceux qui recevaient de ses mains l'absolution. Il l'avertit de louer Dieu plus que jamais, de faire des actes de contrition avec plus de ferveur que jamais, parce que sa mort de-

vait suivre de près son retour dans son monastère, dont les religieux allaient le recevoir avec transport, tous réunis sur la porte de l'église. Le Père Gilabert suivit ponctuellement toutes les recommandations de son saint maître et ami, et se dirigea vers son couvent. Le prieur, le vénérable frère Barthélemy de Zelforès, connut par révélation sa prochaine arrivée. Après les vêpres tous les religieux vinrent se ranger devant la porte du monastère, pour attendre le bienheureux Gilabert qu'ils n'espéraient plus revoir. Il arriva au même instant. Il fit une courte prière sur la porte de l'Église, puis il demanda au prieur sa bénédiction et mourut en la recevant. Au même instant saint Vincent fut miraculeusement instruit de l'accomplissement de sa prédiction. Il apprit à sa compagnie la mort du bienheureux Gilabert, célébra pour lui le saint Sacrifice, et fit en chaire l'éloge de ses vertus.

A Castelnaudary, la foule venue de tous côtés pour entendre saint Vincent fut si considérable, que les consuls eurent à prendre diverses mesures pour que tout le monde pût assister chaque matin à la messe et au sermon. La foule n'était pas moins nombreuse le soir à la procession des disciplinants. Elle eût souhaité que la mission durât longtemps, mais saint Vincent ne la prolongea pas au delà de trois jours. A Montesquiou chacun voulut après le sermon lui baiser les mains. Un nommé Gérard, qui souffrait du mal caduc, fut guéri de son incurable infirmité dès qu'il eut reçu la bénédiction du saint. Le 25 mars, il célébra à Montaulieu la fête de l'Incarnation. Il était logé dans le presbytère de la paroisse. Guillaume Pierre Seuchier, qui depuis trois ans avait perdu entièrement la vue, n'eut pas plutôt appris son arrivée, qu'il se fit conduire devant lui. S'étant pro-

sterné à ses pieds, il lui dit : « Père Vincent, je crois que vous êtes un vrai disciple de Jésus-Christ; je vous prie par conséquent de me guérir au nom de ce divin Sauveur, afin que je ne sois plus aveugle. » Le saint, touché de compassion, fit aussitôt le signe de la croix sur les yeux du suppliant et récita quelques ferventes prières. La vue au même instant fut rendue à cet aveugle, qui vécut jusqu'à l'époque de la canonisation du saint, et put rendre témoignage touchant le miracle de sa guérison [1].

Arrivé au milieu du carême à Castenet, qui n'est séparé de Toulouse que par deux lieues, saint Vincent rencontra deux religieux de son Ordre, le sous-prieur du couvent de Toulouse, et le Père Jean Gauthier. Ils venaient se réjouir avec lui de sa venue et mettre leur monastère à sa disposition. Ils entendirent son dernier sermon à Castenet, et l'accompagnèrent jusqu'à Toulouse où il était impatiemment attendu. Ce fut le vendredi avant le dimanche des Rameaux qu'ils arrivèrent dans cette ville.

Rien de plus solennel que l'entrée de saint Vincent à Toulouse. On lui rendit de si grands honneurs, on multiplia tellement les témoignages de vénération, qu'il fallait avoir toute l'humilité du saint pour ne pas être enorgueilli. Les habitants accoururent à sa rencontre poussant des cris d'allégresse : Voici le saint, voici le saint! Une solennelle procession fut organisée, à laquelle assista toute la noblesse, tout le clergé et l'archevêque lui-même. Les hommes et les femmes de sa compagnie, rangés avec ordre, chantaient des cantiques. On entra dans la ville par la porte du château de Narbonne,

[1] Testifio nel processo che conservava tuttavia la vista, ricevuta col tocco delle mani del santo, acuta e perspicace a maraviglia. (Teoli, l. I, tr. III, ch. 29.)

et on se dirigea vers la cathédrale. Saint Vincent s'y prosterna devant le Saint-Sacrement, et fit chanter les Litanies des saints pour attirer les bénédictions du ciel sur sa nouvelle mission. On se mit ensuite sous la protection de la sainte Vierge, dispensatrice des grâces divines, en chantant une antienne en son honneur, puis saint Vincent donna la benédiction à la multitude immense qui l'avait accompagné. Au sortir de l'Église tout le peuple l'attendait à la porte pour lui baiser les mains ou les vêtements. Il fut contraint de s'enfermer dans une maison jusqu'à ce qu'on eût préparé un cercle de bois qui le garantît de l'excessif enthousiasme de la foule. Voyant qu'on ne pouvait plus lui baiser les vêtements le peuple jeta les siens sur son passage afin qu'il les touchât au moins en les foulant aux pieds, honorant ainsi son entrée, comme autrefois les juifs celle du Rédempteur des hommes en la ville de Jérusalem. Cependant ceux de sa suite continuaient à chanter les Litanies jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au couvent de saint Thomas, où l'apôtre fut reçu comme un ange du ciel [1]. Si le saint souffrit de tant d'honneurs, il put se réjouir en voyant quel grand nombre de personnes assista, le soir même de son arrivée, à la procession publique de pénitence. Nobles et bourgeois, riches et pauvres, exprimèrent à l'envi la sincérité de leur contrition. Plus de trois cents enfants voulurent frapper, eux aussi, avec une discipline leurs tendres épaules. Une pareille ferveur fit présager tout le bien qu'allaient produire dans Toulouse les prédications de saint Vincent.

[1] Le Père Souèges, *Année Dominicaine*, mois d'avril, p. 136.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Mission de saint Vincent à Toulouse.

La prédication de saint Vincent fut sans doute merveilleusement utile aux peuples dans tous les lieux où elle se fit entendre, mais c'est à Toulouse, peut-être, qu'elle porta le plus de fruits[1]. Le lendemain de son arrivée, l'Apôtre commença sa mission dans le cloître du couvent de Saint-Thomas, en célébrant la messe et en prêchant sur une estrade élevée, d'où le peuple pouvait le voir et d'où il pouvait l'entendre. Pendant les six jours que dura la mission, l'archevêque, toute la noblesse et les maîtres de cette Université si célèbre, vinrent assister à ses sermons. On eût dit que le jour du jugement était proche. Chacun semblait avoir oublié ses intérêts, sa famille, ses affaires, pour ne songer qu'au salut de son âme et aux paroles du prédicateur du jugement. On ferma les écoles et les tribunaux. Les salles du palais de justice furent désertes. On songeait à ga-

[1] Mirabilis plane apostolici viri facundia ubique fuit, sed Tolosatibus magis fructuosa, ita ut mutata universæ urbis facies dicatur. (Percin, monum. Tolos.)

gner un procès autre que ceux où n'étaient engagés que les biens de la terre. Les marchands eux-mêmes fermèrent leurs magasins; mais des boutiques d'un nouveau genre furent ouvertes, où l'on vendit en abondance des objets peu recherchés jusqu'alors: des cilices, des haires, des disciplines et autres objets de pénitence. Après chaque sermon de saint Vincent, les sentiments de contrition étaient si vifs qu'on voyait la foule traverser les rues les yeux mouillés de larmes, se frappant la poitrine ou levant vers le ciel des mains suppliantes, en s'écriant: « Seigneur, ayez pitié de nous; miséricordieux Jésus, faites-nous miséricorde. »

Le dimanche des Rameaux, dans l'église métropolitaine de Saint-Étienne, saint Vincent prêcha sur ce texte : « *Surgite, mortui, et venite ad judicium;* levez-vous, morts, et venez au jugement. » Telles furent son ardeur et sa véhémence, telles furent la terreur et l'épouvante qu'il inspira, que tous les auditeurs sentirent leurs âmes et leurs corps agités, comme si l'ange du dernier jour leur était apparu. Quand il leur intima l'ordre de comparaître devant le redoutable tribunal du souverain Juge, sa voix fut si terrible, que tous ceux qui l'entendirent tombèrent à genoux, en s'écriant : « Miséricorde ! miséricorde ! » et n'osèrent se relever qu'après que le saint, ranimant leur confiance, eut indiqué les moyens de se rendre favorable le jugement de Dieu.

Le nombre de ceux qui accouraient aux sermons de saint Vincent, allait croissant chaque jour. La cathédrale, et même le cloître de Saint-Thomas, furent bientôt trop petits pour contenir tous les auditeurs. L'archevêque pria le saint de prêcher sur la place de la Cathédrale, où il pourrait être vu et entendu par tous ceux qui désiraient avoir ce bonheur. En même temps

il le pria de loger dans son pâlais, pour n'avoir pas à faire plusieurs fois par jour le chemin du couvent de Saint-Thomas à la métropole. Ce désir de l'archevêque était un ordre pour saint Vincent. Il opéra bientôt plusieurs miracles dans le palais épiscopal. En y arrivant, il y trouva un paralytique perclus de tous ses membres depuis trois ans. Il prononça sur lui quelques paroles de compassion, puis il le bénit et le rendit aussitôt à la santé. On lui amena peu après un autre malade, qui reçut de lui le même bienfait.

Les religieux du couvent de Saint-Thomas, pour se consoler d'avoir perdu saint Vincent, venaient souvent le visiter dans le palais de l'archevêque. Le P. Prieur lui envoya divers objets, afin de lui témoigner son affectueuse estime. Il se servait, pour ces commissions, d'un jeune homme qui se mettait volontiers au service du couvent. Ce jeune homme arriva un jour au palais épiscopal, au moment où saint Vincent était à table. Il fut si frappé de sa frugalité, de sa modestie, de sa mortification; si étonné de le voir suivre scrupuleusement les règles du couvent, se faisant lire pendant le repas la sainte Écriture, qu'il resta comme en extase à le contempler. Se jetant à genoux à ses pieds, il le pria de lui donner sa bénédiction. Il la reçut avec une émotion si vive, qu'il fut comme changé en un autre homme. Il sentit un profond dégoût du monde et un ardent désir de l'abandonner, pour entrer dans l'Ordre de saint Dominique. Docile à la voix de la grâce, il devint Frère-Prêcheur, excellent religieux, grand-maître en théologie; mais le nom de ce religieux ne nous a pas été conservé. Les écrivains contemporains ont oublié pareillement de nous laisser les noms des divers étudiants de Toulouse, qui, gagnés par les prédications de saint Vin-

cent, renoncèrent au monde pour entrer dans un Ordre religieux, se sanctifièrent à l'ombre du cloître, et acquirent une grande réputation de doctrine et de vertu.

Quoique la place de la cathédrale fût très-vaste, les habitants de Toulouse avaient un tel désir d'entendre saint Vincent, que, négligeant leur repos accoutumé, ils se levaient à minuit pour venir se placer près de l'estrade où saint Vincent célébrait la messe et prêchait[1]. Au point du jour, non-seulement la place était déjà pleine de monde, mais les fenêtres de toutes les maisons qui entouraient la place étaient occupées par une foule de personnes qui attendaient l'heure de la messe et du sermon. Quoique la multitude qui se pressait de tout côté fût immense, on ne vit jamais aucune rixe, on n'entendit aucune injure, aucune dispute, aucune parole de colère. Chacun ne s'occupait qu'à se repentir de ses fautes et à se corriger. « Cette place, dit un des historiens du saint, était devenue comme une vallée de Josaphat, où tout le peuple, en silence et plein de frayeur, attendait l'Apôtre qui devait leur annoncer le jugement de Dieu. »

Le vendredi-saint, Vincent prêcha pendant plusieurs heures sur la passion de Notre-Seigneur, et fit répandre à ses assistants des torrents de larmes. Un jeune homme qui était monté sur un mur élevé, pour mieux voir le saint, se laissa peu à peu gagner par le sommeil, tomba du haut du mur et se blessa dangereusement. L'apôtre fit aussitôt le signe de la croix vers ce jeune homme, qui fut subitement guéri. L'auditoire, déjà ému, fut transporté par ce miracle ; de toute part, s'éleva ce cri : « Un grand prophète est apparu dans Toulouse ; dans

[1] Saint Vincent prêchait le matin vers dix heures.

sa bonté, Dieu nous visite comme son peuple. » Le saint, dont l'humilité souffrait en entendant ce langage, fut obligé d'interrompre quelques instants sa prédication. Dès qu'il put réclamer le silence et l'obtenir, il poursuivit son sermon avec une force nouvelle et ne fut plus interrompu que par les gémissements et les sanglots qu'il excitait, en exposant les souffrances de Jésus-Christ [1].

Le matin du jour de Pâques, saint Vincent prêcha dans la cathédrale sur le mystère de la résurrection de Notre-Seigneur. Adoptant la pieuse opinion de la plupart des auteurs ascétiques, il dit que le Sauveur du monde, en sortant du tombeau, apparut tout d'abord à sa glorieuse Mère. En entendant ces paroles, un autre prédicateur désapprouva la doctrine du saint, prétendant qu'il donnait comme vrai ce qui était apocryphe, et qu'il devait s'en tenir au récit évangélique. Il alla plus loin; dans son faux zèle et dans sa présomption, il annonça qu'il prêcherait le soir pour réfuter publiquement ce que saint Vincent avait affirmé. Ce fut un grand scandale dans Toulouse. A l'heure indiquée, on accourut en foule à ce sermon annoncé avec tant de vanité, mais, dès que le téméraire prédicateur fut monté en chaire, il lui fut impossible de prononcer une seule pa-

[1] Feria sexta in Parasceve, sermonem de Passione Domini Nostri Jesu Christi verbis luculentissimis explicans, adolescentem, qui somno oppressus a superiori subsellio gravissime ceciderat, sanitati pristinæ statim restituit. Et sermonem inceptum interrumpere coactus, audivit vir humillimus, vociferantem populum : Prophetam magnum apparuisse in Tolosâ quam, ut plebem suam, benignissime Deus visitaverat. Obmutuit igitur concionator, sed manu silentium indicans sermonem inceptum prosecutus est tantâ gratia prædicationis, ut gemitus singultus, pectoris tunsiones sæpius loquentem interruperunt. (Percin, monum. Tolos.)

role ; on vit dans son silence inattendu le juste châtiment de Dieu. Il descendit de chaire couvert d'une telle confusion qu'il fut obligé de quitter Toulouse. Il eût mieux fait d'imiter un autre prédicateur qui, se défiant de la grande réputation de saint Vincent, ne venait d'abord assister à ses sermons que pour pointiller sur toute chose. Bientôt sa défiance fut changée en admiration ; quelqu'un lui demandant ce qu'il pensait du saint, il répondit : « Je crois vraiment que ce n'est pas un homme qui parle, mais le Saint-Esprit. Autrement, il lui serait impossible de toucher si vivement les cœurs, et d'expliquer avec tant de clarté les plus épineuses difficultés de la théologie spéculative. » Il se fit, dès lors, le panégyriste de saint Vincent, louant surtout la dévotion et la gravité avec laquelle il disait la sainte messe et en observait exactement les cérémonies[1].

Saint Vincent ne demeura qu'un mois à Toulouse, mais les fruits de salut qu'il y produisit furent aussi abondants que s'il y avait prêché pendant une année entière. Les prêtres de la ville et les religieux qui suivaient le saint dans ses missions pouvaient à peine suffire à recevoir les confessions de ceux qui se convertissaient ; le spectacle des vertus de saint Vincent et ses nombreux miracles contribuèrent autant que sa parole à réformer les mœurs[2]. Ceux qui s'étaient enrichis par la fraude et l'injustice restituèrent tout le bien mal acquis ; ceux qui, depuis longtemps, scandalisaient la ville par la publicité de leurs fautes, voulurent l'édifier par un public repentir ; les pénitences qu'on imposait à ces grands pécheurs ne leur paraissaient pas suffisantes,

[1] Père Souèges, mois d'avril, p. 137.

[2] Mutati mores miraculis, verbis et præcipue exemplis apostolici viri fuere. (Percin.)

ils se croyaient obligés à la plus sévère expiation. Toutes les femmes de mauvaise vie renoncèrent à leurs désordres et donnèrent à l'envi des preuves consolantes de la sincérité de leur conversion[1].

Témoin de ces heureux changements, l'archevêque de Toulouse ouvrait son cœur à une sainte joie et remerciait Dieu d'avoir procuré à ses ouailles le bienfait de la prédication d'un saint. Désirant que Vincent pût continuer longtemps encore ses travaux apostoliques, il le pria, le jour de Pâques, de modifier un peu sa nourriture et l'engagea vivement à manger de la viande, à cause de ses incessantes fatigues et de son âge avancé. Mais le saint était décidé à observer jusqu'à la fin de sa vie l'abstinence religieuse; il répondit à l'archevêque qu'il ne pouvait, dans sa vieillesse, violer les constitutions de son Ordre, qu'en sa jeunesse il avait juré d'observer inviolablement; que Dieu lui donnerait les forces dont il avait besoin pour continuer son œuvre tant qu'il plairait à son adorable volonté. Au lieu de diminuer ses mortifications à Toulouse, Vincent songeait plutôt à les augmenter; il se souvenait que, dans cette ville, son glorieux père, saint Dominique, avait fondé le premier couvent de son Ordre; qu'il y avait passé beaucoup de nuits sans sommeil, en se flagellant avec des chaînes de fer, en priant Dieu avec des larmes abondantes pour les religieux qui devaient, d'âge en âge, perpétuer l'Ordre des Frères-Prêcheurs. De tels souvenirs l'excitaient à persévérer généreusement dans la vie pénitente qu'il avait embrassée dès ses plus jeunes années.

[1] Las mugeres perdidas se convertieron todas y hechas un mar de lagrimas se salieron de la casa publica, y cervaron las puertas, entregaron las llaves a los regidores, diciendoles no querian proseguir en aquel infame oficio, sino darse enteramente a la penitencia. (P. Vidal, l. III, ch. II.)

Avant de quiter Toulouse, Vincent alla remercier ses frères du couvent de saint Thomas de tous les honneurs qu'ils lui avaient rendus, de toutes les attentions qu'ils avaient eues pour lui. Ces religieux le prièrent de prêcher une dernière fois dans leur cloître, le jour de saint Pierre martyr, un des plus illustres saints de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. L'apôtre le leur promit volontiers. Le bruit se répandit bientôt dans toute la ville que Vincent se ferait entendre encore une fois. Le jour du sermon la foule accourut de très-bonne heure, en si grand nombre et avec tant d'avidité que le sacristain fut obligé d'ouvrir les portes du cloître avant le temps prescrit. Pendant qu'on se pressait pour entrer, une femme au milieu de la foule, séparée de son mari et emportée par les flots de la multitude, fut renversée par terre et foulée aux pieds. Elle jeta des cris qui ne furent point écoutés, et on ne put la dégager qu'après la confusion de cette première entrée. On la transporta dans l'église blessée et souffrante. Son mari accourut désolé et ordonna de la transporter chez elle ; mais estimant que le malheur qu'elle venait d'éprouver ne serait rien auprès du malheur de ne pas entendre saint Vincent, elle ne voulut pas rentrer chez elle et se fit reconduire dans le cloître. On fut obligé de céder à ses désirs; mais on n'eut pas à le regretter. Les paroles du saint furent un baume salutaire pour son corps autant que pour son âme. Après le sermon elle se trouva guérie de toutes ses blessures.

Saint Vincent se disposait à quitter Toulouse, lorsqu'on l'avertit que plusieurs personnes murmuraient de ce qu'il amenait avec lui de ville en ville non-seulement une compagnie d'hommes, qui pouvait lui être utile dans ses missions, mais aussi une compagnie de femmes,

dont on se plaisait du reste à reconnaître la haute piété. Saint Vincent eût pu expliquer sa conduite en faisant connaître les sages règlements qu'il avait donnés à ces femmes pour le temps de leurs pèlerinages, et les services qu'elles rendaient dans les diverses villes où il allait prêcher; mais afin que l'ombre même d'un scandale ne pût empêcher le fruit principal de sa mission à Toulouse, il déclara qu'il était prêt à laisser dans cette ville toutes les femmes pieuses qui s'étaient mises à sa suite, pourvu qu'on leur offrît un asile convenable. On accueillit cette proposition avec d'autant plus d'empressement qu'on s'estima heureux de pouvoir garder, après le départ de saint Vincent, un si édifiant souvenir de son passage. Le chapitre de la cathédrale se hâta d'offrir au saint une maison. Il l'accepta et y plaça toutes les femmes pieuses qui l'avaient suivi jusqu'alors. Pour les consoler de cette séparation, il leur dit que leur retraite et les prières qu'elles ne cesseraient d'adresser à Jésus-Christ, seraient aussi agréables au Seigneur que leurs pèlerinages passés. Il leur expliqua la règle de vie qu'elles devaient suivre et leur donna sa bénédiction.

Saint Vincent quitta Toulouse le 3 mai, accompagné par tout le peuple, par la magistrature et par l'archevêque, qui lui fit bénir en sa présence toute la foule agenouillée. Il arriva au milieu d'un si honorable cortége à la petite ville de Portet, où avant de se séparer des Toulousains il leur adressa une dernière fois la parole, terminant ainsi sa mission auprès d'eux, et commençant celle qu'il allait prêcher aux habitants de Portet. Il amenait avec lui, agrégés à sa compagnie, plusieurs étudiants de Toulouse, persuadés que sous un tel maître ils feraient de rapides progrès dans la vertu, sans interrompre leurs progrès dans la science sacrée. Parmi ces

jeunes étudiants qui abandonnèrent leur patrie et leur famille pour suivre saint Vincent, se trouvait le père Jean de *Gentilpré*, qui l'accompagna jusqu'en Bretagne. Après la mort du saint il vint prendre l'habit des Frères-Prêcheurs dans un couvent de Catalogne. Deux Dominicains de Toulouse, le Père Raphaël Cardona et le Père Pierre Colombier, se joignirent aussi à sa compagnie. Le Père Colombier ne le suivit que jusqu'en Bourgogne; mais le Père Cardona ne voulut jamais le quitter, et l'aida jusqu'à sa mort dans toutes les missions qu'il fit en France.

Les bonnes dispositions des habitants de Toulouse ne s'évanouirent pas après le départ de saint Vincent. Sa parole avait laissé de profonds souvenirs. On se disait les uns aux autres : Ce saint homme est venu au milieu de nous pour notre salut ou pour notre condamnation; après tout ce qu'il nous a dit nous ne pourrons plus prétendre que le chemin du ciel ne nous a pas été enseigné. L'année suivante, au retour du carnaval, au lieu de se livrer aux folles joies qui profanent trop souvent ce temps de pénitence, on fit des processions de disciplinants, précédées d'une touchante image de Jésus-crucifié. Le peuple allait pleurant et se flagellant, pour expier les dissolutions dont il s'était rendu coupable à pareille époque les années précédentes.

On conserva longtemps, sans vouloir y toucher pour la défaire, l'estrade sur laquelle avait prêché saint Vincent, et plus longtemps encore la chaire de la cathédrale, où déjà plusieurs autres saints avant saint Vincent avaient laissé leur souvenir vénéré, où s'étaient fait entendre saint Bernard, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, se succédant ainsi comme pour montrer que

Dieu fait naître en chaque siècle des saints dont les vertus le glorifient, dont l'éloquente parole sauve les âmes [1].

[1] In tanti viri memoriam servatur adhuc cathedra in ecclesià S. Stephani Tolosæ e qua olim S. Bernardus, S. Dominicus et S. Antonius Patavinus, Ordinis Minorum, conciones habuerunt ad populum Tolosanum. (Percin, monum. Tol.)

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Mission de saint Vincent à Muret, à Carmaing, à Castres, à Villefranche. — Il parcourt le Velay, l'Auvergne et le Bourbonnais.

Après avoir prêché à Portet pendant quelques jours, saint Vincent se dirigea vers Muret, célèbre par la victoire que Simon de Montfort remporta sur les Albigeois, lorsque saint Dominique eut institué la dévotion du rosaire. Dès qu'il eut commencé sa mission, la foule de ses auditeurs fut si grande qu'il fallut construire dans l'église plusieurs tribunes et y disposer de nombreux gradins. Pendant que saint Vincent prêchait, une de ces tribunes, soit qu'elle eût été mal construite, soit qu'elle fût chargée de trop de personnes, fléchit peu à peu et menaça de s'abîmer tout à fait. Ceux qui l'occupaient et ceux qui se trouvaient dessous, au bruit des planches qui se rompaient, jetèrent des cris d'effroi et se crurent perdus; mais saint Vincent, ayant imposé silence à son auditoire épouvanté, se tourna vers la tribune qui tombait, et lui ordonna de ne pas fléchir davantage. Cette lourde machine obéit à son commandement, aucun nouveau craquement ne se fit entendre. Saint Vincent acheva son sermon. Lorsque tous les

assistants furent sortis de l'église, la tribune s'abîma tout entière avec fracas; on la fit redresser, et ce fut la seule qui fut conservée après le départ de saint Vincent. Elle servit à rappeler le souvenir d'un miracle qui avait sauvé la vie à tant de personnes [1].

La vicomtesse de Carmaing, Catalane d'origine, fille de don François Prilham, avait été si touchée par les prédications de saint Vincent à Toulouse, qu'elle l'avait prié de venir à Carmaing évangéliser ses vassaux. Le saint le lui avait promis; il crut devoir remplir cette promesse, lorsque la mission de Muret fut terminée. Traversant Toulouse, où il ne s'arrêta que pour demander à l'archevêque sa bénédiction, il prêcha d'abord à Montmirail; il y donna un sermon sur la contrition, si solide et si pénétrant, que le Père Garcia Casarrier, maître en théologie, dit ingénument à d'autres religieux: « Jusqu'à ce jour, je n'avais pas su exactement ce que c'est que la contrition. » Il était attendu à Carmaing avec impatience. La pieuse vicomtesse avait préparé ses vassaux à sa prochaine venue; elle le reçut dans son palais; mais il n'y demeura que trois jours, malgré ses instances pour le retenir plus longtemps [2]. Près de dix mille personnes assistèrent au sermon qu'il donna sur la plus vaste place de la ville; il prêchait sur une estrade ornée de riches tentures. Il opéra plusieurs miracles, guérit beaucoup de malades, et fit naître dans tous les cœurs le désir de mener une vie parfaitement chrétienne.

[1] Quæ tamen machina pristino loco restituta est, ut jam dicebam, usque modo servata, ut ipse vidi in instrumentis authenticis mureti, in regiis archivis comitatus convenensis. (Percin, *loc. cit.*)

[2] Sed inter omnes zelus comitissæ Carminiguacæ apparuit quæ virum Dei ad locum suæ dominationis vocavit et per tres dies apud se retinuit. (Percin, *loc. cit.*)

En quittant Carmaing, Vincent se dirigea vers Castres et s'arrêta d'abord à Saix, où sa prédication produisit ses fruits ordinaires. Un religieux Dominicain du couvent de Castres, le Père Jean de Massa, vint le trouver à Saix pour le prier d'arriver à Castres au plus tôt, et de loger dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Son entrée dans cette ville fut brillante; la population vint à sa rencontre, et les consuls furent obligés de le placer au milieu d'un grand cercle de bois, pour empêcher la foule de le presser de tout côté et de déchirer ses vêtements. Il se rendit d'abord dans l'église des Dominicains, pria quelque temps devant l'autel, et voulut ensuite honorer les reliques de son glorieux patron, le martyr saint Vincent [1] lui recommandant le succès de sa nouvelle mission.

Les habitants de Castres eurent le bonheur d'entendre la voix du bienheureux apôtre pendant huit jours; ils mirent à profit ces jours de grâce et de salut, et donnèrent les mêmes spectacles de conversion qu'avaient donnés avant eux les autres populations évangélisées par saint Vincent. Après ses sermons, au lieu de s'arrêter au pied de la chaire, selon sa coutume, pour guérir les malades, le saint se rendait au couvent et, s'asseyant au milieu du dortoir, attendait qu'on lui amenât ceux qui voulaient recourir à sa prière et à sa bénédiction. Le jour de l'Ascension, il avait déjà quitté le dortoir, après avoir prié sur plusieurs infirmes, et s'était retiré dans sa cellule, quand arrivèrent deux hommes pieux

[1] Castres possédait en ce temps-là des reliques de saint Vincent martyr, mais, dit le P. Souèges, « les malheureux descendants de ces illustres catholiques, s'étant laissés corrompre, au siècle passé, par les nouveautés et les hérésies de Calvin, ils y démolirent notre couvent, qui était très-magnifique, et firent brûler le corps du saint martyr, dont ils jetèrent les cendres dans la rivière. (P. Souèges, mois d'avril, p. 139.)

portant dans leurs bras un paralytique; ils prièrent les religieux de les introduire auprès de saint Vincent pour qu'ils pussent obtenir la guérison de ce malheureux. Les religieux leur dirent de revenir une autre fois, parce qu'ils ne voulaient pas déranger le saint qui était en oraison. Ils allaient obéir, mais le paralytique élevant la voix se plaignit de ce qu'on n'avait pas pitié de ses maux; ses cris arrivèrent jusqu'aux oreilles de saint Vincent, qui sortit de sa cellule et demanda quelle était la cause de cette lamentation. On le conduisit auprès du paralytique dont la vue l'attendrit. « Que cherchez-vous, mon cher fils, » demanda-t-il? « Hélas, répondit l'infirme, voilà sept ans que je suis dans ce malheureux état; veuillez me bénir et prier sur moi. » Vincent fit ce qu'il demandait, mais il ne fut pas guéri subitement; on le ramena chez lui tout aussi malade qu'il était avant de venir. Bientôt même son état s'aggrava; on crut qu'il allait mourir; on mit entre ses mains le cierge bénit des agonisants; mais ses amis, désolés, s'étant retirés quelques instants dans la chambre voisine, le virent tout à coup apparaître au milieu d'eux, marchant d'un pas assuré et parfaitement guéri. « C'est à Vincent, leur dit-il, que je dois cette faveur; allons tous ensemble au couvent pour remercier ce saint prédicateur. » Il se rendit au couvent, mais il ne put voir le saint, qui était en prière et qu'on ne voulait pas déranger. « Allez à l'église remercier le sauveur, leur dit un des religieux; Vincent ne recherche ni les compliments ni les actions de grâces; il ne veut que la gloire de Dieu et le salut de vos âmes. »

Saint Vincent reçut à Castres une lettre du roi d'Aragon don Alphonse, qui le priait aussi instamment que son père don Ferdinand de se rendre au concile de

Constance. La lettre de convocation pour saint Vincent avait été envoyée au roi d'Aragon, qui la fit parvenir à l'apôtre en lui écrivant : « Le concile de Constance vous exhortant par la lettre convocatoire ci-jointe, à assister personnellement à l'assemblée, pour travailler avec les autres à pacifier le schisme et à rétablir l'union de l'Église, selon les accords qui ont été faits, nous vous prions affectueusement et nous vous requérons, par les entrailles de Jésus-Christ, de vous rendre le plus tôt possible à Constance. Nous vous y avons déjà destiné quatre cent cinquante florins, pour vous y assister pendant les six mois que vous y demeurerez. Si votre séjour s'y prolongeait, nous vous pourvoirions de plus d'argent ; il n'y a pas de raison pour que dans une affaire qui intéresse tout le service de Dieu, aucun soldat de la milice refuse son concours. Il s'agit de la paix éternelle de la chrétienté ; il ne faut négliger pour l'obtenir ni peines ni travaux. Donné à Poblet, sous notre sceau privé, le 15 avril 1416 [1]. »

Ces instances réitérées soit de la part du concile, soit de la part du roi d'Aragon, firent prendre à saint Vincent la résolution de se diriger vers Constance, mais à

[1] M. Rohrbacher, dans son *Histoire de l'Église catholique* (XXI° v., p. 226, 2° édit.) s'exprime ainsi : « ... Ferdinand mourut l'année suivante, et Alphonse, son fils, pria saint Vincent d'assister au concile de Constance... Il eut beau le presser d'aller au concile, il paraît que ses instances mêmes le détournèrent de s'y rendre, pour ne pas prêter son ministère à la cause de Pierre de Lune, qui ne lui paraissait pas bonne. Et cependant il est à croire que ce n'était que pour fortifier le parti de cet antipape que le roi d'Aragon, qui en était partisan, souhaitait que saint Vincent se rendît à Constance. » Ces appréciations ne sont pas justes ; elles sont loin d'être conformes aux monuments authentiques, aux lettres que nous citons. C'est au contraire pour en finir avec Pierre de Lune que Ferdinand d'abord, et son fils ensuite, pressent saint Vincent de se rendre au concile.

petites journées, et tout en évangélisant les peuples qui se trouvaient sur son passage. Il lui semblait que sa vocation ne l'appelait qu'à prêcher, et tout ce qui le détournait du ministère de la parole était pour lui comme un obstacle qui l'empêchait d'accomplir sa vocation. Il fallut toute l'autorité d'un concile pour le décider à se rendre à Constance, et encore voulut-il que le voyage ne fût qu'une continuation de ses travaux apostoliques.

Albi fut la première ville où s'arrêta saint Vincent, après son départ de Castres. Il y arriva le 28 mai; traversa solennellement la ville suivi de toute la population, et alla se loger dans le couvent des Dominicains. Il prêcha, le lendemain, dans l'église de ce couvent; mais elle se trouva trop petite, et il donna le reste de la mission sur la grande place du couvent de Saint-François. Albi ne le retint que huit jours. Il visita Gaillac, Condes et Nayac, et arriva, le 22 juin, à Villefranche, en Rouergue, où les prêtres de la ville et les religieux de Saint-François vinrent le recevoir en procession. Nous ne pouvons mieux raconter la mission de saint Vincent à Villefranche, qu'en rapportant la relation suivante, écrite par un témoin oculaire. « Le Père Vincent vint à Villefranche, en 1416, le 22 juin, pendant que j'étais lecteur dans le couvent des Frères-Mineurs : il venait de Nayac. Il entra, vers l'heure de vêpres, monté sur un petit âne. Le clergé de l'Église-Majeure, les religieux de notre monastère, allèrent à sa rencontre, en procession, suivis d'une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui louaient Dieu et disaient à haute voix : Béni soit le saint prédicateur! Il est venu celui que nous désirons tant! Il était accompagné de plusieurs personnes dévotes, de diverses conditions, humblement vêtues. Au-devant d'elles, un homme,

nommé Milon portait une croix de bois, avec l'image de Jésus crucifié. Le peuple fut grandement édifié en voyant la modestie et la mortification de cette compagnie. Quand ils furent arrivés à l'église principale de Villefranche, ils terminèrent leurs cantiques selon leur coutume, et le saint récita la collecte en l'honneur de la sainte Vierge, titulaire de cette église, puis, se tournant vers le peuple il le bénit. On observa qu'il paraissait vieux pendant qu'il arrivait, porté par son humble monture, mais qu'en disant l'oraison et en bénissant le peuple, il paraissait si robuste, qu'on n'aurait pas cru qu'il eût beaucoup plus de trente ans. De l'église on le conduisit à la maison d'un riche marchand, où il logea. Vers le soir, les personnes de sa compagnie, ayant déjà été logées et restaurées avec beaucoup d'urbanité par ceux qui voulurent les recevoir chez eux, il sonna *la Compassion*, et toute sa compagnie accourut, grossie par une grande partie du peuple. Le directeur des pénitents du saint disposa la compagnie en deux groupes : l'un, formé par les hommes qui devaient se donner la discipline, et précédé par l'étendard de la croix ; l'autre, formé par les femmes et précédé par une image de la Passion de Jésus-Christ. On fit la procession autour de l'église ; elle dura deux heures, avec tant de dévotion et de recueillement, qu'il n'y eut personne, parmi les assistants, d'un cœur assez dur, pour ne pas verser d'abondantes larmes, soit pour la contrition de ses propres péchés, soit au souvenir de la Passion du Sauveur, et à cause du touchant exemple des pénitents. Le même exercice eut lieu pendant les quatre jours suivants, c'est-à-dire tout le temps que le saint demeura à Villefranche. Même après son départ, cette manière de faire la procession de pénitence se continua dans cette ville.

Le lendemain, veille de Saint-Jean, dès une heure après minuit, la place de l'église était pleine de monde, quoiqu'elle soit très-grande, ayant en longueur et en largeur un tir d'arbalète, et sur les côtés deux rues spacieuses. Au lever du soleil, le saint se montra sur la place, appuyé, à cause de sa vieillesse, sur le bras d'un de ses compagnons. Aussitôt survint une si nombreuse multitude, qu'en un moment on vit se remplir non-seulement la place, mais toutes les fenêtres et tous les toits. Le saint monta sur l'estrade, quitta son manteau, se revêtit des habits sacrés, et chanta la messe. Après la messe, reprenant le manteau de son Ordre, il prêcha, avec tant de ferveur et d'animation, qu'on eût dit un jeune homme de trente ans. Ainsi fit-il encore les trois jours suivants. Son langage était compris par des personnes de diverses nations. Plusieurs écrivaient ses sermons; il y citait avec tant d'à-propos les textes de la sainte Écriture, qu'il semblait, même aux savants, que le Saint-Esprit avait dicté ses textes pour appuyer la doctrine que prêchait saint Vincent. Il expliqua surtout, avec beaucoup de profondeur, ces paroles du psalmiste : *Pinguescent speciosa deserti et exultatione colles accingentur*. Pendant tout son séjour à Villefranche, le peuple le regarda comme un saint, d'une vie irrépréhensible et très-austère. Il se contentait des premiers aliments qu'on lui servait, quels qu'ils fussent; il faisait ensuite distribuer aux pauvres tous ceux qu'on lui servait après les premiers. Il mortifiait tous ses sens et surtout ses yeux. Il semblait vouloir accomplir à la lettre la parole de Job : *Pepigi fœdus cum oculis meis*. Il les tenait abaissés vers la terre. Quand une femme allait lui demander un conseil pour le bien de son âme, il lui parlait avec douceur et suavité, mais en mettant dans

son entretien beaucoup de réserve et de modestie. Non-seulement il se gardait de proférer des paroles libres et vaines, mais s'il entendait quelqu'un en proférer, il le corrigeait avec une extrême charité. Quand il prêchait, il ne disait absolument rien de profane. Ses discours avaient tant de vertu qu'ils pénétraient les cœurs et les attendrissaient, si durs qu'ils fussent. Aussi beaucoup firent pénitence et persévérèrent dans leur conversion. Ceux que divisaient des haines et des inimitiés, touchés par ses prédications, se réconcilièrent et vécurent toujours en paix....... Villefranche fut donc très-édifiée. Ce qui l'affligea, ce fut de voir que le bonheur dont elle jouissait ne pouvait pas durer autant qu'elle l'eût désiré [1]. » — En effet, saint Vincent quitta cette ville après cinq jours de mission.

Quoique les premiers biographes de saint Vincent ne marquent pas expressément qu'il ait prêché à Rhodez, peut-être parce qu'il n'entra point dans la ville, la tradition néanmoins porte qu'il prêcha dans un grand pré qui n'en est pas fort éloigné, où est le prieuré de saint Félix [2]. A Chaudes-Aigues il s'éleva fortement contre le peu de décence des baigneurs et fit contracter de plus convenables habitudes. Au Puy-en-Velay un ambassadeur du duc de Bretagne, Jean VI, lui remit une lettre de son souverain qui le priait de se rendre dans ses états.

[1] Cette relation fut déposée dans le procès de la canonisation de saint Vincent. Elle est citée par Antist, part, I, ch. XXIX, et par Teoli, liv. I, tr. III, ch. 33.

[2] Le Père Souèges ajoute : « Il n'y a pas encore longtemps qu'on voyait dans une niche de la muraille, du côté du pré, une statue de pierre qui représentait un saint de l'Ordre. Je l'ai vue moi-même plusieurs fois, et l'on assurait qu'elle était de saint Vincent Ferrier, quoique depuis quelqu'un ait ôté cet illustre monument de la prédication de cet homme apostolique. (Mois d'avril, p. 140.)

On lui dit que plusieurs villes de Bretagne avaient entièrement oublié la doctrine et la loi de Jésus-Christ, au point qu'elles semblaient habitées par des païens. Ces paroles l'affligèrent profondément; toutefois il ne put déterminer l'époque de son passage en Bretagne, parce qu'il voulait auparavant se rendre à Constance et prêcher dans les provinces voisines des frontières de l'Allemagne. Il traversa l'Auvergne et le Bourbonnais; mais il nous est resté fort peu de détails sur ses missions dans ces deux provinces. Nous savons seulement qu'en Auvergne il excita les ecclésiastiques à mener une vie plus parfaite, si bien que plusieurs renoncèrent à de riches bénéfices pour embrasser la pénitence et la pauvreté. Quelques personnes notables entrèrent dans la compagnie du saint, entre autres le vénérable P. Blaise, noble gentilhomme qui abandonna le monde et entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, où il vécut saintement. Son tombeau fut glorifié par plusieurs miracles.

A Moulins les consuls offrirent à saint Vincent une forte somme d'argent et assez de drap pour vêtir toutes les personnes de sa compagnie; mais il refusa ces présents, croyant que l'esprit de pauvreté dont il faisait profession ne lui permettait pas de les accepter. Après ce bel exemple de détachement il entra dans le duché de Bourgogne.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Saint Vincent résout une question que lui soumet le concile de Constance. — Il visite le monastère de Clairvaux. — Il parcourt le Berry et la Touraine. — Il reçoit une nouvelle lettre du roi d'Aragon. — Ses premières missions en Bretagne.

A Dijon, saint Vincent reçut une solennelle ambassade du concile de Constance. On avait longtemps discuté dans cette assemblée sur une importante question, sans pouvoir la résoudre nettement. Un maître en théologie de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le Père Jean de Nuciboillemo, engagea les Pères du concile à consulter saint Vincent comme l'homme le plus capable d'éclaircir un point obscur et difficile[1]. Cet avis fut accueilli favorablement. On attendait le saint; mais sachant combien le soin de ses missions rendait lent son voyage, ils voulurent avoir son avis sur la question discutée avant son arrivée au concile. On envoya comme ambassadeur auprès du saint le cardinal de Saint-Ange, assisté de deux fameux canonistes. Ils le joignirent à Dijon, pendant qu'il prêchait sa mission dans cette ville. L'apôtre

[1] Dictum fuit per magistrum Ordinis Prædicatorum qui vocabatur Joannes de Nuciboillemo qui fuit profundissimus litteratus. (Process., f° 271.)

accueillit le cardinal avec tout le respect dû à son caractère et à la dignité de ceux qui l'envoyaient; il lui dit avec une profonde humilité : « Comment le concile a-t-il pu me faire cet excessif honneur de m'adresser un personnage si éminent? Une courte lettre eût suffi pour me faire aller à Constance, cette ville se trouvât-elle aux derniers confins du monde. Je m'étonne, seigneur, que tant d'hommes capables qui se trouvent au concile n'aient pas résolu cette difficulté, dont la solution est si aisée qu'elle saute aux yeux. C'est peut-être qu'ils ne sont pas assez enracinés dans l'humilité, qui dispose les esprits à recevoir avec docilité les lumières de Dieu. Il peut se faire aussi qu'ils n'aient pas tous cette pure et droite intention qui convient à un concile gouverné par le Saint-Esprit. » Le saint donna aux ambassadeurs une explication lucide et complète de la difficulté qu'ils lui proposaient. Ils furent émerveillés de sa perspicacité et de son bon jugement. Lorsque les Pères du concile eurent appris la réponse de saint Vincent, ils partagèrent l'admiration de leurs ambassadeurs et acceptèrent cette réponse comme un oracle [1]. Nous ne savons pas exactement quelle était la question discutée, et quelle fut la solution donnée par saint Vincent; mais, lorsque les ambassadeurs l'eurent quitté, au lieu de continuer son chemin vers Constance, il se dirigea vers la Bretagne, soit qu'il eût demandé de ne se rendre au concile qu'après avoir évangelisé cette province, soit qu'il jugeât que sa présence était inutile après la réponse donnée au cardinal de Saint-Ange.

En sortant de Dijon saint Vincent parcourut la Champagne. Il visita le célèbre monastère de Clairvaux, fondé

[1] Totum concilium tenuit ad miraculum. (Ap. Miguel in notis, n° 191.)

par saint Bernard; dont les dépouilles mortelles y reposaient encore. Le vénérable corps du glorieux réformateur portait sur sa poitrine une croix où étaient gravés ces mots : « *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.* Mon bien aimé est pour moi un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein. » Auprès de lui était le sceau dont il se servait. Il était en bronze et portait sa devise : une harpe entourée de ces mots : « *Quid erit in patria?* Que sera-ce dans la patrie? » Saint Vincent trouva les religieux du monastère de Clairvaux affligés d'une terrible maladie, d'une sorte de peste. Il fut trop touché de leur malheur pour ne pas désirer de les secourir. Après avoir prié quelque temps avec ferveur, il se fit apporter de l'eau bénite et alla processionnellement dans les dortoirs, les cellules, les cloîtres et tous les appartements du monastère, les aspergeant avec l'eau sainte et récitant des psaumes et des oraisons. Tous les religieux qui souffraient furent guéris; les fièvres pestilentielles disparurent complétement.

Langres et plusieurs villes de la Champagne eurent le bonheur de recevoir saint Vincent après sa visite à Clairvaux. Il passa ensuite en Lorraine, et reçut à Nancy une seconde ambassade du duc de Bretagne qui le suppliait de hâter son arrivée dans ses États. Le saint acheva promptement ses missions en Lorraine, et se dirigea vers la Bretagne en passant par le Berry.

L'archevêque de Bourges était absent de cette ville quand saint Vincent y arriva; mais il apprit que l'apôtre, suivi d'un nombreux cortége de pénitents et de pieuses femmes, était entré solennellement, à la grande joie du peuple, qui l'acclamait comme un saint. Se défiant de ces missions inaccoutumées, de cette réputation extraordinaire, l'archevêque craignit que Vincent ne prêchât

plutôt pour sa gloire que pour la gloire de Dieu. Il se rendit à Bourges en toute hâte, décidé à lui interdire toute prédication dans son diocèse. A peine était-il arrivé qu'il vit saint Vincent se prosterner à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. L'humilité sincère de ce vénérable vieillard, prosterné à ses pieds avec un respect si profond, toucha le prélat. Agissant avec moins de précipitation qu'il n'avait résolu, il lui permit de prêcher le lendemain. Il vint assister au sermon pour juger s'il devait laisser Vincent continuer sa mission ou lui interdire d'annoncer la parole de Dieu à ses ouailles. Mais tel fut le zèle de l'apôtre, telle fut la solidité de sa doctrine, que l'archevêque, ravi par une admiration dont il ne put contenir les transports, se leva de son siége à la fin du sermon, alla au devant du prédicateur, l'embrassa au pied de la chaire devant tout le peuple, remercia Dieu de lui avoir envoyé un Frère-Prêcheur si savant et si saint pour sanctifier son diocèse, et dit à saint Vincent : Vraiment je reconnais que vous êtes un homme de Dieu, et qu'il vous envoie pour sauver les âmes confiées à ma sollicitude. Il le conduisit ensuite dans son palais, l'obligeant à y loger pendant tout le reste de sa mission, et pourvut les personnes de sa suite de tout ce qui était nécessaire à leur entretien.

Après le Berry saint Vincent évangélisa la Tourraine. La ville de Tours, dit un historien, était une Babylone d'iniquité; il en fit une Jérusalem de paix et de vertus. Il réforma les abus, fit cesser les blasphèmes, fit réparer les injustices, inspira l'horreur de la luxure et l'amour de la pénitence. Pendant qu'il opérait ces prodiges, il reçut un troisième ambassadeur du duc de Bretagne, qui le priait de considérer combien sa présence était nécessaire dans ses États. Les fidèles n'y connaissaient plus la

religion; à peine les ecclésiastiques savaient-ils les cérémonies de la messe. Les séculiers, faute de personnes qui les instruisissent, ignoraient non-seulement les commandements de Dieu, mais encore la manière de faire le signe de la croix. Cette ignorance produisait une infinité de désordres, jusqu'aux enchantements et aux sorcelleries [1].

Un aussi désolant tableau ne pouvait manquer d'émouvoir le cœur de saint Vincent. Il résolut de se rendre au plus tôt en Bretagne, et ne fut pas détourné de cette résolution par la lettre suivante que lui écrivit le roi d'Aragon, toujours impatient de le voir au concile de Constance: « Pendant que nous est accordé un temps favorable et que nous jouissons des jours du salut, accomplissons de bonnes œuvres. Ainsi donc pour conclure heureusement ce que vous avez si glorieusement conduit, nous vous prions, et, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, nous vous requérons et exhortons, en vue de Dieu dont les intérêts sont en cause, de vous hâter d'aller à Constance où vous appelle à grands cris le salut public [2]. Que votre charité ne manque pas de procurer ce bien par trop de lenteur dans le voyage. Nous vous certifions qu'en agissant ainsi, sans parler du service de Dieu et de la gloire immortelle de vos mérites, vous nous ferez un immense plaisir. Donné à Barcelone sous notre sceau secret le 31 août 1416. Vers la fin de janvier 1417 saint Vincent prit son chemin vers la Bretagne par le duché d'Anjou. Il fut reçu avec beaucoup d'honneurs à Angers. Il y prêcha contre le luxe excessif des femmes qui, désobeissant au pré-

[1] Père Souèges, *Année Dominicaine*, mois d'avril, p. 148.

[2] « La salud publica necessitada de vuestra conduta os llama con enronquecida garganta. »

cepte de saint Paul, ne songeaient qu'à se parer et portaient des vêtements condamnés par la modestie chrétienne. Il s'éleva avec tant d'énergie contre ce scandale qu'il le fit cesser entièrement, et que les dames dont la mise était la plus étrange furent les premières à donner l'exemple d'une décente simplicité.

Vers les premiers jours de mars, saint Vincent quitta l'Anjou et franchit les frontières de la Bretagne. Sur les bords de la Loire, il vit venir à sa rencontre l'évêque de Nantes, Mgr Henri Lebarbu, qui avait voulu le recevoir hors de la ville, entouré de tout son clergé tant régulier que séculier, de tous les consuls et magistrats, et d'un peuple innombrable. Une pompeuse procession l'accompagna solennellement jusqu'au couvent des Frères-Prêcheurs où était préparé son logement. Le lendemain, il commença, dans le cimetière de Saint-Nicolas, une mission qu'il continua matin et soir pendant douze jours; il fit tant de conversions, il opéra tant de miracles que les habitants de Nantes se disaient qu'on n'avait jamais vu rien de semblable au monde. Cette ville était plongée dans tous les désordres qu'avait exposés le duc de Bretagne pour déterminer saint Vincent à venir dans ses états, mais, après la mission, elle ne fut plus la même; la religion y fut connue et pratiquée, les mœurs y devinrent saintes et pures.

Après un de ses sermons, saint Vincent vit plusieurs infirmes rangés autour de sa chaire, plusieurs lépreux, qu'on lui avait amenés afin qu'il voulût bien prier pour eux; il bénit les uns et les autres et ils furent tous parfaitement guéris. Un nommé Jean Lebon, qui était, depuis dix-huit ans, tellement estropié qu'il fallait le porter sur un petit char, se tenait loin des autres malades; mais il s'écria, d'une voix plaintive : « O serviteur et

ami de Dieu, écoutez-moi, tournez vers moi vos yeux compatissants! me voilà depuis dix-huit ans infirme, sans remède et sans secours humains! » Son état malheureux toucha vivement le cœur de saint Vincent; il s'approcha de lui, et, comme autrefois saint Pierre, il lui dit : « Mon fils, je n'ai ni or ni argent, mais je te donnerai ce que j'ai. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te l'ordonne, lève-toi et sois guéri. » Posant ensuite la main sur sa tête, il récita sa prière accoutumée : *Super ægros manus imponent,* etc. Aussitôt, l'estropié se dressa sur son petit char, puis sauta par terre, marcha comme s'il n'eût jamais été malade. Les paroles lui manquaient pour remercier son bienfaiteur. L'humble serviteur de Dieu, levant les mains vers le ciel et versant des larmes de reconnaissance, répéta ces paroles du roi prophète, qui lui étaient familières : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!* Une dame de Tours, aveugle depuis quelques années et très-affligée de ce malheur, avait sollicité son mari, pendant que saint Vincent prêchait à Tours, de la conduire auprès du saint, dans l'espoir d'obtenir par ses prières une prompte guérison; son mari différa d'un jour à l'autre, si bien que le saint vint en Bretagne sans voir cette dame et prier pour elle. Quand elle sut qu'il n'était plus à Tours, sa désolation fut si grande qu'on n'eut d'autre moyen de la consoler que de lui promettre qu'on la conduirait à Nantes. On l'y conduisit en effet, et on l'amena au couvent de Saint-Dominique, où se trouvait saint Vincent. Dès qu'elle eut exposé son malheur et son désir, il appliqua trois fois les mains sur ses yeux, en disant : « Que Jésus-Christ te rende la vue! » Cette prière fut si bien exaucée qu'elle n'eut plus besoin de faire guider ses pas en revenant à Tours. En apprenant ce

qui se passait à Nantes, le duc et la duchesse de Bretagne, qui résidaient à Vannes, se préparèrent à recevoir saint Vincent avec une pompe digne de son mérite. Arrivé à la chapelle de Saint-Laurent, à une demi-heure de Vannes, il vit venir à sa rencontre le plus beau cortége qui l'eût jamais entouré pendant ses missions, et qu'il ne pouvait comparer qu'à celui dont la magnificence avait tant affligé son humilité lors de son entrée à Toulouse. Le duc de Bretagne et son épouse, Marguerite Jeanne, fille de Charles VI, roi de France, étaient venus avec toute leur cour et la fleur de la noblesse. L'évêque de Vannes, Mgr Maurice d'Acigné, était suivi de tout son clergé, des magistrats et des bourgeois de la ville. Le peuple, de son côté, s'était porté en foule au devant du saint. L'imposant cortége se mit en marche processionnellement; auprès des portes de la ville, des chœurs d'enfants chantèrent des paroles que d'autres enfants avaient chantées lorsque le Sauveur entra dans Jérusalem : Béni soit celui qui vient au nom du Sauveur ; hosanna au plus haut des cieux! *Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in excelsis.* Lorsqu'il eut franchi la porte, Vincent vit, à droite et à gauche, les pauvres de Vannes, les infirmes, les estropiés, les aveugles, qui lui demandèrent sa bénédiction; il promena sur eux un regard ému et les bénit; il en guérit miraculeusement quelques-uns, et attira sur les autres d'abondantes aumônes. Selon sa coutume, il se rendit d'abord à la cathédrale pour s'humilier devant Dieu, après tous les honneurs qu'il venait de recevoir, et lui recommander le succès de sa nouvelle mission. Plusieurs riches seigneurs l'invitèrent à venir loger dans leurs palais, mais il refusa ces somptueuses demeures, et logea dans une humble maison qui appartenait à un nommé Robin le Scarb.

Ce fut le vingt mars et le samedi avant le quatrième dimanche de carême, que saint Vincent entra dans Vannes. Le lendemain matin, il se rendit, au lever du soleil, sur la grande place de Notre-Dame-des-Lices, devant le château d'Hermines; là, sur une estrade ornée de riches tentures, il célébra la grand'messe, puis commença le cours de ses prédications; il prit pour texte ces paroles de l'Évangile du jour : « *Colligite quæ superaverunt fragmenta;* ramassez les morceaux qui sont restés. » Il exhorta les pécheurs à profiter du temps qui leur restait et à se convertir; mais ces paroles avaient, ce semble, un sens prophétique; elles invitaient les Bretons à profiter des derniers jours de sa prédication, des derniers fragments du pain de la parole de Dieu, qu'il distribuait depuis si longtemps à un si grand nombre de peuples. Le jour suivant, il condamna comme un abus le mélange des hommes et des femmes dans les églises durant les saints offices; il ordonna de les séparer, et fut fidèlement obéi. Cette coutume, introduite à Vannes, fut adoptée par plusieurs autres villes. Tant que dura la mission, les tribunaux vaquèrent et les magasins furent fermés; on ne s'occupait qu'à se confesser, à faire pénitence, à réparer les injustices commises envers le prochain, à se réconcilier avec ses ennemis. Les prêtres de la compagnie du saint étaient nuit et jour occupés à instruire les ignorants des mystères de la religion et des devoirs de leur état, à recevoir les confessions et à purifier les consciences. Parmi les scandales malheureux que saint Vincent fit cesser, nous devons mentionner la coutume de tenir des foires et des marchés publics dans les lieux sacrés et pendant les jours de dimanches et de fêtes; il apprit à respecter le jour du Seigneur, à le passer dans la prière et dans un pieux repos. Dans ses derniers sermons, il

supplia les habitants de Vannes d'honorer et de prier les saints, pour obtenir par leur intercession la grâce de la persévérance, de fréquenter les églises et de s'approcher souvent des sacrements pour fortifier leurs âmes et les préserver du mal, d'entendre souvent la parole de Dieu, pour ne plus retomber dans une coupable ignorance de la loi évangélique.

Le duc de Bretagne et sa noblesse, l'évêque de Vannes et son clergé assistèrent à tous les sermons de saint Vincent. On comptait par milliers le nombre de ses auditeurs ; ils l'écoutaient avec un si extrême plaisir, que ni l'intempérie de la saison, ni la fraîcheur du vent, ni la pluie et la neige, qui tombaient souvent, ne les empêchaient de se presser autour de sa chaire. Il prêchait deux fois par jour, avec tant de force et de vigueur, avec tant de vivacité dans le geste et d'énergie dans l'action, qu'il semblait non pas un vieillard abattu par l'âge et la fatigue, mais un puissant jeune homme échauffé par une impétueuse ardeur et arrivé à peine à sa trentième année [1]. Ce déploiement subit de force pendant sa prédication était comme un miracle quotidien qui ravissait les assistants. Le sermon achevé, il semblait de nouveau faible, infirme, exténué ; son visage était pâle, sa marche lente ; il avait besoin de s'appuyer sur le bras secourable qui l'avait aidé à monter en chaire ; on ne pouvait croire que ce fût le même homme, et on se disait que pendant qu'il prêchait, le Saint-Esprit agissait en lui pour ranimer son corps débile et lui communiquer une miraculeuse énergie.

[1] Predicò ogni giorno mattina e sera, con tal forza e vigore che sì nell' agilità del gesto, come nell' energia dell' atto e vivacità dello spirito non più un vecchio abbattuto, di vicino a settanta anni, ma pareva un giovane robusto di trenta in quaranta anni. (P. Teoli, l. I, tr. III, ch. 34.)

D'autres signes prouvèrent qu'une vertu divine assistait saint Vincent. L'épouse d'un nommé Alcin Anfredic était paralysée depuis deux ans et souffrait en outre de violents maux de tête; elle se fit transporter au pied de la chaire de saint Vincent, après un de ses sermons. Il pria sur elle, posa les mains sur sa tête et la guérit de ses deux infirmités.—Jean Le Métayer de Calemont combattait en mer contre les Anglais; il fut blessé grièvement au côté; il se fit aussitôt reconduire à terre et déposer dans la maison de Robin le Scarb, où demeurait saint Vincent. Le saint toucha sa blessure et fit sur elle le signe de la croix, et aussitôt elle fut guérie.—La duchesse de Bretagne n'avait qu'un fils, le prince François, né en 1414; depuis, elle était demeurée stérile. Désireuse d'une plus nombreuse postérité, elle pria saint Vincent de lui obtenir de Dieu cette faveur; sa prière fut exaucée. Neuf mois après, elle mit au monde un enfant qu'elle fit baptiser par saint Vincent, et qui porta son nom. Mais cet enfant si désiré ne vécut pas longtemps. Le saint prédit à sa mère qu'elle en aurait un autre: ce fut le duc Pierre, qui, après la mort de son frère François, gouverna la Bretagne, et prit une part active aux travaux et dépenses nécessaires pour la canonisation de saint Vincent.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Saint Vincent à Josselin, à Rennes, à Dinan. — Il reçoit une lettre de Gerson. — Il se rend au concile de Constance.

La renommée fit bientôt connaître à toute la Bretagne la sainteté de Vincent et ses glorieuses actions. Le comte de Rohan conçut un vif désir d'entendre prêcher l'éloquent apôtre, et le supplia de venir à Josselin, petite ville du diocèse de Saint-Malo. Pour satisfaire la piété du comte, Vincent prit congé du duc de Bretagne et de sa cour, et quitta Vannes la troisième fête de Pâques. Cette ville fut affligée du prompt départ de l'homme de Dieu; plusieurs gentilhommes, ne pouvant se résigner à cette séparation, entrèrent dans sa compagnie, entre autres un seigneur de Plessis, nommé Toussaint de Rosmadec.

Après s'être arrêté quelques jours à Theix, Vincent arriva à Josselin, où il refusa d'habiter le palais du comte de Rohan, et préféra une humble cellule chez les Bénédictins du prieuré de Saint-Martin. Le comte ne pouvait se consoler d'être privé d'un tel hôte; les religieux qui eurent le bonheur de le posséder en éprouvèrent tant de joie, que, non contents de le contempler pendant le

jour, ils allèrent plusieurs fois pendant la nuit l'entrevoir dans sa cellule par les fissures de la porte; ils le virent dormant sur le sol, n'ayant d'autre oreiller que sa Bible, le visage rayonnant d'une splendeur qui illuminait la cellule. Émerveillés de ce prodige, les religieux permirent au comte de Rohan d'en être témoin; cette vue fit sur son cœur une si profonde impression qu'il donna, dès ce moment, l'exemple de la plus sincère piété.

La mission de Josselin dura huit jours; saint Vincent prêchait sur la place publique; on accourait de quatre à cinq lieues à la ronde pour l'entendre; il n'eut pas d'auditeur plus assidu que le comte de Rohan. Beaucoup de pécheurs publics et scandaleux se convertirent. Quand saint Vincent quitta Josselin pour se rendre à Rennes, on l'accompagna processionnellement jusqu'à la distance d'une lieue. Au moment de se séparer de ce bon peuple, il lui donna quelques avis pour l'aider à conserver les fruits de piété qu'il venait d'acquérir, l'exhorta une dernière fois à pratiquer l'oraison mentale, à observer la justice, à maintenir la paix; il lui promit que ces vertus ne lui mériteraient pas seulement le bonheur du ciel, mais l'aideraient puissamment à être heureux sur la terre.

Saint Vincent commença la mission de Rennes le jour même de son entrée dans cette ville. Pendant huit jours, il prêcha soir et matin sur une place très-vaste où il eut jusqu'à trente mille auditeurs; on y venait de diverses villes d'alentour. Parmi ceux qui furent témoins des prodigieux succès de sa prédication, se trouvait un ambassadeur du roi d'Angleterre, qui le pria, de la part de son souverain, de venir en Normandie et surtout à Caen, où Henri V tenait sa cour. Saint Vincent le lui promit d'au-

tant plus volontiers qu'il espérait user de son influence pour amener les rois d'Angleterre et de France, qui étaient en guerre, à conclure une paix durable. Mais il voulut auparavant parcourir quelques autres villes de Bretagne; il partit de Rennes pour se rendre à Dinan, où se trouvaient le duc de Bretagne et Mgr de La Mottre, évêque de Saint-Malo. A trois lieues de Dinan, la duchesse de Bretagne vint à sa rencontre; son intendant, Jean Liquillie, avait été chargé de traiter le saint et tous ceux de sa compagnie, dans la campagne, comme s'ils eussent été dans la ville. Saint Vincent prêcha dans la plaine de Grandchamp, qui est une des meilleures et des plus vastes de la Bretagne. Il ne fut pas ingrat envers Jean Liquillie, qui l'avait assisté avec beaucoup de soin pendant son voyage. Cet intendant avait un fils, nommé Guillaume, qui était tourmenté jour et nuit par une cruelle douleur au côté; il présenta ce petit malade à saint Vincent, qui le guérit en faisant sur lui le signe de la croix. Sa bienfaisante charité fut aussi utile à Jeanne Maulner; au moment où elle allait contracter un mariage désiré par sa famille et par celle de son fiancé, une complète paralysie changea subitement sa joie en douleur. Tous les remèdes furent impuissants; on allait rompre les fiançailles, mais elle se fit porter au couvent de Saint-Dominique, pour être présentée à saint Vincent; il la bénit, fit sur elle le signe de la croix et la guérit entièrement. La bénédiction du saint, après lui avoir permis de se marier, lui obtint la grâce de vivre saintement et heureusement dans l'état de mariage.

Lorsque les mœurs eurent été réformées à Dinan, les superstitions extirpées, les blasphêmes corrigés, saint Vincent vint à Lamballe où il resta douze jours; il y eût fait un séjour moins long, si cette ville, désolée par une

terrible épidémie, n'eût pas eu besoin d'être consolée par sa présence; il ne put prêcher que le matin, le reste de la journée se passait à visiter les malades. Ceux qui souffraient des premières atteintes de l'épidémie venaient entourer sa chaire; pour y monter ou pour en descendre, il traversait leur foule éplorée, les bénissant, récitant sur eux sa prière accoutumée, en guérissant quelques-uns et soulageant les autres. Lorsque saint Vincent quitta Lamballe, l'épidémie qui l'affligeait disparut; il se disposait à évangéliser quelques autres villes de Bretagne, lorsqu'il reçut de Jean Gerson, chancelier de l'Université, la lettre suivante écrite de Constance, où cet homme illustre était une des lumières du Concile.

« Au très-célèbre docteur, au prédicateur très-zélé pour le salut des âmes, maître Vincent, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mon père très-cher en la charité de Jésus-Christ.

« Illustre docteur, ce que la renommée publie partout de vos vertus, et ce que j'en ai appris en particulier, dans mes entretiens familiers avec le révérend père-général de votre Ordre, m'a donné une si haute idée de votre mérite, que vous me semblez justement figuré, selon votre nom, par ce que dit, dans l'Apocalypse, saint Jean voyant se dérouler l'histoire de l'Église : « Je vis paraître un cheval blanc, et celui qui était monté dessus avait un arc et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour continuer à vaincre[1].

« Vous avez été vraiment envoyé pour vaincre, ô glorieux Vincent; mais quels ennemis? par quels moyens? avec quelles armes? avec quel appareil de guerre? avec quel arc obtiendrez-vous la couronne et l'honneur du triomphe? Saint Paul, dont vous êtes l'imitateur, nous

[1] Exiit vincens ut vinceret. (Ap., VI, 2.) Gerson joue sur le mot *vincens*.

l'apprend quand il dit que les armes de notre combat ne sont pas charnelles, et autres choses semblables que vous connaissez mieux que moi. Mon cœur me dicte ici bien des choses que je communiquerais à votre sagesse plus volontiers et peut-être plus utilement de vive voix qu'avec une plume muette, si mes occupations ne me retenaient loin de vous. Les importantes affaires dont vous êtes vous-même continuellement occupé me font assez comprendre qu'il serait également contraire et à l'équité et à la modestie de vous fatiguer par de longs écrits ; je me contenterai donc de vous apprendre ce que je désire vivement et ce que plusieurs désirent autant que moi.

Beaucoup de personnes, et en particulier votre supérieur-général, rendent à votre charité et à votre zèle pour la paix de l'Église cet illustre et glorieux témoignage que sans vos soins les troubles du royaume d'Aragon n'eussent jamais été pacifiés, qu'il fallait tout le poids de votre autorité et toute la sagesse de vos conseils pour faire conclure la soustraction d'obéissance à Pierre de Lune, cet homme si obstiné envers l'Église notre mère. C'est une action qui vous couvrira de gloire et dont nous tous, présents à ce saint concile général, espérons recueillir bientôt le fruit, par le retour de la paix qui est bannie de l'Église, hélas ! depuis quarante ans. Oh ! que vous êtes heureux ! Mais trois et quatre fois heureux seriez-vous, si vous vouliez être présent au milieu de nous, ne pas entendre dire, mais voir de vos yeux l'élection du Souverain-Pontife ; si par une efficace promptitude, laissant quelque temps votre compagnie, vous veniez montrer à ce saint concile l'agréable spectacle de votre présence, vous produiriez, si je ne me trompe, un fruit plus abondant et plus digne de vous et

de vos exhortations, que si, négligeant ce voyage, vous continuiez ce que vous avez commencé. Souvenez-vous de ce que dit saint Paul en écrivant aux Galates : « Quatorze ans après, j'allai de nouveau à Jérusalem avec Barnabé et Tite... J'exposai aux fidèles, et en particulier à ceux qui paraissaient les plus considérables, l'Évangile que je prêche parmi les Gentils, afin de ne pas perdre le fruit de ce que j'avais déjà fait, et de ce que je devais faire dans le cours de mon ministère. »

Il me suffit de vous rappeler ces paroles, car vous n'ignorez point qu'on voit ici une autre Jérusalem, je veux dire la sainte assemblée des successeurs des apôtres, un grand nombre d'illustres docteurs chéris de Dieu, et de savants docteurs de la loi, avec lesquels vous pourriez conférer utilement touchant votre prédication. Je passe sous silence plusieurs autres avantages qu'il est permis d'espérer de votre venue. Croyez-moi, illustre docteur, plusieurs tiennent ici différents discours au sujet de vos prédications, et surtout à l'occasion de cette secte de flagellants qui a déjà été condamnée en plus d'un endroit. Vos amis attestent que vous ne l'approuvez pas; mais ils pensent que vous ne la condamnez pas assez fortement. De là divers bruits parmi les peuples et parmi nous. Quoique beaucoup de ces bruits ne soient pas vrais et ne soient pas jugés dignes de foi par ceux qui, selon l'expression de Perse, vous connaissent intimement et à fond (*intus et in cute*), cependant suivez l'exemple de saint Paul, qui, très-certain par révélation que sa prédication était selon Dieu, voulut par condescendance pour les faibles, et afin de recevoir des Apôtres une plus ample autorisation, descendre à Jérusalem et conférer avec les Apôtres. Qu'il vous plaise agir ainsi, très-illustre maître et seigneur. Cependant portez-vous bien, et re-

cevez avez bienveillance cette petite lettre que j'ai écrite à la hâte, le 9 juin de l'an du Seigneur 1417, la veille de la fête du très-saint Sacrement, et deux jours avant la fête de saint Barnabé, disciple du bienheureux Paul. »

Cette lettre nous montre quelle estime professait Gerson pour saint Vincent, avec quelle ardeur il désirait l'attirer au concile de Constance, et quelle était sa pieuse inquiétude à l'occasion de ces pénitents publics qui suivaient partout le serviteur de Dieu. Le chancelier de Paris, dont la sincère piété égalait les lumières, craignait que l'autorité d'un si grand homme ne servît peut-être, contre son intention, à renouveler la secte des flagellants qui venait de paraître en Allemagne, et qui avait été aussitôt proscrite par le zèle vigilant des pasteurs. Mais entre ces hérétiques, appelés les *frères de la croix*, et les pénitents formés par les soins de saint Vincent, il ne pouvait y avoir rien de commun, ni dans la croyance, ni dans la pratique. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer ce que l'histoire nous apprend des uns et des autres. Voici comment Fleury parle des flagellants. « Cette année (1414), dans la ville de Saugerhusen, au marquisat de Misnie, on découvrit plusieurs hérétiques qui se disaient les frères de la croix, et prétendaient tenir leur doctrine d'un écrit apporté par les anges sur l'autel de Saint-Pierre à Rome, vers l'an 343, ce qui revient à peu de temps après saint Silvestre. C'est depuis ce temps, disaient-ils, que nous allons par le monde en nous flagellant, car ce fut alors que Dieu congédia le pape et les autres prélats, et leur ôta toute autorité de lier et de délier et tout pouvoir de rien consacrer, car comme Jésus-Christ en chassant les marchands du temple rejeta le sacerdoce judaïque à cause de la malice des prêtres,

ainsi à la venue des frères de la croix Dieu a rejeté le sacerdoce évangélique à cause de la malice des ecclésiastiques [1]. » Ils rejetaient eux-mêmes le baptême d'eau en y substituant celui de leur propre sang. Ils disaient que le sacrement de l'autel ne contenait pas le vrai corps de Jésus-Christ, et, persuadés que pour la rémission des péchés la flagellation suffisait, ils condamnaient la confession faite aux prêtres et méprisaient l'absolution. Ils ne reconnaissaient ni l'existence du purgatoire ni aucune vertu dans les prières que l'on fait pour les morts. Pour être à peu près ce que furent les protestants un siècle plus tard, il ne leur manquait qu'un Luther et qu'un Henri VIII. Leur vie, au reste, n'était pas plus pure que leur foi, ni leurs mœurs moins corrompues que leur doctrine.

Ce n'est pas à des hérétiques pareils qu'on pouvait comparer cette foule de pénitents sincères qui, retirés de l'iniquité par les vives exhortations de saint Vincent, ne pensaient qu'à satisfaire à la justice de Dieu par les larmes de la pénitence, et à réparer par des humiliations publiques les scandales de leurs désordres passés. Leur foi était pure et leur vie était chaste. Plusieurs avaient distribué aux pauvres des richesses considérables pour pratiquer la pauvreté évangélique dans toute sa perfection. Ils renonçaient aux douceurs et à toutes les commodités de la vie par l'espérance des biens futurs. Pour ne laisser jamais s'affaiblir en eux les sentiments de pénitence que saint Vincent leur avait inspirés, ils tâchaient de le suivre aussi loin et aussi longtemps qu'ils le pouvaient, préférant à tous les avantages de la patrie celui d'entendre tous les jours les mêmes vérités qui

[1] Fleury, *Hist ecclés.*, liv. C, nº 62.

avaient eu la force de dissiper leurs ténèbres et de rompre leurs liens [1].

Le savant Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai, voulut ajouter quelques lignes à la lettre de Gerson, pour donner à saint Vincent Ferrier de nouvelles marques de son estime. Il lui écrivit : « Révérend maître et père très-cher, les entretiens familiers que j'ai eus avec vous à Gênes et à Padoue, tous ceux que je me souviens d'avoir eus ailleurs, vos salutaires sermons que j'ai entendus, me font présumer de vous toute espèce de bien, et surtout l'humilité qui est le fondement de toutes les vertus. Je me joins donc à mon frère et compagnon bien-aimé, le chancelier de Paris pour faire un appel pressant à votre charité. Tout à vous. — Pierre, cardinal de Cambrai. » Ces lignes amicales de Pierre d'Ailly étaient suivies de ces derniers mots de Gerson : « Après avoir écrit et daté ces lettres, nous avons vu vendredi dernier s'unir au saint concile les seigneurs castillans qui ont suivi l'exemple des autres, et ont publié la soustraction d'obédience à Pierre de Lune. Daignez continuer à travailler à la paix du royaume, ou plutôt des royaumes, et portez-vous bien. Écrit le 21 juin à Constance. »

La lettre du chancelier de Paris obligeait en quelque sorte saint Vincent à se rendre au concile de Constance; s'il n'y eût point paru, il eût semblé ne pas tenir compte du conseil qu'on lui donnait d'expliquer sa conduite par rapport à la compagnie de disciplinants qui le suivait. Puisque l'on répandait divers bruits injurieux et faux sur sa prédication, il devait aller réduire au silence l'ignorance et l'envie. Saint Vincent, en effet, se hâta d'aller prendre le chemin de l'Allemagne; il entra au con-

[1] P. Touron, t. III, p. 76.

cile peu de jours avant sa dernière session. On peut juger de la joie qu'eurent les Pères de Constance à le recevoir par l'insistance qu'ils avaient mise à réclamer sa venue. La présence de saint Vincent aplanit les dernières difficultés; il termina une grave controverse qui s'était élevée et il indiqua ce qui restait à faire. Le 11 novembre, on put procéder à l'élection du Souverain-Pontife; le schisme fut enfin terminé par la nomination de Martin V, que sa douceur, sa justice, son intégrité, sa modération, sa rare prudence désignaient comme l'homme le plus capable de gouverner sagement l'Église en ces temps difficiles. Après l'élection, saint Vincent prononça un discours en langue latine pour remercier Dieu du rétablissement de l'union et de la paix dans l'Église par le pontificat de Martin V. Le nouveau Pape n'ignorait pas la sainteté de Vincent; il savait que l'apôtre avait reçu de Jésus-Christ lui-même la mission d'évangéliser le monde; il dut être heureux d'entendre une voix si vénérée célébrer son élection. Le souvenir de la prédication de saint Vincent dans le concile de Constance, devant le Pape dont la nomination venait de terminer le schisme, fut perpétué par un tableau que le cardinal Vincent Justinien donna aux Frères-Prêcheurs du couvent de Sainte-Marie *de la Minerve*, à Rome, pour être placé dans la chapelle de son glorieux patron [1].

Malgré ce témoignage, quelques historiens ne veulent pas admettre que saint Vincent ait assisté aux

[1] Extat Romæ in ecclesiâ Sanctæ Mariæ super Minervam Bernardi Castelli pictura a card. Vincentio Justiniano Ord. Præd. capellæ S. Vincentii donata in quâ in Constantiensi synodo coram Martino V concionem habens D. Vincentius exprimitur. (P. Teoli, p. 194; — Pamirol, *Roma sacra*, p. 559; — Valdec, liv. I, ch. XLIX.)

dernières sessions du concile de Constance [1]. Les derniers biographes du saint croient qu'il s'est rendu au concile après avoir reçu la lettre du chancelier de Paris; ils ont pour eux l'autorité de Trithème, qui écrivait vers la fin du quinzième siècle [2], et celle de plusieurs graves auteurs, tels que Labbe, Vallemont, Moreri, Bzovius [3]. Fontana, dans ses *Monuments dominicains*, assure qu'il fut reçu avec beaucoup d'honneur par les Pères du concile [4]. A la vérité, les actes du concile de Constance ne mentionnent pas la présence de saint Vincent; mais ce n'est pas un motif suffisant pour nier cette présence, car ces mêmes actes ne mentionnent pas d'avantage l'ambassade du cardinal de Saint-Ange, envoyé par le concile à saint Vincent; cependant cette ambassade est un fait indubitable et admis par tous les historiens.

[1] Antist, Miguel, P. Touron.

[2] Dans son livre *De Scriptor Eccles.*, Trithème s'exprime ainsi sur saint Vincent : Claruit personaliter in concilio Constantiensi anno Domini 1418.

[3] Interfuit concilio Constantiensi, dit Bzovius.

[4] Anno 1417, S. Vincentius Ferrerius Constantiam ingressus et a Patribus concilii diu desideratus humanissime receptus est. (Fontana, in Mon. an. 1417, p. 301.)

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Mission de saint Vincent en Normandie. — Il retourne en Bretagne. Sa maladie. — Sa mort.

Vers la fin de l'année 1417, ou au commencement de l'année suivante, saint Vincent, jugeant que l'élection du Souverain-Pontife rendait inutile son séjour à Constance, et désirant continuer sa prédication au milieu des peuples qu'il avait commencé d'évangéliser, quitta la Germanie et se hâta de revenir en Bretagne. Arrivé dans l'Anjou vers les premiers jours d'avril, il consacra un mois entier à parcourir cette province; il y obtint de magnifiques résultats et fit surabonder la pénitence là où les fautes avaient abondé. Il voulut ensuite remplir la promesse qu'il avait faite au roi d'Angleterre et prêcher dans les principales villes de la Normandie. Pour s'y rendre, il dut traverser une portion de la Bretagne; il s'arrêta d'abord à Ploërmel, où il logea au prieuré de Saint-Nicolas. Le curé de la paroisse d'Arlas lui présenta un petit enfant de deux ans, sourd de naissance; le saint le bénit et lui donna l'ouïe. A Redon, il accomplit divers prodiges, qui nous sont connus par la relation suivante qu'écrivit l'abbé d'un monastère de l'Ordre de

Saint-Benoît : « Deux fois le père Vincent est venu à Rhédon, et il a toujours logé dans notre monastère ; il est resté chaque fois une semaine, chantant tous les jours la messe et prêchant ensuite en présence de tous les moines, d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques qui profitèrent beaucoup de ses sermons ; il eut surtout à cœur de rendre les moines fervents pour l'observance de la règle de Saint-Benoît qu'ils professaient ; ses paroles firent sur eux tant d'impression, que, depuis ce temps, commença de refleurir d'une manière admirable, dans ce vénérable monastère, la régulière observance... Les moines s'étonnaient de voir que s'imposant tant de fatigues et chargé d'années, il ne mangeait pourtant pas de viande et ne prenait chaque jour qu'un repas, se faisant lire la sainte Écriture pendant qu'il mangeait ; il ne dormait pas sur un lit, mais sur un sac de paille ; il était si humble, si tempérant, si chaste, qu'on ne parlait que de lui. Beaucoup de personnes infirmes accouraient au monastère ; il leur rendait la santé avec le signe de la croix, leur imposant les mains et récitant certaines prières. Les malades, ainsi guéris, rendaient grâces à Dieu et au père Vincent. » Le prieur de ce monastère, don Pierre Botonvillers, qui jusqu'alors avait eu à se reprocher beaucoup de tiédeur dans le service de Dieu, fut tellement touché des paroles de saint Vincent que, renonçant à son prieuré et prenant congé de son abbé, il entra dans la compagnie du saint et fut un de ses plus fervents collaborateurs durant le reste de ses missions.

A Guérande, pendant que Vincent prêchait sur une vaste place, il vit passer une charrette sur laquelle était transportée une énergumène avec des cordes et des chaînes de fer ; il pria ceux qui conduisaient cette infortunée de s'arrêter. Après le sermon, ils lui dirent

qu'ils la menaient à l'église de Saint-Gildas-du-Pré pour la délivrer ; il ordonna au démon qui tourmentait cette femme de la laisser en paix. A ce commandement, toutes les fureurs de l'énergumène disparurent ; redevenue maîtresse d'elle-même, elle remercia saint Vincent de sa guérison.

En quittant la Bretagne pour se rendre en Normandie, le saint missionnaire reçut des mains du nonce, Antoine Montani, un bref du pape Martin V, qui le déclarait légat spécial du Saint-Siége apostolique, et nouvel apôtre de l'Église, et qui, en outre, confirmait tous les pouvoirs que lui avait donnés Pierre de Lune, d'absoudre de toutes les censures et de tous les cas réservés, et d'appliquer une foule d'indulgences, surtout à l'article de la mort. Ce bref était un nouveau témoignage de l'estime dont saint Vincent jouissait auprès du nouveau pape et une nouvelle approbation de ses glorieux travaux.

A Saint-Lô, dans le diocèse de Coutances, on présenta à saint Vincent un enfant âgé de six ans, tellement malade qu'il ne pouvait ni manger, ni boire, ni proférer aucune parole. Le saint ordonna de conduire cet enfant à Caen, où il voulait le guérir en présence du roi d'Angleterre. A son entrée à Caen, l'apôtre fut reçu avec autant de solennité que de joie par Henri V, suivi de toute sa noblesse et des bourgeois de la ville ; il y commença aussitôt sa mission, qui ne devait durer que trois jours ; il prêcha une fois sur ce texte : « *Ego resuscitabo eum in novissimo die ;* je le ressusciterai au dernier jour ; » il fit un tableau de la résurrection générale et du jugement dernier qui impressionna tous les assistants. Les parents du petit enfant malade qu'on lui avait présenté à Saint-Lô, se conformant aux ordres de l'apôtre étaient venus

à Caen; ils déposèrent leur jeune infirme au pied de la chaire, en présence du roi. Le saint guérit subitement cet enfant, comme il avait guéri déjà tant d'autres malades. Henri V et sa cour, après avoir admiré son incomparable éloquence, admirèrent le don des miracles qu'il avait reçu du ciel à un si haut degré.

Malgré les instances du roi d'Angleterre, saint Vincent ne voulut pas rester à Caen plus de trois jours; il parcourut diverses villes de la Normandie, réformant partout les mœurs, enseignant par lui-même, ou par les prêtres de sa compagnie, la doctrine du salut à ceux qui l'ignoraient. La duchesse de Bretagne fit savoir à saint Vincent qu'elle allait mettre au monde un nouveau fils, et le pria de venir, selon sa promesse, lui donner le baptême. Saint Vincent crut devoir se rendre aux désirs de la pieuse duchesse; il entra dans le diocèse de Rennes et prêcha à Saint-Aubin, où il guérit un paralytique nommé Jean Novel. Près de Saint-Malo, il rendit la santé à Jean Fontenais, qui souffrait du mal caduc. Traversant Dinan, Saint-Brieuc et Tréguier, il arriva près de Quimper. En passant devant le château d'Audren, il fut grossièrement injurié, à cause de son humble monture, par les soldats qui gardaient cette place forte. Le saint se tourna vers eux et leur dit : « Riez, mes amis, mais viendra bientôt le temps où votre rire sera changé en gémissement, où ce château sera détruit et deviendra le repaire des bêtes féroces. » Cette prophétie s'accomplit exactement trois ans après, lorsque le duc de Bretagne fit démolir le château d'Audren, pour punir la trahison de Creux de Pontrieux. Arrivé à Nantes vers la fin du mois de novembre, saint Vincent y prêcha l'Avent, et n'en sortit, pour se rendre à Vannes, que vers les premiers jours de l'année 1419. A Notre-Dame-des-

Prières, les moines Cisterciens le reçurent avec beaucoup d'affection dans leur abbaye. Après avoir prêché pendant quelques jours, il tomba malade; il touchait au terme de sa carrière, et cette maladie fut la première annonce de sa fin prochaine.

En apprenant la triste cause qui obligeait saint Vincent à prolonger son séjour à Notre-Dame-des-Prières, la duchesse de Bretagne lui envoya lettres sur lettres, pour le supplier de venir à Vannes au plus tôt. Il n'attendit pas son parfait rétablissement, et dès qu'il put supporter les fatigues de la route, il prit le chemin de Vannes, où il arriva vers la fin de février. L'accueil que cette ville fit à saint Vincent, pour honorer sa seconde venue, fut plus solennel encore et plus joyeux que celui qui avait honoré sa première entrée. La duchesse lui envoya sa litière, et il fut obligé de se laisser porter au chant des hymnes et des cantiques. Se conformant à la parole du Sauveur : *Nolite transire de domo ad domum*, il se fit conduire de nouveau à la maison de Robin Scarb, qui fut heureux de lui donner une seconde fois l'hospitalité.

Oubliant ses fatigues et ses souffrances, il commença aussitôt à prêcher; il parlait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il sentait que sa nouvelle mission à Vannes terminerait le cours de ses prédications. Quelquefois il se vit forcé de passer plusieurs jours sans prêcher, tant ses forces défaillaient; il tâchait alors de se rendre utile d'une autre manière; il rassemblait autour de lui les petits enfants et leur apprenait le catéchisme; il s'était toujours plu à instruire les enfants, mais, dans les derniers jours de sa vie, ce fut sa plus chère occupation, comme s'il eût voulu se préparer ainsi à entrer dans le royaume des cieux, où l'on n'entre pas, dit le Sau-

veur, si on ne devient semblable aux petits enfants [1].

Les prêtres de sa compagnie, voyant ses forces décliner de jour en jour, l'engagèrent à retourner dans sa patrie, espérant que le doux climat de Valence serait plus propre à prolonger sa vie que le ciel brumeux de la Bretagne. Lorsqu'il eut baptisé le nouveau-né de la duchesse, persuadé qu'il lui serait désormais impossible d'annoncer la parole de Dieu, il consentit à prendre le chemin de sa patrie, pour ne pas contrister les compagnons de ses travaux; il lui importait peu de laisser dans une ville ou dans une autre ses dépouilles mortelles. Vers la fin de mars, il prit congé du duc de Bretagne et de sa cour, ainsi que des consuls de Vannes. Pour ne pas mettre en émoi la population, qui n'eût pas voulu le laisser partir, et dont les larmes eussent gagné son cœur, il quitta la ville à l'entrée de la nuit. Chemin faisant, Dieu lui révéla qu'il mourrait à Vannes. Quelle ne fut pas la surprise de ceux qui l'accompagnaient, lorsque, après avoir marché toute la nuit, on se retrouva au point du jour aux portes de Vannes. Le saint, se tournant vers ses compagnons, leur dit : « Mes frères, ne me parlez plus de retourner en Espagne, car vous voyez clairement que la volonté de Dieu m'ordonne de terminer mes jours à Vannes. » On ne lui répondit que par des pleurs; il franchit le seuil de la porte par où, la veille, il était sorti et s'écria : « *Hæc requies mea in sæculum sæculi;* voilà mon repos à jamais! » On ne tarda pas à savoir dans la ville ce qui venait de se passer; on accourut à la rencontre de l'apôtre qu'on n'espérait plus revoir; toutes les cloches furent mises en branle. La

[1] In questo tempo più che in ogni altro fattesi fanciullo cò' fanciulli, esercitavasi nell' istruirli ne' primi rudimenti della fede. (Teoli, tr. III, ch. 38.)

duchesse de Bretagne vint au-devant de saint Vincent et le conduisit à la maison d'un gentilhomme nommé Dreulin, dont l'épouse, Marguerite, était son amie; elle logeait là saint Vincent pour qu'il lui fût plus facile de le soigner dans sa maladie, si son état devenait plus alarmant. Le saint n'exprima aucun désir ni aucune préférence, mais il dit au peuple, qui le saluait par des cris de joie, et à la duchesse elle-même, qu'il n'était pas rentré à Vannes pour prêcher, mais pour mourir. Au lieu d'exciter la foule, selon sa coutume, à la pénitence, il l'exhorta seulement à prier Dieu pour lui. Ces paroles plongèrent la ville dans la désolation; bientôt, dans toutes les églises, on fit des prières, pour demander à Dieu de prolonger les jours de l'incomparable apôtre.

Le lendemain de son arrivée, saint Vincent fut si malade que le directeur de sa conscience lui ordonna de se mettre au lit. Il obéit, malgré la répugnance qu'il avait à se reposer ailleurs que sur des planches nues ou un sac de paille. C'était la première fois que les compagnons de saint Vincent le voyaient dans un lit. Ce fut pour eux un triste signe; ils comprirent qu'il se préparait à rendre son âme à son Créateur. Il fut bientôt tourmenté par une fièvre dévorante accompagnée de douleurs aiguës. Il souffrait dans tout son corps et semblait prêt à rendre le dernier soupir. Quand on sut en quel danger était la vie de saint Vincent, ce fut dans Vannes une douleur universelle; mais nul ne fut plus affligé que la duchesse de Bretagne. Elle se rendit à la maison de Dreulin, accompagnée de sa belle-sœur, la duchesse de Perhoet, de la vicomtesse de Rohan et de madame de Mélestrel. Elle voulut être son infirmière, et l'assister en personne pour tous les soins qui seraient en son pouvoir. Elle réunit auprès du bienheureux malade tous

ses médecins, les priant de ne rien négliger pour conserver une vie aussi précieuse. Mais sachant quel devait être le moment de sa mort, et soupirant après ce moment désiré, saint Vincent déclara que tous les remèdes seraient inutiles, et qu'on ne pourrait pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appelait à lui. Il voulut garder l'abstinence comme s'il eût été en bonne santé. Il fallut le tromper par une pieuse fraude pour lui faire prendre les bouillons prescrits par les médecins. Ce ne fut qu'avec d'instantes prières qu'on put le faire consentir à se dépouiller d'un cilice de crins qu'il portait sur sa chair depuis un grand nombre d'années; mais ce fut en vain qu'on le pria de se dépouiller pareillement de sa tunique de laine, il protesta qu'il la garderait jusqu'à son dernier soupir.

Tous ceux qui obtenaient la faveur de pénétrer dans sa chambre ne pouvaient le contempler sans verser des larmes. Lui seul était joyeux; l'allégresse de son cœur resplendissait sur son visage toujours tranquille et serein. La douleur ne pouvait troubler sa paix. On ne l'entendit jamais se plaindre, et il ne fit pas le moindre signe d'impatience. Il s'offrait en holocauste à la volonté de Dieu. Plus ses douleurs étaient vives, plus il était heureux de ressembler à son doux Sauveur crucifié.

Les compagnons de saint Vincent l'assistaient dans sa maladie, entouraient son lit et s'édifiaient de son héroïque patience; mais la pensée de leur prochaine séparation les accablait. Saint Vincent était plus affligé par la vue de leur douleur que par ses propres souffrances. Il leur dit pour les consoler et leur laisser comme un dernier souvenir dans une dernière prédication : « O mes fils bien aimés, vous le voyez, je vais bientôt mourir. Je vous recommande bien de vous aimer les uns les

autres et de vouloir être saints. J'espère que tel est votre désir, et je crois qu'en effet vous serez saints, sachant que c'est pour vous une obligation, après tous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu et les bonnes inclinations dont il vous a doués. Voilà ce que je vous ai enseigné toute ma vie, et ce que je veux vous rappeler à l'heure de ma mort. Vivez toujours en esprit d'union, de mortification et de pénitence. C'est pour vous faire vivre ainsi et pour aucun autre motif que je vous ai admis dans ma compagnie. O mes chers enfants, c'est la dernière fois que je m'entretiens avec vous. Soyez toujours humbles d'esprit et simples de cœur. N'aimez jamais le monde, car il n'y a dans le monde que mensonge et tromperie. Le plus grand service que j'ai pu vous rendre, c'est de vous avoir séparés du monde en vous emmenant avec moi. Vous savez tout ce que vous devez fuir. N'ayez en tout d'autre désir que de plaire à Dieu seul; mettez en lui toutes vos espérances. Appliquez-vous à la perfection chrétienne, à l'union de vos âmes avec Dieu, dont les secours, j'en suis sûr, ne vous manqueront jamais. Vous conformant à sa divine volonté, servez à tous d'exemple et de modèle. Persévérez dans le bien que vous avez commencé, c'est le seul moyen d'obtenir les bénédictions de la divine miséricorde. Priez Dieu pour moi, je vous promets de ne jamais manquer de le prier pour vous. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Il prononça ces paroles affectueuses avec beaucoup de douceur et de joie. Ses disciples s'efforçaient de contenir leurs larmes et recueillaient ses derniers avis avec un filial respect. Il leur eût parlé plus longtemps, s'il n'eût été interrompu par l'arrivée de l'évêque et des consuls de la ville qui venaient le visiter et lui demander sa bénédiction. Il les

accueillit avec bonté et le sourire sur les lèvres. Ramassant ses forces pour leur adresser quelques paroles d'édification, il leur dit : « O Messeigneurs, que bénie soit cette heure! Le moment est venu où mon Sauveur Jésus-Christ veut me conduire par sa miséricorde dans son paradis. Que ma mort, qui doit arriver dans dix jours, ne vous afflige pas. Vous le voyez, je suis vieux, et il est bien temps que je paie la dette de la nature humaine. Quand je serai mort, mon corps restera avec vous, et mon esprit sera votre intercesseur là où Dieu le placera, et il ne cessera jamais de vous faire tout le bien qui sera en son pouvoir. Que Vannes ne se désole pas, mais qu'elle garde et observe ce que j'ai prêché jusqu'à ce jour, et que Dieu avec sa sainte bénédiction soit toujours avec vous. »

Il prononça ces paroles le 25 mars. Depuis ce jour ses forces s'affaiblissant de plus en plus, il ne songea qu'à se disposer par la prière et le recueillement à paraître devant Dieu. Il ne parla plus que pour réciter les psaumes de la pénitence, pousser vers le ciel d'ardentes oraisons, exprimer sa foi, son espérance, sa charité. Il s'excitait souvent à la contrition comme s'il eût été un grand pécheur. Le lundi de la Passion il pria son confesseur de lui appliquer l'indulgence plénière, et de lui administrer les derniers sacrements. Le curé de la cathédrale lui apporta le saint-viatique et lui donna l'extrême-onction. Quand il eut reçu son divin Sauveur, il fit fermer la porte de sa chambre pour n'être dérangé par personne pendant son action de grâces. Après s'être longtemps entretenu avec son Dieu, il laissa de nouveau la foule remplir l'appartement. Ceux qui ne pouvaient pas retenir leurs larmes restaient en dehors pour ne pas lui faire entendre leurs sanglots. Le mardi

son mal s'aggrava; il pouvait à peine parler. Le Père Ives de Milleren lui demanda, de la part des religieux de sa compagnie, où il désirait être enseveli. — « S'il y avait eu à Vannes un couvent de Dominicains, répondit-il, j'aurais voulu être enseveli aux pieds de mes frères; mais, puisqu'il n'y en a point, je me remets entièrement au bon plaisir de l'évêque et du duc de Bretagne. » Le soir il eut un redoublement de fièvre. Le lendemain il perdit l'usage de la langue. Il pria ses religieux de lui inspirer de bons sentiments, se fit lire le récit de la passion du Sauveur, et serra contre son cœur, avec plus d'amour que jamais, son crucifix. Il se fit faire ensuite la recommandation de l'âme, et suivit avec une profonde attention les prières de l'agonie.

Lorsqu'on eut achevé de réciter toutes les prières qu'il avait indiquées, son visage sembla transfiguré; ses yeux tournés vers le ciel brillèrent d'une lueur céleste. Il leva les mains, les unit comme pour prier, imprima sur son crucifix un dernier baiser, puis, murmurant ces paroles: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum,* il rendit sa belle âme à Dieu. Il mourut le soir du mercredi dans la semaine de la Passion, le 5 avril 1419, âgé de soixante-neuf ans, deux mois et treize jours.

Dès que son âme se fut envolée au ciel, son corps eut un visage si beau, si serein, si radieux, qu'on y voyait resplendir un reflet de la gloire éternelle; sa chair, si longtemps fatiguée par les jeûnes et la discipline, devint blanche et souple comme si elle eût été animée; sa bouche souriante attendrissait tous ceux qui venaient contempler ce qui restait de leur bienheureux apôtre. Toute la ville, affligée par sa mort, vint vénérer sa sainte dépouille; on lui baisait les mains et les pieds; on faisait toucher à son front des objets de piété; son éloge

était sur toutes les lèvres; on se racontait à l'envi ce qu'on savait de ses vertus; les uns louaient son humilité, les autres sa doctrine céleste, ceux-ci la force divine de ses prédications, ceux-là ses dons de prophétie et de miracles: on se rappelait ses derniers avis, et on se promettait de s'y conformer. On dit que lorsqu'on ouvrit les fenêtres de la chambre où venait d'expirer saint Vincent, des papillons plus blancs que la neige entrèrent en foule, volèrent en rond, se posèrent sur le corps du glorieux défunt, puis disparurent, laissant la chambre embaumée de parfums délicieux. Mais, si odorants que fussent ces parfums, ils ne pouvaient que représenter faiblement la bonne odeur de ses vertus.

Ainsi est mort le modeste et puissant apôtre, après avoir passé toute sa vie à faire simplement le bien, après avoir accompli la mission d'un réformateur véritable, après avoir employé toutes les forces de son corps et de son esprit au salut des âmes et à la gloire de Dieu. Cent ans après lui devaient venir d'autres réformateurs, sans autre mission que leur orgueil; au lieu de suivre son exemple, ils devaient détruire ce qu'il avait édifié; au lieu de corriger les vices, ils devaient troubler la paix de l'Église, au lieu de purifier les mœurs, ils devaient corrompre la foi. Mais, qui aime ces faux réformateurs? qui les vénère? qui les prie? qui espère en eux? Tandis qu'aucun respect ne s'attache à leur mémoire, saint Vincent Ferrier est honoré de siècle en siècle par un impérissable amour et une immortelle admiration.

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

Sépulture de Saint Vincent Ferrier. — Sa canonisation. Translation de ses reliques.

Lorsque le corps de l'illustre prédicateur eut été suffisamment exposé à la vénération du peuple, il fallut songer à ses funérailles. La duchesse de Bretagne voulut rendre elle-même les derniers devoirs au saint missionnaire, laver son corps et le vêtir; elle l'enveloppa d'un blanc linceul, et le revêtant d'une tunique neuve, elle garda pour elle, comme une relique d'un prix inestimable, la tunique dont il n'avait pas voulu se séparer avant de mourir. Toutes les cloches de la ville furent mises en branle, et on se rassembla de tout côté pour accompagner le corps de saint Vincent à sa dernière demeure; mais de graves discussions s'élevèrent. Les Franciscains, les Frères-Prêcheurs et le clergé de la ville prétendirent à la fois au droit de garder ces précieuses dépouilles. Les Franciscains disaient qu'étant unis aux Frères-Prêcheurs par une fraternité si étroite que dans tous les lieux où ceux-ci ne rencontraient pas de monastère de leur ordre, ils devaient les recevoir dans leur couvent, il leur appartenait de donner à saint Vincent

l'hospitalité de la tombe dans une ville où il n'y avait pas de couvent de Dominicains. Les Frères-Prêcheurs répondaient qu'il fallait transporter le corps de saint Vincent dans le couvent de Valence, dont il était religieux, ou dans celui des monastères de leur Ordre, qui se trouvait le plus près de Vannes, celui de Guérande, par exemple. Mais l'évêque sachant quelle était la réponse que saint Vincent, près de mourir, avait faite au Père Ives de Milleren, s'entendit avec le duc de Bretagne, et décréta que le corps du bienheureux serait enseveli dans la cathédrale; il fit fermer la maison où reposaient les saintes dépouilles, la fit entourer de soldats, et fixa au coucher du soleil l'heure des funérailles. Une procession solennelle, à laquelle assistèrent l'évêque de Vannes et l'évêque de Saint-Malo, le clergé séculier et régulier, la noblesse et le peuple, accompagna le corps de saint Vincent à la cathédrale. On l'exposa au milieu du chœur, le visage et les mains découverts. Le lendemain, après de pompeuses obsèques, l'évêque de Vannes déposa de ses propres mains les précieuses reliques dans un tombeau de marbre, vis-à-vis le siége épiscopal et près du grand autel.

Le tombeau de saint Vincent fut bientôt un lieu de pèlerinage. De nombreux miracles récompensèrent la dévotion des fidèles. Des *ex-voto* furent suspendus dans la cathédrale de Vannes, au-dessus de la sépulture du bienheureux apôtre des Bretons, devenu leur protecteur dans le ciel. Le poëte qui l'a chanté a pu dire que le chœur de l'église semblait enrichi de lames d'or et d'argent [1]. La vénération du peuple croissant toujours, on

[1] Concorre al ricco mausoleo ad ogn' ora
Popolo numeroso a sciorre il voto
Delle impetrate grazie, et lascia ancora

éleva un autel auprès du tombeau. D'autres autels en l'honneur de saint Vincent furent élevés dans plusieurs couvents de Dominicains. La bulle d'Urbain VIII n'avait pas encore réglé le culte à rendre aux personnes qui meurent en odeur et en réputation de sainteté.

Les Espagnols et les Français désiraient avec une égale ardeur la canonisation de l'illustre missionnaire qui les avait tant de fois évangélisés. Les rois d'Aragon et de Castille, le duc de Bretagne, l'Ordre des Frères-Prêcheurs et plusieurs universités sollicitèrent à l'envi Martin V, afin qu'il ordonnât de commencer les travaux nécessaires pour la canonisation de l'humble religieux qui avait tant contribué à la pacification de l'Église. Le Souverain-Pontife, qui avait su apprécier les hautes vertus du serviteur de Dieu, fit commencer les informations ordinaires; mais les mésintelligences survenues entre la cour de Rome et le roi d'Aragon, qui voulait se rendre maître du royaume de Naples, suspendirent les travaux. Eugène IV, animé du même zèle que ses prédécesseurs, et sollicité par les mêmes princes, entra dans le même dessein; mais de nouvelles inquiétudes causées à ce Pape dans le concile de Bâle, surtout par la création de l'anti-pape Félix V, retardèrent encore le procès de la canonisation. Lorsque Nicolas V eut succédé à Eugène IV, il nomma des commissaires et choisit trois cardinaux pour examiner les informations qui furent faites en France, en Espagne et en Italie. Gui Flamotètes, élu général des Frères-Prêcheurs dans le chapitre

Dipinta imago ed il miracol noto,
Intorno al chiuso luogo, entro e di fuora;
Tanto in breve stagion lo stuol divoto
Reconne, que par sol di lastre d'oro
E d'argento abbia il tempio il suo lavoro.
(Persio, ch. XII.)

tenu à Rome en 1452, déploya plus de zèle que ses prédécesseurs pour la canonisation de saint Vincent. Afin de mieux assurer le succès de cette affaire, on indiqua, de l'avis même du Pape, le prochain chapitre général dans la ville de Nantes; malheureusement, Gui Flamotètes mourut peu après à Naples. Toutefois, sa mort n'empêcha pas la tenue du chapitre général de Nantes, où fut élu Martial Auribelhi. Le nouveau général des Frères-Prêcheurs concerta ses mesures avec le duc et les évêques de Bretagne, qui résolurent d'un commun accord de suspendre toute autre affaire pour terminer celle de la canonisation de saint Vincent. Nicolas V reçut avec bonté leur requête, et fut heureux de voir jusqu'à quel point on avait porté l'exactitude dans les divers actes d'information [1]. Ce Pape se promettait déjà d'annoncer à toute l'Église que l'apôtre de l'Espagne, de la France et de l'Italie était mis au rang des saints, mais cet honneur et cette joie étaient réservés à son successeur. Saint Vincent lui-même l'avait prophétisé.

L'apôtre venait de prêcher à Xativa; passant devant le château de Canals, il rencontra une femme, enceinte depuis quelques mois, qui lui demanda sa bénédiction. « Madame, lui dit-il, sachez que vous portez un enfant qui sera Pape. » Cette femme se nommait Francina, et avait pour époux Dominique Borgia, descendant des antiques Borgia de Xativa. Quelque temps après, repassant par le même endroit, Vincent vit Francina tenant dans ses bras un nouveau-né qu'elle avait mis au monde peu de jours auparavant. « Ayez bien soin de ce petit enfant, lui dit le saint; il doit être Pape et me canoniser. » Lorsque cet enfant eut trois ans, un de ses oncles le

[1] Père Touron, tome III, p. 91.

présenta de nouveau à saint Vincent, qui lui dit : « Faites-le bien étudier, qu'il aille à l'école, parce qu'il doit être Pape un jour et me rendre de grands honneurs. » Quelques années après, pendant qu'il prêchait à Lérida, saint Vincent eut au nombre de ses auditeurs cet Alphonse Borgia dont il avait béni l'enfance en lui promettant un glorieux avenir. Alphonse était simple étudiant; il fut tellement impressionné par le prédicateur, qu'allant le voir après le sermon, il lui dit : « Vous prêchez merveilleusement bien, vous serez un saint! » « Et ce sera vous qui me canoniserez, » lui répondit saint Vincent.

Cette prophétie, si souvent répétée, devait se réaliser. Alphonse Borgia devint un savant théologien et un canoniste distingué; il fut chanoine de Lérida et de Barcelone, curé de la paroisse de Saint-Nicolas, évêque de Valence, et enfin cardinal du titre des quatre saints couronnés. Quand Eugène IV l'eut élevé au cardinalat, il se tint tellement assuré, sur la parole de saint Vincent, d'être un jour élu Pape, qu'il fit vœu de poursuivre les Turcs dès qu'il serait Souverain-Pontife. Il le fut à l'âge de soixante-seize ans, après la mort de Nicolas V, et prit le nom de Calixte III. Il songea dès lors à la guerre contre les Turcs; mais il ne pouvait pas négliger la canonisation de celui qui tant de fois lui avait prédit la tiare. Il proclama sa sainteté le 29 juin 1455, dans la basilique de saint Pierre; il ordonna de célébrer sa fête dans toute l'Église le 6 avril; mais peu après, il fixa cette fête au 5 du même mois, jour anniversaire de la mort de saint Vincent[1].

Cette canonisation fut célébrée à Vannes avec une so-

[1] Le général des Frères-Prêcheurs, le P. Martial Auribelhi, composa l'office de saint Vincent Ferrier, que récitent les Dominicains. Il eut recours à l'anagramme pour signer son œuvre. (V. aux appendices.)

lennité plus facile à imaginer qu'à décrire. Le corps de saint Vincent fut tiré du sépulcre où on l'avait enseveli; il était encore aussi entier qu'au jour de sa mort. On le plaça devant l'autel pour l'exposer à la vénération des fidèles. Plusieurs miracles accomplis en ce jour accrurent leur confiance et leur dévotion.

Le Pape Calixte III mourut sans publier la bulle qui devait annoncer au monde chrétien la canonisation de saint Vincent Ferrier. Son successeur Pie II la publia peu après son élection. Voici comment cette bulle parle de notre saint : «.... Il a très-puissamment annoncé les louanges de Dieu et très-fortement repris les iniquités des hommes. Il a si bien rempli la mission de prédicateur qu'il avait reçue, qu'il a méprisé même les choses nécessaires à la vie; et loin de travailler en s'inquiétant de l'avenir, il ne songeait pas même au jour présent; il se contentait du vêtement, du logis, de la nourriture que Dieu lui préparait; il ne recevait aucun présent, mais le laissait entre les mains de ceux qui le lui offraient, ou le faisait distribuer aux pauvres. La grâce jetait en lui un si vif éclat, il avait reçu avec tant d'abondance le Saint-Esprit, il prêchait avec tant d'autorité les plus sublimes vérités, qu'il a converti à la foi catholique une immense multitude de juifs très-habiles dans la connaissance de leur loi, et refusant avec obstination de se tourner vers Jésus-Christ. Il a rendu plusieurs d'entre eux prédicateurs très-efficaces de l'avénement du Sauveur, de sa passion et de sa résurrection, et prêts à mourir pour le nom de Jésus-Christ. La parole de cet homme de Dieu avait tant d'influence et de pouvoir, qu'il ébranlait, par la crainte du jugement futur, les hommes adonnés au luxe et aux choses terrestres, au point de leur faire mépriser la terre et ne désirer que

le ciel; il changeait en amour de Dieu leur luxe et leur légèreté. Tous les jours il a prêché, tous les jours il a chanté la messe, tous les jours il a jeûné, à moins d'être empêché par une nécessité pressante. Il n'a refusé à personne de saints et sages conseils, il les a offerts de lui-même; il n'a jamais mangé de viande ni porté un vêtement de lin; il a très-souvent imposé les mains sur des malades guéris aussitôt miraculeusement; il a conservé les mœurs les plus chastes; il a parfaitement accompli plusieurs œuvres difficiles, surtout en rétablissant la paix entre des peuples et des royaumes troublés par des dissensions. Lorsque la robe sans couture de l'Église de Dieu semblait déchirée, il a beaucoup travaillé et très-utilement pour unir l'Église et maintenir son union. Il allait avec humilité et simplicité, recevant avec mansuétude ses détracteurs et ses persécuteurs [1]. »

Un an après la canonisation de saint Vincent Ferrier, on transféra ses reliques du premier tombeau qui les avait reçues dans un autre plus somptueux et plus digne de les conserver. De grandes fêtes se célébrèrent à cette occasion; de grands personnages se trouvèrent rassemblés autour des vénérables reliques, ainsi que nous l'apprennent les actes du chapitre général des Frères-Prêcheurs, tenu la même année aux fêtes de Pentecôte : — «.... Nous déclarons que le très-saint corps du bienheureux Vincent, qui repose à Vannes, en Bretagne, et qui était enseveli dans une tombe à niveau du sol, a été exhumé le 5 avril de la présente année (1456) en présence du révérendissime seigneur légat de France, Alain, par la miséricorde de Dieu, prêtre cardinal de la sainte Église romaine du titre de Sainte-Praxède, et appelé

[1] Voir aux appendices la bulle tout entière.

vulgairement le cardinal d'Avignon; en présence aussi de l'illustrissime duc et de la duchesse son épouse, de l'illustrissime Père et seigneur l'évêque de Vannes, du révérendissime Père, maître de l'Ordre, Frère Martial Auribelhi, de plusieurs chanoines de ladite Église et de plusieurs religieux de notre Ordre. Après plusieurs miracles accomplis à la suite de cette exhumation, le corps a été placé dans un autre sépulcre plus brillant, qui a été fermé avec trois sceaux et autant de clefs. L'une de ces clefs a été remise au légat, l'autre à l'évêque de Vannes, et la troisième au duc. On célébra en l'honneur du saint une très-solennelle procession, à laquelle assistèrent près de mille religieux de notre Ordre et une immense multitude de fidèles... » On laissa quelques petits ossements dans le premier tombeau. Un os plus considérable fut enchâssé séparément dans un reliquaire précieux. On fit aussi plusieurs distributions secrètes de quelques parcelles de ces saintes reliques.

Lorsque François Ier, fait prisonnier par Charles-Quint à la mémorable bataille de Pavie, eut pris terre sur le rivage de Valence, la nouvelle de l'arrivée du royal captif se répandit aussitôt dans la ville, et le prieur des Dominicains, accompagné de quelques maîtres en théologie, vint lui baiser la main en signe de respect. Honorant le souverain dans le prisonnier, il le pria instamment d'ordonner à l'évêque et au chapitre de la cathédrale de Vannes de céder au couvent des Frères-Prêcheurs de Valence, sinon tout le corps de saint Vincent Ferrier, au moins une relique insigne. François Ier remit au prieur une ordonnance qui enjoignait à l'évêque de Vannes de céder un bras de saint Vincent au couvent qui avait compté l'illustre prédicateur au nombre de ses religieux. Malgré l'ordre du roi, le chapitre de la cathé-

drale refusa la relique demandée. Après de longs procès et d'interminables discussions, les Dominicains de Valence finirent par obtenir un doigt de la main droite et un os du cou.

Les habitants de Vannes se sont vus, plus d'une fois, exposés au danger de perdre le corps de saint Vincent. Vers le milieu du seizième siècle, lorsque les calvinistes déclarèrent la guerre aux reliques des Saints, la Bretagne eut moins à craindre leur fureur que la piété intéressée des Espagnols, qui vinrent en France au secours de la ligue. Don Juan d'Aguila, général des troupes envoyées en Espagne par Philippe II, ayant protégé avec autant de sagesse que d'énergie les habitants de Vannes contre les efforts des hérétiques, reçut du chapitre un témoignage d'estime qui n'avait encore été accordé à personne, une précieuse relique de saint Vincent Ferrier, un fragment considérable d'un os des côtes. Cette relique fut donnée par la suite à la cathédrale de Valence. Mais les soldats de don Juan d'Aguila eussent voulu ramener dans leur patrie le corps tout entier. Parmi les Espagnols mis en garnison dans la ville de Vannes, plusieurs étaient de Valence, lieu de la naissance de saint Vincent; ils firent avertir la cour d'Espagne que les circonstances paraissaient favorables pour enlever le corps de leur concitoyen et le rendre à sa patrie. Philippe II approuva le zèle de ses officiers, mais il crut qu'à sa prière et vu les circonstances, le chapitre de Vannes ferait de bonne grâce ce qu'il n'aurait pas manqué de refuser dans un autre temps; il écrivit donc aux chanoines de la cathédrale pour obtenir d'eux comme une faveur ce qu'il pensait pouvoir demander à titre de justice. La réponse ne fut pas selon ses désirs; les officiers espagnols en garnison à Vannes reprirent alors

leur premier dessein. Pour l'exécuter plus sûrement, ils donnèrent un grand spectacle au peuple et se disposèrent à dérober les saintes reliques pendant que les citoyens, attirés ailleurs, ne seraient attentifs qu'à de vaines représentations; mais les chanoines furent avertis à temps et déjouèrent le complot. Pour n'être plus exposés à de pareilles surprises, ils cachèrent eux-mêmes, pendant la nuit, la châsse qui contenait le corps de saint Vincent; ils le firent avec tant de secret que cette châsse demeura inconnue et comme ensevelie dans l'oubli depuis l'an 1590 jusqu'en 1637. A cette époque, elle fut découverte par l'évêque de Vannes. Les saintes reliques furent vérifiées très-exactement[1], et l'on en fit une seconde translation, le 6 septembre, jour dès lors consacré pour en renouveler, tous les ans, la mémoire. L'évêque annonça cette invention des reliques de saint Vincent Ferrier par un pieux mandement.

« Sébastien de Rosmadec, par la grâce de Dieu et du Siége apostolique, évêque de Vannes, à tous les fidèles de notre diocèse.

[1] On savait que les reliques avaient été cachées dans la sacristie, quoiqu'on ne sût pas précisément l'endroit. L'évêque ayant ordonné un jeûne et des prières publiques pour la découverte et la translation de ce précieux trésor, on eut le bonheur de le trouver au fond d'une armoire de la sacristie, renfermé sous trois clefs, en un coffre garni de plusieurs plaques de fer. Ce coffre fut porté avec un grand respect dans l'église, et ouvert en présence de l'évêque, des chanoines, de plusieurs religieux de divers ordres, de la noblesse, des juges, des chefs de la ville et des plus habiles médecins et chirurgiens de la province, lesquels ayant ajusté les précieux ossements les uns aux autres, et la mâchoire inférieure, qui sans interruption avait toujours été exposée au peuple comme vraie relique de saint Vincent Ferrier, ayant été jointe à la mâchoire supérieure du même saint, qu'on trouva dans le reliquaire, on reconnut que tous ces ossements lui appartenaient. (*Année Dominicaine*, 6 septembre : Translat. des rel. de saint Vincent.)

« Si ce fut autrefois pour notre illustre prédécesseur, Amaury de La Motte, un grand sujet de joie et de consolation de voir saint Vincent Ferrier répandre dans tout ce diocèse la semence de la parole divine, et laisser dans cette église ses saintes dépouilles, lorsqu'il plut au Seigneur de l'appeler à lui ; si cette joie spirituelle fut depuis renouvelée, sous un autre de nos prédécesseurs, Yves de Pontsal, lorsque le pape Calixte III, ayant canonisé le même saint, l'an 1455, on fit l'année suivante la translation solennelle de ses reliques, en présence d'Alain de Coutigny, cardinal de la sainte église romaine, du titre de Sainte-Praxède, et, légat apostolique, nous n'avons pas aujourd'hui un moindre sujet de nous réjouir dans le Seigneur, puisque la Providence vient de nous faire retrouver les précieuses reliques qui étaient demeurées si longtemps cachées. Mais notre joie ne serait point parfaite si nous négligions de vous l'annoncer, et de vous inviter à la partager avec nous. »

Après avoir dit comment la dévotion des fidèles s'était ralentie, malgré les services signalés qu'ils avaient reçus de saint Vincent Ferrier, parce qu'on avait caché ses reliques pour les soustraire aux hérétiques et aux Espagnols, l'évêque ajoute : « ... Mais le Seigneur, qui veut être glorifié dans ses Saints, n'a pas permis que le culte de saint Vincent fût plus long-temps négligé. Pour exciter de nouveau la piété des peuples, il s'est servi de celle de notre prédécesseur immédiat, Jacques de Martin, qui a décoré notre cathédrale de plusieurs riches tapisseries, où l'on a eu soin de représenter une partie des miracles opérés par saint Vincent. Vous n'ignorez pas que, depuis son heureux décès, on faisait tous les ans une procession solennelle le cinquième jour d'avril. Cette pieuse coutume, qui avait été interrompue, fut re-

nouvelée avec éclat, par les soins d'un des principaux ministres du roi dans cette ville, qui fit pour cela une fondation en 1600. Le tombeau de saint Vincent fut dès lors plus fréquenté, et nous y avons vu venir des princes, des grands seigneurs, une foule d'illustres personnages. Nous devons surtout mentionner Mgr le prince de Condé, les ducs de Guise et de Brissac, le général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le père Rodolphe, qui étant arrivé à Vannes, l'an 1631, a obtenu notre consentement et celui des citoyens pour faire bâtir ici un couvent de son Ordre, dont Mgr de Plessis Rosmadec a voulu être le fondateur. Un même sentiment de dévotion a porté les vénérables chanoines de cette église à faire travailler une châsse d'argent pour renfermer les saintes reliques; M. le duc de Brissac, qui vit encore, et M. de Gasselonière, conseiller d'État, ont présenté des lampes d'argent, et ce dernier a déclaré qu'il n'avait fait le voyage de Paris à Vannes que pour accomplir un vœu. Car, étant malade et déjà réduit à l'agonie, il n'eut pas plutôt invoqué le Seigneur, par l'intercession de saint Vincent Ferrier, qu'il recouvra aussitôt sa première santé. »

L'évêque de Vannes rapporte ensuite fort au long la manière dont on avait fait l'invention et la vérification des saintes reliques, et conclut ainsi son mandement : « Nous vous exhortons en Notre-Seigneur, nos très-chers frères, de donner aussi de votre part de nouvelles preuves d'une sincère piété, afin que comme saint Vincent commença autrefois sa mission dans notre ville par ces paroles de Jésus-Christ : *Recueillez les morceaux de pain qui sont restés, de peur qu'ils ne se perdent*, vous recueilliez de même à présent les restes de ses saintes reliques, et qu'en leur rendant le culte qui leur est dû vous attiriez les bénédictions du ciel sur la personne sacrée

de notre glorieux monarque Louis XIII, sur ses armées et sur vos familles. — Après avoir renfermé dans une châsse d'argent les ossements de notre saint, en présence de l'évêque de Tréguier et de notre chapitre, nous les avons portés avec solennité dans différentes églises de cette ville, et avons ensuite placé la châsse sur l'autel de la nouvelle chapelle bâtie derrière le chœur de notre cathédrale, sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Vincent. Plus de cinquante mille fidèles qui se sont trouvés à cette translation et aux prières des quarante heures ont donné de grandes marques d'une tendre dévotion. — Fait à Vannes, le jeudi dixième de septembre 1637. »

Pendant les années de troubles révolutionnaires et de désordres impies qui ont souillé la fin du dernier siècle, le peuple de Vannes eut le bonheur de soustraire les reliques de saint Vincent Ferrier aux mains des ravisseurs sacriléges qui profanaient les églises et les autels pour s'enrichir de leurs dépouilles sacrées. Le corps de saint Vincent est toujours conservé comme un précieux trésor dans la cathédrale de Vannes. Le temps n'a pas diminué la dévotion de la Bretagne envers son grand apôtre et son glorieux patron. Chaque année, le premier dimanche du mois de septembre, les reliques insignes de saint Vincent sont portées à travers les rues de Vannes, escortées par les autorités civiles, militaires et judiciaires, accompagnées par une foule innombrable. Dans les temps de calamités publiques ces reliques vénérables parcourent pareillement la ville, à la suite d'une procession solennelle, pour ranimer l'espérance du peuple attristé. Ce sont des prêtres qui ont l'honneur de porter ces augustes dépouilles, gages d'intercession assidue et de puissants secours. Toutes les maisons devant les-

quelles passent les saintes reliques sont tendues de blanches draperies. Durant le choléra de 1854 une semblable procession consola le peuple de Vannes, désolé par une épidémie qui jusqu'alors l'avait épargné, et diminua l'intensité du fléau.

La France ne pouvait pas être la seule nation qui s'empressât de rendre un culte solennel et pieux à saint Vincent Ferrier. Sans doute, il lui était permis de se croire plus favorisée, puisqu'elle possédait ses vénérables ossements, mais la reconnaissance ne permettait pas à l'Italie d'oublier qu'elle avait éte évangélisée par saint Vincent, et l'Espagne devait se glorifier à jamais de le compter au nombre de ses plus illustres enfants. Plusieurs villes d'Italie et d'Espagne honorèrent saint Vincent d'un culte spécial, et le regardèrent comme leur patron. Valence sa patrie, comme c'était son devoir, se distingua par une plus ardente dévotion. Clément VIII, dans un bref du 28 septembre 1594, ordonnant au clergé de Valence de célébrer avec octave la fête de saint Vincent Ferrier, l'appelle : patron de la ville et de tout le royaume, *civitatis et totius regni patroni* [1].

[1] Il n'entrait pas dans notre plan de nous étendre longuement sur le culte rendu à saint Vincent Ferrier en Espagne et en Italie. On peut consulter, pour plus amples détails, le Père Teoli, liv. III, tr. I.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Des écrits de saint Vincent Ferrier et de ceux qui lui sont attribués.

Les écrits d'un personnage illustre sont comme un miroir où se reflète son âme. Après avoir raconté la vie de saint Vincent Ferrier, nous devons jeter un coup d'œil sur ce qui nous reste de ses œuvres, et voir si elles portent assez l'empreinte de la profonde science et des sublimes vertus que nous avons admirées en étudiant son histoire. Il nous reste de saint Vincent Ferrier des lettres, des opuscules ascétiques et des sermons.

Nous ne dirons qu'un mot de ses lettres, que nous avons mises presque en entier sous les yeux du lecteur. Écrites à la hâte, au milieu des fatigues de son apostolat, ces lettres sont des monuments de son obéissance parfaite envers ses supérieurs, de son respect, et, à l'occasion, de son courage envers les grands et les rois, de son inaltérable charité et de sa piété toujours égale.

Les deux traités philosophiques écrits par saint Vincent durant sa jeunesse, *De Suppositionibus* et *De Unitate universali*, sont entièrement perdus, et nous n'en connaissons pas même des fragments. Mais nous possé-

dons, tel qu'il est sorti de sa plume, le plus précieux opuscule de saint Vincent, le *Traité de la vie spirituelle*. Écrit en latin presque en même temps que l'*Imitation*, et contenant la même doctrine, ce livre fit les délices des religieux, surtout dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. On en fit de nombreuses copies. Il fut imprimé à Magdebourg en 1493, à Venise en 1500 et en 1573, à Anvers en 1570, à Valence en 1591 avec les *Scholies* du P. Antist. Le cardinal Cisneros le traduisit en espagnol, et bientôt une traduction plus élégante fut publiée en 1612 par Pierre Blasco. Il fut traduit et commenté en français par la sœur Julienne Morel, dominicaine du couvent de Sainte-Praxède à Avignon. Cette sœur, qui fut un prodige de science, qui à douze ans savait six langues, entre autres le grec et l'hébreu, qui devint docteur en droit civil et en droit canon, publia sa traduction commentée du *Traité de la vie spirituelle* en 1617. De nouveaux commentaires furent publiés en 1619 en espagnol par Gaveston, qui recommandait en ces termes la doctrine de saint Vincent Ferrier : « Le lecteur y trouvera une grande lumière pour progresser dans la vie spirituelle et croître dans la vertu. Saint Louis Bertrand avait coutume de dire à ceux qu'il engageait à lire ce traité : Dans aucun livre je n'ai vu les vertus représentées si au vif que dans celui-ci [1].

Il est probable que saint Vincent écrivit cet opuscule à la prière de quelques religieux qui étaient sous sa direction, et qu'il disposait au ministère de la parole. Il veut avant tout les former à la perfection. Après un petit nombre de règles générales, il entre dans le détail des exercices quotidiens qui remplissent la vie des religieux,

[1] Voir aux appendices le *Traité de la vie spirituelle*.

puis il énumère les divers motifs qui peuvent les engager à tendre sans cesse à la plus haute perfection possible. Les trois vertus qu'il regarde comme le fondement de la vie spirituelle sont : la pauvreté, le silence, la pureté du cœur. On croirait lire parfois Thomas à-Kempis. « Fuyez avec soin les louanges des hommes, dit saint Vincent, ayez pour elles autant d'horreur que pour un poison mortel ; mais réjouissez-vous lorsqu'on vous méprisera. » L'auteur de l'*Imitation*, de son côté, dit admirablement bien : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari*. L'un et l'autre ont la même sagesse et la même onction, les mêmes principes de vie intérieure et de perfection religieuse ; mais le *Traité de la vie spirituelle* est moins général, il s'adresse plus spécialement à ceux qui vivent dans la paix du cloître. Saint Vincent expose avec une simplicité charmante la manière de régler le corps, de se tenir à table, au dortoir, au chœur. Il donne des règles pour éviter dans les diverses pratiques de mortification la mollesse et l'excès. Quand il s'adresse aux prédicateurs, il leur dit : *Soyez pères ; ce n'est pas assez, soyez mères*. Il leur recommande d'être simples, familiers, compris par tous les auditeurs. Il apprend à étudier chrétiennement, à transformer pour ainsi dire l'étude en prière, et sur ce point il enseigne à ses frères ce qu'il a pratiqué lui-même toute sa vie. Son livre nous donne l'idée de ce qu'était de son temps un couvent de religieux réguliers. Nous y voyons des hommes qui étudient et qui prient, qui mènent une vie austère, qui travaillent non-seulement à se sanctifier, mais à se rendre capables de sanctifier les autres. Saint Vincent termine son opuscule en priant ses frères de se prémunir contre une tentation dangereuse celle de croire facilement à des révélations. Parmi les hérétiques du quinzième siècle, les Flagellants et les Lol-

lards, il y avait beaucoup d'illuminés qui, sous prétexte de révélations particulières dont Dieu les favorisait, disaient-ils, méprisaient l'autorité de l'Église, et, se croyant le droit de prêcher, répandaient de pernicieuses erreurs. Saint Vincent donne des règles pour aider à combattre cette tentation d'orgueil, ces révélations en révolte contre l'Église. Qu'eût-il dit, un siècle après, s'il eût vu érigé en doctrine la folie de l'inspiration individuelle, du libre examen de la sainte Écriture, de l'assistance infaillible du Saint-Esprit?

Antist prétend avoir vu un manuscrit de saint Vincent écrit en lemosin et traitant *des Cérémonies de la messe*. Divers autres opuscules ont été imprimés sous le nom du saint. La *Récollection de l'homme intérieur* fut imprimée à Magdebourg en 1493. *Terribiles Prophetiæ Danielis*, ou Traité de la venue prochaine de l'antechrist, fut imprimé en 1482, traduit en allemand, et en 1573 traduit en espagnol. Rodriguez, dans sa *Bibliotheca Valentina*, dit avoir vu deux autres livres portant le nom de saint Vincent : *la Contemplation très-dévote de la vie de Jésus-Christ*, imprimée à Valence en 1518, et *la Confrérie des Disciplinants*, imprimée à Barcelone en 1545. Mais il est plus que probable que ces divers opuscules, imprimés sous le nom de saint Vincent, n'ont pas été écrits par lui ni même sous sa direction. Plusieurs personnes, frappées des sermons de saint Vincent, auront écrit d'après leurs souvenirs ce qu'elles avaient entendu sur tel ou tel sujet, sur les cérémonies de la Messe, par exemple, ou sur le jugement dernier. Ces résumés plus ou moins fidèles ont été donnés au public comme des œuvres du saint. Il est évident qu'ils ne sont pas sortis de la même plume que le *Traité de la vie spirituelle* [1].

[1] Quanto agli opuscoli contro le tentazioni nella fede, etc., et molto

Le nom de saint Vincent ne figure sur le livre contre la perfidie des juifs que pour le recommander par l'autorité d'un pareil nom. Quelques-unes de ses pensées y sont peut-être exprimées, mais il n'a pas travaillé à sa rédaction. Voici le titre de ce livre : *Nouveau Traité et très-abrégé contre la perfidie des juifs, mis en lumière par l'ordre du pape Benoît, ainsi appelé dans son obédience; et composé par quatre fameux maîtres en théologie, parmi lesquels était saint Vincent Ferrier.*

Par une des lettres qu'il écrivit à l'infant don Martin, nous savons que saint Vincent avait remis à ce prince un livre de sermons écrit de sa main; ce livre s'est perdu. En 1415, avant de quitter Morella, saint Vincent fit présent à N. Gavalda, qui lui avait donné l'hospitalité, d'un petit volume in-4°, écrit de sa main, en latin, et contenant comme un itinéraire de ses missions en Castille pendant les années 1411 et 1412, avec une indication des sermons qu'il avait prêchés dans ses missions. François Gavalda, descendant de celui qui avait reçu de saint Vincent ce précieux manuscrit, le donna au patriarche d'Antioche, qui, devenu évêque de Valence, fonda le séminaire de *Corpus Christi*, et déposa dans ce collége, comme une relique incomparable, le manuscrit des sermons de saint Vincent. On le relia richement et on le déposa dans un reliquaire en une boîte incrustée de nacre et d'argent.

On a imprimé sous le nom de saint Vincent un recueil de sermons assez volumineux et divisé en trois parties : l'une contenant les sermons prêchés depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Pâques; la deuxième

probabile che non fossero opere scritte dal santo ma da altri estratte dalle sue prediche, nelle quali tratta bene spesso di somiglianti materie. (P. Teoli, p. 515.)

les sermons prêchés depuis Pâques jusqu'au vingt-cinquième dimanche après la Pentecôte; la troisième les sermons prêchés pour les fêtes des Saints, ce que nous appellerions aujourd'hui les panégyriques et les sermons sur les mystères. Ce recueil n'a pas été rédigé par saint Vincent. Nulle part nous ne lisons qu'il se soit occupé d'écrire ses instructions pendant le cours de son apostolat. Ses premiers biographes nous le représentent allant de ville en ville, sans autre livre que la sainte Écriture. Mais, pendant qu'il prêchait, des religieux de sa compagnie et d'autres admirateurs de son éloquence prenaient des notes, afin de rédiger pour eux-mêmes des résumés. Lors du procès de canonisation, l'archevêque de Toulouse déclara que beaucoup de grands théologiens et de docteurs, ayant la main prompte pour écrire, transcrivaient mot à mot tout ce que disait saint Vincent et le rédigeaient, soit en latin, soit en langue vulgaire, et qu'on faisait de nombreuses copies de leurs transcriptions [1]. Un autre témoin, à qui l'on présenta des sermons rédigés de cette manière, dit qu'il avait entendu prêcher le Saint à Toulouse, mais qu'il était alors très-jeune et qu'il ne pouvait rien dire touchant la fidélité ou l'inexactitude des rédactions. Il ajouta qu'il avait vu plusieurs ecclésiastiques écrire les sermons de saint Vincent, après y avoir assisté.

Ce sont ces diverses copies, plus ou moins fidèles, qui ont servi à former les recueils imprimés. Un volume contenant les panégyriques des saints fut imprimé à Milan, en 1448; un autre, contenant les sermons *de*

[1] Multi magni theologi et doctores, promptam manum habentes ad scribendum, secundum quod ipse magister Vincentius pronuntiabat, de verbo ad verbum tam latine quam in vulgari integraliter scripserunt. (Process., f° 171.)

tempore, fut imprimé à Venise en 1496 [1]. Entre ces deux dates, en 1490, fut imprimé à Lyon, petit in-4°, à deux colonnes sans pagination, un recueil divisé en deux parties, dont la première contient l'Avent et le Carême, et la seconde les panégyriques. On lit à la fin de la première partie : *Finiunt impressi Lugduni anno Domini MCCCXC.* A la fin de la seconde partie, on lit ce quatrain :

« Hic est ille tuus pastor, Valantia (*sic*), pro quo
Non cessas mœsto spargere rore genas.
Par priscis Vincentius est patribus pietate,
Qui scripsit quidquid littera sacra docet.

Valence, voilà ton pasteur, pour qui tu ne cesses de mouiller de larmes ton visage affligé. Vincent égale par sa piété les anciens Pères. Il a écrit tout ce qu'enseigne la sainte Écriture. »

En 1513, une autre édition de ce recueil, corrigée et augmentée, fut imprimée à Lyon par Jean Moilin. L'éditeur annonce, à la fin de la première partie, contenant les panégyriques et les mystères, que si ces sermons, édités par les soins et aux dépens de Simon Vincent sont agréables au lecteur, il en donnera d'autres *colligés non sans beaucoup de peine*, et soigneusement reconnus par le frère Simon Berthier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, professeur d'Écriture sainte [2].

[1] ..... Veggonsi nella bibliotheca Casanatense, in carattere gotico, l'uno de' sermoni de' santi, impresso in Milano fino dal 1488, e l'altro di quelli del tempo, stampato nel 1496 in Venezia. (Père Teoli, p. 512.)

[2] Voici le texte : « Habes in hoc volumine, humanissime lector, sermones divi Vincentii, Ordinis Prædicatorum, declamatoris sua ætate, pace omnium dixerim, longe præstantissimus, jam de novo impressos diligentiâ et impensis solertissimi viri Simonis Vincentii, una cum ejusdem divi Vincentii quibusdam aliis sermonibus additis. Quos si gratos esse cognoverit reliquos singulari doctrina refertos impressurus

C'est donc d'après les résumés faits par les auditeurs qu'ont été publiés les sermons imprimés sous le nom de saint Vincent Ferrier. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en lisant ces sermons qui ne répondent pas à l'idée qu'on se fait et qu'on doit se faire de la prodigieuse éloquence d'un prédicateur dont tous les contemporains ne parlent qu'avec admiration. Ce n'est pas le style qu'il faut chercher dans ces canevas de sermons; ils sont écrits en latin, et saint Vincent a toujours prêché en lemosin; il ne faut s'attacher qu'aux idées. Ça et là se trouvent des historiettes que Boccace et Lafontaine ont racontées à leur manière. Il est possible que saint Vincent ait entremêlé quelquefois ses sermons de récits populaires, mais il en est qui, évidemment, ont été ajoutés par les auteurs ou les collecteurs des résumés qui ont servi à publier le recueil.

Saint Vincent suivait le plus souvent dans ses sermons la méthode scolastique, méthode puissante qui, après avoir traversé tout le moyen âge, a été acceptée par le siècle de Louis XIV, et a reçu de Bourdaloue sa forme la plus régulière et la plus achevée. Nous trouvons dans saint Vincent, comme dans Bourdaloue, quoique avec bien moins d'ordre et de goût littéraire, un texte dont le développement forme l'exorde et la préparation au sujet, une division en plusieurs points, motivée d'ordinaire par le texte, une subdivision de chaque point en plusieurs considérations. Nous croyons qu'on peut étudier avec quelque profit les sermons de saint Vincent Ferrier, même dans l'état d'imperfection fâcheuse où ils

est. Quod haud mediocri labore in unum collegit et diligenter recognovit piæ memoriæ frater Simon Bertherii Ordinis Prædicatorum sacræ paginæ professor benemeritus. (Impressus Lugd. P: Johannem Moilin als de Cambray, anno Dni MCCCCCXIII, die vo. XXVI aprilis.)

sont arrivés jusqu'à nous. En dégageant la pensée du saint de toutes les additions qui l'obscurcissent et la déparent, on arrive à saisir de bonnes applications de la sainte Écriture, des divisions heureuses, des rapprochements ingénieux. Nous avouons cependant qu'il est difficile de séparer le bon grain de la paille qu'on y a mêlée, d'extraire l'or de l'argile où il est enfoui. Le prédicateur qui voudrait avoir la même puissance de parole que saint Vincent Ferrier devrait moins étudier ses sermons que ses vertus. Il faut vivre comme il a vécu pour prêcher comme il a prêché. Ce qui fait l'éloquence des saints, ce n'est pas tant la rhétorique et la science qu'une inspiration céleste et l'assistance du Saint-Esprit. On peut dire des saints, plus justement encore que du grand orateur d'Athènes : « Les lire, ce n'est rien; il faut les entendre. » Nous ajouterons : il faut les imiter.

APPENDICES.

TRAITÉ

DE

LA VIE SPIRITUELLE

PAR

SAINT VINCENT FERRIER.

PRÉFACE DU SAINT.

Je prétends ne donner dans ce Traité que des avis salutaires tirés des paroles des saints Docteurs de l'Église; cependant, pour appuyer ce que je dirai, je ne citerai aucun Père en particulier, ni les témoignages des saintes Écritures; parce que je veux écrire en peu de mots, et que j'adresse mon discours à un homme rempli d'humilité, qui n'a d'autre désir que d'accomplir de tout son cœur ce qu'il reconnaîtra devoir faire pour se rendre agréable à Dieu. C'est pourquoi je ne prétends point apporter une quantité de preuves, mon dessein n'étant pas d'entrer en dispute avec des personnes superbes; mais d'instruire un cœur humble qui est déjà persuadé.

Celui donc qui voudra être utile aux autres dans la conduite de leurs âmes et les édifier par ses paroles, doit, avant toutes choses, posséder en lui-même les vertus qu'il leur veut inspirer, sans cela il réussira peu. Ses paroles n'auront aucun effet, si on ne reconnaît qu'il pratique ce qu'il enseigne, et qu'il a encore plus de vertu qu'il n'en exige des autres.

CHAPITRE I.

DE LA PAUVRETÉ.

Il faut que celui qui veut être le directeur des autres méprise tous les biens de la terre, au point de les regarder comme de

l'ordure, et de n'en recevoir que ce qu'une nécessité resserrée dans d'étroites bornes peut permettre, souffrant même quelques incommodités, par l'amour qu'il aura pour la pauvreté. Un certain auteur a dit : qu'être pauvre n'est pas une chose digne de louanges; mais que ce qui en mérite, c'est d'aimer la pauvreté et de souffrir avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ, ce qu'elle entraîne avec elle de besoins.

Mais, par un malheur extrême, plusieurs se glorifient du nom seul de la pauvreté, et ne l'embrassent qu'à condition que rien ne leur manquera. Ils veulent passer pour amis de la pauvreté ; mais ils fuient le plus qu'ils peuvent, ce qui accompagne toujours la pauvreté, c'est-à-dire la faim, la soif, le mépris et l'humiliation. Ce n'est pas l'exemple que nous donne celui qui, étant souverainement riche, s'est fait pauvre pour nous. Ce n'est pas ce que nous remarquons dans la conduite et dans les instructions des Apôtres, ni le modèle que nous trouvons dans la vie de saint Dominique, notre père; ceci n'a pas besoin de preuves.

Ne demandez rien à personne, si ce n'est dans une véritable nécessité, et n'acceptez pas même ce que l'on voudra vous donner, quelques prières qu'on vous en fasse, ni sous prétexte de le distribuer aux pauvres; parce qu'en agissant de la sorte, celui dont vous refuserez les présents et ceux qui apprendront votre désintéressement en auront de la joie, et par là vous pourrez plus aisément les porter au mépris du monde et au soulagement des pauvres.

Ce que j'entends par le nécessaire, je le réduis à une nourriture frugale, à des vêtements très-simples, sans songer à faire des provisions pour l'avenir, mais seulement à suffire au besoin de chaque jour.

Je ne mets pas au nombre des choses nécessaires une grande quantité de livres, parce que, sous ce prétexte, on cache souvent une grande avarice. Les livres qui appartiennent à la communauté, et ceux que l'on peut emprunter, suffisent pour s'instruire. Celui qui voudra se rendre habile dans l'étude doit s'appliquer d'abord à pratiquer avec un cœur humble les leçons qu'on lui aura données. Que si, au contraire, il veut y contredire avec un esprit rempli d'orgueil, il n'en aura jamais l'intelligence; car Jésus-Christ, qui nous a enseigné l'humilité par son exemple, cache sa vérité aux superbes, et ne la découvre qu'aux humbles.

CHAPITRE II.

DU SILENCE.

Après avoir établi le fondement solide de la pauvreté, qu'a posé Jésus-Christ même, lorsqu'assis sur la montagne, il a dit : Bienheureux sont les pauvres d'esprit; il est nécessaire de s'appliquer fortement à réprimer sa langue, qui, ne devant être employée qu'à dire des choses utiles, ne doit jamais servir aux paroles oiseuses et vaines. Afin de la mieux réprimer, il faut s'accoutumer à ne parler que pour répondre, et lorsqu'on ne nous demande rien que d'utile et de nécessaire; car on ne doit répondre à une question inutile que par son silence. Si cependant il arrivait quelquefois qu'on vous dit des plaisanteries par manière de récréation, il faudrait alors, pour n'être point à charge aux autres, prendre un air doux et riant, mais ne répondre en aucune manière, quand même vous passeriez auprès de ces personnes pour un homme singulier, sévère, et qui outre la dévotion; quand même elles devraient en murmurer, s'en attrister ou en prendre sujet de blâmer votre conduite. Ce que vous devez faire alors est de redoubler vos prières pour eux, afin que Dieu, par sa bonté, chasse de leur cœur tout ce qui est une occasion de trouble et de chagrin.

Vous pourrez cependant parler lorsque vous y serez invité par une nécessité pressante, par la charité que vous devez au prochain, ou par l'obéissance à votre supérieur; et alors, il faut beaucoup penser à ce que vous devez dire, vous expliquer en peu de paroles et avec une voix basse qui marque l'humilité que vous avez dans le cœur. Vous devez garder cette même règle quand vous aurez à répondre à quelqu'un qui vous interrogera. Lorsqu'on se tait pour un temps, ce doit être pour édifier le prochain et pour prévoir ce que l'on doit dire lorsque le temps de parler sera venu, priant Dieu de suppléer par lui-même à notre silence, et d'inspirer intérieurement aux autres ce que l'obligation où nous sommes de dompter notre langue nous empêche de leur dire.

CHAPITRE III.

DE LA PURETÉ DU CŒUR.

Quand, par la pauvreté volontaire et par le silence, on aura banni de son cœur beaucoup de soins et de vaines inquiétudes qui empêchent les vertus d'y prendre racine et d'y faire fructifier, comme dans un champ fertile, les inspirations qu'envoie souvent la grâce de Dieu, il reste à établir avec soin dans ce cœur toutes les vertus nécessaires pour qu'il parvienne à ce degré de pureté dont parle le Sauveur dans son Évangile, où il sera éclairé intérieurement et pourra contempler les choses de Dieu.

C'est par cette divine contemplation que vous acquerrez la tranquillité et la paix, et que Celui qui fait sa demeure dans le lieu de la paix daignera habiter lui-même en vous. Vous comprenez sans peine que je ne prétends pas parler ici de cette pureté qui bannit seulement du cœur ces pensées criminelles qu'il n'est permis à personne d'entretenir, mais que je parle de cette exacte pureté qui éloigne l'homme, autant qu'il est possible dans cette vie mortelle, de toutes pensées inutiles, et qui ne lui permet que de penser à Dieu ou à ce qui a rapport à lui. Mais pour obtenir cette pureté céleste, et qu'on pourrait en quelque sorte appeler divine, puisque celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui, voici ce qui me paraît absolument nécessaire.

Il faut premièrement s'étudier, se renoncer à soi-même, suivant ce précepte du Sauveur : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. Ce que vous devez entendre par ces divines paroles, c'est qu'il faut mortifier en tout et fouler aux pieds, pour ainsi dire, votre propre volonté, la contredire en toutes choses, en vous soumettant avec douceur à celles des autres, pourvu que ce qu'ils exigeront de vous soit juste, permis, et dans les règles de la bienséance. Mais une règle générale, c'est que, dans les choses temporelles et qui regardent les besoins du corps, jamais vous ne devez suivre votre propre volonté, lorsque vous vous apercevrez qu'elle est contraire à celle des autres, quand même celle-ci serait contraire à la raison. Vous devez souffrir toute sorte d'incommodités pour conserver la tran-

quillité intérieure de l'âme, qui est souvent troublée par ces sortes de contradictions, lorsque, s'attachant à son propre jugement et suivant sa volonté, on s'engage dans de vaines contestations.

Ce n'est pas seulement dans les choses temporelles qu'il est à propos de ne point suivre votre propre volonté; dans les choses même spirituelles ou qui s'y rapportent, il est plus avantageux de vous régler sur la volonté d'autrui, supposé qu'elle soit bonne, quoique la vôtre paraisse meilleure et plus parfaite; car vos contestations et vos disputes vous feraient beaucoup plus perdre, en affaiblissant dans votre cœur l'humilité, la tranquillité et la paix, que vous ne pourriez gagner pour votre avancement par quelque exercice de vertu plus parfait, lorsqu'en cela vous suivriez votre volonté propre en vous opposant à celle d'autrui. Je parle ici de ces personnes qui, se trouvant unies avec vous dans l'exercice de la vertu, tendent comme vous à la perfection, et non pas de celles qui donnent au bien le nom de mal, et au mal le nom de bien; de ces personnes qui ont plus de soin d'examiner et de condamner les paroles et les actions d'autrui, que de corriger leurs mœurs déréglées. Je ne dis pas qu'en ce qui regarde les choses spirituelles, vous suiviez le jugement de ces sortes de personnes; mais dans les choses temporelles, il vous sera toujours plus avantageux de suivre plutôt la volonté de tout autre que la vôtre propre. Que si, dans les bonnes œuvres que vous voudrez pratiquer pour votre avancement, pour la gloire de Dieu ou pour l'utilité du prochain, vous trouvez des obstacles, ou même si on vous empêche absolument de vous y appliquer, que cet empêchement vienne de vos supérieurs, de vos égaux ou de vos inférieurs, ne vous amusez point à contester; mais vous renfermant en vous même et vous attachant à Dieu plus fortement, dites-lui: Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi. Et ne vous attristez point, puisqu'à la fin cela ne saurait tourner qu'à votre avantage et à celui des autres. Je dis plus : ce que vous ne voyez pas encore, vous le verrez un jour; ce qui vous paraissait un obstacle à vos desseins sera pour vous un moyen d'y parvenir. Je pourrai ici vous rapporter des exemples tirés du champ fertile des divines Écritures, comme celui de Joseph et de plusieurs autres; mais je ne veux pas m'écarter de la résolution que j'ai prise d'éviter les citations; je puis vous rendre témoignage, par

ma propre expérience, que ce que je vous avance est très-véritable.

S'il vous arrive de trouver des obstacles dans ce que vous souhaitez pour la gloire de Dieu, et que cela vienne de sa part, comme par une infirmité, ou par quelque autre événement qui vous déclare sa volonté, ne vous en attristez en aucune manière; mais supportez-le avec tranquillité, vous remettant de tout votre cœur entre les mains de celui qui connaît beaucoup mieux que vous-même ce qui vous est le plus avantageux, et qui vous élève vers lui à mesure que vous vous abandonnez sans réserve à sa conduite, quoique vous ne voyiez pas encore le bien qu'il veut vous faire en cela. Que toute votre application dans ces rencontres, soit de conserver la paix et la tranquillité de votre cœur, et de ne vous affliger que de vos propres péchés, de ceux des autres, et de ce qui pourrait vous conduire au péché. Je le répète encore, ne vous attristez point de tous les accidents qui peuvent vous arriver; ne vous laissez point ébranler ni surprendre par des mouvements d'indignation pour les défauts d'autrui; mais conservez de l'affection et de la pitié pour eux, vous remettant sans cesse dans la mémoire, que si Jésus-Christ ne vous soutenait par sa grâce, vous feriez peut-être plus de mal qu'ils n'en font. Préparez-vous à souffrir pour le nom de Jésus-Christ toutes sortes d'opprobres, de choses dures et fâcheuses, enfin toutes sortes de contradictions; car, sans cela, vous ne serez jamais son disciple.

S'il naissait dans votre cœur des désirs, ou même des pensées d'élévation, sous quelque prétexte de charité que ce puisse être, étouffez-les dès leur naissance; écrasez avec le bâton de la Croix de Jésus-Christ cette tête du dragon infernal. Rappelez pour cet effet dans votre mémoire, et l'humilité profonde, et les extrêmes souffrances de cet Homme-Dieu. Souvenez-vous qu'il a méprisé les honneurs de la royauté, et qu'il a choisi volontairement le supplice de la Croix, en méprisant toutes les ignominies et toute la confusion qui s'y trouvait attachée.

Fuyez avec soin les louanges des hommes; ayez pour elles la même horreur que pour un poison mortel: mais réjouissez-vous lorsqu'on vous méprisera, persuadé, dans le fond de votre cœur, que vous méritez d'être méprisé, et d'être foulé aux pieds de tout le monde. Ne perdez jamais de vue vos défauts et vos pé-

chés. Tâchez, autant que vous le pourrez, d'en pénétrer toute la grandeur. Ne craignez pas même de vous les représenter plus grands qu'ils ne sont peut-être. Mais pour ceux des autres, faites en sorte de ne les point voir, et jetez-les, pour ainsi dire, derrière vous. Que si vous ne pouvez vous empêcher de les apercevoir, diminuez-les, excusez-les autant qu'il vous sera possible; et plein de compassion et d'indulgence pour votre prochain, tendez-lui la main pour le secourir. Détournez les yeux de votre corps, et ceux de votre esprit de la vue des autres, afin de pouvoir vous considérer vous-même avec plus d'attention. Soyez occupé sans cesse à vous examiner et à vous juger sans indulgence. Dans toutes vos paroles, dans toutes vos pensées, dans toutes vos lectures, appliquez-vous à vous reprendre et à vous corriger vous-même; tâchez de trouver toujours en vous des sujets de douleur et de componction : considérant que ce que vous faites de bien est fort défectueux, qu'il n'est point exécuté avec la ferveur que Dieu demande, et que par conséquent il est corrompu par une infinité de fautes et de négligences; en sorte que toute votre justice pourrait être comparée très-justement à ce qu'il y a de plus souillé en ce monde. Ayez donc soin de vous faire sans cesse à vous-même, en la présence de Dieu, des répréhensions sévères, non-seulement pour les fautes et les négligences qui se glissent dans vos paroles et dans vos actions, mais encore pour les pensées, je ne dis pas seulement mauvaises, mais inutiles; vous considérant comme plus vil et plus misérable que tous les autres pécheurs, quelques péchés qu'ils aient commis; persuadé que, si Dieu voulait vous traiter selon sa justice, et non pas selon sa miséricorde, vous seriez très-justement puni, et exclu des joies de la vie éternelle, puisque vous ayant donné plus de grâces qu'à une infinité d'autres, il ne trouve en vous que de l'ingratitude.

Ayez soin encore de repasser souvent en votre mémoire, avec crainte et frayeur, que tout ce que vous pouvez avoir de disposition à faire le bien, de grâce et de désir d'acquérir la vertu, c'est Jésus-Christ qui vous le donne par sa miséricorde, que cela ne vient en aucune sorte de vous, et qu'il aurait été en son pouvoir, s'il l'eût voulu, de donner cette même grâce à l'homme du monde le plus criminel, pendant qu'il vous aurait laissé dans un abîme de boue et de misère. Soyez tous les jours de plus en

plus fortement persuadé qu'il n'y a point d'homme si chargé de crimes, qui ne servît Dieu beaucoup mieux que vous, et qui ne fût plus reconnaissant de ses bienfaits, s'il avait reçu de lui les mêmes grâces qu'il vous a données par une miséricorde toute gratuite, où vos propres mérites n'ont aucune part. C'est pourquoi vous pouvez, sans vous tromper, vous regarder comme le plus misérable de tous les hommes, et craindre avec sujet d'être rejeté de la présence de Jésus-Christ, à cause de vos ingratitudes et de vos péchés. Je ne dis pas, toutefois, que ce sentiment doive vous conduire à croire que vous êtes hors de la grâce de Dieu, et dans l'état de péché mortel, ou qu'il n'y ait pas une infinité de pécheurs qui ont commis des péchés sans nombre. Mais en examinant autrui, nous portons souvent un jugement incertain et trompeur, tant parce qu'il y a beaucoup de choses qui nous sont cachées, qu'à cause que Dieu a pu les toucher en un moment, et leur donner la grâce d'une véritable contrition.

Lorsque vous vous humilierez de la sorte en la présence de Dieu, en vous comparant aux autres pécheurs, il n'est pas à propos que vous entriez dans le détail de leurs péchés. C'est assez de les considérer en général, pour leur comparer votre ingratitude. Que si toutefois vous voulez regarder de plus près les péchés des autres, vous pourrez en quelque manière vous les approprier, et vous les reprocher à vous-même. Si cette personne, direz-vous, est un homicide, ne le suis-je pas aussi, moi, qui tant de fois ai donné la mort à mon âme? Si cet autre est un fornicateur, un adultère, combien le suis-je davantage, moi, qui tous les jours ne fais presque autre chose que de commettre des adultères spirituels, en me détournant de mon Dieu, pour m'abandonner à ce que le démon me suggère? C'est de cette manière que vous pourrez parcourir tous les autres péchés.

Mais, si vous vous apercevez que par ces sentiments le démon veuille vous faire tomber dans le précipice du désespoir, alors ne vous occupant plus de ces pensées, relevez-vous par la confiance que vous avez en votre Dieu; considérez sa bonté et sa grande miséricorde qui vous ont déjà prévenu par tant de bienfaits, et soyez persuadé qu'il veut achever en vous l'ouvrage qu'il y a commencé. Ordinairement, il ne faut pas qu'un homme qui a fait déjà quelque progrès dans la vie spirituelle, et qui

a quelque connaissance de Dieu, craigne de tomber dans le désespoir.

De toutes les réflexions qu'a dû vous fournir ce que j'ai dit jusqu'ici, se formera en vous cette excellente vertu que l'on doit regarder comme la source, la mère et la gardienne de toutes les autres, je veux dire l'humilité; vertu qui, purifiant le cœur de toutes les pensées vaines et inutiles, lui ouvre les yeux, et les rend propres à contempler la majesté de Dieu. Car, lorsque l'homme rentre en lui-même pour y découvrir sa corruption, pour s'anéantir, se reprendre sévèrement, se haïr, considérer ses misères; lorsqu'il s'examine ainsi avec attention, et qu'il se rend justice à lui-même, il se trouve si occupé de ce qui le regarde, qu'il n'est plus en état de penser à autre chose. Ainsi, oubliant et bannissant loin de lui tous les fantômes des choses qu'il a vues et entendues, et même les actions extérieures qu'il a faites, il commence à rentrer en lui-même, à s'y tenir recueilli d'une manière admirable, à se rapprocher de la justice de son origine, et à participer à la pureté des Esprits bienheureux. Étant ainsi tout occupé de réflexions sur soi-même, ses yeux s'ouvrent pour contempler les choses divines, et il dispose dans son cœur des degrés, par où il s'élève jusqu'à la contemplation de ce qu'il y a de plus sublime, soit parmi les Anges, soit en Dieu même. C'est ainsi que l'âme s'enflamme d'amour pour les biens célestes, et regarde ceux de la terre comme un pur néant. C'est de là que la charité parfaite commence à brûler dans un cœur, et son feu divin y consume toute la rouille des péchés. Or, quand la charité s'est ainsi emparée d'une âme, la vanité n'y trouve plus d'accès. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, sont produites en elle par le mouvement de la charité. C'est pourquoi elle peut instruire les autres sans aucun péril de vanité. Car, comme je l'ai déjà dit, la vaine gloire ne saurait entrer dans un cœur que la charité occupe tout entier. Serait-il tenté de quelques commodités temporelles, lui qui n'en fait pas plus d'estime que de la boue? Le désir des louanges pourrait-il l'ébranler, lui qui se regarde, en la présence de Dieu, au-dessous de ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable, comme un misérable pécheur, capable de tomber dans les plus grands crimes, si la main secourable de son Créateur ne le soutenait continuellement? Comment pourrait-il s'élever

à cause de quelques bonnes œuvres, lorsqu'il voit si clairement qu'il ne pourrait faire aucun bien, s'il n'y était poussé et engagé, à chaque moment, par la grâce toute-puissante de Dieu? Comment s'attribuerait-il ses bonnes œuvres, lui qui a expérimenté cent et cent fois, qu'il lui était impossible d'en faire aucune, petite ou grande, par ses propres forces, lors même qu'il le voulait : et qu'au contraire, lorsqu'il ne le voulait pas, qu'il ne s'en mettait nullement en peine, et qu'il pensait à toute autre chose, il s'est trouvé souvent tout d'un coup merveilleusement excité à exécuter, par le secours de Dieu, ce qu'il avait auparavant tenté par lui-même avec des efforts très-inutiles. Car Dieu permet que ces sortes d'impossibilités de faire le bien demeurent longtemps dans l'homme, afin qu'il apprenne à s'humilier, à ne se glorifier jamais en lui-même, et à rapporter à Dieu, non par une certaine habitude, mais avec toute l'affection de son cœur, tout le bien qu'il pratique; puisqu'il voit, à n'en pouvoir douter, après même l'avoir expérimenté, que non-seulement il ne peut faire aucune action, mais même qu'il ne saurait prononcer le nom de Jésus, si ce n'est par le Saint-Esprit, et si celui qui a dit : Vous ne sauriez rien faire sans moi, ne lui en donnait le pouvoir. Qu'il lui en rende donc grâce de tout son cœur, et qu'il dise : C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos œuvres. Qu'il s'écrie encore avec le Roi prophète : Ne nous en donnez point la gloire, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire : donnez-la à votre nom. Ceux donc que la gloire de Dieu et le zèle des âmes occupent tout entiers, n'ont rien à craindre du côté de la vaine gloire.

J'ai renfermé en peu de mots les dispositions qui sont nécessaires, par rapport à lui-même, à celui qui veut mener une vie parfaite, et qui n'a d'autre dessein que de travailler avec succès et avec assurance au salut de son âme. Ce que j'en ai dit serait suffisant pour un homme éclairé, qui aurait reçu l'intelligence des choses de Dieu, et qui se serait fait une longue habitude des exercices de la vie spirituelle; parce qu'on peut réduire aux principes de la vie parfaite, que j'ai renfermés ici d'une manière abrégée, tous les autres exercices des actions parfaites. Car, quand on aura observé avec perfection les trois règles que j'ai données, savoir : la pauvreté, le silence et l'exercice intérieur qui conduit à la pureté du cœur, on pourra juger avec facilité

de quelle manière on doit faire toutes sortes d'actions extérieures. Mais, parce que tous ne sont pas également capables de comprendre ce qui n'est dit qu'en peu de mots, nous nous étendrons un peu davantage sur le détail des actions particulières de la vertu.

CHAPITRE IV.

QUE L'ON PARVIENT PLUS FACILEMENT A LA PERFECTION PAR LE SECOURS D'UN DIRECTEUR, QU'ON NE LE SAURAIT FAIRE PAR SOI-MÊME.

Il est certain que celui qui veut tendre à la perfection y arriverait plus facilement et en moins de temps par le secours d'un Directeur, par lequel il se laisserait conduire en tout, et auquel il obéirait en toutes choses jusqu'aux plus petites, qu'il ne pourrait le faire par lui-même, quelque étendue d'esprit et d'intelligence qu'il eût reçue de Dieu, pour comprendre ce qui se trouve écrit dans les livres qui traitent le mieux de la pratique des vertus. Je dis plus : Jésus-Christ ne donnera jamais sa grâce, sans laquelle on ne peut rien, à celui qui, pouvant avoir quelqu'un pour se conduire, néglige cette voie, se persuadant qu'il se suffit à lui-même, et qu'il peut trouver tout ce qui est utile pour le conduire au salut. Car l'obéissance est la voie royale par laquelle les hommes peuvent parvenir sans obstacle jusqu'au haut de cette échelle mystérieuse où le Seigneur paraît appuyé. C'est là le chemin qu'ont suivi les saints Pères dans le désert, et tous ceux qui sont arrivés en peu de temps à la perfection n'en ont point suivi d'autre. Si Dieu, par une grâce singulière, a daigné conduire quelques personnes par lui-même, lorsqu'elles n'ont trouvé personne à qui s'adresser, c'est qu'alors, par sa bonté, il a suppléé aux secours extérieurs qui leur manquaient; car il en use de la sorte dans ces occasions, lorsqu'on s'attache à lui avec un cœur humble et fervent. Il est vrai que dans le temps misérable où nous sommes, on ne trouve presque personne pour conduire les âmes dans la voie de la perfection. Au contraire, on en trouve plusieurs qui retirent de la voie de Dieu ceux qui veulent s'approcher de lui, sans que personne leur donne du secours. C'est pourquoi il faut recourir à Dieu de tout son cœur, et lui demander avec instance et humilité qu'il veuille faire lui-même l'office de directeur. Il faut se jeter tout entier et avec

confiance entre les bras de sa miséricorde, afin que lui, qui ne veut pas qu'aucun homme périsse, mais qui veut au contraire que tous parviennent à la connaissance de la vérité, nous reçoive par sa bonté, comme des orphelins qui n'ont d'autre Père que lui.

C'est donc à vous qui désirez de toute l'étendue de votre cœur de trouver le Seigneur, que j'adresse ma parole; à vous qui soupirez avec ardeur après la perfection, pour pouvoir être utile à votre prochain; à vous en qui nulle duplicité ne se rencontre, mais qui tendez à Dieu dans la simplicité de votre cœur; à vous qui recherchez ce qu'il y a de plus parfait dans les vertus; à vous, enfin, qui souhaitez d'arriver par la voie de l'humilité à la gloire éternelle.

CHAPITRE V.

DE L'OBÉISSANCE.

Lorsqu'on aura établi en soi-même les deux principaux fondements des vertus, c'est-à-dire la pauvreté et le silence, dont nous avons parlé, il faut que celui qui combat dans la milice de Jésus-Christ se prépare à suivre, en tout, le chemin et la règle de l'obéissance, qu'il y demeure inébranlable, et qu'il accomplisse avec toute l'exactitude qui lui sera possible la règle, les constitutions et les rubriques ordinaires et extraordinaires, qu'en tout lieu et en tout temps, dans le réfectoire et hors du réfectoire, au dortoir, au chœur, il observe fidèlement toutes les inclinations et toutes les prosternations marquées, faisant ce qu'il y a à faire, se levant et se tenant debout quand il faut. En un mot, il doit savoir parfaitement tout ce que nos Pères ont ordonné, se souvenant sans cesse de cette parole de Jésus-Christ : « Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise. » Enfin, il faut qu'il règle son extérieur de telle manière que toutes les actions et tous les mouvements de son corps rendent une entière obéissance à Jésus-Christ, et que, dans l'observation de la discipline régulière, il règne en lui une certaine bienséance qui soit la suite de la régularité de ses mœurs; car vous ne pourrez jamais réprimer ce qu'il y a de déréglé dans votre cœur que vous ne vous soyez auparavant étudié à assujétir votre corps sous une discipline si exacte qu'elle l'empêche de faire, je ne dis pas seu-

lement une action, mais le moindre mouvement qui ne soit pas dans l'ordre et dans la bienséance.

CHAPITRE VI.

DE LA MANIÈRE DE RÉGLER LE CORPS.

Si vous voulez régler votre corps, appliquez-vous premièrement à combattre avec force et persévérance l'intempérance dans le boire et dans le manger; car, si vous ne devenez victorieux de ce dérèglement, c'est en vain que vous travaillerez à l'acquisition des autres vertus. Observez-donc ce que je vais vous dire : Soyez content de la nourriture commune qu'on donne à vos frères, et évitez de vous procurer rien de particulier. Si quelque personne du dehors voulait vous envoyer quelque chose d'extraordinaire, ne recevez rien pour vous; s'ils veulent l'envoyer à la Communauté, qu'ils le fassent.

Quand vous serez invité par vos frères à manger hors du réfectoire, ne l'acceptez point, sous quelque prétexte que ce soit; mais demeurez toujours dans le réfectoire, en y observant tous les jeûnes que la règle prescrit, autant de temps qu'il plaira au Seigneur de vous conserver la santé. Car, si vous êtes malade, il faut permettre qu'on vous traite selon votre besoin, ne demandant rien et vous contentant de recevoir avec actions de grâces les secours qu'on voudra vous donner. Mais, pour ne point excéder dans le boire ni dans le manger, vous devez examiner avec attention votre tempérament, et ce qui vous est nécessaire pour vous soutenir, afin que vous puissiez discerner d'une manière plus juste le nécessaire d'avec le superflu. Observez, comme une règle générale, de manger au moins autant de pain qu'il vous en faut pour vous soutenir, selon que votre tempérament le demande, surtout dans les jours de jeûne; et n'écoutez jamais la tentation du diable, qui pourrait vous persuader que vous ne devez pas manger de pain. Voici comment vous pourrez reconnaître ce qui vous est nécessaire ou ce qui vous est superflu.

Si, dans les jours où l'on fait deux repas, vous vous trouvez appesanti après None, et que vous ressentiez dans votre estomac une certaine chaleur qui vous empêche de prier, d'écrire ou de lire, cela vient ordinairement de quelque excès. Si vous vous sentez dans la même disposition après Matines, les jours que

vous aurez soupé, ou même après Complies, les jours de jeûne, croyez que le même assoupissement vient de la même cause. Mangez-donc du pain selon votre besoin, en sorte qu'après votre repas, vous soyez en état de lire, écrire et prier comme auparavant.

Si toutefois, dans ces heures-là, vous ne vous trouvez pas aussi disposé à ces exercices que dans les autres temps, pourvu que vous ne sentiez point cet autre appesantissement dont j'ai parlé, vous ne devez pas prendre cela pour une marque d'excès. Examinez donc par ce moyen ou par d'autres ce qui est nécessaire à votre tempérament, et demandez à Dieu, avec simplicité, qu'il veuille bien vous l'apprendre. Soyez exact à mettre en pratique les moyens qu'il vous aura inspirés là-dessus. Estimez toujours ce qu'on vous servira à table comme venant de sa main, et lorsque, par négligence, vous aurez fait quelque excès, ne le laissez pas passer sans vous imposer une pénitence qui soit proportionnée à votre faute.

CHAPITRE VII.

DES RÈGLES QU'IL FAUT OBSERVER A L'ÉGARD DE LA BOISSON.

Il est difficile de vous donner sur cet article des règles précises, si ce n'est que peu à peu, chaque jour, il faut vous retrancher quelque chose, en sorte néanmoins que vous n'ayez pas trop de soif pendant le jour ni pendant la nuit. Vous pourrez vous réduire plus aisément à boire peu, lorsque vous aurez mangé du potage; il faut toutefois boire suffisamment pour faire la digestion des aliments. Ne buvez point hors des repas, si ce n'est le soir, aux jours de jeûne, ou bien lorsque vous serez épuisé par le travail d'un voyage ou par quelque autre lassitude, et alors buvez avec beaucoup de modération. Retranchez ou augmentez, selon que le Seigneur vous l'inspirera.

CHAPITRE VIII.

DES RÈGLES QU'IL FAUT OBSERVER A TABLE.

Après qu'on aura sonné la cloche qui appelle au repas, ayant lavé vos mains avec gravité, asseyez-vous dans le cloître, jusqu'à

ce qu'on sonne l'autre petite cloche qui doit vous faire entrer au réfectoire. Bénissez alors le Seigneur de toutes vos forces, et que la modestie paraisse dans votre extérieur et dans votre voix. Mettez-vous à table selon le rang que vous tenez dans la communauté, rentrant en vous-même et vous ressouvenant avec frayeur que vous allez manger les péchés du peuple. Préparez-vous aussi à écouter la lecture qui se fait pendant le repas, ou, s'il n'y a pas de lecture, à méditer quelque pensée de piété, afin que vous ne soyez pas tellement appliqué à manger, que pendant que le corps prend sa nourriture, l'âme soit entièrement privée de la sienne.

Après vous être assis à table, accommodez vos habits d'une manière décente, retroussant un peu votre chape sur vos genoux. Faites un pacte avec vous-même de ne regarder en aucune sorte ceux qui sont assis à table avec vous, mais seulement ce qu'on vous servira. Lorsque vous serez placé, ne vous pressez pas de couper votre pain; mais attendez un peu, jusqu'à ce que vous ayez dit un *Pater* et un *Ave*, pour celles des âmes du Purgatoire qui ont le plus besoin de secours.

Observez comme une règle générale, que dans toutes vos actions et dans tous vos mouvements la modestie s'y rencontre. Si l'on sert devant vous plusieurs sortes de pain, qu'il y en ait de dur, de tendre, de blanc ou de quelqu'autre façon, — mangez de celui qui se trouve le plus proche de vous, et plus volontiers de celui pour lequel vous aurez moins de goût, et qui contentera le moins votre sensualité. Ne demandez rien étant à table, mais attendez qu'un autre demande pour vous ce qui vous sera nécessaire : que si on ne le faisait point, supportez cela avec patience. N'appuyez point vos coudes sur la table; mais que vos mains y soient seulement pour vous servir. N'écartez pas vos jambes, et ne mettez point vos pieds l'un sur l'autre. Ne souffrez pas qu'on vous donne deux portions, ni rien autre chose que ce qu'on donne à chacun des autres religieux. Ne mangez point de quoi que ce pût être qu'on aurait servi devant vous extraordinairement, quand même cela vous viendrait du Père Prieur; mais autant que vous le pourrez, cachez-le adroitement parmi les restes, et laissez-le dans le plat.

C'est une coutume très-agréable à Dieu de réserver un peu de son potage, pour le donner à Jésus-Christ, en la personne des

pauvres : il en faut faire autant du pain; réservez pour Jésus-Christ ce qu'on aura de meilleur, et mangez le reste. Ne vous mettez pas en peine si quelques-uns murmurent de cette conduite, pourvu que votre supérieur ne s'y oppose pas. Donnez donc généralement à Jésus-Christ pauvre, quelque partie de tout ce que vous mangerez, et que ce ne soit pas de ce qu'il y a de plus mauvais, mais du meilleur. Car il se trouve des gens qui donnent seulement à Jésus-Christ ce qu'ils ont de plus mauvais, et le traitent en cela, s'il est permis de parler ainsi, comme on traite les animaux.

Supposé qu'avec une seule des portions qui vous sera servie, vous mangiez suffisamment de pain, gardez le reste avec l'autre portion, pour le donner à Jésus-Christ; s'il vous donne sa grâce, vous pourrez pratiquer une abstinence admirable, qui lui sera très-agréable, en même temps qu'elle sera inconnue aux hommes.

Si ce que l'on vous sert se trouve insipide et sans goût, soit que le sel y manque, ou quelque autre assaisonnement, laissez-le comme il est, sans vouloir l'assaisonner vous-même, vous ressouvenant, en cette occasion, du fiel et du vinaigre que Jésus-Christ a voulu boire. Résistez donc à la sensualité, et privez-vous secrètement de toutes les sauces et de tous les ragoûts qui ne sont propres que pour exciter le plaisir qu'on prend à manger.

Toutes les fois qu'à la fin du repas on vous apportera quelque chose d'agréable au goût, privez-vous-en pour l'amour de Dieu. Faites-en de même du fromage, des fruits ou autres choses semblables, comme des liqueurs, d'un vin meilleur qu'à l'ordinaire qu'on pourrait vous donner; en un mot, de tout ce qui n'étant point nécessaire pour la santé, n'est au contraire capable que d'y nuire : car ce qui plaît au goût fort souvent fait tort à la santé. Si vous vous abstenez de ces choses pour l'amour de Jésus-Christ, je ne doute pas qu'il ne vous prépare lui-même pour nourriture, la douceur de ses consolations spirituelles, et que vous ne trouviez agréables les autres aliments dont vous vous contenterez pour l'amour de lui.

Afin que vous puissiez plus facilement vous abstenir de ce que vous aurez résolu de ne point manger, mettez vous dans l'esprit, quand vous allez à table, qu'à cause de vos péchés, vous ne de-

vriez manger que du pain et ne boire que de l'eau. C'est pourquoi ne comptez que le seul pain pour votre nourriture, et que les autres aliments que vous prendrez de plus, ne soient que pour vous le faire manger avec moins de difficulté. Si vous avez bien dans l'esprit vos péchés, et la mortification qui vous est nécessaire pour les expier, il vous paraîtra qu'on vous aura traité avec beaucoup de magnificence, quand on vous aura donné quelque chose de plus que du pain. Observez de ne point faire comme une grande soupe dans votre plat; contentez-vous d'y tremper votre pain. Quand vous n'aurez point de portion, vous pouvez manger votre pain tout entier, ou la moitié et au delà. Quand vous devrez faire deux repas, mangez-en ce qui vous est nécessaire pour vous soutenir, si on ne vous donne rien autre chose.

Il y a quantité d'actions pareilles qu'il me serait difficile de vous marquer toutes; mais Jésus-Christ vous en instruira lui-même, si vous avez recours à lui de toute l'étendue de votre cœur, et que vous mettiez en lui toute votre confiance. Car qui pourrait exprimer les moyens sans nombre qu'il vous fera connaître, si vous êtes attentif à l'écouter? Ne soyez pas de ceux qui ne mettent pas de fin à leurs repas; au contraire cessez de manger le plus tôt qu'il vous sera possible, en gardant toutefois la bienséance nécessaire, afin de pouvoir donner toute votre attention à la lecture qui se fait.

Lorsque vous sortirez de table, rendez grâces de tout votre cœur au Seigneur tout-puissant, qui vous a fait part de ses biens, et qui vous a donné la grâce de surmonter la sensualité. N'épargnez point votre voix pour louer et bénir, autant qu'il vous sera possible, celui qui distribue si libéralement toutes sortes de biens. Comptez, mon cher Frère, qu'il y a une infinité de pauvres qui croiraient faire bonne chère, s'ils avaient seulement le pain que Dieu vous a donné, sans les autres aliments. Soyez persuadé que c'est Jésus-Christ qui vous a donné tout ce qu'on vous a servi, et même que c'est lui qui vous a servi à table. Voyez donc avec quelle retenue, quel respect et quelle gravité, vous devez être dans un lieu où vous savez que Dieu même est présent! Quel bonheur pour vous, s'il vous était donné d'en haut, de pouvoir découvrir toutes ces choses par les yeux de votre esprit! Vous verriez le Fils de Dieu même, suivi d'une multi-

tude de saints, aller et venir dans le lieu où vous prenez votre repas, et le remplir de son auguste présence.

CHAPITRE IX.

MOYENS POUR PERSÉVÉRER DANS LA SOBRIÉTÉ ET DANS L'ABSTINENCE.

Afin que vous puissiez continuer à vivre dans l'abstinence et dans la sobriété, tenez-vous toujours dans la crainte, reconnaissez que c'est de Dieu seul que vous vient cette vertu, et demandez-lui la grâce de persévérer dans sa pratique. Si vous voulez vous y soutenir, et ne pas faire de chute, évitez de juger et de condamner les autres, arrêtez les mouvements d'indignation que vous pourriez avoir contre eux, si vous voyez qu'ils n'observent pas toutes les règles nécessaires dans leur manger. Ayez-en pitié, priez pour eux, excusez-les autant que vous le pourrez, vous ressouvenant que vous ne pouvez rien de plus que les autres, et que c'est Jésus-Christ qui vous a tendu la main par sa grâce, pour vous soutenir, non pas en considération de vos mérites, mais par sa seule miséricorde.

Vous demeurerez ferme, si vous vous occupez de ces pensées. Car pour quelle cause, quantité de personnes qui avaient bien commencé et fait de grands progrès dans l'abstinence et dans les autres vertus, sont tombées dans l'abbattement du corps et dans la tiédeur de l'esprit? C'est que la présomption et l'orgueil, leur donnant de la confiance en eux-mêmes, leur ont fait concevoir de l'indignation contre les autres, dont ils se sont établis juges et qu'ils ont condamnés intérieurement. C'est pourquoi le Seigneur ayant retiré d'eux le don de sa grâce, ils ont perdu leur première ferveur, ou passant dans l'extrémité contraire et dans l'indiscrétion, ils sont allés au delà de leurs forces, ce qui les a rendus infirmes : en sorte qu'étant tout appliqués à rétablir leur santé, ils ont passé en cela les bornes d'une juste modération, et sont devenus plus délicats et plus intempérants que ceux qu'ils avaient auparavant condamnés.

J'en ai connu plusieurs qui sont tombés dans ce malheur; Dieu permettant, pour l'ordinaire, que ceux qui condamnent les autres avec témérité tombent dans les mêmes défauts qu'ils ont repris, ou quelquefois même dans de plus grands. Servez donc le Sei-

gneur avec crainte et tremblement, et, lorsque vous vous sentirez dans la joie, par le souvenir des bienfaits dont il vous a comblé, embrassez la discipline de la répréhension et de la correction de vos-même, de peur qu'il ne s'irrite enfin contre vous, et que vous ne périssiez en sortant de la droite voie. Si vous en usez de cette sorte, vous demeurerez ferme et stable; car ce sont des moyens très-agréables au Seigneur tout-puissant, pour pouvoir résister à l'intempérance. Peu de personnes parviennent à ne point manquer en mangeant trop ou trop peu, et peu observent dans cette action toutes les circonstances nécessaires.

CHAPITRE X.

DES RÈGLES QU'IL FAUT GARDER DANS LES VEILLES ET DANS LE SOMMEIL.

Il faut s'étudier, touchant le sommeil et les veilles, à ne point donner dans les extrémités. J'avoue qu'il est difficile de garder en cela de justes mesures. Car vous remarquerez que le corps, et l'âme, par conséquent, se trouvent en grand péril, si l'on passe les bornes de la discrétion par de trop grandes abstinences et de trop grandes veilles. Il n'en est pas ainsi dans l'exercice des autres vertus, où l'excès n'est pas tant à craindre. C'est pourquoi le démon use de toute son adresse, quand il voit un homme dans une grande ferveur d'esprit, pour lui inspirer de beaucoup veiller et de faire de grandes abstinences. Il le fait tomber par-là dans une si grande faiblesse, qu'étant malade ou infirme, il devient inutile à tout, et qu'il faut que dans la suite, comme je l'ai déjà dit, il dorme et mange plus que les autres. Jamais une telle personne n'osera reprendre les exercices du jeûne et des veilles, se ressouvenant que c'est ce qui l'a rendu malade; et le démon se joignant à cela, lui inspire de ne le pas faire, et lui met dans l'esprit qu'il n'y a point d'autre cause de sa maladie, quoiqu'elle ne soit pas venue précisément de son jeûne ni de ses veilles, mais de l'excès auquel il les a poussés.

Un homme simple, qui ne connaît pas les tromperies du diable, est de toutes parts en grand danger d'être surpris; car, sous une fausse apparence de piété, il lui dit : « Vous qui êtes coupable de tant de péchés, comment pourrez-vous y satisfaire,

sans une grande pénitence? » Ou, si cet homme n'est pas tombé dans des fautes considérables, il lui représente combien les martyrs et les Pères du désert ont souffert de peines et de mortifications. Cet homme sans expérience ne saurait se persuader que ces pensées, qui ont toute l'apparence du bien, puissent ne pas venir de Dieu. Ainsi il est trompé, particulièrement lorsqu'il n'a pas soin de recourir au Seigneur par de ferventes prières accompagnées de crainte et d'humilité; car, s'il en usait ainsi, le Seigneur l'exaucerait et le conduirait lui-même, quand il ne trouverait personne pour le conduire de sa part. Celui qui demeure sous la conduite de la sainte obéissance et qui est continuellement instruit et redressé par un directeur, est en sûreté contre toutes ces illusions, quand même celui qui doit le conduire viendrait à se tromper et ne garderait pas toutes les règles de la prudence. Dieu lui fera la grâce, à cause de son humble soumission à l'obéissance, que tout lui tournera à bien, et c'est ce qu'on pourrait prouver par beaucoup d'autorités et d'exemples.

Voici donc ce qu'on peut observer touchant le sommeil et les veilles : Pendant l'été, lorsqu'après le dîner on aura sonné la cloche qui annonce le silence, il faut un peu se reposer; car, dans ce temps, on est moins propre à vaquer aux exercices de piété; et l'on peut plus facilement veiller durant la nuit, lorsqu'on se repose à cette heure. Mais, toutes les fois que vous voudrez vous endormir, observez comme une règle générale d'avoir toujours dans l'esprit quelque psaume ou quelque autre bonne pensée qui se présente à votre imagination, quand votre sommeil sera interrompu. Ayez soin de vous coucher toujours le soir de bonne heure; car, lorsqu'on veille beaucoup en ce temps-là, on a moins de dévotion et d'attention à l'office de Matines; on s'y trouve appesanti par le sommeil, on y est sans application aux choses de Dieu, et quelquefois même on est obligé de n'y point du tout assister.

Faites-vous une habitude de ne point vous endormir, sans avoir fait quelques courtes prières, ou quelque lecture, ou quelque pieuse méditation. Parmi les méditations que vous pourrez faire, j'estimerais davantage celles qui regardent la passion de Notre-Seigneur, si votre dévotion vous y porte, c'est-à-dire que vous fissiez une attention particulière à ce qu'on lui a fait souf-

frir en ces heures où vous allez prendre votre repos. C'est ainsi que saint Bernard le conseillait. Il faut pourtant suivre en cela l'inspiration du Seigneur; car la dévotion n'est pas la même en tous; mais, dans certaines personnes, elle est excitée par une chose, dans les autres, par une autre. Il suffit à quelques-uns, dans leur simplicité, d'habiter dans les trous de la pierre, selon le langage de l'Écriture. Mais, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, jamais on ne doit omettre ce qui peut porter à la dévotion; et même quand on lit et quand on étudie, on doit s'adresser de temps en temps à Jésus-Christ, s'entretenir avec lui, et lui demander l'intelligence.

Il faut souvent laisser son livre, lorsqu'on étudie, et fermer un peu les yeux, pour se recueillir, pour se cacher quelque temps dans les plaies de Jésus-Christ, et puis se remettre à lire.

Observez encore, lorsque vous cesserez d'étudier, de vous mettre à genoux pour faire quelque courte et fervente prière. Faites la même chose quand vous voudrez sortir de votre cellule, pour aller à l'église, dans le cloître, au chapitre, ou en quelque autre lieu. Suivez en cela le mouvement de l'esprit de Dieu, et par quelque prière prononcée ou non prononcée, par des gémissements et des soupirs, implorez le secours du Seigneur, répandant votre cœur en sa divine présence, lui présentant vos vœux et vos désirs, et implorant le secours des saints pour ce que vous allez faire. Ce commerce sacré se fait quelquefois sans y employer les Psaumes et sans que l'on prononce aucune parole; d'autres fois aussi, il commence à l'occasion de quelque verset des Psaumes ou de quelque passage de l'Écriture et des Pères; Dieu nous inspirant alors intérieurement ce que nous croyons être l'ouvrage de nos désirs et de nos pensées.

Lorsque cette ferveur d'esprit, qui pour l'ordinaire dure peu de temps, sera passée, vous pourrez rappeler dans votre mémoire ce que vous avez étudié un peu auparavant; et c'est alors que l'esprit de Dieu vous en donnera une plus grande intelligence. Après cela, reprenez votre étude, puis votre lecture; et enfin, revenez à la prière. Faites ces choses alternativement, et changeant ainsi d'exercices, vous vous trouverez plus fervent dans la prière, et votre intelligence en sera plus vive dans l'étude.

Or, quoique cette ferveur de dévotion puisse venir indifféremment à toutes les heures, selon qu'il plaît à celui qui dispose tout avec douceur, il arrive pourtant, d'ordinaire, qu'il fait cette faveur après Matines plutôt que dans un autre temps. C'est pourquoi ne veillez point le soir, si cela se peut, afin d'être plus en état de vous appliquer sans distraction à l'étude et à la prière après Matines.

Lorsque pendant la nuit vous entendrez sonner l'horloge, ou qu'on fera quelque autre signe, aussitôt vous défaisant de toute paresse, sortez de votre lit avec autant de promptitude que si vous le voyiez tout en feu; mettez-vous à genoux pour faire quelque courte et fervente prière; dites au moins un *Ave, Maria* ou quelque autre oraison qui excite votre esprit à la ferveur. Vous vous lèverez non-seulement avec facilité, mais même avec joie, si vous êtes couché durement et avec vos habits.

Le serviteur de Dieu doit fuir avec grand soin toute mollesse et ce qui pourrait le mettre à son aise, sans dépasser cependant les bornes de la discrétion. Servez-vous donc d'une simple paillasse, et qu'elle vous soit d'autant plus agréable qu'elle sera plus dure. Ayez une ou deux couvertures, selon que la saison ou la nécessité le demanderont. N'ayez que de la paille pour chevet, et gardez-vous de la délicatesse des oreillers, et d'avoir du linge près de votre visage, autour du cou ou à la ceinture, si ce n'est dans les nuits d'été, à cause de la sueur. L'homme n'a point besoin de toutes ces délicatesses, et ce sont de mauvaises coutumes qui se sont introduites.

Dormez tout habillé comme vous l'êtes pendant le jour, et ne faites qu'ôter vos souliers et desserrer un peu votre ceinture. Vous pourrez, dans les grandes chaleurs de l'été, ôter votre chape et dormir avec le seul scapulaire. Si vous observez tout ce que je viens de dire, bien loin que ce soit pour vous une chose pénible de vous lever, vous le ferez au contraire avec un très-grand plaisir.

Lorsque l'office de la sainte Vierge est d'obligation [1], demeurez pour le dire à la porte de votre cellule, sans vous appuyer, mais vous tenant ferme sur vos pieds. Récitez cet office avec

[1] Coutume de l'Ordre de Saint-Dominique, où les religieux disent matines et laudes de l'office de la sainte Vierge dans le dortoir, lorsque cet office est d'obligation au chœur.

beaucoup d'attention, d'une voix distincte, et avec une aussi grande ferveur que si la sainte Vierge était visiblement présente devant vous. Quand cet office sera achevé, et que vous n'aurez plus rien à faire dans votre cellule, allez à l'église ou dans le cloître, c'est-à-dire au lieu où vous trouverez plus de dévotion. Remarquez qu'il n'est pas permis au serviteur de Dieu de ne s'occuper de rien intérieurement, lorsqu'il sort de sa cellule ou qu'il y retourne; mais qu'il doit toujours repasser dans son esprit quelque psaume ou quelque pensée de piété. Vous pouvez cependant entrer dans le chœur avant qu'on commence l'office, et prévoir ce qu'on y doit dire, afin de pouvoir chanter avec les autres plus attentivement et avec plus de dévotion.

Lors donc qu'on aura sonné les Matines et qu'on aura fait les inclinations ou prosternations, selon que les temps le demandent, vous tenant ferme sur vos pieds, sans vous appuyer en aucune manière, chantez les Psaumes; et vous mettant ainsi en la présence de Dieu, que votre corps lui rende hommage, aussi bien que votre esprit. Chantez ses divines louanges avec joie, pensant en vous-même que vous êtes en la présence des saints Anges, et que vous devez avoir d'autant plus de respect pour eux, en chantant les louanges de Dieu, qu'ils voient sans cesse la face du Père céleste, qu'il ne vous est permis de voir en cette vie que comme dans un miroir et en énigme. N'épargnez jamais votre voix pour chanter ses louanges; que cependant elle soit réglée avec une juste modération. N'omettez quoi que ce soit de l'office, tant des Psaumes, des versets, des mots, des syllabes, des notes, que de tout ce qui doit être chanté. Si vous n'avez pas la voix aussi forte que les autres, chantez d'une voix plus basse; mais autant que vous le pourrez, servez-vous d'un livre, pour chanter les Psaumes, les Hymnes et les Oraisons, afin que votre esprit s'y applique davantage et que vous en receviez plus de consolation.

Il faut avoir grand soin, dans le temps qu'on est ainsi appliqué à chanter les louanges de Dieu, qu'il ne paraisse rien à l'extérieur, soit dans les gestes du corps, ou dans le son de la voix, qui marque de la légèreté; au contraire, que cette action, qui est toute spirituelle, se fasse avec toute la gravité et toute la bienséance possible. La joie intérieure de l'esprit pourrait quel-

quefois se changer en légèreté, si on ne la réprimait par une modération qui soit un frein pour la retenir. Faites tous vos efforts pour chanter d'esprit et de cœur; sans cela le son de la voix est presque inutile. Ce n'est pas un petit travail, surtout à un homme qui commence et qui n'est pas encore fortifié dans la voie de Dieu, de retenir l'égarement de son imagination, pendant qu'il est occupé à chanter les louanges divines.

Soyez toujours dans votre place au chœur, et mettez-vous ordinairement au même endroit, à moins qu'il ne vienne quelqu'un à qui il soit juste que vous cédiez. Si vous voyez qu'on fasse quelque faute dans le chœur, tâchez d'y suppléer, ou par vous, ou par les autres. Ce serait une chose fort agréable à Dieu, si le jour d'auparavant vous vous appliquiez à prévoir les Rubriques, et tout ce qui se doit dire dans le chœur, et que vous fussiez prêt à réparer tous les manquements que les autres peuvent faire. Mais prenez garde que, s'il s'élève quelque contestation touchant ce qu'on doit lire ou chanter au chœur, vous ne rompiez pas le silence, quand même vous seriez sûr de ce qui se doit dire. Il s'en trouve plusieurs qui disputent beaucoup pour fort peu de chose. C'est un moindre mal de laisser passer quelque faute, que d'entrer en contestation pour la corriger.

Si cependant vous pouviez redresser le chœur par une seule parole, vous devriez le faire, surtout si vous êtes des plus anciens de ceux qui s'y trouvent : mais, si vous sentez votre esprit agité par l'impatience, il vaut mieux que vous vous appliquiez à apaiser cette agitation, que de penser à reprendre les autres. Si quelqu'un lit ou chante mal, s'il fait quelque chose qui n'est point à propos, n'en murmurez pas, et ne reprenez point; car une telle correction marque une espèce de vaine gloire. Observez la même chose pendant qu'on fait la lecture : quelque mauvaise et choquante que soit la manière dont on la fait, ne faites sur cela aucun signe; car ce serait le signe d'un esprit enflé d'orgueil.

Lorsque plusieurs s'empressent pour suppléer à quelque manquement, laissez-les faire, sans vous en mêler. Si personne ne se présente pour le faire, alors faites-le avec toute sorte de modestie. Il serait mieux de prévenir cette faute, que de la réparer quand elle est faite.

Ne dites point deux Leçons ou deux Répons de suite, particulièrement dans les communautés nombreuses, si ce n'est qu'il manquât beaucoup de religieux. Si vous êtes jeune, ne vous portez pas facilement à suppléer à ce que doivent dire les anciens.

N'ayez point la vue égarée de çà et de là, pour voir ce que les autres font; mais baissez les yeux vers la terre, élevez-les vers le ciel, fermez-les tout-à-fait, ou les tenez arrêtés sur votre livre.

Toutes les fois que vous assistez à l'office divin, étant debout ou assis, n'appuyez point votre visage sur vos mains : mettez-les sous votre chape ou sous votre scapulaire, qu'il sera toujours plus décent de couvrir de la chape.

N'ayez point vos pieds l'un sur l'autre, ni les jambes écartées; mais que toute votre personne soit dans la modestie que demande la présence de votre Dieu.

Gardez-vous de mettre les doigts dans vos narines : car il se trouve des gens qui s'arrêtent à des amusements si honteux, ce qu'ils ne font pas sans que le démon les y pousse, se détournant ainsi de l'attention qu'ils doivent avoir à l'office, et faisant voir beaucoup d'indévotion.

Il y a un nombre infini de choses pareilles, qu'il n'est pas possible de marquer toutes en particulier; mais, si vous avez de l'humilité et une charité parfaite, l'onction de l'Esprit-Saint vous apprendra comment il faut vous comporter en toutes choses.

Vous qui lisez ceci, prenez garde de ne pas tellement vous attacher aux actions que je viens de marquer, et qui peuvent, par les différentes circonstances, varier en une infinité de manières, que vous blâmiez qu'on fasse autrement quelquefois, comme quand on parle au chœur lorsqu'il s'y fait quelque faute, puisqu'il appartient aux anciens de la corriger. Il est vrai cependant que la dispute ne sied point à un serviteur de Dieu. C'est, comme je l'ai déjà dit, un moindre mal de souffrir patiemment quelque faute, que de s'amuser à entrer en contestation. Et ce que je dis en général, combien doit-il être plus exactement observé dans le chœur, où de telles disputes sont si scandaleuses, et troublent si fort l'attention et la tranquillité de l'esprit?

Prenez garde aussi que, quand j'ai dit qu'il fallait toujours chanter ou lire au chœur, je n'ai pas prétendu que cela eût lieu dans certains moments où l'esprit est dans une telle ferveur que le chant pourrait la ralentir; puisqu'alors il serait mieux de dire son office en particulier, surtout dans les Communautés où il y aurait assez de personnes pour chanter. Il en est ainsi de beaucoup d'autres choses, que le Seigneur tout-puissant vous apprendra beaucoup mieux que moi, si après avoir méprisé toutes choses pour vous attacher à lui, vous le consultez dans la droiture et dans la simplicité de votre cœur.

On ne doit pas facilement s'en rapporter à soi-même quand il s'agit de s'éloigner des pratiques communes, à moins que par un long usage de toutes les vertus, on n'ait obtenu l'esprit de discernement.

CHAPITRE XI.

DE LA MANIÈRE DE PRÊCHER.

Dans la prédication et dans les exhortations, servez-vous de paroles simples et familières, pour expliquer en détail ce que l'on doit faire, et, autant que vous le pourrez, appuyez ce que vous avez à dire de quelques exemples, afin que le pécheur qui trouve sa conscience chargée du même péché que vous reprenez, se sente frappé comme si vous n'aviez parlé que pour lui seul. Faites cela toutefois de telle manière, qu'on s'aperçoive que vos paroles partent du cœur, sans qu'il s'y mêle aucun mouvement d'indignation ou d'orgueil; que ce soit des entrailles de la Charité, et d'un amour aussi tendre que celui d'un père qui s'afflige des fautes de ses enfants, qui les pleure lorsqu'ils sont malades, ou qui s'inquiète lorsqu'ils sont tombés dans quelque précipice affreux; d'un père, dis-je, qui fait tous ses efforts pour les retirer de tous ces périls; et même d'une mère qui apporte tous ses soins pour leur conservation, qui se réjouit de leur avancement, et de l'espérance qu'ils ont d'avoir part à la gloire de l'éternité.

C'est par cette manière de prêcher, qu'on se rend utile à ses auditeurs; au lieu qu'ils sont peu touchés, lorsqu'on se contente de leur parler en général des vices et des vertus.

Usez des mêmes moyens dans les confessions, lorsqu'il sera

nécessaire d'encourager les personnes timides, ou d'épouvanter celles qui ont le cœur endurci. Faites voir à tous ces entrailles de la charité d'un père; en sorte que le pécheur sente que vos paroles n'ont d'autre principe que la charité toute pure. C'est pourquoi il faut toujours que des paroles de charité et de douceur précèdent celles qui doivent piquer et reprendre. Vous donc qui désirez être utile aux autres, commencez par recourir à Dieu de toute l'étendue de votre cœur; demandez-lui avec simplicité cette charité divine, qui renferme en elle seule les autres vertus, et avec laquelle vous pourrez parvenir à tout ce que vous désirez.

CHAPITRE XII.

REMÈDES CONTRE QUELQUES TENTATIONS SPIRITUELLES.

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous enseignerai des remèdes contre quelques tentations spirituelles, très-communes en ce temps-ci, et que Dieu permet pour purifier et pour éprouver ses élus. Et quoiqu'il semble qu'elles n'attaquent pas directement la foi, ceux toutefois qui les examineront avec soin, reconnaîtront qu'elles vont à détruire les principaux dogmes de la religion, et qu'elles préparent le trône de l'antéchrist. Je n'expliquerai point quelles sont ces tentations, pour n'être à personne une occasion de chute ou de scandale; mais je vous ferai voir avec quelle prudence vous devez vous conduire, si vous voulez n'en être pas vaincu. Et, parce que ces tentations sont de deux sortes, dont la première est la suggestion du démon, qui fait que l'homme se trompe et s'égare dans la conduite qu'il doit tenir à l'égard de Dieu et dans les choses qui ont rapport à lui; la seconde est la doctrine corrompue de quelques personnes, et la manière de vie de celles qui ont déjà succombé à de telles tentations; je vous enseignerai de quelle sorte vous devez vous conduire à l'égard de Dieu, et de tout ce qui a rapport à lui, si vous voulez être en sûreté contre ces tentations. Ensuite, je vous ferai voir quelle doit être votre conduite à l'égard des hommes, touchant leur doctrine et leur manière de vivre.

Le premier remède contre les tentations spirituelles que le démon sème dans le cœur de plusieurs personnes en ce malheu-

reux temps, est que ceux qui veulent vivre dans la soumission que l'on doit à Dieu, n'aient aucun désir de se procurer par leurs prières, leurs méditations, ou par d'autres bonnes œuvres, ce qui s'appelle révélations, ou sentiments surnaturels, au-dessus de ce qui arrive selon le cours ordinaire des choses à ceux qui craignent Dieu et qui l'aiment véritablement; parce qu'un tel désir ne saurait avoir d'autre racine ni d'autre fondement, que l'orgueil, la présomption, une vaine curiosité en ce qui regarde les choses de Dieu, et enfin une foi très-faible. C'est pour punir ce malheureux désir, et par un effet de sa justice que Dieu abandonne une âme, et qu'il permet qu'elle tombe dans les illusions et les tentations du démon, qui la séduit et lui donne de fausses visions et des révélations trompeuses. Et voilà la source de la plupart des tentations spirituelles qui règnent en ce temps; tentations que ce malin esprit enracine dans l'âme de ceux qu'on peut appeler les précurseurs de l'antechrist, comme vous l'allez voir par ce que je vais dire.

Vous devez être persuadé que les véritables révélations et les sentiments extraordinaires par lesquels on connaît les secrets de Dieu, ne sont point l'effet de ce désir dont nous avons parlé, ni d'aucun soin ni effort que l'âme puisse faire d'elle-même, mais seulement de la pure bonté de Dieu, se communiquant à une âme remplie d'humilité, qui le cherche et le désire de toutes ses forces, et qui a pour lui un extrême respect.

Il ne faut pas même s'exercer dans l'humilité et dans la crainte de Dieu, afin d'avoir des visions, des révélations et des sentiments extraordinaires; car ce serait tomber dans le même péché que ce désir fait connaître.

Le deuxième remède est d'éloigner de votre âme, lorsque vous êtes appliqué à la prière, une certaine consolation, quelque petite qu'elle soit, si vous remarquez qu'à son occasion il se forme en votre cœur quelque sentiment de présomption et d'estime de vous-même, ce qui vous conduirait insensiblement à abuser de ce qu'on appelle honneur et réputation, et vous ferait croire que vous méritez d'être honoré et loué en ce monde, et d'avoir part à la gloire du ciel. L'âme qui s'attache à ces fausses consolations, tombe dans des erreurs très-dangereuses; car le Seigneur permet, par un juste jugement, que le démon ait la puissance d'augmenter en elle ces sortes de goûts spirituels, de les rendre fré-

quents et de lui donner des sentiments très-faux, très-dangereux et pleins d'illusions, que cette âme abusée prend pour véritables. Hélas! combien de personnes ont été séduites par ces fausses consolations!

Je sais que la plus grande partie des ravissements, des extases, ou, pour mieux dire, des fureurs de ces précurseurs de l'antechrist, ne viennent que de là. C'est pourquoi, n'admettez dans votre âme, lorsque vous vous appliquerez à la prière, que la seule consolation qui peut venir de la parfaite connaissance que vous aurez de votre néant et de votre misère; connaissance qui vous fera persévérer dans l'humilité, et qui vous inspirera un profond respect pour la grandeur et la majesté de Dieu, avec un grand désir qu'il soit honoré et glorifié. Ce sont là les consolations qui ne peuvent séduire.

Le troisième remède est d'avoir en horreur tout sentiment, quelque élevé qu'il soit, toute vision qui vous ferait croire que vous pénétrez dans les secrets de Dieu, lorsque vous verrez que ces sentiments peuvent blesser quelque article de la foi ou les bonnes mœurs, particulièrement s'ils étaient contraires à l'humilité ou à la pureté; car sans doute cela ne peut venir que du démon. Et, si vous aviez une vision qui ne fût point accompagnée d'une lumière et d'un sentiment qui vous rendît certain dans votre cœur qu'elle vient de Dieu et qu'elle ne vous porte qu'à ce qui est agréable à Dieu, ne vous appuyez point sur elle.

Le quatrième est de ne vous attacher à aucune personne, quelque sainteté de vie que vous puissiez remarquer en elle, quelque dévotion, étendue d'esprit et capacité qu'elle ait, et de ne pas suivre ses conseils et sa manière de vivre, lorsque vous connaîtrez, à n'en pouvoir douter, que ses avis ne sont point selon Dieu, qu'ils n'ont point pour règle une véritable prudence, qu'ils ne sont point appuyés sur ce que nous prescrit la loi de Dieu, et sur ce qui nous a été donné pour modèle dans la vie de Jésus-Christ et des saints, sur ce que les saintes Écritures et les Pères de l'Église nous ont enseigné et prêché. Ne craignez point de pécher par orgueil et par présomption, lorsque vous mépriserez de tels conseils, puisque vous devrez cela au zèle et à l'amour de la vérité.

Le cinquième remède est d'éviter toute société et familiarité avec ceux qui répandent et qui sèment, pour ainsi dire les ten-

tations dont je parle, ceux qui les défendent ou qui les louent. N'écoutez ni leurs paroles, ni leurs exhortations; ne désirez point de voir ce qu'ils savent faire, parce que le démon se servirait de cette curiosité pour vous faire remarquer dans ces personnes tant de paroles sublimes et tant de signes extérieurs d'une grande perfection, que vous vous engageriez malheureusement dans le précipice de leurs erreurs.

CHAPITRE XIII.

REMÈDES CONTRE LES FAUSSES RÉVÉLATIONS.

Je vous apprendrai encore de quels remèdes vous devez vous servir, à l'égard de quelques personnes qui sèment dans les cœurs, par leur vie et par leur doctrine, les tentations dont j'ai parlé.

Ce que vous devez d'abord observer à leur égard, c'est d'estimer peu leurs visions, leurs sentiments extraordinaires, leurs extases, leurs ravissements; et si elles vous disaient quelque chose qui fût contraire à la foi, à la sainte Écriture et aux bonnes mœurs, vous devriez avoir en horreur toutes ces visions, les regarder comme de pures folies, et les prétendus ravissements et extases de ces gens-là, comme des fureurs. Si toutefois leurs sentiments et leurs paroles s'accordaient parfaitement avec les dogmes de la religion, avec ce qui nous a été enseigné dans les divines Écritures, et qu'il n'y eût rien qui blessât les bonnes mœurs, alors il ne faudrait pas les mépriser, car ce serait mépriser les choses de Dieu; mais il serait bon de ne pas s'y confier entièrement, parce qu'il arrive souvent, et surtout dans ces tentations spirituelles, que la fausseté est cachée sous les apparences du bien et de la vérité, et la malice sous les apparences de la vertu. Le diable se sert souvent de tout cela pour tromper et pour répandre plus facilement son mortel venin, lors même qu'on ne croit pas qu'il y ait lieu de s'en défier. Je suis persuadé que, dans ces occasions, ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, est de ne point s'arrêter à toutes ces choses extraordinaires, quelque apparence de bien et de vérité qu'elles aient, et de les laisser pour ce qu'elles sont, à moins qu'elles n'arrivent à des personnes d'une si grande probité, d'une telle prudence et d'une humilité si reconnue, qu'on puisse être certain que ces per-

sonnes ne peuvent tomber dans l'illusion, ni être conduites par l'esprit du démon. Alors même, quoiqu'il soit bon d'approuver les visions et les sentiments surnaturels de ces personnes, il ne faut pas s'y confier absolument à cause de toutes ces qualités qui se trouvent en elles; mais seulement à cause de la conformité qui s'y rencontre avec la foi catholique, les bonnes mœurs, les paroles et la doctrine des saints.

2° S'il arrivait que vous fussiez porté intérieurement, par quelque révélation, quelque sentiment ou de quelque manière que ce fût, à entreprendre quelque chose de considérable que vous n'eussiez pas coutume de faire, sans être certain que cela est agréable à Dieu, et qu'au contraire vous eussiez raison d'en douter; prenez du temps pour examiner cette action, pesez-en toutes les circonstances, voyez principalement quelle en est la fin, pour pouvoir connaître si elle lui est agréable. Je ne dis pas toutefois que vous en jugiez par vous-même; mais autant qu'il vous sera possible, appliquez-y les règles qui nous ont été données par les saintes Écritures, et dans les exemples des saints que vous pouvez imiter. Je dis que vous pouvez imiter; car, selon le sentiment de saint Grégoire, il y a des saints qui ont fait quelques actions qui ne doivent pas être imitées, quoiqu'elles aient été bonnes par rapport à eux, et que nous les devions regarder avec respect et vénération. Que si vous ne pouvez reconnaître par vous-même si ce que vous désirez faire est agréable à Dieu, demandez conseil à des personnes d'une doctrine très-approuvée et d'une piété dont on ne puisse douter, et leur avis vous fera connaître la vérité.

3° Si vous êtes exempt des tentations dont j'ai parlé, soit que jamais vous ne les ayez ressenties, ou que les ayant éprouvées vous en ayez été délivré, prenez soin d'élever votre cœur et votre esprit vers Dieu, et gardez-vous bien d'attribuer à vos forces, à votre sagesse, à vos mérites, et à la régularité de vos mœurs, ce que vous ne tenez que de la grâce et de la pure bonté de Dieu, dont vous devez souvent, ou, pour mieux dire, continuellement, lui rendre de très-humbles actions de grâces. N'allez pas vous persuader que vous avez été préservé ou délivré de ces tentations par un effet du hasard. Car, selon le sentiment des saints, c'est principalement pour punir de telles pensées, que Dieu retire sa grâce de l'homme et qu'il permet qu'il suc-

combe aux tentations du démon, et qu'il en soit misérablement trompé.

4° Ne commencez jamais par le mouvement de votre volonté propre aucune action considérable, et que vous n'avez pas accoutumé de faire, lorsque vous serez actuellement dans ces sortes de tentations qui vous mettent dans le doute; mais réprimez les désirs de votre cœur, attendant avec humilité, crainte et respect, que Dieu vous fasse la grâce de vous éclairer par sa divine lumière. Car, si dans le doute où vous êtes, vous entrepreniez, par le mouvement de votre propre volonté, quelque chose de considérable que vous n'eussiez pas coutume de faire, cette action dans la suite ne pourrait avoir une bonne fin. Je ne prétends parler que des actions considérables et extraordinaires, qu'il ne faut jamais commencer quand on se trouve dans la tentation et dans le doute.

5° Si, au contraire, vous aviez commencé quelque bonne œuvre, avant d'être assailli par cette tentation, qu'elle ne vous empêche point de l'achever; surtout n'omettez pas la prière, la confession, la communion, le jeûne et les actions d'humilité que vous avez coutume de faire, quoique vous ne trouviez ni goût, ni consolation en toutes ces choses.

6° Si vous êtes tourmenté de ces tentations, élevez votre cœur et votre esprit vers Dieu, lui demandant humblement qu'il n'arrive sur cela que ce qui doit tourner à sa plus grande gloire et à votre salut, vous soumettant à sa divine volonté, souffrant ces tentations autant de temps qu'il lui plaira, et le priant de vous accorder la grâce de ne le point offenser.

CHAPITRE XIV.

QUELQUES MOTIFS POUR EXCITER A LA PERFECTION.

Il m'est si agréable de voir que vous avez commencé à bien faire et que vous ne pensez qu'à honorer Dieu, que je souhaite que non-seulement vous persévériez, mais encore que vous vous avanciez de jour en jour dans l'exercice des bonnes œuvres, ou qu'au moins vous le désiriez de tout votre cœur. C'est pourquoi je vous proposerai ici quelques motifs propres à vous exciter à quelque chose de plus parfait que ce que vous avez déjà com-

mencé, quoique vous ne deviez pas croire que vous pourrez l'accomplir par vos propres forces.

1° Considérez combien Dieu mérite d'être aimé et honoré, à cause de sa bonté, de sa sagesse et de ses autres perfections, qui sont sans nombre et sans bornes; et de là vous comprendrez aisément que ce que vous avez cru être considérable, dans ce que vous avez fait pour son service, est très-peu de chose, et rien même, si vous le comparez à ce que vous devriez être, par rapport à ses perfections divines et à ce qu'il mérite qu'on fasse pour lui plaire. J'ai mis cette raison la première, parce que dans toutes nos actions nous devons avoir principalement en vue l'honneur de Dieu, sa crainte et son amour; lui seul méritant par lui-même d'être aimé de toutes ses créatures.

2° Faites réflexion aux mépris, à l'ignominie, à la pauvreté, aux douleurs et à la Passion si amère que le Fils de Dieu a bien voulu souffrir pour vous. Si vous l'aimez et si vous l'honorez pour toutes ces choses, vous reconnaîtrez facilement que tout ce que vous pouvez faire pour lui témoigner votre amour et votre respect est bien peu de chose en comparaison de ce que vous devriez. Ce motif est plus parfait et plus élevé que ceux que je vais exposer; c'est pourquoi je l'ai placé au second rang.

3° Si vous considérez quelle est la pureté de vie et la perfection à laquelle vous oblige la loi de Dieu, qui est si parfaite; que cette loi demande, avec une entière exemption de tout vice et de tout péché, cette plénitude de vertus renfermée dans le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces; vous verrez aussitôt quelle est votre faiblesse, et combien vous êtes encore éloigné de l'innocence et de la perfection que vous devriez avoir.

4° Si vous faites attention à la multitude infinie des bienfaits de Dieu, aux faveurs corporelles et aux grâces spirituelles qu'il a distribuées à ses créatures, et à vous en particulier; vous serez bientôt persuadé que tout ce que vous faites ou que vous pourrez faire pour Dieu à l'avenir n'est rien par rapport à tant de bienfaits et à tant de grâces dont il vous a comblé avec une libéralité et une bonté infinies.

5° Tâchez de pénétrer quelle est la grandeur de la récompense et de la gloire promise et préparée à ceux qui vivent dans la pratique de la vertu pour honorer Dieu par leur sainte

vie, et de comprendre que cette gloire sera d'autant plus grande qu'ils auront fait plus d'actions de justice et de piété. Vous reconnaîtrez par là que tous vos mérites n'ont aucune proportion avec une si grande gloire, et vous désirerez de tout votre cœur de pouvoir faire plus d'œuvres vertueuses et parfaites que vous n'en avez encore fait.

6° Si vous vous appliquez à comprendre combien les vertus ont de grandeur et de noblesse par elles-mêmes, l'élévation qu'elles donnent à l'âme qui en est ornée, et combien au contraire il y a de honte et de bassesse dans les vices, vous ferez tous vos efforts, si vous êtes sage, pour remplir de plus en plus votre âme de toutes sortes de vertus, et pour fuir de plus en plus toutes sortes de vices.

7° Si vous faites réflexion sur la vie élevée et parfaite des saints, et que vous considériez le nombre et l'excellence des vertus qu'ils ont pratiquées, vous sentirez votre langueur et l'imperfection de vos œuvres.

8° S'il vous était possible de pénétrer le nombre et la grandeur des péchés que vous avez commis contre Dieu, vous seriez aisément persuadé que toutes vos œuvres, quelques saintes qu'elles soient, n'ont guère de proportion avec vos péchés ni avec les satisfactions dont vous êtes redevable à la justice de Dieu.

9° Considérez que vous êtes environné de toutes parts de périls et de tentations; que le diable, le monde et la chair s'efforcent de vous perdre; tâchez de prendre le parti le plus sûr pour leur résister, c'est-à-dire pratiquez la vertu dans son plus haut point de perfection, pour être plus à couvert de toutes ces tentations.

10° Si vous pensez à la sévérité des jugements de Dieu, et par combien de vertus, d'actions de justice et de pénitence vous devriez vous préparer à paraître devant lui, vous tomberez d'accord que ce que vous avez fait jusqu'ici de bonnes œuvres et de pénitence est peu de chose en comparaison de ce que vous auriez dû faire.

11° Si vous faites réflexion sur la brièveté de votre vie, sur ce que la mort vous surprendra à l'heure où vous vous y attendrez le moins, et qu'après la mort vous ne pourrez plus mériter ni rien faire pour obtenir le pardon de vos péchés; sans doute cette

pensée vous excitera à pratiquer la vertu avec plus de fidélité, et vous portera à faire une pénitence plus rigoureuse que celle que vous avez commencée.

12° Considérez que, quelque sainteté de vie que vous ayez entreprise, à quelque degré de vertu et de perfection que vous ayez tâché de vous élever, vous n'avez pu éviter entièrement l'orgueil ni la présomption, non plus que la négligence et la tiédeur. Or, quand on se trouve renfermé entre ces deux maux, on est en grand danger de tomber dans beaucoup de péchés spirituels, ce que je pourrais vous faire voir par quantité de preuves, si je ne craignais d'être long en écrivant ceci. Je me contenterai de vous dire que pour vous délivrer de ces maux et vous mettre en sûreté contre eux, il ne faut point que vous considériez ce que vous avez déjà fait de bien; mais que vous fassiez tous vos efforts pour atteindre à une plus haute perfection. Saint Bernard, expliquant le psaume *Qui habitat*, et parlant de ceux qui dans le commencement ont beaucoup de ferveur, mais qui, dans la suite, se croyant quelque chose, tombent dans l'affaiblissement et la tiédeur, leur dit : « Faites réflexion que vous avez très-peu de bien en vous, et que ce peu même que vous avez, vous le perdrez bientôt, si celui qui vous l'a donné ne le conserve par sa grâce. »

13° Il faut faire une attention particulière à la profondeur des jugements de Dieu sur quelques personnes qui, après avoir persévéré longtemps dans une grande sainteté et dans une haute perfection, ont fait des chutes funestes; le Seigneur les ayant abandonnées, à cause de quelques péchés secrets dont ils ne se croyaient point coupables. Je ne doute pas que cette pensée ne vous serve beaucoup pour vous avancer dans le chemin de la vertu, et qu'à quelque degré de perfection que vous soyez arrivé, vous ne vous efforciez de plus en plus de porter encore vos désirs plus haut, de vous purifier de tous vos péchés avec plus de soin, et de devenir sans cesse plus parfait et plus saint, dans la crainte où vous serez que Dieu trouvant peut-être en vous quelque péché secret, ne vous abandonne très-justement.

14° Repassez souvent dans votre esprit les tourments et les peines des damnés et celles qui sont préparées à tous les autres pécheurs. Cette réflexion vous fera considérer comme une peine très-légère tous les travaux de cette vie, les pénitences, les hu-

miliations, la pauvreté, enfin tout ce qu'on peut souffrir ici-bas pour Dieu. La crainte et le danger où vous êtes de tomber dans ces tourments vous engageront à faire tous vos efforts pour les éviter et pour tendre de plus en plus à une vie plus sainte et plus parfaite.

CHAPITRE XV.

ÉCLAIRCISSEMENT ET APPLICATION DES MOTIFS PROPOSÉS DANS LE CHAPITRE PRÉCÉDENT.

J'ai plutôt touché en passant les motifs qui peuvent porter à la perfection que je ne les ai expliqués, afin que sur le peu que j'ai dit vous puissiez beaucoup penser, chacune de ces raisons vous devant fournir d'amples sujets de méditation et de réflexion. Ce que vous devez observer à l'égard de ces motifs, si vous voulez qu'ils vous soient utiles, c'est de ne pas vous contenter de les mettre dans votre esprit, mais de faire en sorte qu'ils passent dans votre cœur, par une certaine affection qui donne le mouvement à votre volonté, pour lui faire accomplir ce qu'ils vous auront persuadé. Et pour vous en donner une plus grande intelligence, je repasserai en peu de mots sur chacune de ces raisons, afin de vous faire comprendre qu'elles ne produiront aucun effet dans votre âme, si de votre esprit vous ne les faites passer dans votre cœur par le sentiment et l'affection.

A l'égard du premier motif, il aura de la force dans les âmes qui, par l'élévation de leur esprit et de leurs pensées, sentent, pour ainsi dire, quelle est la grandeur, la perfection et la majesté de Dieu, et qui font tous leurs efforts pour l'aimer et l'honorer en tout, autant qu'il le mérite.

Le second fera son effet sur tous ceux qui ont un vif sentiment de la charité et de la bonté infinie de Jésus-Christ, dont il leur a donné tant de marques dans ce qu'il a bien voulu souffrir pour elles et dans sa mort; ce qui leur inspire un désir ardent d'employer toutes leurs forces pour lui en témoigner leur reconnaissance.

Le troisième sera utile à ceux qui comprennent quelle est l'étendue de la perfection que Dieu demande de ses créatures, et qui, pour lui obéir, tâcheront, avec toute l'attention possible,

d'accomplir ses divins commandements, et qui auront un ardent désir de parvenir à cette perfection.

Le quatrième agira sur ceux qui sont pénétrés de la grandeur des bienfaits et des grâces qu'ils ont reçus de Dieu, et qui s'efforcent de tout leur pouvoir de le servir avec la fidélité qu'exigent tant de faveurs.

Le cinquième aura son effet en ceux qui ont un ardent désir de la gloire du Ciel, qui connaissent, pour ainsi dire, quelle est la grandeur de cette gloire, et qui, par une foi vive et une ferme espérance, font toutes sortes d'œuvres de justice pour parvenir à cette gloire.

Le sixième sera efficace à l'égard de ceux à qui tout péché fait horreur, qui au contraire ont un amour très ardent pour la perfection et la justice, et qui connaissent quel est le don inestimable de la grâce de Dieu.

Le septième agira sur ceux qui ont en singulière vénération les actions des saints, avec un grand désir de les imiter, et principalement ceux qui ont été les plus parfaits, comme la très-sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste, les Apôtres et les autres Saints, qu'il serait trop long de nommer.

Le huitième touchera ceux qui sentent le poids de leurs péchés, et qui désirent de tout leur cœur satisfaire à la justice de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres.

Le neuvième fera son effet sur les âmes qui sentent leur faiblesse, le poids qui les entraîne vers la terre, et les périls qu'elles courent de succomber aux tentations qui les environnent de toutes parts. C'est ce qui leur fera prendre toutes sortes de précautions pour conserver la grâce de Dieu, et pour éviter les occasions de l'offenser.

Le dixième fera impression sur l'âme qui, connaissant ses péchés, se sent pénétrée de la crainte du jugement qui sera prononcé au dernier jour contre les pécheurs impénitents.

Le onzième aura de la force sur ceux qui, craignant la mort, tâchent de s'y préparer par une vie remplie de mérites.

Le douzième sera utile à ceux qui sont persuadés que, quelque sainteté de vie qu'ils aient entreprise, et quelque désir qu'ils aient eu de tendre à la perfection, il n'est presque pas possible qu'il ne s'y soit mêlé de l'orgueil et de la négligence; qu'ainsi ils ne sauraient trop faire pour remédier à ces maux,

et qu'étant placés entre ces deux périls, ils doivent faire toutes sortes d'efforts pour les éviter.

Le treizième agira sur ceux qui, ayant un très-grand soin de leur salut, craignent plus que toutes choses de perdre la grâce de Dieu.

Le quatorzième aura son effet dans les âmes qui sont pénétrées des peines dont Dieu punira les pécheurs dans l'enfer; qui sentent qu'elles les ont méritées, et qui, faisant pénitence, s'efforcent de les éviter.

Il y a deux choses qui doivent être comme la fin et la conclusion de ce que nous venons de dire: l'une consiste à reconnaître son imperfection, sa misère, et son néant; l'autre à faire de nouveaux efforts pour mener une vie plus parfaite; en sorte, néanmoins, que le désir d'une plus grande perfection ne soit jamais sans cette vue et ce sentiment de nos misères, comme ce sentiment de nos misères ne doit jamais être sans ce désir de perfection.

CHAPITRE XVI.

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR ÉVITER LES PIÉGES ET LES TENTATIONS DU DÉMON.

Celui qui voudra éviter les piéges et les tentations du démon, particulièrement à la fin de sa vie, doit être persuadé de deux choses. La première qu'il ne doit pas avoir d'autre sentiment de lui-même, ni s'estimer davantage, qu'un cadavre rempli de vers et donné en proie à la pourriture, dont ceux qui approchent tâchent de détourner les yeux pour ne point voir une chose si affreuse, et font ce qu'ils peuvent pour ne point sentir la mauvaise odeur qui en sort. C'est ainsi, mon cher frère, que vous et moi devons toujours penser; mais je le dois encore plus que vous, puisque je reconnais, avec justice, qu'il n'y a en moi que corruption dans le corps et dans l'âme; qu'il n'y a au-dedans de moi que la mauvaise odeur de mes péchés et d'une iniquité qui doit faire horreur; et ce qui est encore plus fâcheux, c'est que de jour en jour je sens que cette corruption s'augmente et se renouvelle.

C'est le sentiment que l'âme fidèle doit avoir d'elle-même. Il faut qu'elle s'humilie profondément en la présence de Dieu qui

voit tout; qu'elle le considère comme un juge très-sévère, qui lui demandera un compte exact et rigoureux de toute sa conduite. Elle ne saurait donc ressentir trop de douleur de l'avoir offensé, et d'avoir perdu la grâce qui lui fut donnée par le baptême, où elle avait été lavée et purifiée dans le sang même de Jésus-Christ.

Ce n'est pas assez que l'âme reconnaisse sa corruption devant Dieu, et qu'elle même en soit persuadée, il faut, outre cela, qu'elle consente à donner ce spectacle, non-seulement aux anges, et aux saints du ciel et de la terre, mais encore à tous les hommes; qu'ils n'aient par conséquent que du mépris pour ses paroles et pour ses actions, qu'ils se détournent pour ne la point voir, et pour ne point sentir l'odeur de sa corruption; qu'ils la rejettent d'entre eux comme une personne morte avec qui ils ne veulent plus avoir de commerce, qui n'est plus de leur société, et qui à leur égard est quelque chose de plus horrible qu'un lépreux; et cela, jusqu'au temps où la grâce de Dieu daignera la visiter et la faire rentrer en elle-même. Qu'elle soit encore persuadée que les hommes ne lui feraient aucun tort, mais la traiteraient comme elle le mérite, quand même ils lui arracheraient les yeux, qu'ils lui couperaient les mains et lui feraient souffrir toutes sortes d'autres maux dans un corps qui lui a servi pour offenser le Dieu qui l'a créée.

La seconde chose est de désirer d'être humilié et méprisé, et de souffrir non-seulement avec patience, mais même avec beaucoup de joie, toutes les calomnies, les injures, les ignominies, enfin tout ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus humiliant.

Il faut encore avoir beaucoup de défiance de soi-même, de tout ce qu'on a pu faire de bien et de toute sa conduite passée, se tourner entièrement vers Jésus-Christ, et se jeter entre les bras de ce divin Sauveur, qui s'est réduit à une extrême pauvreté, qui a souffert toutes sortes d'opprobres, de mépris et d'humiliations, et une mort très-cruelle pour l'amour de nous.

Mourez donc à tous les sentiments et à toutes les affections humaines, afin que Jésus-Christ crucifié vive dans votre cœur et dans votre esprit, et qu'étant tranformé, et, pour ainsi dire, tout transfiguré, vous n'ayez plus d'autre sentiment dans le cœur, que vous n'écoutiez, que vous ne regardiez plus que votre Sei-

gneur attaché à la Croix et mourant pour vous, suivant en cela l'exemple de la sainte Vierge; en sorte qu'étant entièrement mort au monde, votre âme n'ait plus d'autre vie que celle de la foi; attendant ainsi cette résurrection bienheureuse, où le Seigneur vous comblera d'une joie spirituelle et des dons de l'Esprit-Saint; vous, dis-je, et toutes les personnes dans lesquelles doit se renouveler l'état des Apôtres et la première ferveur de l'Eglise. Ayez donc soin de vous exercer à la prière, à la méditation, et aux saintes affections, pour obtenir les dons et les grâces de Dieu.

Les sentiments où vous devez être à son égard, se réduisent principalement à sept, qui sont : 1° De l'aimer d'un amour très-vif et très-ardent; 2° de le craindre par-dessus toutes choses; 3° de lui rendre l'honneur et le respect qui lui sont dûs; 4° d'avoir un zèle très-constant pour son service. Joignez à cela : 5° Les actions de grâce; 6° Une obéissance prompte et parfaite pour tout ce qu'il vous ordonne, et, autant qu'il est en vous, 7° le goût des choses du ciel, lui disant sans cesse : Seigneur Jésus, faites par votre grâce, que mon esprit, mon cœur, et jusqu'à la moelle de mes os, soient pénétrés de crainte et de respect pour vous; que je brûle d'un zèle ardent pour tout ce qui regarde votre gloire. Que ce zèle, ô mon Dieu, m'inspire, pour tous les outrages qu'on a pu vous faire, une horreur extrême; qu'elle redouble, si j'ai été moi-même assez malheureux pour vous outrager, ou que d'autres l'aient fait à mon occasion. Accordez-moi encore, par votre bonté, qu'étant votre créature, je vous adore avec une profonde humilité, comme mon Dieu et comme mon souverain Seigneur; que je sois pénétré de reconnaissance pour toutes les grâces et pour les bienfaits sans nombre j'ai reçus de votre miséricorde, et que je vous en rende de continuelles actions de grâces. Faites que je vous loue et que je vous bénisse toujours avec une joie parfaite et une entière effusion de cœur, et que vous obéissant en toutes choses, je puisse goûter un jour la douceur infinie de votre festin éternel, avec les anges, les apôtres et tous vos saints, quelque indigne que je sois d'une si grande grâce par mes continuelles ingratitudes.

Après vous avoir marqué quels sont les sentiments dans lesquels vous devez tâcher d'être à l'égard de Dieu, je vous en ferai remarquer sept autres, dans lesquels vous devez vous exercer

par rapport à vous-même. 1° C'est de vous humilier sans cesse pour vos imperfections et pour vos défauts; 2° de pleurer continuellement, avec une douleur vive et amère, les péchés où vous êtes tombé, par lesquels vous avez été assez malheureux pour offenser votre Dieu, et pour souiller votre âme; 3° de souhaiter d'être méprisé, humilié et foulé aux pieds de tout le monde, comme la plus misérable de toutes les créatures et la plus remplie de corruption; 4° d'exercer sur votre corps les plus rigoureuses macérations et de lui en souhaiter de plus grandes encore, s'il est possible, le regardant comme le péché même, ou, s'il est permis de parler ainsi, comme une sentine et un sépulcre où se trouvent renfermées toutes les horreurs; 5° d'avoir une haine irréconciliable contre le péché, et contre les sources et les mauvaises inclinations qui le produisent; 6° de veiller avec une application forte et continuelle sur tous vos sens, toutes vos actions, et toutes les puissances de votre âme, afin d'être toujours prêt et disposé à toutes sortes de bonnes œuvres, sans jamais vous lasser de cette attention et de cette vigilance; 7° c'est enfin de garder en toutes choses les règles de cette modération parfaite, qui sait nous faire éviter l'excès et le défaut, le trop ou le trop peu, retrancher le superflu sans faire tort au nécessaire, en sorte qu'il n'y ait rien qui ne soit dans la bienséance et dans l'ordre.

CHAPITRE XVII.

DES SENTIMENTS QUE NOUS DEVONS AVOIR A L'ÉGARD DU PROCHAIN.

On doit aussi tâcher de former en soi-même sept autres sentiments ou dispositions à l'égard du prochain. Le premier est, qu'une bonté pleine de compassion nous fasse ressentir ses maux et ses incommodités, comme nous ressentirions les nôtres. Le deuxième, de nous réjouir du bien qui lui arrive comme s'il nous arrivait à nous-mêmes. Le troisième, de le supporter avec tranquillité dans ses défauts, de souffrir avec patience ce qu'il y aurait de fâcheux en lui, et de lui pardonner de bon cœur les offenses qu'il nous pourrait faire. Le quatrième, de se montrer doux et affable à tous, de leur souhaiter toutes sortes de biens, et de marquer par nos actions et nos paroles la sincérité de ce désir.

Le cinquième, de préférer tout le monde à soi-même, d'avoir pour ses frères un respect plein d'humilité, et de se soumettre de bon cœur à tous, comme à ses seigneurs et à ses maîtres. Le sixième, de conserver la paix et l'union avec tout le monde, autant qu'il est en nous et que cela se peut selon Dieu; en sorte qu'on soit uni de sentiment avec tous les autres, qu'on se regarde comme ne faisant avec eux qu'une même personne, et comme ne devant avoir avec eux, en tout ce qui est juste et raisonnable, qu'une même volonté. Le septième, est d'être prêt à donner notre vie pour le salut de nos frères, à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice pour le salut des hommes, et de travailler jour et nuit par nos prières et par nos actions, à le leur faire aimer, et à les rendre dignes d'être aimés de lui.

Mais de ce que je viens de dire, il n'en faut pas conclure qu'on ne doive point fuir la compagnie des gens vicieux et pleins de défauts. En effet, rien n'est plus dangereux que leur commerce. Une société de ce caractère ne pouvant être qu'un obstacle à notre perfection, la retardant du moins, et diminuant la ferveur des bonnes œuvres, nous devons la fuir comme nous fuirions les bêtes les plus dangereuses et les plus remplies de venin. Car, comme il n'est point de charbon si embrasé qui ne s'éteigne et ne se refroidisse dans l'eau, aussi n'en est-il point de si peu disposé à s'allumer, qui ne s'embrase lorsqu'on la jette au milieu d'autres charbons ardents et embrasés. Mais, quand il n'y a point de péril, il faut tâcher de détourner ses yeux avec simplicité, pour ne point voir les défauts d'autrui; ou si on ne peut s'empêcher de les voir, il faut les supporter et en avoir compassion.

Afin que vous puissiez vous conduire d'une manière utile et parfaite à l'égard des choses soit temporelles, soit éternelles, il faut, sur ce qui concerne les temporelles, que vous tâchiez d'acquérir quatre sortes de dispositions.

La première est de vous considérer comme étranger sur la terre, en sorte que tout ce que vous y possédez vous paraisse être plutôt aux autres qu'à vous; que vous n'ayez pas plus d'attachement à vos habits et à tout le reste de ce qui vous sert, que vous n'en auriez pour ce que possède une personne très-éloignée de vous.

La deuxième est de regarder comme quelque chose d'aussi à

craindre pour vous que le poison le plus subtil, l'abondance dans ce qui doit servir à votre usage, et de la considérer avec autant de frayeur qu'une mer remplie d'écueils, sur laquelle on ne peut éviter un triste naufrage.

La troisième est de faire en sorte que, dans toutes les choses nécessaires à votre usage, vous y ressentiez toujours de la pauvreté et de l'indigence, parce que la pauvreté est l'échelle mystérieuse par laquelle on peut aller avec sûreté dans le ciel pour y prendre possession des richesses éternelles.

Le quatrième, enfin, est de fuir le commerce et la magnificence des riches et des grands du siècle, sans néanmoins les mépriser, et de mettre toute votre gloire dans la liaison que vous aurez avec les pauvres, et toute votre joie à vous souvenir d'eux, à les voir et à converser avec eux, quelque dénués de tout et quelque méprisés qu'ils puissent être, puisque, par ces endroits mêmes, ils sont une plus vive expression de Jésus-Christ, et qu'ils sont des rois, de la société desquels on doit se faire un honneur singulier et un grand sujet de joie.

CHAPITRE XVIII.

DES PERFECTIONS NÉCESSAIRES A CELUI QUI SERT DIEU DANS LA VIE SPIRITUELLE.

Il y a quinze perfections nécessaires à celui qui sert Dieu dans la vie spirituelle.

La première est une connaissance claire et parfaite de ses défauts et de ses faiblesses.

La deuxième consiste à combattre avec courage et avec ferveur ses mauvaises inclinations et tout ce qui se peut former en nous de désirs contraires à la raison, en un mot, toutes les passions déréglées.

La troisième, une grande crainte pour les péchés qu'on a commis contre Dieu, depuis qu'on est au monde; parce qu'on ne sait point si l'on y a satisfait par une véritable pénitence, ni si l'on est véritablement réconcilié avec Dieu.

La quatrième est une continuelle frayeur que notre fragilité ne nous fasse tomber dans de semblables désordres, ou même dans de plus grands.

La cinquième est de tenir, sous une exacte et rigoureuse discipline, tous ses sens corporels, afin que le corps soit soumis à l'âme pour le service de Jésus-Christ.

La sixième est une grande force et une patience invincible dans les tentations et dans les adversités.

La septième consiste à éviter courageusement toutes les personnes et toutes les choses qui pourraient nous être une occasion, je ne dis pas seulement de chute et de péché, mais aussi de quelque imperfection et de quelque affaiblissement dans la vie spirituelle; à éviter, dis-je, et à fuir ces choses, comme nous fuirions le démon.

La huitième est de porter en soi-même la croix de Jésus-Christ, dans laquelle je remarque comme quatre branches. La première est la mortification des vices; la deuxième, l'abandon de tous les biens temporels; la troisième, de n'aimer plus aucun de ses parents, par une affection de la chair et du sang; et la quatrième de se mépriser, se haïr et s'anéantir soi-même autant qu'il est possible.

La neuvième est un souvenir continuel et permanent de tous les bienfaits qu'on a reçus de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis le jour qu'on est au monde.

La dixième est de passer les jours et les nuits dans la prière.

La onzième est de goûter et sentir continuellement le saint plaisir qui se trouve en Dieu.

La douzième est de brûler d'un désir ardent pour l'exaltation de notre sainte foi, c'est-à-dire souhaiter que Jésus-Christ soit connu, aimé et révéré de tous les hommes.

La treizième est de se revêtir, pour toutes les nécessités du prochain, de ces entrailles de miséricorde et de bonté dont nous voudrions que les autres fussent revêtus à notre égard.

La quatorzième est de rendre, de tout son cœur, à Dieu de continuelles actions de grâces, de le glorifier en toutes choses, et de louer sans cesse Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La quinzième, enfin, quand on aura fait tout ce que je viens de marquer, est d'être persuadé qu'on n'a fait que peu de choses, et de dire à Jésus-Christ : Seigneur, mon Dieu, je ne suis rien, je ne suis capable par moi-même que de commettre le mal; jamais je ne vous ai servi comme je le devais, et je reconnais qu'en toutes choses je suis un serviteur très-inutile.

CHAPITRE XIX.

QUELQUES INSTRUCTIONS TRÈS-UTILES, ET LE GENRE DE VIE DES PRÉDICATEURS ÉVANGÉLIQUES.

Il y a trois principales parties de la pauvreté évangélique, qui en sont comme les racines : 1° Un renoncement effectif et sincère à tout ce qui nous est dû le plus légitimement; 2° une exacte et rigoureuse tempérance, dans l'usage des biens temporels; 3° une pratique habituelle de tout ce que la pauvreté exige de nous.

L'abstinence a trois parties principales : 1° Affaiblir et énerver, si je puis me servir de ce terme, les désirs de la chair et ce que l'Écriture appelle les sollicitudes pour ce qui est nécessaire à la vie; 2° ne se mettre point en peine pour avoir abondamment ou suffisamment de la nourriture, encore moins d'en avoir de délicatement apprêtée; 3° mais user avec beaucoup de modération de ce qui nous est présenté.

Nous devons principalement fuir et craindre trois choses : 1° Hors de nous la distraction extérieure, qui est inséparable des affaires; 2° au dedans de nous, le désir de s'avancer dans les charges, et tout sentiment d'orgueil; 3° l'affection déréglée des biens temporels, et les sentiments trop humains pour nous, pour nos amis ou pour notre ordre.

Il y a trois choses auxquelles on doit particulièrement s'exercer : 1° à se mépriser soi-même, et à désirer que les autres nous humilient et nous comptent pour rien; 2° à avoir pour Jésus-Christ crucifié une tendre compassion; 3° à être dans la disposition de souffrir toute sorte de persécutions, et même le martyre, pour le nom de Jésus-Christ et pour l'Évangile. Ce sont là trois choses qu'il faut méditer et demander à Dieu dans les diverses heures du jour, par des gémissements et des soupirs qui partent du fond du cœur.

Il y a trois choses que nous devons méditer avec une grande assiduité : 1° Jésus-Christ crucifié, et tous ses autres mystères; 2° la vie des apôtres et celle des saints qui ont vécu dans notre ordre, lesquels doivent faire l'objet particulier de notre imitation; 3° quelle doit être la vie de ceux qui sont destinés pour la prédication de l'Évangile, nous occupant nuit et jour des ver-

tus qui leur sont propres, de leur pauvreté, de leur simplicité, de leur humilité, de leur douceur, de la charité qui doit les unir ensemble, pensant qu'ils ne doivent avoir d'autre vue, ne parler d'autre chose, et n'avoir d'autre goût que Jésus-Christ seul, et Jésus-Christ crucifié, n'ayant que du mépris pour toutes les choses du monde, s'oubliant eux-mêmes, pour n'attacher leurs regards que sur la majesté de Dieu et sur la gloire des Bienheureux, et soupirant du fond de leur cœur vers cette gloire céleste; désirant toujours la mort dans l'ardeur de ce désir, et disant comme saint Paul : Je désire être délivré des liens de ce corps, pour être avec Jésus-Christ. Je souhaite d'avoir part à ces trésors inépuisables de richesses célestes, d'être abîmé dans cette source ineffable de plaisirs éternels, et de me rassasier de leur douceur infinie. Il faut se représenter les Bienheureux chantant avec une joie inconcevable le cantique des anges, et faisant de leur cœur un instrument consacré à la gloire du Seigneur. Rien ne pourra produire plus sûrement cet ardent désir de cet heureux temps, que cette représentation : vous serez par elle éclairé d'une admirable lumière qui dissipera tous les doutes et tous les nuages de l'ignorance. Alors vous connaîtrez d'une manière plus distincte et les défauts de notre malheureux temps, et les différents progrès des ordres qui, depuis Jésus-Christ, se sont formés ou doivent se former dans l'Église jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la consommation de la gloire de Jésus-Christ. Portez donc toujours au milieu de votre cœur ce Dieu crucifié, afin qu'il vous admette un jour à la participation de sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

II

LETTRE

de saint Vincent Ferrier à Benoît XIII

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

JESUS.

Beatissimo Domino nostro PP. Benedicto XIII, ejus servus inutilis Frater Vincentius Ferrarii Prædicator, se totum, et universa quæ agit et docet, ad pedum vestigia beatorum.

Apostolus Paulus post prædicationis suæ Evangelicæ, immò et legationis Apostolicæ sibi commissæ, plurimos annos, tandem secundùm revelationem ascendens Hierosolymam, contulit cum Petro, et aliis, Evangelium, quod prædicabat in gentibus, ne fortè in vanum curreret, aut etiam cucurrisset; ut ipsemet recitat ad Galatas secundo capite. Apostoli etiam omnes à prædicatione, ad quam divinitus missi fuerant, et quam diligenter exercuerant, reversi, convenientes ad Christum, renunciaverunt ei omnia, quæ egerant, et docuerant; ut habetur Marci capite sexto. Sanctitati ergo vestræ, quæ vicem gerit Christi, ac sedem Petri tenet in terris, præsenti scriptura sinceriter refero ea, quæ per mundum diutiùs prædicavi, singulariter de fine mundi, et tempore Antichristi : maximè cùm eadem Sanctitas hoc jubeat affectanter. De tempore siquidem Antichristi, et fine mundi, ego consuevi declarare quatuor conclusiones in sermonibus meis.

Prima conclusio est, quòd tempus Antichristi, et finis mundi in eodem coincidunt temporaliter. Ratio est, propter brevitatem temporis durationis mundi post mortem Antichristi. Quoniam per Sacram Scripturam non invenitur tempus majoris durationis hujus mundi post tempus Antichristi, quàm quadraginta dierum, quos secundùm Doctores sanctos Deus dabit ad pœnitentiam iis, qui per Antichristum fuerint seducti. Et hoc habetur ex textu Danielis Prophetæ duodecimo capite, ubi sic dicitur : « A tempore

dum ablatum fuerit juge sacrificium, et posita fuerit abominatio in desolationem, dies mille ducenti nonaginta. Beatus, qui exspectat, et pervenit usque ad dies mille trecentos triginta quinque. » Modò secundùm glossas, et postillas Doctorum, primus numerus, scilicet mille ducentorum nonaginta dierum, qui continet tres annos cum dimidio, est tempus regni, seu monarchiæ Antichristi, cui numero adduntur in secundo numero quadraginta quinque dies, ut manifestè numeranti apparet : et isti quadraginta quinque dies intelliguntur per Doctores de tempore, quo durabit mundus post mortem Antichristi. Est verum quòd circa hoc aliqui dubitant dupliciter. Primò vertunt in dubium, an illi quadraginta quinque dies debeant intelligi pro diebus usualibus, an pro diebus annualibus, sicut aliquando in Sacra Scriptura dies sumitur pro anno. Sed videtur quòd non oportet in hoc dubitare. Nam cùm tempus Monarchiæ Antichristi, et tempus durationis mundi post mortem ejus, comprehendantur simul in eodem numero, scilicet mille trecentorum triginta quinque dierum, ut dictum est; non videtur verisimile quòd ejusdem numeri una pars, scilicet mille ducentorum nonaginta dierum, sumatur pro diebus usualibus, et alia pars, scilicet quadraginta quinque dierum, pro diebus annualibus. Item quia textus Sacræ Scripturæ manifestè innuit, quòd post mortem Antichristi non erit annus, sed ipse Antichristus aliàs vocatus Gog, in ultimo annorum mundi adhuc vivet. Dicit enim textus Ezechielis 38 cap. « Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis pone faciem tuam contra Gog. » Et intelligitur, secundùm omnes Doctores, de ipso Antichristo. Subditur postea in textu : « Hæc dicit Dominus Deus. Ecce ego ad te Gog. » Et infra. « In novissimo annorum venies ad terram, quæ reversa est à gladio, etc. » Scilicet ad Ecclesiam Militantem. Patet ergo ex textu Ezechielis Prophetæ, quòd post mortem Antichristi non erunt anni, sed ipse Antichristus adhuc vivet in ultimo annorum mundi. Nec obstat quod dicit Ezechiel trigesimo nono capite, quòd post mortem Antichristi, videlicet ipsius Gog, succendentur igne arma exercitus ejus septem annis, et quod sepelient eos septem mensibus. Iste enim septenarius annorum et mensium, perpetuam damnationem inferni designat ad litteram, secundùm omnes postillas, et glossas.

Secundò vertunt in dubium, utrum plures dies usuales hujus mundi debeant esse post mortem Antichristi, quàm quadraginta

quinque, propter hòc, quia textus non negat hoc expressè. Sed cum textus Sacræ Scripturæ non ponat nisi quadraginta quinque dies determinatè, esset divinare, et absque ratione cogitare plures dies futuros post mortem Antichristi, quam quadraginta quinque. Et si dicatur, quòd in tam parvo tempore non poterit publicari per totum mundum mors Antichristi, ut gentes possint converti, et pœnitere; respondent aliqui, quod ille numerus quadraginta quinque dierum est incipiendus à tempore mortis Antichristi divulgatæ : tunc enim res dicitur fieri, cùm innotescit. Aliis autem videtur quòd Deus, qui talium dierum numerum taxavit ad pœnitendum, ipse per Angelos, vel per aliquod signum terribile, toti mundo, vel alias secundum ordinem suæ providentiæ, Antichristi mortem et condemnationem, universis gentibus subitò demonstrabit.

Secunda conclusio est, quod ante nativitatem Antichristi illud tempus fuit hominibus omnibus absconditum generaliter. Ista conclusio probatur per duos textus Sacræ Scripturæ, primus habetur Matthæi vigesimo quarto, ubi discipulis petentibus à Christo : « dic nobis, quando hæc erunt, et quod est signum adventus tui, et consummationis sæculi », tandem in eodem capite respondet : De die illa, et hora, nemo scit, nec Angeli. Secundus textus habetur Actuum primo capite, ubi discipulis iterum quærentibus de eodem, et dicentibus : Domine si in tempore hoc restitues regnum Israel, respondit ipse Christus : Non est vestrum nosse tempora, vel momenta, etc., ubi ponderandum est hoc, quod dicitur Apostolis, non est vestrum, etc., ac si diceretur militibus et doctoribus Hispaniæ : Non est vestrum scire tempus, vel diem belli futuri in Tartaria, vel in Armenia, cum habeatis hic interesse; et tamen scire tempus illius belli in Tartaria, seu in Armenia, est Tartarorum, seu Armenorum etiam rusticorum; quia habent illic interesse, et se præmunire. Sic non erat necessitas Apostolorum, nec Doctorum, aut sanctorum antiquorum, scire tempus Antichristi, seu finis mundi, quamvis essent illuminatissimi revelationibus divinæ sapientiæ; tamen expediens, et necessarium erat, ut omnes post nativitatem Antichristi scirent illud tempus, ad se præmuniendum, et præparandum, quamvis peccatores ignorantes respectu Apostolorum, et aliorum Doctorum antiquorum Sanctorum. Et hoc convenit ordini divinæ sapientiæ, et clementiæ, quæ semper à principio mundi consuevit

mittere nuncium, et etiam nuncios ad avisandum homines quando aliqua magna tribulatio è vicino ventura est mundo. Sic præmisit Noe ante diluvium, Moysen ante liberationem Israel, Amos ante destructionem Ægypti, et alios ante captivitatem decem Tribuum, Jonam et Nahum ante subversionem Ninive, Jeremiam ante transmigrationem Babylonis, Joannem Baptistam Præcursorem ante destructionem Judeæ, Sanctos Dominicum, et Franciscum, et eorum ordines, ante adventum Antichristi, et finem mundi, cum de utroque eorum legatur in Ecclesia quod vicinum creditur prævenisse judicium.

Ex ista conclusione excluduntur duæ falsæ opiniones. Una est dicentium, quòd tantum tempus debet transire ab Incarnatione Filii Dei usque ad finem mundi, quantum præcessit à principio mundi usque ad hanc ipsam incarnationem. Et tales fundant suam opinionem super illud dictum Abacuch tertio capite: « Domine opus tuum in medio annorum, vivifica illud, in medio annorum notum facies, quum iratus fueris misericordiæ, etc. » Sed ista opinio manifestè repugnat conclusioni propositæ, et textui Evangelico. Constat enim per sanctos Doctores, quòd tempus à principio mundi usque ad Incarnationem Christi, notum erat Apostolis, et Prophetis, et notum communiter in Ecclesia Dei; et sic per consequens notum fuisset eisdem communiter tempus Antichristi, et finis mundi, si tantundem debuit esse tempus post Incarnationem Christi usque in finem mundi. Dictum autem Abacuch Prophetæ, non debet intelligi de medio annorum mundi, sed potius de medio annorum vitæ humanæ, quæ communiter durat circa septuaginta annos, secundùm dictum David in Psalmo octuagesimo nono. Et sic medium annorum vitæ humanæ, est tempus circa triginta annos, et in tali ætate Christus passus est. Non enim Christus voluit mori in principio annorum suorum, quando erat parvulus, sub manu Herodis, nec expectavit mori in fine annorum suorum, scilicet in senectute, sed in medio, hoc est, in virili ætate, elegit mori. Et sic in hujusmodi medio annorum Deus vivificavit opus suum per mortem Christi, et fecit notum opus misericordiæ suæ, cùm prius esset iratus humano generi. Et ad istum sensum dicitur allegoricè Isaiæ trigesimo octavo: Ego dixi, in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi. Nam Christus moriens in ætate virili statim descendit ad inferos pro liberatione Sanctorum Patrum. Vel si dic-

tum Abacuch intelligatur de medio annorum mundi, non sumitur ibi medium pro æqualitate præcedentis temporis, et subsequentis, propter rationem jam dictam ; sed debet sumi medium per interpositionem. Quia quamvis destructio humanæ vitæ fuisset in principio temporis; tamen reparatio ejus non debebat retardari usque in finem temporis, sed in medio illorum terminorum erat fienda. Sicut etiam inter pollicem manus, et auricularem digitum, in medio dicitur stare, non solum digitus manus, qui æqualiter distat ab extremis, sed etiam dicuntur esse in medio per interpositionem, tam digitus index, quàm medius etiam. Et isto modo loquendi utitur beatus Gregorius, dicens Christum resurrexisse à mortuis media nocte, cum tamen resurrexisset in aurora, quæ est in medio inter principium noctis, et finem, scilicet per interpositionem, et non per æqualitatem. Hoc etiam modo loquebatur David in persona Christi resurgentis, dicens in Psalmo centesimo decimo octavo : Media nocte surgebam ad confitendum tibi, etc.

Secunda opinio est dicentium, tot annos futuros à Nativitate Christi usque ad finem mundi, quot sunt versus in Psalterio, ita quòd volunt dicere, quòd quilibet versus Psalterii est prophetia unius anni à Nativitate Christi usque ad finem mundi; et sic primus versus, scilicet Beatus vir, etc. Fuit Prophetia pro primo anno Christi, et secundus pro secundo, et sic deinceps. Sed ista opinio repellitur, sicut prima, et nullum habet fundamentum, nisi cordis præsumptionem.

Tertia conclusio est, quòd quasi centum anni sunt transacti, quòd Antichristus debebat venire, et mundus iste finiri veraciter. Ista conclusio habetur satis manifesta ex revelatione facta Beato Dominico, et Francisco, et similiter aliis multis personis sanctis, dum ipsi instarent apud Summum Pontificem Romæ pro confirmatione ordinum suorum, scilicet de tribus lanceis, quas Christus in aere vibrabat contra mundum ad destructionem ejusdem, sicut diffusius recitatur in legenda Beati Dominici, ut habetur communiter in Floribus Sanctorum. Nam, si bene attendantur verba illius revelationis dicta per Christum ad Matrem suam, et contra, istæ tres lanceæ mundi destructivæ sunt Antichristi persequutio, mundi conflagratio, judicii executio. Quæ allegoricè videntur significari per tres lanceas, quibus interfectus fuit Absalon filius proditor Regis David per Joab Principem

militiæ, ut habetur secundo Regum decimo octavo capite, ubi dicitur : Tulit ergo Joab tres lanceas in manu sua, et infixit eas in corde Absalon. Nam mundus iste rebellis, et proditor Deo Patri, per Principem militiæ ejus, scilicet Christum Dominum, tribus prædictis lanceis est destruendus, et finiendus. Ista eadem conclusio subtilius haberi potest per revelationem factam Joanni Evangelistæ, quando dixit Apocalypsis vigesimo capite : Vidi Angelum descendentem de Cœlo, habentem clavem abyssi, et catenam magnam in manu sua, et apprehendit Draconem serpentem antiquum, qui est diabolus, et Satanas, et ligavit eum per annos mille, et misit eum in Abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut non seducat amplius gentes donec consummentur mille anni, et post hæc oportet solvi modico tempore. Quamvis enim glossa ordinaria exponat istam inclusionem, et ligationem Satanæ, de illa principali, quæ facta fuit per Christum morientem in Cruce, et descendentem in infernum, et mille annos intelligat pro multitudine magna annorum, sumendo scilicet numerum determinatum pro indeterminato, hoc est, capiendo pro mille annis totum tempus à passione Christi usque ad adventum Antichristi, quando solvendus est Satanas ad generalem tentationem gentium, et seductionem : tamen hoc non obstante ista conclusio, seu ligatio Satanæ videtur posse intelligi valde propriè de alligatione ejusdem, ne scilicet tentaret, seu seduceret gentes per persequutiones Romani Imperii contra fideles Christi; et hoc fuit tempore Beati Sylvestri Papæ, quando Constantinus Imperator Romanus fuit effectus Christianus Catholicus, et dedit Ecclesiæ Romanum Imperium. Ab illo enim tempore usque ad tempus ordinum Beatorum Dominici, et Francisci, quando scilicet per mundum divulgati sunt, et fundati, transierunt mille anni determinatè, et tunc solvendus erat Satanas juxta conclusionem prædictam. Et secundùm istum intellectum Angelus descendens ad alligandum Satanam accipitur Beatus Sylvester Summus Pontifex, vel potius Christus in ipso. Cui intellectui propriè attestatur miraculum de alligatione draconis facta Romæ per ipsum Beatum Sylvestrum tempore conversionis supradicti Romani Imperatoris Constantini, ut habetur communiter in legenda Beati Sylvestri in Floribus Sanctorum. Et secundùm hoc ipsa visio Joannis Evangelistæ fuit prophetia prædestinationis, juxta glossæ ordinariæ intellectum; et

simul fuit phrophetia comminationis, juxta alium intellectum.

Circa istam conclusionem repelli possunt multæ opiniones. Prima dicentium, quòd arcus cœlestis per quadraginta annos, ante finem, seu conflagrationem mundi, non apparebit, siccitate nimia perdurante. Hæc opinio recitativè ponitur per magistrum in historiis scholasticis, et per alios sanctos. Sed quia videtur innuere quòd conflagratio mundi ventura sit per cursum naturalem, scilicet ex nimia siccitate, repellenda est. Nam sicut generale diluvium aquæ non venit ex naturali cursu, sed ex divino judicio, ita etiam diluvium ignis per divinam potentiam est venturum. Unde, secundùm Beatum Hieronymum, ille ignis etiam aquas cremabit purgando. Item quia conflagratio ignis, secundùm Doctores Sanctos, homines viventes in magna prosperitate, et tranquillitate mundi reperiet; quod non videretur verum, si tanta siccitas continua per quadraginta annos præcederet.

Secunda opinio est dicentium, Eliam et Enoch venturos ante adventum Antichristi ad prædicandum, et avisandum homines mundi, contra deceptionem illius. Sed hæc opinio est falsa, ut haberi potest ex Apocalypsi capite undecimo, ubi dicitur de gentibus Antichristi : Et Civitatem sanctam calcabunt mensibus quadraginta duobus, et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt diebus mille ducentis sexaginta, etc. Quia Elias, et Enoch, ad litteram, et proprie loquendo, non sunt venturi ante adventum Antichristi, sed simul cum eo, quum jam cœperit regnare, et quasi Monarchiam tenere in mundo, ut ex dicto textu, et ejus glossis ordinariis apparet.

Tertia opinio est dicentium, signa Evangelica debere præcedere adventum Antichristi, de quibus dicitur Lucæ vigesimo primo : Erunt signa in sole, etc. Sed hæc signa proprius creduntur futura post mortem Antichristi ante judicium immediatè, propter hoc, quia ibidem subditur : Et tunc videbunt filium hominis venientem, etc.

Quarta opinio est dicentium, futuram esse conquæstam Jerusalem, et totius terræ sanctæ per Christianos ante adventum Antichristi. Qui ad hoc inducunt multa verba tam Ezechielis Prophetæ trigesimo nono capite, quàm etiam Methodii Martyris, quæ videntur prima facie innuere, quòd in adventu Antichristi terra Sancta à Christianis possidebitur. Sed ista conquæsta, quæ

futura erat, jam facta fuit aliquando per Principes Christianos, singulariter per Godofredum de Bullione; nec apparet dispositio, seu multiplicatio tanta Christianorum ad illam conquæstam ulterius faciendam, seu finiendam, et terram Sanctam per Christianos possidendam : immò videtur textus contradicere Lucæ vigesimo primo : Jerusalem calcabitur à gentibus, donec impleantur tempora nationum. Verba autem Ezechielis Prophetæ, et etiam Methodii Martyris plus allegoricè de Ecclesia Militante, et membris ejus, quàm historicè de ipsa terra promissionis, et ejus partibus intelligenda sunt, si diligentius attendantur.

Quinta opinio est dicentium, omnes gentes reducendas ad unam fidem Catholicam ante adventum Antichristi. Quod non videtur verum. Sed bene post mortem Antichristi creditur futura hujusmodi adunatio hominum ad unitatem fidei Christianæ, videntium se fuisse deceptos per fallaciam Antichristi. Et hoc satis innuitur per textum Ezechielis capite trigesimo nono circa finem, ubi mortuo Gog, id est Antichristo, dicitur : Ponam gloriam meam, et videbunt omnes gentes judicium meum, quod fecerim, etc.

Sexta opinio est dicentium, Evangelium Christi prædicandum adhuc generaliter in universo mundo, ante adventum Antichristi, propter illum textum, qui habetur Matthæi vigesimo quarto capite : Et prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus, et tunc veniet consummatio. Dicendum est, quòd iste textus multiplicem habet expositionem, juxta multiplicem generalem prædicationem Evangelii in universo mundo. Nam primò fuit prædicatum per Apostolos omni creaturæ, juxta præceptum Christi, Marci ultimo capite. Quod præceptum fuit impletum tempore Apostolorum, ut patet ad Colossenses capite primo juxta principium, ubi dicitur : In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo est, et fructificat, et crescit. Et ibidem juxta finem capituli : Evangelium audistis, quod prædicatum est in universa creatura, quæ sub cœlo est. Item ad Romanos decimo capite : In omnem terram exivit sonus eorum, etc. Et tunc venit consummatio gentis Judaicæ, et destructio Jerusalem per Titum, et Vespasianum. Secundò fuit prædicatum Evangelium, et adhuc prædicatur quotidie per Ordines Sanctorum Dominici, et Francisci in universo mundo. Et post istam prædicationem ventura

est statim consummatio, et destructio hujus mundi per Antichristum, et suos.

Tertiò prædicabitur Evangelium Christi in universo mundo post mortem Antichristi per fideles aliquos, qui in unaquaque gente erunt mirabiliter conservati à Deo ad conversionem aliorum, et tunc veniet consummatio mundi.

Quarta conclusio est, quòd tempus Antichristi, et finis mundi erunt citò, et bene citò, ac valde breviter. Ista conclusio, quamvis sententialiter fuerit Beati Gregorii in Homilia prima, tamen magis strictè, et propriè loquendo, ostendo eam multis modis. Primò quidem ex revelatione facta Beatis Dominico, et Francisco, de qua dictum est in tertia conclusione. Quoniam ex illa conclusione manifestè habetur, quòd duratio hujus mundi tota stat modò in quadam prorogatione conditionali obtenta per Beatam Virginem sub spe correctionis, et conversionis hujus mundi per dictos Ordines Sanctorum Dominici, et Francisci, dicente Christo ad ipsam Virginem Matrem suam sententialiter : Nisi per istos ordines mundus fuerit conversus, et correctus, amodo non parcam. Cùm ergo conversio, et correctio hujus mundi sequuta non fuerit, immò modò pejoribus, et majoribus peccatis, criminibus, et sceleribus mundus abundat; et (quod dolenter referendum est) ipsi Ordines Religiosorum dati ad correctionem, et conversionem mundi, jam realiter sunt destructi, ita quòd modica observantia Religionis tenetur in eis, certè cuilibet circumspecto viro potest hæc quarta conclusio pro manifesta haberi.

Secundò eadem conclusio ostenditur ex quadam alia revelatione (mihi certissima) facta cuidam Religioso de altero illorum duorum ordinum, jam sunt elapsi plusquam quindecim anni. Cum enim dictus Religiosus graviter infirmaretur, et oraret affectuosè Deum pro sua sanatione, ut posset prædicare verbum Dei, sicut ardenter consueverat, et frequenter : tandem sibi in oratione eadem quasi dormienti apparuerunt prædicti duo Sancti Dominicus et Franciscus ante pedes Christi exorantes, et vehementissimis supplicationibus ipsum Christum deprecantes, et tandem post magnam deprecationem Christus cum eis descendens, hinc inde cum eisdem sanctis collateraliter associatus, venit ad ipsum Religiosum in suo lecto jacentem infirmam, et manu sua sanctissima maxillam ejus tangens, quasi demulcendo, manifestè

innuebat mentaliter eidem Religioso infirmo, quòd ipse iret per mundum Apostolicè prædicando, quemadmodum prædicti sancti fecerant, et sic ejus prædicationem ante adventum Antichristi ad conversionem, et correctionem hominum, misericorditer expectaret. Statim immediatè ad tactum Christi prædictus Religiosus excitatus, plenè curatus fuit à sua infirmitate. Cui Religioso commissam sibi divinitus legationem Apostolicam diligenter exequenti divina providentia non solum signa plurima, ut Moysi, sed etiam authoritatem Divinæ Scripturæ, ut Joanni Baptistæ, tribuit in testimonium veritatis. Nam propter arduitatem negotii, et propter parvitatem sui testimonii, plurimum indigebat. Unde de tribus prædicatoribus successivè mittendis divinitus ad homines ante diem judicii sub nominibus Angelorum (ut habetur Apocalypsis decimo quarto capite) ipse per nonnullos securè creditur esse ille primus, de quo Joannes dicebat : Et vidi alterum Angelum volantem per medium Cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum, et liguam, et populum dicens magna voce : Timete Deum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus, etc., qui potest capere. Cùm ergo dictus Religiosus jam per tredecim annos per mundum discurrerit, et adhuc continuè discurrat, quotidie prædicando, et multipliciter laborando, et jam sit senex habens plusquam sexaginta annos ætatis, conclusio prædicta apud eum pro certissima retinetur.

Tertiò eadem conclusio ostenditur per revelationem factam Danieli Prophetæ de decem cornibus quartæ bestiæ, et cornu parvulo inter ea exorto, ut habetur Danielis octavo capite. Nam, secundùm glossas ordinarias, quarta bestia significat Romanum Imperium, quod in decem partes crat dividendum, prout scilicet sub obedientia Romani Pontificis continèbatur. Et tunc stantibus simul illis decem partibus, seu divisionibus, veniet Antichristus, qui per cornu parvulum designatur. Modò autem mihi videtur esse completas, et simul stantes illas decem divisiones, seu partes. Nam prima est Indorum sub Presbytero Joanne ; secunda Assianorum sub aliquo Tyranno ; tertia Africanorum sub Mahumeto; quarta Græcorum sub Imperatore Constantinopolitano; quinta Armeniorum sub Rege eorum, sexta Georgianorum sub aliquo Pseudopropheta; septima Christianorum de la Centura sub Hæresiarcha quodam; octava Italorum sub Bartho-

lomæo Barensi; nona Gallorum sub Petro de Candia; decima verò pars populi Catholici est modo Hispanorum sub Domino nostro Papa Benedicto Decimo tertio, vero Vicario Jesu Christi, et sic diurna claritas obedientialis credentiæ ad modum claritatis diurnæ artificialis, in occiduis mundi partibus finienda videtur.

Ex his ergo patet conclusio supradicta, quæ evidenter confirmatur per textum Danielis Prophetæ capite duodecimo, ubi ait : Cùm completa fuerit dispersio manus populi sancti, complebuntur universa hæc. Complementum autem dispersionis, et divisionis populi Christiani, erat futurum per decem partes simul stantes, et durantes, ut dictum est, et probatum. Ad idem est textus Apostoli ad Thessalonicenses secundo capite, ubi sententialiter dicitur : Veniet discessio primùm (scilicet ab obedientia Romanæ Ecclesiæ per schismata plurima simul stantia) et tunc revelabitur ille iniquus, etc.

Quartò eadem conclusio ostenditur per aliam revelationem mihi relatam per quemdam virum devotum (ut mihi videtur) et sanctum. Nam cum ego prædicarem in partibus Lombardiæ prima vice (modò jam sunt novem anni completi) venit ad me de Tuscia ille Vir missus (ut dicebat) à quibusdam sanctissimis eremitis in partibus Tusciæ in maxima vitæ austeritate per magna tempora degentibus, annuncians quòd eisdem viris expressè revelationes divinitus factæ fuerant, quòd Antichristus jam erat natus, et quòd istud debebat mundo denunciari, ut fideles ad tám terribile prælium se pararent, et quòd propterea dicti sancti Eremitæ ipsum ad me mittebant, ut hoc mundo denunciarem. Sic ergo patet ex hujusmodi revelationibus, si veræ sunt, quod jam Antichristus est natus, et habet completè novem annos suæ maledictæ ætatis, et per consequens prædicta conclusio vera.

Quintò patet eadem conclusio per quandam aliam revelationem expressam, quam in Pedemontis audivi, relatu cujusdam Mercatoris Venetiarum, valde fide digni (ut credo) dicentis, quòd cùm ipse esset ultra mare in quodam Monasterio Fratrum Minorum, et audiret Vesperas ibidem in quadam solemnitate, tandem in fine Vesperarum duo parvi Novitii ejusdem Monasterii cùm dixissent, Benedicamus Domino, juxta morem, statim immediatè coram oculis totius populi, qui aderat, visibiliter rapti per magnum spatium temporis, tandem concorditer, et

terribiliter clamaverunt : Hodie hac hora natus est Antichristus mundi destructor. Quod verbum, et factum fuit valde mirabile, et stupendum, cunctis videntibus, et audientibus. Inter quos, dixit, se præsentem fuisse videndo, et audiendo, Venetus prædictus. Ego autem exquirens, et interrogans de tempore hujus visionis, manifestè reperi, quòd jam sunt novem anni completi, et sic sequitur idem, quod prius.

Sextò eadem conclusio patet per multas alias revelationes factas divinitus quamplurimis devotis, et spiritualibus Personis. Nam mihi per mundum prædicando, discurrenti per diversas regiones, Provincias, Regna, Civitates, Villas, et castra, frequenter occurrerunt diversæ personæ devotæ, et spirituales, narrantes, et referentes certitudinaliter de tempore Antichristi, et fine mundi diversimodè, et multifariè suas revelationes, juxta ea quæ dicta sunt unanimiter concordantes.

Septimò eadem conclusio patet per innumerabilium dæmonum coactam veritatis confessionem. Nam cùm in pluribus partibus mundi viderim quamplures obsessos à dæmonibus, qui ducebantur ad quemdam Sacerdotem societatis nostræ, ut conjurarentur ab eo ; tandem cùm conjurari inciperent per eumdem Sacerdotem, manifestè dicebant de tempore Antichristi, concordantes cum his, quæ supra dicta sunt, terribiliter, et audibiliter omnibus circumstantibus, ac clamando, et dicendo se coactos per Christum, ut contra eorum voluntatem, et malitiam, veritatem supradictam hominibus prædicarent, ut sic homines per veram pœnitentiam se pararent. Quibus sic clamantibus, omnes ferè Christiani, qui in maxima multitudine quotidie confluebant cum magnis fletibus, et lamentationibus cordis compungebantur, et quam plures eorum ad veram pœnitentiam ducebantur. Verumtamen interrogati Dæmones, ac plures conjurati de loco nativitatis Antichristi, noluerunt ullatenus revelare.

Octavò ostenditur eadem conclusio ex discursu nunciorum Antichristi jam incipientium prædicare per mundum contra doctrinam Evangelicam, quorum quamplures sunt dæmones in habitu heremitarum, et religiosorum, ac honestarum personarum, hominibus apparentes : qui cum à fidelibus creduntur capi, et teneri, subitò evanescunt, sicut frequentissimè in pluribus locis experimentaliter est repertum. Unde ex omnibus supradictis, in mente mea colligitur opinio, et credentia verisimilis (licet

non scientia certa, et prædicabilis) de nativitate Antichristi jam transacta per novem annos. Attamen prædictam conclusionem, quæ dicit, quod cito, et bene cito, ac valde breviter erunt tempus Antichristi, et finis mundi, certitudinaliter, ac securè prædico ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis.

Verùm Dominus noster Jesus Christus præsciens hanc doctrinam, seu conclusionem ab amatoribus mundi hujus, et carnalibus personis minimè recipiendam, dicebat Lucæ capite decimo septimo : « Sicut factum est in diebus Noe, ita erit in diebus filii hominis. Edebant, et bibebant, et uxores ducebant, et dabantur ad nuptias, usque in diem, qua intravit Noe in arcam, et venit diluvium, et perdidit omnes. Similiter sicut factum est in diebus Loth, edebant, et bibebant, emebant, et vendebant, plantabant, et ædificabant. Qua die autem exiit Loth à Sodomis, pluit ignem, et sulphur de cœlo, et omnes perdidit. Secundùm hæc erit, qua die Filius hominis revelabitur. In illa die, qui fuerit in tecto, et vasa ejus in domo, ne descendat tollere ea; et qui in agro similiter non redeat retro. Memores estote uxoris Loth. » Item Apostolus ad Tessalonicenses quinto capite: « De temporibus autem, et momentis, fratres, non indigetis ut scribam vobis; ipsi enim diligenter scitis, quod dies Domini sicut fur in nocte, ita veniet. Quum enim dixerint pax, et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus sicut dolor in utero habenti, et non effugient. »

Hæc sunt, Sanctissime Pater, quæ de tempore Antichristi, et fine mundi discurrendo per mundum prædico, sub correctione, et determinatione Sanctitatis Vestræ, quam Altissimus conservet feliciter ut optatis. Amen. Scripta sunt ista primordialiter in Villa Alcanicii, die vigesima septima mensis julii anno Domini millesimo quadringentesimo duodecimo.

III

BULLE

DE LA

CANONISATION DE SAINT VINCENT FERRIER.

Rationi congruit, et convenit honestati, ut ea, quæ Romani Pontificis deliberatione provida, ac Venerabilium Fratrum nostrorum S. R. E. Cardinalium, omniumque Prælatorum tunc in Romana Curia residentium consilio, et assensu unanimi, decreta, statuta, et ordinata fuerunt, licet ipsius Prædecessoris superveniente obitu, Litteræ Apostolicæ confectæ non fuerint super illis, suum plenarium sortiantur effectum. Dudum siquidem felicis recordationis Calixtus Papa III. Prædecessor noster, Jesu Christi in terris superna dispositione Vicarius, et Beati Petri, Cœlestis Clavigeri, Successor, cum Militantis Ecclesiæ gubernacula superna regeret voluntate, et immensam Dei nostri clementiam in eo maxima interna meditatione cognosceret, quod hominem, quem ad suam imaginem, similitudinemque formaverat, à se ipso incommutabili bono, dolo serpentis aversum, ad se brachio suæ virtutis reducere, et culpæ ipsius lapsum volens in persona propria reparare, humanæ naturæ ministerio usus est, ut sua mirabili potentia, inde medelam ferret hominibus, unde vulnus cernebatur illatum, ac pro sua bonitate debitor ipse homo, et obnoxius remaneret. Nam licet omnipotens sermo dilapsus foret antea in Prophetas, ut divini secretum consilii cognoscentes, ac spem humanæ reparationis habentes, solum Creatori suo servirent, ipsum Dominum adorarent, ac posteros venerari et adorare docerent, in fine tamen sæculorum, cum venit temporis plenitudo, misericordiarum Pater ingenitus, Verbum suum, per quod fecit et sæcula, de cœlis misit in orbem, ut humanam carnem assumens, æternæ vitæ viam lapsis, perditisque ostenderet, culpam protoplasti in ara Crucis, proprio cruore dilueret nobis-

que Cœli januam aperiret. Utque tanti Mysterii, Incarnationis videlicet, et Redemptionis, hujusmodi veritas cunctis mortalibus innotesceret, Apostolos suos, quos in vitæ, doctrinæ, et operum suorum testimonium elegerat, aliosque Discipulos in universum mundum ad prædicandum Evangelium destinavit, qui suis eloquiis, signis, et virtutibus, veluti Solis radiis, orbem terrarum illuminarent. Sed cum successu temporis callidi hostis iniquitas, antiquæ et usitatæ fraudis commentis humanum genus, tam grandis, et Sacratissimæ Redemptionis fructu privare, et in æternam prædam adducere moliretur, divina clementia semper generi miserata humano, suæ Ecclesiæ Orthodoxæ oportune subveniens, Viros misit plurimos sanctitate et scientia præditos, virtutibus redimitos, tempori convenientes, qui velut divini gregis arietes, rectum iter gregi suo, ducatumque præberent, et bonis adhortationibus, operibus, et exemplis hominum titubantes animos roborarent, aut Martyrii gloria, aut vitæ integritate, seu errorum Gentilium, et Hæreticorum confutatione, vel divinæ virtutis, et promissæ felicitatis æternæ prædicatione, eidem Sacrosanctæ Ecclesiæ præsidia maxima, et ad jumenta tribuerent. Atqui ejusdem Prædecessoris temporibus, cum in occiduis partibus, Judæorum maxime, et Infidelium multitudo crevisset, ac litteris et divitiis affluerent propemodum, tremenda quoque illa dies novissima oblivioni pene tradita esset, divinæ providentiæ altitudo, quæ præclaris Viris eamdem Ecclesiam instaurare, et decorare disposuerat, pro ipsorum salute fidelium Vincentium Valentinianum, Ordinis Fratrum Prædicatorum, et Sacræ Theologiæ eximium professorem æterni Evangelii in se documenta habentem, veluti athletam strenuum, ad Judæorum eorumdem, Sarracenorumque, et aliorum Infidelium confutandos errores, ac extremi tremendique judicii diem, quasi alterum Angelum volantem per Cœli medium pronuntiandum evangelizandumque sedentibus super terram, tempore opportuno transmisit, ut in omnes gentes, tribus et linguas, Populos, et Nationes, verba salutis diffunderet, Regnum Dei, diemque judicii appropinquare ostenderet, et æternæ vitæ semitam demonstraret. Cum vero tunc tanti viri excellentiam, qui id gratia consecutus est, quod Angeli naturaliter sortiuntur, ipsius quoque vitæ, et conversationis actus, idem Calixtus Prædecessor ad ædificationem fidelium, et posterorum memoriam, ex parte aliqua

recensere decrevisset, prout compertum et notissimum habuit, eumdem præclarum Virum Vincentium, in amplissima Hispaniarum Urbium, Valentia scilicet Civitate, ex Christianis, et honestis parentibus ortum, alitumque fuisse, et ab ineunte ætate cor gessisse senile testatur, qui dum caliginosi hujus sæculi labilem cursum pro ingenii sui modulo consideraret, et jam suæ ætatis annum decimum octavum attingeret, Religionis habitum Ordinis memorati, summa cum devotione recepit, ac demum regulari professione solito more emissa, sacris litteris tam efficacem operam dedit, ut Magisterio in eadem Theologica facultate dignus ab omnibus censeretur, et ob hoc ipsius Magisterii insignia consecutus est, ac deinde solita in talibus obtenta licentia Verbum Dei prædicare, et æternæ beatitudinis semina cordibus fidelium infundere, errores denique, et perfidiam Judæorum, et Infidelium eorumdem confutare cœpit, mirum in modum, ratione ostendens quam terribilis Judex in ipso extremo judicio reprobis et iniquis Redemptor ipse futurus sit. In quibus quidem salutiferis prædicationibus, et laudabilibus actibus usque adeo perseverans, ac multas Hispaniarum, Galliarumque ac Italiæ Provincias quasi novum sidus peragrando illustrans, tandem in Britanniæ Civitate Veneten. septuagesimum ejusdem ætatis annum transcendens, prædicationis, et vitæ cursum, devotissime consummavit, ac postquam Deus qui non permittit, quæ Ecclesiæ suæ Sanctæ profutura conspicit conculcari, aut abscondita latere sub modio, eos, qui prædicatione ipsius divini Viri, spiritualium, et corporalium sanitatum beneficia receperant inspiravit, quod sanctitatis insignia quæ in ipso divino Viro cognoverant Sedi Apostolicæ nuntiarent, ipsamque de ejusdem Sancti Viri operibus informarent. Itaque colendæ memoriæ Joannes, et Petrus, quondam Britanniæ Duces, ac Prælati, et aliæ ipsius Ducatus devotæ personæ, multique aliarum Provinciarum devoti Viri, apud quos vivens præfatus Vincentius Dei Verbum seminaverat, Fratres quoque Ordinis memorati, sedem prædictam iteratis vicibus, interpolatisque temporibus adiere, tenente locum ejusdem Clavigeri felicis recordationis Martino V, ac post modum Eugenio IV et deinde Nicolao V Romanis Pontificibus, Prædecessoribus nostris. Sed claræ memoriæ Joannes Castellæ et Legionis, ac Alphonsus Aragonum, Reges illustres, multique alii Ecclesiarum Prælati, ac viri Nobiles Sæculares, Universitates

queque studiorum, ac Civitatum : nec non dilectus filius Martialis Auribelhi, dicti Ordinis Generalis Magister, nomine ipsius Ordinis eamdem Sedem cum instantia pulsaverunt, affirmantes, quod insignis vir ipse, dum in humanis egit, vocibus Prophetarum, verbisque Evangelicis, ita inhæsit, ut præcepta firmiter servaret divina, et consilia minime præteriret. Divinæ quoque laudis præco maximus, ac iniquitatis humanæ reprehensor fuit, delegatoque sibi prædicationis officio ita functus est, ut necessariis ad vitæ tutelam contemptis, nedum in futurum, sed nec in diem laboravit, illa veste, illo habitaculo, illo cibo contentus, quæ Deus sibi in tempore præparabat, nullum munus, etiam oblatum recipiebat, sed apud offerentes dimittebat, aut pauperibus erogari consulebat, tantus in eo gratiæ fulgor apparuit, tanta Spiritus Sancti abundantia in eo fuit, tot de ore prædicantis speciosissimæ veritatis pondera procedebant, ut ingentis multitudinis Judæos, in Lege etiam peritissimos, qui Christum pertinaciter venisse negabant, ad fidem Catholicam converteret, et efficacissimos multos ex eis Prædicatores, Adventus Christi, Passionis, et Resurrectionis, et pro Christi nomine mori paratos fecit. Tanta in ipso viro divino fuit auctoritas dicendi, tantaque gravitas, ut terrenis rebus, luxuique deditos homines, adeo Judicii futuri timore concuteret, ut terrena despicerent, et amarent Cœlestia, ac levitates, et luxus omnium, in Dei provocaret affectum. Omni die Missam cantavit, omni die prædicavit, omni die, nisi urgens adesset necessitas, jejunavit. Consilia sancta et recta, nulli denegavit, immo ultro obtulit, carnes non comedit, vestem lineam non induit, manus super ægrotos frequentissime miraculose sanitate secuta imposuit. Mores castissimos servavit, multos strenuos actus fecit, ubi maxime super magnis rebus populos contendentes, ac Regna, pace composuit, et ubi vestis inconsutilis Ecclesiæ Dei scissa conspiciebatur, ut uniretur, et unita servaretur, non frustra plurimum laboravit, ac in simplicitate et humilitate ambulans, detractores persecutoresque suos cum mansuetudine recipiebat, et informabat. Per ipsum quoque divina virtus ad confirmationem suæ prædicationis, et vitæ tam per manus ipsius impositionem, quam Reliquiarum suarum, vestiumque tactum, ac votorum emissionem, multa miracula ostendit. Spiritus namque immundos ejecit, surdis auditum, mutis loquelam restituit, cæcos illuminavit, leprosos mundavit, mor-

tuos suscitavit, aliosque variis detentos languoribus miraculosissime liberavit. Quorum omnium tam efficax assertio fuit, quod idem Nicolaus prædecessor plene de fama fidei, et excellentia vitæ, atque miraculorum ipsius informatus, volens ad ulteriora procedere juxta S. R. E. morem, Venerabilibus Fratribus nostris, tunc suis, Gregorio Episcopo Ostien. Et eidem Calixto Prædecessori tunc in minoribus constituto, ac Joanni S. Angeli Diacono Cardinali commisit, quod de veritate fidei, et excellentia vitæ, aut miraculorum gratia se, aut per eorum aliquem in Curia, extra vero per Judices ab eis deputandos, diligenter informarent. Qui mandatis præfati Nicolai obtemperantes, et in Curia nonnullis testibus examinatis, extra vero Romanam Curiam juxta potestatem eis datam in Civitate Neopolitan. Venerabiles Fratres nostros Patriarcham Alexandrinum, Archiepiscopum Neapolitanum, et Episcopum Majoricen. ibidem commorantes, in partibus Delfinatus, Vasionen. et Uticen. Episcopos, ac dilectos filios Officialem Avinionen. et Decanum Ecclesiæ Sancti Petri Avinionen. In Regno Franciæ Archiepiscopum Tholosanum, Episcopum Mirapicen. ac eorum Officiales : in Britannia vero Dolen. et Maclovien. Episcopos, nec non S. Jacuti, et Debusan. Dolen. et Nanneten. Diœcesum Abbates, ac Nanneten. et Veneten. Officiales subdelegarunt. Qui juxta tenorem potestatis eis per Commissarios traditæ, testes examinarunt, et dicta ipsorum scriptis redacta, clausa cum subscriptione Notariorum, et sigillis eorum ad Curiam transmiserunt. Et tandem per eosdem Cardinales Commissarios inspectis, recognitis, ac visis diligenter processibus, inventum est, quod in Civitate Neapolitana viginti octo, in Avinionen. et circumvicinis partibus decem et octo, in Regno Franciæ videlicet Tholosan. quadraginta octo, in Britannia vero trecenti et decem testes examinati, inter quos nonnulli S. R. E. Cardinales, multi Episcopi, et Ecclesiarum Prælati, Rex Aragonum præfatus, plurimique alii ex statu Sæculari Viri nobiles, pluresque alii Legum, Artium, ac Sacræ Theologiæ Bacallarii, Licentiati, Doctores, ac Magistri extiterunt, ac postquam dictus Nicolaus Prædecessor, rebus fuit humanis exemptus, piæ memoriæ Calixtus PP. III. Prædecessor noster, dudum ante in minoribus constitutus unus ex Commissariis ante dictis, ad apicem Summi Apostolatus assumptus, dilectum filium nostrum Alanum Tit. Sanctæ Praxedis S. R. E. Presbyterum Cardinalem loco sui,

in hujusmodi negotium deputavit delegatum, et facta eidem Calixto Prædecessori per præfatos Commissarios relatione fideli, in duobus secretis Consistoriis de dictis testium examinatorum, reperit omnia, quæ de fide, de excellentia vitæ, de laboribus, moribus castis, de actibus strenuis, de humilitate, et simplicitate, ac miraculis ipsius Vincentii dicta fuere, legitime probata, ideoque de consilio Venerabilium Fratrum nostrorum, tunc ejusdem S. R. E. Cardinalium, ad ulteriora in Canonizatione ejusdem Vincentii procedendum esse decrevit, et deinde ex more, dicta ipsorum testium fecit in duobus Consistoriis generalibus publice recitari, ac postea vocatis eisdem Cardinalibus, et Prælatis, qui in Curia aderant, omnes nemine discrepante consuluerunt ad Canonizationem dicti Vincentii esse merito procedendum; idem quoque Calixtus Prædecessor, dicta die, videlicet tertia Junii, Pontificatus sui anno primo, in ipsorum Cardinalium, et Prælatorum præsentia, de ipsorum omnium consensu unanimi, pronuntiavit, atque decrevit, Vincentium præfatum esse canonizandum, quod publicè, et solemniter faciendum, et in festo Apostolorum Petri et Pauli proxime sequenti, videlicet tertio Kal. Julii, Pontificatus ejusdem anno prædicto, statuit, et etiam ordinavit. Postmodum vero dictus Calixtus Prædecessor, die solemnitatis Apostolorum hujusmodi, ut præfertur, adveniente, tam ex vitæ excellentia, quam miraculorum coruscatione, nec non vera notitia, quam de ipso Vincentio tunc vivente habuerat, cum Virum comperit assecutum fuisse gratiam, quam Deus omnipotens Sanctis, et electis suis concessit, et consimilia signa ex eo consecuta fuisse, quæ ad cognoscendum fideles, ac Dei Ministros, veritas in suo Evangelio demonstravit pro suæ informatione Ecclesiæ, ne posset errare, sic inquiens; « signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis, super ægros manus imponet, et bene habebunt. » Ea propter cum auctoritate Apostolica Canonizavit, et litterarum suarum, si desuper confectæ fuissent, tenore, in Sanctorum Cathalogo, adscribendum esse decrevit, universos, et singulos, Patriarchas, Archiepiscopos, et Episcopos, cæterosque Ecclesiarum Prælatos monuit, et attente hortatus est, eis nihilominus injungendo, quod octavo Idus Aprilis, festum ejusdem Sancti Vincentii, sicut de uno Confessore non Pontifice annis singulis devote, et solemniter celebrarent, ac face-

rent a suis subditis, devotione congrua, celebrari, et etiam venerari, ut pia ejus intercessione à noxiis protegi, et sempiterna gaudia valerent adipisci. Miracula vero, quæ Deus per eumdem Sanctum fecerat, propter eorum multitudinem, ne modum litterarum, si, ut præfertur, confectæ fuissent, egrederentur, duxit silentio prætereunda, mandans processus omnes super illis habitos in Ecclesia Sanctæ Mariæ super Minervam de Urbe, dicti Ordinis ad perpetuam rei memoriam custodiri, et illorum copiam volentibus exhiberi, ac etiam in officio ipsius Sancti Viri, quoad fieri posset, latius declarari. Cæterum Calixtus prædecessor præfatus, ut ad tanti Confessoris Venerabile Sepulchrum, et Ecclesias, in quibus de eo festivitas celebraretur, eo libentius, et devotius conflueret fidelium multitudo, omnibus vere pœnitentibus, et confessis, qui reverenter, ac devotè ad prædictum Sepulchrum, et Ecclesias in eodem festo annuatim accederent, ipsius suffragia petituri, de omnipotentis Dei misericordia, et Beatorum Petri, et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisus, septem annos, et totidem quadragenas de injunctis eis pœnitentiis misericorditer relaxavit. Ne autem pro eo quod super Canonizatione et aliis præmissis ejusdem Prædecessoris Litteræ, ejus superveniente obitu, minime confectæ fuerunt, in posterum valeat de hujusmodi Canonizatione, et aliis præmissis quomodolibet hæsitari, licet ea in Basilica Principis Apostolorum de Urbe eisdem Cardinalibus, Prælatis, et multitudine populi circumstantibus fuerit publicata, volumus, et auctoritate Apostolica decernimus, quod Canonizatio, et alia præmissa dicta die, videlicet III. Kal. Julii plenarium sortiantur effectum, ac si sub ipsius diei dat. ejusdem Prædecessoris Litteræ confectæ fuissent, prout superius enarratur; quodque præsentes Litteræ ad probandum plene Canonizationem ipsam, et omnia alia prædicta ubique sufficiant, nec ad id probationis alterius adminiculum requiratur. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostri Decreti, et voluntatis infringere, etc. Datum Romæ apud Sanctum Petrum Anno Incarnationis Dominicæ millesimo quadringentesimo quinquagesimo octavo Kal. Octobris, Pontificatus nostri anno primo.

Registrata in Camera Apostolica.

G. de Vulterris.

IV

HYMNES.

Le Père Martial Auribelhi, général des Frères-Prêcheurs, en composant l'office de saint Vincent Ferrier, se servit de l'anagramme pour signer son œuvre ainsi : *Martialis Auribelhi fecit.*

Les premières lettres des strophes de l'hymne des vêpres forment le mot *Martialis.*

MENTE jucunda jubilent fideles,
Vocibus hymnos resonent canentes,
Nam datus mundo novus est precator
Ante tonantem.

ALME Vincenti, veneranda cujus
Hæc dies totum colitur per orbem,
Quas tibi cantat chorus hic fidelis
Accipe laudes.

RITE mox annis teneris peractis,
Prædicatorum sitiens adisti
Ordinem, servans documenta patrum
Mente pudica.

TACTUS e cœlis operam dedisti
Litteris sacris utriusque legis,
Quas docens verbo, fidei replesti
Lumine mundum.

INDE ferventer cito jam propinquum
Sæculi finem fore nuntiasti,
Ut Deum gentes timeant, patenter
Vociferando.

ANGELUS alter penitus fuisti
Ille qui cœli medium volabat
Nuntians cunctis populis et linguis
Judicis horam.

LINGUA quæ sancta populos docebas
Rebus et signis variis probabas,
Languidis reddens cruce sanitatis
Robora membris.

INTER electos modo collocaris
Semper in cœlis merito triumphans,
Fulgidis sertis redimitus omni
Tempore sæcli.

SUMMA sit Christo salus et perennis
Gloria Patri, pariterque Sancto
Flamini, quorum sine fine virtus
Regnat in orbe. — Amen.

-oo-

Les premières lettres des strophes de matines forment le mot *Auribelhi.*

PREMIER NOCTURNE.

ATTENTAM matrem reddidit
Latrans in ventre catulus,
Ut quæreret quem edidit
Qualis esset infantulus.

VINCENTII sublimitas
Quæ sit futuro tempore
Matris monstrat agilitas
Roburque datum corpori.

RELIGIONEM inclytam
Postquam subit Dominici
Virtutem sibi prostitam
Laude monstrat multiplici.

DEUXIÈME NOCTURNE.

IMITANS exercitia
Ducis sui mirifici
Purgavit mundi vitia
Dono verbi vivifici.

BELLAVIT cum victoria
Vincens mundana gaudia,
Hinc summa cœli curia
Eum cepit cum gloria.

EMITTEBAT uberrimas
Sæpe plorando lacrymas,
Christi mortem considerans
Ejusque corpus consecrans.

TROISIÈME NOCTURNE.

LAUDE digna Valentia
Ipsum mortalem edidit,
Sed felix hunc Britannia
Regno cœlorum reddidit.

HONORES omnes renuit
Pro Christi sacro nomine,
Mentem constantem tenuit
Sacro rigatus flumine.

In Christum semper retulit
Quidquid fecit dum viveret,
Se a terrenis abstulit
Ut cœlum tandem scanderet.

Les premières lettres des strophes de laudes forment le mot *fecit.*

Festiva vox psallentium
Collaudet regem gloriæ,
Qui cum sanctis Vincentium
Glorificavit hodie.

Erat vir evangelicus
Christi præco, cum prædicat;
Dux illius Dominicus
In terris ipsum visitat.

Candens Virgo, divinitus
Hostem pellit ab obsessis,
Cunctis vivens humanitus
Salutem reddit oppressis.

Infantulus laceratur
Mox matris per excidium,
Vitæ alter restauratur
Quem clausit præcipitium.

Tunc sub patenti specie
Angelorum exercitus
Ad hoc portentum gratiæ
Convenit, hora transitus.

V

DÉVOTIONS ET PRIÈRES

EN L'HONNEUR DE SAINT VINCENT FERRIER.

Diverses dévotions ont été pratiquées en l'honneur de saint Vincent Ferrier, peu de temps après sa canonisation, soit en Espagne, soit en France, soit en Italie. La *neuvaine de saint Vincent Ferrier* réunit les fidèles neuf jours de suite pour méditer sur les vertus diverses du Saint. La méditation peut être remplacée par un sermon. — Le premier jour, on médite sur la crainte du jugement de Dieu ; — le second jour, sur le vice de l'orgueil et sur l'humilité du Saint; — le troisième jour, sur le vice de l'avarice et sur la libéralité du Saint; — le quatrième jour, sur le vice de la luxure et sur la pureté du Saint; — le cinquième jour, sur le vice de la colère et sur la patience du Saint; — le sixième jour, sur le vice de la gourmandise et sur la mortification du Saint; — le septième jour, sur le vice de l'envie et sur la charité du Saint; — le huitième jour, sur le vice de la paresse et sur le zèle du Saint; — le neuvième jour, sur la vertu de pénitence.

La pratique des sept vendredis, en l'honneur de saint Vincent Ferrier, consiste pareillement en méditations sur les vertus du Saint, faites pendant sept vendredis consécutifs. A la fin des méditations des sept vendredis ou de la neuvaine, on récite diverses prières en l'honneur de saint Vincent Ferrier. Nous allons donner les principales; nous les ferons suivre des prières pour obtenir une bonne mort pratiquée et enseignée par saint Vincent lui-même.

PRIÈRES RHYTHMIQUES EN FORME DE LITANIES

en l'honneur de saint Vincent Ferrier.

O Sancta Trinitas
Adsis precantibus,
Et qui Vincentium
Exornant laudibus.
Kyrie eleison.

Alme Vincenti,
Orbis oraculum,
Exaudi gemitus
Ad te clamantum.
Ora pro nobis.

Decus Hesperiæ,
Orbis miraculum,
Quem mater credidit
Latrantem catulum. Ora.

Stella illuminas
Hoc Sanctuarium,
Gestans Dominici
Lumen, et habitum. Ora.

Luna pulcherrima
Dans lumen placidum,
Contemnens sæculum
Flore peraridum. Ora.

Rosa purpurea,
Lilium convallium,
Semper respirans
Cœlestem halitum. Ora.

Hesper præfulgide
Terror mortalium,
Nuncias propinquum
Orbis occasum. Ora.

Tu quem Discipulus,
Amore saucius,
Vidit in extasi
Clamantem Angelum. Ora.

Timete Dominum
Justum, et validum,
Quia jam properat
Judicium maximum. Ora.

Vates veridice
Indicans abditum,
Cujus propheticum
Lumen non fallitur. Ora.

Vas admirabile
Dei habitaculum,
Candore Angelicum,
Igne Seraphicum. Ora.

Sacer Apostole
Per Orbis ambitum
Gestans in vultu
Christi signaculum. Ora.

Sol fulgentissime
Cujus mirandum,
Minor Britannia
Celebrat transitum. Ora.

Defunctos suscitas,
Confirmas languidum,
Panes multiplicas,
Et fugas pabulum. Ora.

Da nobis triticum,
Pelle contagium,
Pacem da protinus,
Et omne gaudium. Ora.

Tuisque famulis
Sis propugnaculum,
Qui tibi supplices
Consecrant animum. Ora.

-oo-

LITANIES DE SAINT VINCENT FERRIER.

(Extraites des *Statuts* de la Confrérie de saint Vincent à Vannes.)

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison.
Christe audi nos.
Christe exaudi nos.
Pater de Cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus Sancte Deus, miserere.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria,
Sancta Dei Genitrix,
Sancta Virgo Virginum,
Sancte Vincenti decus Valentiæ,
S. V. lilium pudicitiæ,
S. V. infans miraculum pietatis,

Ora pro nobis.

S. V. interpres Trinitatis,
S. V. gemma virginitatis,
S. V. fax ignita charitatis,
S. V. speculum pœnitentiæ,
S. V. tuba æternæ salutis,
S. V. flos cœlestis sapientiæ,
S. V. sacri præco Evangelii,
S. V. sermone, et opere potens,
S. V. Orbis Apostole,
S. V. propheta Christi venturi,
S. V. Deiparæ devotissime,
Ora pro nobis.
S. V. semper piissime,
S. V. reconciliator animarum ferventissime,
S. V. pauperibus largissime,
S. V. doctor sapientissime,
S. V. prædicator sanctissime,
S. V. tentationibus invictissime,
S. V. miraculis fulgentissime,
S. V. Jesu Christo dilectissime,
S. V. orationi deditissime,
S. V. salutis animarum flagrantissime,
S. V. humilitatis amantissime,
S. V. confessor scientissime,
S. V. resuscitator mortuorum potentissime,
S. V. amor Dei fidelium,
S. V. sanctæ fidei præsidium,
S. V. sanitas languentium,
S. V. magister pœnitentium,
S. V. refugium febricitantium,
S. V. stella in Deo sperantium,
S. V. splendor electorum,
S. V. domitor dœmonum,
S. V. comes Angelorum,
Ora pro nobis.
S. V. thesaure virtutum,
S. V. ocule cæcorum,
S. V. auris surdorum,
S. V. lingua mutorum,
S. V. solatium desolatorum,
Peccatores, Te rogam., audi nos.

Ut nobis fidei, et devotionis augmentum impetrare digneris, Te rogamus.
Ut tuis sanctis meritis æternæ beatitudinis participes evadamus, Te rogam.
Ut tuis dignis precibus peccatorum nostrorum veniam consequamur, Te rogamus.
Ut sancta intercessione tua veri Mariæ Filii esse mereamur, Te rogamus.
Ut pia intercessione tua a febribus corporis, et animi liberemur, Te rogamus.
Ut ante obitum veram pœnitentiam, et contritionem nobis impetrare digneris, Te rogamus.
Ut pro nobis intercedere digneris, Te rogamus.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, Parce nobis Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, Exaudi nos Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, Miserere nobis.

℣. Ora pro nobis Beate Vincenti.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Deus, qui diversitatem gentium ad tuæ dilectionis ardorem districtique judicii formidinem Beati Vincentii Confessoris tui salutifera prædicatione misericorditer evocasti, ejus, quæsumus, meritis, et intercessione, fac nos in tremendo judicio securos comparere; et tuis promissionibus in æterna felicitate gaudere. Per Dominum.

OREMUS.

Deus, qui Beatum Vincentium Confessorem tuum innumeris virtutibus, et meritis de-

corasti, illiusque precibus infirmis et languentibus sanitatem retribuisti; tribue, quæsumus, ut illius exemplo terrena despicientes, et cœlestibus adhærentes, a nostris iniquitatibus resurgamus, et ejusdem pia intercessione a febribus corporis et animi sanari mereamur. Per Dominum.

-○○-

PRIÈRE POUR OBTENIR UNE BONNE MORT.

Miserere mei, Deus, et exaudi orationem meam.

Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum, sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea.

Miserere, mei Domine; vide humilitatem meam de inimicis meis.

Miserere mei, Deus, quoniam tribulor : conturbatus est in ira oculus meus et venter meus.

Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo, tota die impugnans tribulavit me.

Miserere mei, Deus, miserere mei, quoniam in te confidit anima mea.

Miserere mei, Domine, quoniam ad te clamavi tota die; lætifica animam servi tui quoniam ad te, Domine, animam meam levavi.

Miserere nostri, Domine, miserere nostri quia multum repleti sumus despectione.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

OREMUS.

Domine Jesu Christe, qui neminem vis perire, et cui nunquam sine spe misericordiæ supplicatur, nam tu dixisti ore sancto tuo et benedicto : omnia quæcumque petieritis in nomine meo fient vobis, peto a te Domine propter nomen sanctum tuum ut in articulo mortis meæ des mihi integritatem sensus cum loquela, vehementem contritionem de peccatis meis, veram fidem spem ordinatam, charitatem perfectam, ut tibi puro corde dicere valeam : in manus tuas commendo spiritum meum, redemisti me, Deus veritatis, qui es benedictus in sæcula sœculorum. Amen.

TABLE.

APPENDICES.



Paris.—Imp. Bailly, Divry et Cᵉ, place Sorbonne, 2



